

The copyright of this thesis vests in the author. No quotation from it or information derived from it is to be published without full acknowledgement of the source. The thesis is to be used for private study or non-commercial research purposes only.

Published by the University of Cape Town (UCT) in terms of the non-exclusive license granted to UCT by the author.

UNIVERSITY OF CAPE TOWN

Thérèse Lise Anita Giraud

La fable comme dixième ‘forme simple’ : une étude comparative du « *Crépuscule des loups* » de Jean Dutourd avec les « *Fables* » correspondantes de Jean de La Fontaine.

Submitted in fulfillment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy in French Literature University of Cape Town.

Supervisors

Professor J. L. Cornille
Professor E. Sienaert

Résumé

Les célèbres 'Fables' de la Fontaine, datant du 17^{ème} siècle, ont été longtemps étudiées dans les écoles de France et de nombreux pays à travers le monde. Elles constituent également la source littéraire du « *Crépuscule des loups* », un recueil de satires de Jean Dutourd. J'ai analysé 12 de ces satires, avec les 12 fables correspondantes, afin d'établir le procédé de transformation des « *Fables* » et d'examiner le résultat final. Mon étude prend pour modèle la théorie de Jolles sur les Formes simples, c'est-à-dire d'anciennes formes littéraires qui n'ont pas été explorées auparavant. La Première Partie commence par le théoricien André Jolles.

Dans la Deuxième Partie, j'ai proposé d'examiner la vie et le milieu social et politique de Jean Dutourd, reléguant le curriculum vitae de Jean de La Fontaine en Annexe, pour découvrir dans les chapitres suivants les facteurs qui ont influencé le plus leurs œuvres. Jolles explique que l'historique de la forme est important pour étudier l'évolution de certaines formes, particulièrement par rapport au milieu social. Le premier problème que pose cette thèse est celui premièrement de la forme ; c'est-à-dire qu'est-ce qui est arrivé à la fable ? Est-ce qu'elle peut survivre le XX^e siècle ? Si, oui, avec quelles transformations ? Ce sont des questions que poserait Jolles, puisque les formes simples, qui datent de l'Antiquité, sont nées de besoins anthropologiques et remplissent certaines fonctions.

Ensuite dans la Troisième Partie, la thèse analyse les formes savantes du premier degré (les fables de La Fontaine) par rapport aux formes savantes du deuxième degré (les satires de Dutourd). J'ai considéré chacune des 12 satires et les fables correspondantes, les aspects humains, les similarités, les additions, ainsi que la remise en question, par Dutourd, de la morale des fables dont il inverse les situations, les milieux sociopolitiques et les liens entre les deux époques. Le rôle de la mémoire associative, notamment celle de l'événement dans le temps, est primordial par rapport à Dutourd. A travers l'association et le rappel du passé, nous pouvons reconstituer le milieu sociopolitique qui constitue la base des satires.

Pour conclure, le but essentiel des satires est de peindre les bonnes vieilles fables aux couleurs du XX^e siècle, un peu comme on rajeunirait la façade de certaines constructions décrépies. Citons à cet effet cette ligne tirée de la quatrième couverture du « *Crépuscule des loups* » :

« Le fabuliste d'aujourd'hui voit peut-être quelques détails invisibles au temps de Louis XIV. »

L'homme a-t-il changé depuis le XVII^e siècle ?

Abstract

The famous fables of La Fontaine date back to the 17th century and have been studied in French schools in many countries throughout the world. They are also the literary source for the “*Crépuscule des loups*”, a collection of satires by Jean Dutourd. I analyzed 12 of these satires, along with the 12 corresponding fables, to establish the procedure for the transformation of the “*Fables*” and to examine the final result. I based myself on Jolles’ theory of Simple Forms tackled in Part I. These are ancient literary forms which had not been previously explored.

Part 2 examined the socio-political milieu of Jean Dutourd (with Jean de La Fontaine’s curriculum vitae relegated to the Appendices section). In the following chapters I aimed to reveal the factors which influenced their work most. Jolles explains that the history of the form is important for the study of certain forms, especially with regards to the social milieu. The first problem which this thesis explores is, what has happened to the form of the fable. - Could the fable survive the 20th century?- If so, with what transformations? These are the type of questions which Jolles would have posed, because, the Simple Forms date back to antiquity and stem from the anthropological needs of man, fulfilling certain functions.

In Part Three, I analyzed the evolved forms of the first degree (the fables of La Fontaine) with respect to the evolved forms of the second degree (each of the 12 corresponding satires). I considered the human aspects, similarities and additions, as well as Dutourd’s reversal of situations, where he questions the morals contained in the fables. I also make a comparison between Louis XIV’s socio political world, (the milieu of La Fontaine), to that of the De Gaulle era. The role of the associative memory notably that of the various events in their time-span, is of prime importance. It is via the association and the memories of the past that we can reconstruct the sociopolitical milieu which constitute the base of the fables.

To conclude, the main aim of the satires is to paint the good, old fables in the hues of the 20th century, rather like one would renovate the façade of some decrepit construction. Let it suffice to quote the following line taken from the outside back cover of “*Le crépuscule des loups*”:

“The fabulist of to-day can perhaps perceive some details which were invisible during the time of Louis XIV”¹ .

The thesis then finally comments on the spirit of 20th century man- has he changed all that much since the 17th century?

¹ « Le fabuliste d’aujourd’hui voit peut-être quelques détails invisibles au temps de Louis XIV. »

Declaration

I, Thérèse Lise Anita Giraud declare that except for the quotations and references indicated in the text, this thesis is my own and has not been submitted for any degree or examination in any other university.

University of Cape Town

Remerciements

Je voudrais remercier mes lecteurs Mme. La Comtesse Marie-Arlette de Colbert, Dr. Catherine Boudet, ma belle-mère Mme. Denise Giraud et mon mari, M. Georges Giraud pour leur soutien.

University of Cape Town

Dédicace

Pour Eliane, ma grand-mère, qui me racontait les fables de La Fontaine quand j'étais en bas âge.

University of Cape Town

La fable comme dixième 'forme simple' : une étude comparative du « *Crépuscule des loups* » de Jean Dutourd avec les « *Fables* » correspondantes de Jean de La Fontaine.

Introduction

Amusantes et instructives pour tous, les célèbres « *Fables* » de Jean de La Fontaine, furent longtemps étudiées dans les écoles de France et de nombreux pays à travers le monde. Elles constituent notamment la source littéraire du « *Crépuscule des loups* », un recueil de satires écrit par Jean Dutourd. Nous nous proposons d'analyser 12 de ces satires, avec les fables correspondantes, pour étudier comment Jean Dutourd en 1971 les a transformées en nouvelles.

Auteur couronné par l'Académie Française, Jean Dutourd éveille l'intérêt du public par ses critiques du milieu sociopolitique en France. Sa satire « *Le Crépuscule des loups* » en est un bon exemple.

Ma méthode consiste à confronter la forme originelle à l'œuvre transformée, en prenant comme exemple la théorie de Jolles sur les « *Formes simples* » écrite en 1930. Connue et respectée dans le monde littéraire, Jolles est toujours étudiée par les chercheurs contemporains.

La première partie traite de la méthode de Jolles, déjà appliquée aux fables dans ma dissertation de maîtrise. Vient ensuite une brève application de cette théorie synoptique sur les neuf formes de Jolles et la mention de certaines recherches modernes, puis, dans un troisième temps, sur les chapitres de La Fontaine et Dutourd.

Dans la deuxième partie, j'examinerai la démarche de Jean de La Fontaine (en Annexe) et Jean Dutourd. Le milieu social et politique de Jean de La Fontaine et de Jean Dutourd mène à la découverte des facteurs déterminants. Jolles, dans sa théorie, pose l'historique et surtout le développement du milieu social, comme éléments déterminants dans l'évolution des formes littéraires.

La troisième partie traite, entre autre, de l'application de la théorie des « *Formes Simples* » de Jolles, aux fables de La Fontaine et aux satires de Dutourd. Les termes techniques de la théorie de Jolles sont rassemblés dans un glossaire en fin de volume.

Les 12 satires du « *Crépuscule des loups* » et leurs équivalents chez La Fontaine, avec l'application de la théorie des 'Formes Simples' livrent des analyses correspondantes au milieu sociopolitique, et la comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle. Dans cette section, nous voyons la part du sociopolitique dans la critique satirique. Nous étudions aussi ce qui est similaire, ce qui fut ajouté et ce qui fut transformé à partir de l'œuvre originelle.

Cette thèse explore et dévoile un nombre de problèmes inhérents à la fable comme dixième forme. Pour commencer, la fable, une ancienne forme développée par La Fontaine au 17^e siècle d'après Esopé, fut recréée et transformée en vers. Aujourd'hui, les anciennes valeurs sont remises en question et bien souvent rejetées. C'est le message que nous transmet Dutourd. Je dis que si le caractère de la fable a changé, sa forme a aussi changé. Est-elle toujours une fable ? Quelle peut être encore actuellement la signification de la fable qui donne des leçons de moralité, dans notre siècle où toutes les frontières, qu'elles soient géographiques, raciales, religieuses ou philosophiques, disparaissent et où tout est remis en question ?

Au regard de cette question, La Fontaine se trouve engagé dans un tournoi littéraire, avec comme concurrent un membre de l'Académie Française du XX^e siècle et un contenu digne de lui. Examinons donc l'enjeu de ce combat : Pourquoi Dutourd a-t-il choisi La Fontaine et pourquoi veut-il le changer ? Comment Dutourd change-t-il un genre littéraire français et pour quelle raison ? Pourquoi choisir les fables pour ensuite les changer en une autre forme ? Nous savons que plusieurs écrivains, artistes et cinéastes contemporains ont transformé des œuvres anciennes, par exemple le film « *Moulin Rouge* » 2001, dirigé et écrit par Baz Luhrmann et Craig Pearce, basé sur le roman « *La Dame aux Camélias* » d'Alexandre Dumas fils (<http://www.indb.com>) : néanmoins, la fable, elle, d'une morale essentiellement explicite, ne peut résister aux transformations modernes et garder la même forme.

Mon intention est d'aborder ces sujets dans les trois parties mentionnées, en appliquant au « *Crépuscule des loups* » la théorie de Jolles qui essaie d'expliquer la naissance de plusieurs genres littéraires. Il le fait en les mettant 'en situation'. Il fait de l'archéologie littéraire. J'examinerai les situations sociopolitiques qui,

indubitablement ont influencé Dutourd et par conséquent ses différentes satires. Je chercherai à découvrir ce que le satiriste pourrait révéler de ces situations. Il va de soi qu'avant d'aborder cette partie, je vais rendre compte du milieu sociopolitique français de l'après-guerre, le rôle de la mémoire collective étant de première importance.

Ma thèse sera de démontrer que la façon dont Dutourd regarde la fable est celle du XXe siècle ; que son travail en tant qu'auteur moderne et ses transformations sont inscrits dans le XXe siècle. En conséquence, cette thèse n'est pas une étude de Jean de La Fontaine, mais utilise des bases historiques de XVIIe siècle pour en donner le contexte sociopolitique.

University of Cape Town

PREMIERE PARTIE

ANDRE JOLLES

Méthode de recherche

University of Cape Town

INTRODUCTION

La première partie sert à présenter la méthode de recherche, celle d'André Jolles, exposée dans son œuvre intitulé « *Les Formes Simples* ». Connue et respectée mondialement pour son travail sur les genres de forme simple, son site d'Internet google fr. www.andrejolles livre plus de 30 000 cachets sur les dernières applications et recherches à ce sujet. Je mentionne les travaux de huit chercheurs, y compris ma maîtrise, sur laquelle reposent certaines sections de cette thèse¹

¹ . Les Annexes A-C détaillent les formules de Jolles et mes applications.

ANDRE JOLLES ET LES 'FORMES SIMPLES'

Dans cette section j'analyse d'abord la méthode d'André Jolles telle qu'elle est exposée dans « *Les Formes Simples* »² et ensuite je traite des applications réalisées par un certain nombre de chercheurs.

1.1. Exposition de la théorie d'André Jolles

Jolles analysa neuf formes simples, mais il mourut avant de pouvoir analyser d'autres formes possibles comme la fable. Cependant, il y a une controverse concernant une possible dixième forme et celle-ci est discutée dans cette thèse.

Jolles travaillait avec la notion de *Gestalt* ou forme. La méthode des formes examine tous les liens entre une partie et son ensemble. Jolles étudie la façon dont une *forme* ainsi définie comme un tout se réalise dans le langage. Il faut considérer la totalité d'une œuvre quand on se pose la question : Comment les parties constituantes des formes peuvent-elles former un ensemble homogène, avec ses principes d'ordre, de liens et d'articulations intérieurs ; c'est-à-dire un système ? Pour qui utilise la méthode de Jolles, la tâche est de déterminer et d'interpréter les formes d'une façon 'globale'. Il appliqua sa théorie pour déterminer les formes des légendes, gestes, mythes, devinettes, locutions, cas, mémorables, contes et traits d'esprit.

1.1.1. Le langage et les formes

² Voir aussi le schéma de Jolles et les Annexes A,B, et C

À mesure qu'il procède à son analyse de l'œuvre, la création individuelle et unique de chaque auteur croît en importance : elle ne constitue plus un début de la recherche, mais en devient la conclusion. L'analyse n'est pas de tel auteur mais de la forme de son oeuvre, et des racines de cette forme ; c'est-à-dire le langage utilisé :

« En éliminant tout ce qui est conditionné par le temps ou individuellement mouvant, on peut, dans la poésie au sens le plus large , établir également la forme, la circonscrire et la connaître dans son caractère fixe. On peut se demander pour chaque poésie, dans quelle mesure les forces constitutives et limitatives de sa forme ont abouti à une composition que l'on peut connaître et distinguer et dans quelle mesure une forme s'est nouée et réalisée dans cette poésie. Face à la totalité de la poésie, nous nous demandons dans quelle mesure la somme des formes reconnues et distinguées constitue un tout homogène, comportant un principe d'ordre, des liens de conjonction et des articulations internes- c'est-à-dire un système. Détermination et interprétation des Formes, voilà la tâche de cette méthode. »³

Selon Jolles, nous avons besoin d'établir le lien entre le type de langage utilisé et la forme produite. On peut discerner cela dans les unités de l'édifice qu'est une langue, telles que la grammaire, la syntaxe et la sémantique. Pour ce faire on doit recourir à une étude de la science du langage. Nous devons observer où, quand et comment le langage construit la forme sans cesser d'être un signe, c'est-à-dire,

« le langage peut devenir et devient 'construction' ».4.

Nous devons étudier le style et la rhétorique des œuvres à travers l'histoire pour pouvoir observer la forme parmi les œuvres les plus hautes de l'art. Nous le faisons en comparant les formes et en cherchant la répétition des mêmes phénomènes. Pour cela on utilise la stylistique, la rhétorique et la poétique. On observera comment la comparaison et la répétition d'un même phénomène s'enrichissent « en passant à un niveau supérieur »⁵. Nous devons aussi déterminer les forces suivantes : celles qui constituent et limitent les formes; celles qui dominent la totalité du système et celles qui deviennent de plus en plus prononcées en s'élevant à un niveau supérieur. Jolles donne comme exemple : l'analyse des éléments de la syntaxe du langage pour arriver à l'œuvre de l'artiste, ou bien définir le sens du trope à partir de la signification des mots. À mesure que l'œuvre change 'de niveau' dans le domaine vaste de la

³ Jolles : 1972 15

⁴ *Ibid* : 17)

⁵ *Ibid*

littérature, on arrive à connaître le travail. Ainsi on arrive, à mesure que l'on prend connaissance de l'œuvre, à la voir comme une réalisation ultime d'une unité définie et individuelle : à ce niveau, l'œuvre est, et ne pourrait être autre.

Jolles appliqua cette théorie à des formes qu'il catégorisa comme légende, mythe, geste, devinette, locution, cas, mémorable, conte, trait d'esprit. Cette catégorisation lui est propre et a permis de saisir ces formes auparavant inclassables.

Jolles trouve que les Formes furent maltraitées par la critique historique et par la critique esthétique. Ces disciplines laissaient à l'ethnographie ou à d'autres disciplines le soin de s'en occuper. Son ouvrage fut créé pour combler cette lacune : en classifiant les Formes qui se produisent dans le langage et en procédant à partir du langage même, il les a fait rentrer au bercail linguistique et littéraire.

1.1.2. La fonction du langage

Dans sa discussion de l'analyse du langage dans une forme, Jolles emploie trois analogies. Tout d'abord il y a la nature des mots, qu'il compare au travail du paysan qui travaille avec la terre, la nature et fait de l'élevage. Deuxièmement, les mots cultivent d'autres mots, qui eux aussi produisent d'autres mots : Jolles parle de l'artisan qui lutte avec des tâches, comme la mouture des grains récoltés par le paysan; l'artisan change :

« l'ordre des choses données dans la nature de telle manière qu'elles cessent d'être naturelles. »⁶

La troisième étape demande de l'interprétation et c'est le prêtre qui donne de la signification aux actions et à la vie du paysan et de l'artisan : l'interprétation est la fonction du lecteur ou du critique et complète le travail. Tout le travail du paysan, de l'artisan et du prêtre a son équivalent dans le langage. Il s'agit de comprendre le travail dans le détail de ses formes et dans sa totalité. Chacun agrandit la sphère dans laquelle il se trouve : le paysan le fait en cultivant les grains dans la nature et en élevant des herbivores; l'artisan, lui, écrase le blé, et fabrique des objets à partir des cornes du bœuf, etc. et le prêtre englobe le tout en donnant du sens aux saisons, au

⁶ *Ibid* : 19

soleil, à la maison, à la vie, à l'intangible. Chacun de ces personnages a ses limites spatiales. Le paysan a sa famille et reste auprès de la terre ; l'artisan court partout dans les villes et les cités et s'unit aux corporations d'artisanat : le prêtre visite ses paroissiens et demeure dans sa paroisse.

D'abord le langage nomme tout ce qui fut cultivé, fabriqué, et interprété. On trouve des mots de souches grecques et latines, qui produisent ou cultivent d'autres mots. C'est, selon Jolles, le travail de production dans le langage. Le langage devient donc producteur et fait entrer les mots selon un ordre naturel.

Si le langage peut produire, il fabrique aussi en changeant l'ordre des choses. Dans la création des mots, on peut accomplir un acte poétique et cela mène à la littérature. Cela devient un travail de fabrication qui peut être comparé au travail de l'artisanat. La littérature peut nommer maints exemples comme les *Fables* de La Fontaine. Là, le langage est saisi, transformé et renouvelé pour devenir de la littérature poétique. Comme dans le travail de l'artisan, le mot, comme les graines de céréales sont :

« blutées, broyées, moulues, mouillées , chauffées, »⁷

pour créer du pain, ayant son équivalent en littérature.

Selon Jolles, l'interprétation du langage entraîne notre savoir et les processus de notre pensée. Cela se passe quand l'homme est confronté avec la pluralité des expériences dans lesquelles il peut reconnaître les similarités. À partir de la racine, le mot change et peut suggérer d'autres significations.

1.1.3. Les formes

Jolles affirme que, pour sélectionner une forme particulière, l'on doit approfondir, réduire, réunir et rassembler les éléments connexes. De cette façon l'on peut les classer et les ordonner dans une totalité cohésive qui est la forme fondamentale.

C'est aussi un travail d'analyse et le grand danger est alors de mal évaluer les rapports existant entre les termes et leur totalité. Il discute des limitations des dictionnaires par

⁷ *Ibid* :19

exemple dans le travail d'analyse. La première tâche était de séparer, de circonscrire et de comparer les Formes simples entre elles d'une façon plus approfondie.

Le lecteur ressent après plusieurs analyses, une lacune dans l'étude des formes. Le travail de Jolles n'est qu'un début. Il n'a pas pu appliquer sa méthode à toutes les formes. Mais, on verra plus loin que d'autres ont continué son travail.

Jolles développa sa méthode en introduisant les notions de disposition mentale, de geste verbal et de but de chaque forme, ce dont nous discutons ci-dessous.

1.1.4. Les formules de Jolles⁸

La disposition mentale et le but

Jolles cherche la « disposition mentale »⁹ de chaque forme, un terme qu'il emploie pour désigner les idées essentielles et la psychologie émanant de cette forme, c'est-à-dire le sens et l'essence. Nous pouvons percevoir la disposition mentale, dans le genre de personnages dans les légendes, qui, selon Jolles, sont toujours à base de saints, parce que selon lui, les légendes sont des histoires saintes : c'est-à-dire que, bien qu'il existe des légendes laïques, Jolles se concentre seulement sur les légendes saintes .

Il faut tout d'abord étudier les écrits dans leur forme actualisée. De cette forme actualisée on passe à la forme simple et dans chaque forme on discerne la disposition mentale.

La disposition mentale peut se trouver dans la répétition de certains phénomènes dans la forme pendant toute une période. Le caractère de ces phénomènes y est donc très marqué. Pendant d'autres périodes, il l'est moins. Donc une forme peut devenir plus dominante pendant certaines périodes et s'effacer pendant d'autres. Les phénomènes se cristallisent sous l'empire de la disposition mentale : le phénomène de la cristallisation est tel que l'esprit est tourné dans une certaine direction.

⁸ Voir aussi Annexe A

⁹ *Ibid* :34

Jolles parle aussi du fait que plusieurs de ces Formes Simples datent de l'Antiquité égyptienne, chinoise, amérindienne. Il s'agit du temps et du lieu de l'apparition de la forme. Quand on collectionne et étudie ces Formes, on a à voir si on peut toujours reconnaître ces Formes dans celles qui évoluèrent dans l'espace et le temps. C'est-à-dire que ces actualisations sont parfois très différentes, par leur caractère, des formes originales. Jolles donne comme exemple la question de la légende occidentale et médiévale comparée à la légende amérindienne ou chinoise qui a pu avoir une identité différente.

La disposition mentale entraîne aussi un but : par exemple, dans les légendes saintes, la transformation des événements devient miracle.

Le geste verbal

La manière dont fonctionnent le langage et la disposition mentale, donne une caractéristique particulière à chaque forme et compose ce que Jolles nomme le « geste verbal »¹⁰. Celui-ci nous permet de séparer et de distinguer les formes simples et de pouvoir les grouper selon leur genre. La façon, dont le langage prend les phénomènes dans son tourbillon, pour éventuellement leur donner une forme, est le geste verbal. Le geste verbal inclut la disposition mentale et permet de distinguer les Formes simples entre elles.

On doit étudier l'activité, le travail et la structure de chaque Forme simple et faire les comparaisons. Après avoir étudié la structure interne et externe de chaque forme, il s'agit de comparer le geste verbal dans les différentes langues, et dans leur disposition mentale, pour reconnaître la forme.

C'est-à-dire qu'il s'agit de trouver les liens entre les Formes simples dans des temps et des lieux différents. Ainsi, quand on parle plus haut de la légende chinoise et la légende médiévale occidentale : sont-elles comparables ? Quels sont leurs rapports ?

¹⁰ *Ibid* : 39

Le geste verbal incarne la disposition mentale et nous permet de connaître la forme telle qu'elle est. Cependant comme nous savons, il peut y avoir des gestes verbaux qui assurent la liaison et la transition dans une forme, sans véritablement incarner la disposition mentale. Par exemple nous pouvons penser à un mot comme 'mais' qui est une conjonction ; ce mot-là tiendrait moins de la disposition mentale qu'un autre mot comme « saint » dans une légende. Il faut donc chercher les véritables gestes verbaux. Dans d'autres formes comme le Cas, les éléments de liaison ont un caractère différent. Le geste verbal peut même devenir la forme dans la Locution. Il faut conclure qu'il existe des différences dans les activités du geste verbal. Dans certaines Formes, le geste verbal est la réalisation de la forme, comme dans la Locution, mais dans d'autres formes, le geste verbal est le fil conducteur de transition et de liaison sous l'empire de la disposition mentale.

Le geste verbal nous permet de classer les formes en Grandes Formes ou Petites Formes pour la dimension, Formes continues ou Formes fixes pour le mouvement ; en Formes ouvertes ou Formes closes selon qu'elles sont orientées vers l'extérieur ou l'intérieur.

1.1.5. La discussion des formes individuelles

Jolles discute des formes individuellement. Il laisse les formes dicter les éléments constitutifs. Il commence par des actualisations dans lesquelles il trouve la disposition mentale, le but et le geste verbal.

Il sépare les formes pour étudier chacune en détail, cela pour éviter le danger de mal évaluer les liens dans leur totalité.

Jolles manie ses analyses selon chaque forme individuelle. Il discute le milieu dans les contes et les légendes. Il cherche à définir et clarifier chaque forme pour qu'on puisse bien les comparer.

Dans sa préface, l'éditeur mentionne que Henrik Becker, professeur à l'université d'Iéna,

« où l'on apprend notamment que pendant les dernières années de sa vie, André Jolles pensait à certaines prolongements concernant la Fable comme dixième Forme simple » ¹¹

opposa la fable et le conte dans la comparaison ci-dessous.

Forme simple	Forme simple	Forme simple	Forme simple	Forme simple	Forme simple
Le conte	Le geste	Le mythe	Le conte	Le conte	Le conte
Le conte	Le geste	Le mythe	Le conte	Le conte	Le conte
Le conte	Le geste	Le mythe	Le conte	Le conte	Le conte

1.2. La méthode de Jolles appliquée à une variété de recherches

Les recherches notées ci-dessous donnent une idée du grand choix de sujets attribués aux découvertes dans « *Les formes simples* » de Jolles, et ne sont qu'un tout petit échantillon du volume de travail reposant sur sa contribution. Son immense popularité, parmi les chercheurs sur les genres, est attestée par le nombre de cachets sur son site d'Internet.

Dans son article « *Pourquoi Homère est-il aveugle ?* », Jean-Noël Marie donne ses réflexions sur ce qui constitue un texte et en particulier un texte littéraire. Il se base sur une variété d'œuvres comme « *La République* » de Platon et « *Palimpsestes* » entre autres et de théoriciens parmi lesquelles André Jolles. Il applique les formules des « *Formes simples* » pour savoir si les actualisations littéraires, telles que la prière par exemple, deviennent trop complexes pour tomber dans le panneau de la forme simple elle-même.¹ Il donne aussi son interprétation des commentaires de Jolles sur la disposition mentale, le geste verbal et l'actualisation de la légende.

Toujours sur la question de la littérature, Jean Molino, dans ses recherches comme le titre « *Les genres littéraires* », suggère, emploie des moyens différents de classification pure, celles des genres inter-littéraires et celles qui séparent la littérature des autres arts, utilisant comme exemple les œuvres de Cervantès. Molino inclut dans

¹¹ *Ibid* :8

ses études une discussion sur les civilisations traditionnellement orales et leur rapport avec la société moderne. Il signale aussi le mélange de genres contemporains et leurs rythmes différents :

«..... envisager les relations entre les genres oraux et les catégories utilisées dans ce que nous avons appelé le « régime historique ».....Les caractères propres de l'écrit par rapport à l'oral- objectivation, détextualisation, fixation, diffusion- modifient de façon profonde la littérature..... »¹²

Il touche entre autres, sur les deux notions de littérature, mentionnées dans « *Les formes simples* » celle « d'en haut » (groupe de lettrés) et « d'en bas » (groupe principalement orale), la dernière menant à :

« une vie marginale aux côtés de la première »¹³

Il parle aussi des :

« genres populaires, à évolution lente, relativement codifiés-le proverbe, le conte, la légende (cf. Jolles 1972)-, et de l'autre côté les genres lettrés, à évolution plus rapide et de construction plus libre, qui constituent presque exclusivement ce qu'on entend par « littérature » : les genres populaires n'en font pas partie »¹⁴

Il paraphrase aussi les concepts de Jolles sur les variations de traditions culturelles orales et littéraires selon l'axe géographique et temporel, mais il diffère dans la mesure où il questionne ce qui constitue le genre ultime de la littérature.

Deborah Losse s'intéresse à un autre aspect de la littérature, notamment la représentation du discours dans la nouvelle. Elle trace les origines de la nouvelle qui est :

« une réalité orale »

par contraste avec le roman qui est :

« un genre écrit ».¹⁵

Puis elle examine les différentes formes de discours dans les œuvres de deux écrivains, Bonaventure Des Périers et Marguerite de Navarre, explorant les variations des rapports entre l'auteur et les personnages, des différents rôles du narrateur comme par exemple celui du psychologue (Des Périers), l'usage du discours pour augmenter la tension dramatique et ainsi de suite. Son œuvre se base sur celle de

¹² Molino 1993 : 24

¹³ *Ibid*

¹⁴ *Ibid*

¹⁵ Losse 1984 :585

Jolles en ce qui concerne principalement les recherches sur l'élément « frappant » entre la nouvelle et la réalité.¹⁶ Dans sa comparaison entre le conte (forme simple qui contient l'élément merveilleux) et la nouvelle (forme savante qui « se fixe une partie de...l'univers »),¹⁷ Jolles parle des différences dans les lois de formation.

« *La rhétorique élargie au plaisir* » de Benito Pelegrin examine les œuvres de Gracian -en particulier l' « *Agudeza* », sous les différents aspects de la rhétorique, tels que les « visages, virages , rivages.. »,¹⁸ le « titre : en sa pointe l'esprit »,¹⁹ la « rhétorique élargie »²⁰, « nature et art »,²¹ « jugement et esprit, art et vérité »²² et les mécanismes « de l'acuité : la correspondance »²³ (la dernière en plusieurs parties) et ainsi de suite, y inclus sous l'angle des genres. Par rapport aux plaisirs « simples »²⁴ de la rhétorique, il crée le lien avec la définition du trait d'esprit de Jolles²⁵.

« Le ressort de l'acuité est de donner à voir une apparence, puis la détruire par un éclairage nouveau : jeu d'éclipse et de lumière,qui trompe l'attente pour déboucher, toujours, sur *la jouissance*. »²⁶

Un autre écrivain, Michel Potet, dans son article « *Place de la thématologie* » applique, entre autres, la théorie de Jolles d'un autre point de vue. Ancienne formule surannée, la thématologie est :-

« ... le recensement quasi mécanique d'œuvres au sujets apparentes et la mesure aveugle de leurs ressemblances et de leurs différences-.... »²⁷

Il explore d'abord le rapport entre la littérature et les mythes, puis, en passant par un parcours du « motif »²⁸, il compare ce concept de Propp et ce que lui, Potet, désigne est la pensée équivalente de Jolles. Donnant son interprétation des termes techniques de Jolles (disposition mentale, geste verbaux, forme simple, forme savante), il

¹⁶ *Ibid* : 594

¹⁷ Jolles 1972 :184-185

¹⁸ Pelegrin 1979 : 201 ;¹⁸ *Ibid* :203;

²⁰ *Ibid* :204 ; ²⁰ *Ibid*:208 ; ²⁰ *Ibid* :209 ;²⁰ *Ibid*:211 ; ²⁰ *Ibid* :223

²⁵ Jolles définit le trait d'esprit comme "la forme qui dénoue les choses, qui défait les noeuds" (Jolles 1972 : 198) Selon Pelegrin Gracian pose le problème puis le dénoue. (Pelegrin 1979 :223)

²⁶ *Ibid*

²⁷ Potet 1978 : 374

²⁸ *Ibid* : 375²⁸ ;*Ibid* :377 ;²⁸ *Ibid* :376

mentionne la condamnation du théoricien pour des motifs, mais rapproche néanmoins la fonction du geste verbal avec celle d'une « maxime »²⁹ du 17e siècle. Seulement, il mentionne que :

« La critique de Jolles.....sous l'espèce des gestes verbaux, conserve une part de contenu positif, à savoir la portion de sens que leur délègue la disposition mentale dont ils découlent. »³⁰

Dans son livre « *Les lais de Marie de France* » E.R.Sienaert développe le phénomène du merveilleux qu'a découvert Jolles dans les contes, l'examinant sous différentes facettes. Dans une section intitulée « *Le conte merveilleux, Forme Simple* », Sienaert appuie sur l'aspect anti-tragique :

« Ce monde est vrai, d'une vérité qui est la négation de la vérité du monde réel. »³¹

Dans les sections des analyses des lais individuelles il explore les différentes manifestations du merveilleux dans les personnages, les situations et les événements. La dernière partie de son livre traite de « l'héritage merveilleux »,³² le « désenchantement de la merveille traditionnelle »³³. Il souligne comment, dans les lais, le merveilleux :

« domine toujours la psychologie »³⁴

Il traite aussi des sujets comme « La merveille de l'homme »³⁵ où il examine :

« comment « Marie de France ôte au merveilleux sa raison d'être »³⁶

Dans sa conclusion Sienaert mentionne :

« Nous pouvons donc inverser la proposition d'André Jolles qui, parti de la nouvelle au conte, écrit : « en entrant dans l'univers du conte, on anéantit l'univers de la réalité qui est ressenti comme immoral »³⁷

Il fait aussi des commentaires sur « l'anti-conte » :

« Jolles, faute d'un nom générique adéquat, a appelé « anti-conte » le conte dans lequel « se cristallise l'univers naïvement immoral du tragique » et qui correspond « à

³¹ Sienaert :27

³² *Ibid* :175-176

³³ *Ibid* :177

³⁴ *Ibid* : 202,

³⁵ *Ibid* : 205-214

³⁶ *Ibid* : 212

³⁷ *Ibid* : 217

l'univers du tragique et le cours tragique des choses »....Cet univers de l'anti-conte est celui du réel, celui du fabliau... »³⁸

Dans son article : « *La fable est-elle une « Forme Simple* » ? Pierre Brunel étudie les liens entre la fable et les Formes Simples. Se basant sur plusieurs fabulistes, y compris La Fontaine, il trouve les liens entre la fable et d'autres formes simples de Jolles, tels que le mythe (certains personnages mythiques), et la locution (formule dans le moral avec des locutions). Lui aussi confond la fable avec la réalité, la trouve principalement brève (à part quelques exceptions) et est selon lui :

« une forme littéraire simple »³⁹

A part la mention de quelques exceptions, comme les fables d'Anouilh et de Franc – Nohain, ses recherches précisent que la survivance du genre au XXe siècle est plutôt dans des interprétations allégoriques et dans le rapport entre la nouvelle et la fable. Il cite à cet égard plusieurs exemples tels que Kafka et Borges. Cependant, il remarque que la musicalité que nous a laissée La Fontaine survit à l'œuvre de Blanca Andreu.

La méthode de Jolles fut appliquée dans ma thèse de maîtrise intitulée « *The form of the fable genre with special reference to selected fables by Jean de La Fontaine* »⁴⁰

Après l'exposé de sa théorie, je définis la fable différemment de Brunel. Ma comparaison entre la fable et d'autres formes, l'accent sur une disposition mentale en quelque sorte éloignée de celle de la locution, sur un but pédagogique basé sur l'ironie, sur le geste verbal accompagnant, la recherche dans la forme idéale et dans les racines orales- tout cela fait que la maîtrise manifeste une vision alternative à celle de « *La fable est-elle une forme simple ?* ».

Avec une exposition de la théorie de Jolles ainsi que la connaissance de plusieurs applications de son travail, le lecteur sera préparé pour les analyses des fables et des contes satiriques faites dans la Deuxième Partie. Ces analyses sont liées aussi aux milieux sociopolitiques de chacun des deux écrivains et constituent le sujet des deux chapitres suivants.

³⁸ Ibid : 219

³⁹ Brunel 1996 : 17

⁴⁰ Le titre en anglais es « *The form of the fable genre with special reference to selected fables by Jean de La Fontaine* » (Giraud : 1998) Comme cette thèse forme la base de plusieurs parties du travail présent une plus grande exposition est faite dans la Note2.

Notes

1. « Si l'on considère donc que « *Palimpsestes* » nous permet.....on ne pourra pas faire camper l'auteur sur les marches du « littéraire » et du non littérature et l'adouber de la « différence » qu'il institue avec la « langue naturelle » (Kristeva) ni supposer que des « Formes simples » selon Jolles s'actualiseraient en genres plus complexes, ce qui induirait une dérivation et une « disposition mentale » anthropologique antérieure à la forme simple où l'oralité précède en droit comme en fait la scription. A ce moment là on ne peut plus.....chercher des règles propres à chaque type de discours littéraire dans des « règles en plus » par subdivision, permettant une identification structurale et une greffe de chaque type sur une forme plus simple et comme *à priori* de la pratique discursive (la prière pour une certaine poésie lyrique, l'acte verbale de « se raconter » pour l'autobiographie. etc..... » (Marie 1986 : 246)

2. Description de ma thèse intitulée « *The form of the fable genre with specific reference to selected Fables by Jean de La Fontaine* »

Description de la théorie de Jolles :

Dans ma maîtrise, j'ai appliqué la méthode de Jolles aux fables. C'est ce que celui-ci comptait faire selon son éditeur mais il mourut avant l'exécution du projet. La thèse commence par une vue d'ensemble de la théorie de Jolles. Sa théorie est décrite en détail, centrant sur le langage, les formes, la fonction du langage, ainsi que sur la disposition mentale, le but et le geste verbal.

La Fable

Définition de la Fable

Le chapitre 2 cible la fable elle-même et ses définitions. Les fables sont importantes parce qu'elles émanent de la tradition orale- de la France, notamment- et parce qu'elles sont racontées aux enfants dans toutes les cultures. J'ai choisi les fables de Jean de La Fontaine parce qu'elles ont des racines anthropologiques et qu'elles font donc partie du patrimoine universel de la culture orale, ayant été traduites dans de nombreuses langues.

Après avoir démontré que la définition du dictionnaire n'est pas assez claire, je suis passée à des comparaisons entre la fable, le mythe, la légende, le conte, et le lien entre la fable et les faits quotidiens. Dans chaque cas, des exemples sont donnés ainsi que des explications sur les différences entre ces genres. La fable raconte une historiette avec une morale, souvent avec une fin malheureuse pour la victime. Elle est liée à la vie pratique, montrant comment nous devrions vivre et soulignant nos faiblesses. De cette façon les fables se rapportent à la vérité humaine, et à la manière de survivre dans toutes les situations de la vie : les fables donnent des leçons pratiques dont tout le monde peut profiter. A la différence des mythes, légendes et contes, les fables ne traitent pas de l'origine de l'univers (mythes), ne parlent pas des miracles (légendes), et ne garantissent pas une fin heureuse (contes).

Milieu

J'ai suivi les recommandations de Jolles d'étudier le milieu idéal de la forme de la fable, en l'occurrence en France au XVIIe siècle, où la fable fut très populaire comme

forme et où Jean de La Fontaine écrivait. La thèse retrace la vie du fabuliste et contient aussi une étude comparative entre la fable « *Le lion et le rat* » de La Fontaine et la version originale d'Ésope. Les inventions créatives de La Fontaine sont notées.

La forme de la fable du XVIIe siècle

Basée sur la fable « *La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* » la lecture fait ressortir:

1. une description d'un événement et les événements qui en découlent
2. les paroles d'animaux
3. la forme contient un commentaire et une morale donnée dans un apologue.

Dans 1, la grenouille voit un bœuf et veut égaler sa grandeur. Dans 2, les animaux se parlent. Dans 3, la morale est que les gens ne sont pas plus sages que la grenouille. Bien que les fables soient écrites en vers, c'est la morale, dans l'apologue, qui distingue la fable des autres poèmes.

La Forme simple de la fable

a) La disposition mentale :

Un trait caractéristique de la fable c'est d'exposer une morale. Bornecque discute une sélection de thèmes moraux. (Bornecque 1983 :87-89)

b) La disposition mentale et la morale :

Le fait à souligner est que, dans la vie comme dans la fable, le vice n'est pas toujours puni ni la vertu récompensée. En plus, les personnages dans les fables ne sont pas gentils et patients avec leur prochain.

Bien que les histoires paraissent exagérées, avec les animaux qui se parlent, les paroles et actions des personnages indiquent les qualités et les faiblesses morales.

Les thèmes des faiblesses de l'humanité sont tissés dans le monde sociopolitique du fabuliste. La forme de la fable reproduit des situations et des fins malheureuses, tout en indiquant la présence d'un vice. Tandis que dans la réalité on ne s'aperçoit pas qu'un problème puisse être causé par un défaut personnel, dans la fable ce défaut est indiqué. Quelquefois un personnage donne à un autre une leçon de morale comme dans « *Le renard et la cigogne* » où la cigogne apprend au renard de ne pas être aussi égoïste.

La façon, dont les fables décrivent la vie, suggère aux lecteurs de trouver tel ou tel équivalent dans la réalité. De cette manière on est instruit par la fable car on comprend le message qu'elle délivre.

La Fontaine, comme Esope, centrait ses fables sur l'humanité, sans se baser sur la philosophie d'aucune religion spécifique. Les fables dévoilent les vices des gens de toutes classes sociales. La stupidité humaine est soulignée et une leçon de moralité est fournie.

Bien que les fables montrent les faiblesses majeures de l'humanité, le fabuliste a quand même une compréhension des lois universelles du comportement humain. Les fables sont là pour répondre aux questions comme : 'que dois-je faire ?', 'en offrant

une alternative dans la leçon de morale. C'est précisément cette dernière qui donne sa validité à la fable.

c). La disposition mentale et l'ironie

Quant aux éléments comiques dans les fables, comme le renard « serrant la queue, et portant bas l'oreille » après avoir été dupé par la cigogne dans « *Le renard et la cigogne* », ils sont d'abord négatifs parce qu'ils « dénou[ent] les choses...d[é]f [ont] les nœuds » (Jolles 1972 :198).

Pour mieux comprendre le rôle du comique dans les fables il faut d'abord comprendre le but dans la forme. Le problème avec le cerveau humain c'est qu'il ne sait pas transformer ou défaire ce qu'il blâme ou désapprouve. Il faut qu'il y ait tout d'abord une faiblesse quelconque, par exemple le renard manquant d'intégrité dans « *Le renard et la cigogne* » (Jolles : 1972 198-200).

Jolles dit que quand on défait « le blâmable à partir de son insuffisance, ou l'insuffisance à partir d'elle-même, nous l'appelons moquerie » (Jolles 1972 :202). Dans la satire pourtant, nous nous distançons de l'objet du blâme et n'avons point de compassion pour cet objet. Mais dans l'ironie, il y a une différence. Nous ne nous dissociions pas de ce dont nous nous moquons. Nous sommes solidaires avec la situation ironisée. Le moqueur peut ressentir et comprendre l'objet qui est moqué, mais il comprend aussi qu'il y ait une faiblesse qui cause cette moquerie. Voilà pourquoi donc le sentiment profond de solidarité qui, selon Jolles, « réside [dans] l'immense valeur pédagogique de l'ironie. » (Jolles : 1972 203)

Dans la fable, la valeur pédagogique de l'ironie réside dans l'idée de présenter une morale comme disposition mentale. L'ironie est tissée avec la morale. Si le fabuliste veut que l'humanité évite un malheur, il dépeint la situation malheureuse et conseille aux gens de l'éviter. Par conséquent, l'ironie enseigne, tandis que la satire détruit. L'amertume dans l'ironie, selon Jolles, c'est de trouver ce qu'il y a de blâmable en soi comme par exemple dans « *La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf* » le fabuliste souligne que nous, le public, ne sommes pas plus sages. (Jolles : 1972 203).

Le but

Grâce aux personnages qui sont, la plupart du temps, des animaux parlants, les actions des gens sont recréées dans les fables. Il y a toujours une faiblesse qui dicte la fable, car, la répétition de ces faiblesses, par les actions, les pensées et les paroles, démontre la réalité.

On rit à cause de l'aspect comique des personnages qui manifestent ces faiblesses. Les personnages comme la grenouille et le renard sont des caricatures. Selon Jolles la caricature « désigne habituellement un portrait qui attaque un caractère en le chargeant et essaye de dénouer un complexe physique et mental, en soulignant et en exagérant certain traits ». (Jolles : 1972 207)

Grâce à l'ironie et à la caricature, nous pouvons voir nos faiblesses reflétées et ressentir une certaine intimité avec la caricature. Nous nous revoyons en parole, action, et pensée.

Voilà comment on peut apprendre de la caricature, en voyant, dépeinte, l'exagération de nos faiblesses. La fable dénonce nos faiblesses et nos stupidités et expose une leçon de morale.

Le but principal de la caricature est de nous instruire en présentant le monde rempli de nos passions et faiblesses. Ce faisant, un avertissement est donné, prévoyant notre défaite dans des situations différentes où nous pouvons nous voir devenir la caricature. Nous prenons conscience que les bassesses de notre caractère peuvent être caricaturées.

Le geste verbal

Voici des exemples des gestes verbaux dans des légendes et dans des contes qui montrent la différence de ces formes de celles des fables. Dans la fable « *La grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf* » le geste verbal montre comment une intrigue narrative se forme jusqu'à ce que la grenouille devienne une véritable caricature. (Voir Annexe)

Le langage contenu dans la morale donnée à la fin, change du reste de la fable. Nous ne sommes plus dans le monde enchanté des animaux parlants. Les expressions comme « Tout le monde », « tout bourgeois », « tout petit prince », « tout marquis » sont utilisées pour évoquer la société. Le premier vers de l'apologue : « Les gens sont ne pas plus sages » établit un lien entre la grenouille et le monde. A la différence du conte et de la légende, nous sortons du monde enchanté et entrons dans une explication moraliste.

Il existe un lien entre les deux parties de la fable. La deuxième partie indique les faiblesses. En s'adressant au monde, le message devient général et clair. Le message est compris et nous apprécions l'ironie. Le geste verbal livre une intrigue narrative et installe un climat qui mène à la caricature d'un personnage (comme la grenouille), une fin malheureuse pour une raison bien bête (égaler les dimensions d'un bœuf). Un changement de langage a lieu dans la morale. Maintenant nous avons appris la leçon et le but est atteint.

Les personnages

Les fables mettent en scène une variété de personnages sous la forme de plantes, de rivières, d'animaux, d'insectes, etc. Ils appartiennent tous au monde enchanté, parce qu'ils parlent et agissent tous comme des humains.

Une des caractéristiques de ces personnages est leur simplicité mentale, ainsi la grenouille dans « *La grenouille qui se veut faire plus grosse que le bœuf* » qui meurt avant d'avoir appris sa leçon.

De tous les personnages, les animaux sont les plus utiles pour caricaturer les faiblesses humaines, car, par eux, l'homme prend une dimension plus humble. Cela exprime bien l'ironie de la fable, ce qui est si important pour son rôle pédagogique.

La forme idéale

Jolles mentionne qu'il y a des formes qui ne peuvent pas vraiment s'accommoder à la vraie Forme simple. Cela se passe, par exemple, avec des contes qui ont des fins malheureuses. De même avec des fables comme « *La Cigale et la Fourmi* » par La Fontaine où la morale n'est pas donnée explicitement. Or il est impératif qu'il y ait deux parties, l'historiette et l'apologue, pour établir la forme de la fable. Dans les cas où on ne trouve pas de morale, c'est à nous d'en déduire le message et cela demande un effort intellectuel. Par exemple dans l'église, les prêtres interprètent les paraboles de la Bible. Les interprétations peuvent varier d'une personne à une autre. Pour répondre à la question 'que dois-je faire?' on n'obtient pas de réponse claire dans la fable mentionnée plus haut.

La thèse postule que, plus clair est le message, plus grand est le nombre de gens qui peuvent le comprendre. C'est ce qui détermine le succès ou l'insuccès d'une fable. Le corps de la fable c'est l'histoire; sans cela il n'y aurait pas de charme et d'intérêt. Le corps expose également la caricature; en omettant le corps et en ne donnant que la morale, on produirait une toute autre forme. On a donc besoin de deux parties : l'histoire et la morale. La forme idéale doit contenir la disposition mentale et le but exprimé d'une manière assez claire pour être convaincante. Les formes, qui ne se conforment pas, sont des anti-formes; ou bien elles appartiennent à une autre catégorie de formes.

Les racines orales

Les fables furent très populaires pour instruire les gens dans la sagesse et la morale. Et elles furent fort appréciées par eux. Aujourd'hui elles sont toujours populaires dans l'instruction et le divertissement surtout en Afrique avec sa tradition orale, et les grand-mères les racontent aux enfants partout dans le monde. Bien que les fables de La Fontaine soient écrites en vers, les fables racontées par les domestiques et les grand-mères contiennent un langage informel. Courtes, elles peuvent être facilement mémorisées et reproduites oralement. Ecrites, elles continuent de se vendre parce que le public s'y intéresse toujours et dans les pays francophones, au moins, elles font partie de l'instruction scolaire.

Les fables remontent à l'Antiquité – Ésope, Phèdre - et elles font partie du patrimoine culturel des Indiens. Au Moyen Age elles furent traduites en Latin, et elles furent retraduites en français pendant la Renaissance. (Bornecque 1983 : 37-41)

Ma thèse maintient que la fable appartient au monde oral et littéraire et fait partie de notre culture à partir de notre enfance, influençant notre comportement adulte. Je mentionne donc dans le chapitre suivant les noms de quelques fabulistes modernes qui travaillèrent avec les fables de La Fontaine, parmi lesquels nous trouvons Jean Dutourd.

DEUXIEME PARTIE

JEAN DUTOURD

University of Cape Town

INTRODUCTION

La deuxième partie traite de la vie et de la politique de Jean Dutourd, auteur d'une collection de nouvelles « *Le crépuscule des loups* », incluant les douze contes satiriques apparentés aux « *Fables* » qui sont elles-mêmes basées sur de plus anciennes œuvres telles que celles d'Esopé (VIIe-VIe siècle avant J.C.).⁴¹ Le rapport entre les satires et le milieu sociopolitique se révèle dans cette Deuxième Partie au cours des analyses textuelles.

Comme chacun connaît la vie de Jean de La Fontaine et ses rapports avec la Cour de Louis XIV, cette partie est en Annexe ⁴² et sert à introduire le contexte historique de son œuvre, ciblant les périodes d'avant et pendant l'écriture des « *Fables* » analysées dans la Troisième Partie. Des interprétations sociopolitiques accompagnent les analyses textuelles des fables, dont les origines remontent à une tradition orale dans l'Antiquité.⁴³

En suivant l'exemple de Jolles qui a examiné le milieu de la légende, je voulais montrer les liens entre la vie personnelle des écrivains, leurs œuvres et les conditions sociopolitiques dont découlent les « *Fables* » et « *Le crépuscule des loups* ». Comme le rapport de ces écrivains avec les milieux du XVIIe et du XXe siècles constitue l'âme de ces œuvres, j'ai trouvé indispensable de les inclure. Je précise que j'ai ciblé plutôt un exposé de l'entourage et du rapprochement des formes simples, des formes transformées et des siècles (par l'intermédiaire de l'auteur) que de simples biographies d'écrivains.⁴⁴

⁴¹ Comme les *Fables* de La Fontaine sont des « forme savantes » et les satires de Dutourd des « formes savantes de deuxième degré », ces œuvres sont applicables à la théorie de Jolles. (Voir Annexe A Glossaire, et Annexe D)

⁴² Une chronologie plus élargie est donnée dans Appendice D

⁴³ En telle les « *Fables* » de La Fontaine tombent dans la catégorie de Jolles nommée 'forme savante'.

Voir Annexe A pour le glossaire

⁴⁴ Etant donné que ces écrivains ont basé leurs œuvres sur toute une historique des formes simples, j'applique la théorie d'André Jolles, bien que ce dernier se concentre uniquement sur les 'formes simples' à l'exclusion des auteurs individuels. Cependant ma thèse postule que la vie de ces écrivains, comme celle des saints dans les légendes de Jolles, forment partie des transformations des Formes simples originales en formes transformées (formes savantes) telle qu'elles existent aujourd'hui.

JEAN DUTOURD

Dans ce chapitre, nous ferons l'historique de la vie de l'auteur, en montrant son attitude dans la vie et le milieu social qui a pu l'influencer en général ; cela comprend la période entre sa naissance en 1920 et la publication de son livre : « *Le crépuscule des loups* » en 1971. En tant que bourgeois catholique de droite (après sa période communiste existentialiste), Dutourd discute de ses idées sociopolitiques dans plusieurs de ses écrits et notamment dans l'œuvre en question : donc, il est primordial d'examiner les aspects déterminants de la société française de l'époque. Dans « *Le crépuscule des loups* », Dutourd reprend des fables de La Fontaine et tourne la morale universelle en satire politique : il est donc également important d'étudier le cadre historique des changements de Dutourd. Nous verrons aussi comment la politique de gauche a évolué et comment la contradiction de Dutourd fut liée à ce mouvement.

2.1. Jean Dutourd et le milieu sociopolitique ⁴⁵

2.1.1. Evènements importants au début du XXème siècle

Historiquement, la France était en majorité catholique et les bourgeois avaient assuré depuis longtemps le rapprochement de l'Eglise et de l'Etat. Toutefois, vers la fin du XIXème siècle les mesures anticléricales, que les républicains ont prises et prendront encore lorsque se présenteront des conditions de nouveau favorables, furent l'amorce d'un long conflit intense et d'une guerre de religion. A l'origine de ce conflit se trouve le mouvement mondial de laïcisation qui s'amplifie au XIXème siècle partout où l'Eglise catholique avait, autrefois, joui de larges privilèges et exercé un pouvoir considérable. Le radical Emile Combes, président du Conseil de 1902 à 1905, dont on a dit qu'il était :

^[1] Sauf indication contraire, je suis ici l'œuvre de Lacour-Gayet (1954) (174-318)

« un petit bourgeois provincial, résolument conservateur, mu par un petit nombre d'idées fixes et dont la pensée se meut à l'aise dans le cadre de l'arrondissement » (connu comme le 'Petit Père Combes')

mena une politique vigoureusement anticléricale.⁴⁶ La philosophie positiviste anticléricale

« devient la doctrine quasi officielle de sociétés de pensée comme la franc-maçonnerie, véritable « contre église » qui abandonne son ancien esprit de tolérance pour fournir aux politiciens républicains un puissant moyen d'action et, le cas échéant, de délation...

A cette exaspération des passions antireligieuses correspond un débordement de fanatisme dans certains milieux catholiques.... et une vague d'intolérance soutenue par le Vatican. »⁴⁷

Duby discute de la politique gauche anti-catholique :

« Combes avait poussé si loin sa politique anticléricale, que la dénonciation du Concordat n'était plus suffisante pour apaiser les passions..... [C'était] une séparation complète de l'Eglise et l'Etat que souhaitait maintenant le bloc des gauches. La loi de séparation (9 décembre 1905), préparée pour la première fois par le rapporteur Aristide Briand, régla le problème d'une façon équitable : elle fut votée comme une « loi d'apaisement ». Mais son application se heurta à l'incompréhension du Pape Pie X d'une part et aux violences anticléricales de l'autre.

La question de la propriété des biens ecclésiastiques divisa les Français.... les fonctionnaires envoyés pour « compter les chandeliers » comme dira Clemenceau, se heurtèrent dans plusieurs régions, à la résistance organisée des catholiques. L'emploi de la force publique aggrava les conflits. Il fallut le rude cynisme de Clemenceau et la souplesse de Briand pour arrêter ce début de guerre civile. »⁴⁸

L'église se trouvait, dès lors, désavantagée aussitôt qu'un parti de gauche était au pouvoir.

⁴⁶Duby 1987 : 158.

⁴⁷ *Ibid* : 158

⁴⁸ *Ibid* : 173

Les paragraphes suivants traitent de la lutte entre la droite et la gauche, catholiques et non catholiques, qui devait avoir un effet de longue durée sur l'enfant sensible et influençable qu'était Jean Dutourd.

Mais l'évènement le plus marquant qui précéda la naissance de Jean Dutourd, fut la Guerre de 1914-18 (sous la présidence de Raymond Poincaré) qui se termina par le Traité de Versailles le 28 Juin 1919. Quatre ans de guerre avaient ruiné le pays moralement et physiquement. Aussitôt signé le Traité de Versailles, deux France étaient de nouveau en présence : celle qui voulait oublier le passé et se griser de modernité, une sorte de frénésie s'emparant de la jeunesse incarnée par " la France des Années Folles ". Mais il y avait aussi l'autre France, celle des anciens combattants, des victimes civiles et militaires, des rentiers ruinés.

En 1919, la parole était à la France de droite, qui gagna largement les élections de novembre et envoya au Parlement une " chambre bleu horizon".

2.1.2. Les années vingt : un esprit contradictoire est né

Né en 1920, le 14 janvier, Dutourd, enfant unique, grandit à l'époque de l'entre-deux guerres, à Brioude, chef lieu d'arrondissement de la Haute-Loire. ⁴⁹Sa mère étant décédée alors que Dutourd était en bas âge, l'enfant fut élevé par son père, un bourgeois solide de la droite.

La période 1920 - 1924 fut dominée par le centre et la droite, alors qu'Alexandre Millerand était Président de la République. L'Etat se rapprocha de l'Eglise et la vieille bourgeoisie catholique, encore en faveur politiquement, fut au pouvoir pendant quelques années.

Toutefois, à partir de 1924, la France, qui avait des soucis sur le plan extérieur, chercha à résoudre le problème de sa sécurité vis-à-vis de l'Allemagne où le nazisme prenait de l'ampleur. Elle espéra les trouver dans le cadre de la Société des Nations. Elle tenta ainsi un rapprochement avec l'Allemagne (Pacte de Locarno en 1925). La France par la suite, évacua ses troupes de la Ruhr sur l'insistance de la Grande

⁴⁹ Dutourd 1989 : 15

Bretagne et des Etats-Unis d'Amérique. Sur le plan colonial, la révolte conduite par le chef marocain Abd-el-Krim, fut l'occasion d'opérations militaires au Maroc (Guerre du Rif) qui, à certains moments, prirent la forme d'une véritable guerre: elle se termina en 1926 par la défaite des Marocains. A cette époque, les vieilles idéologies proclamant les avantages que pourraient apporter la colonisation française aux indigènes, furent réfutées par des révolutionnaires et les élections du 11 mai 1924 virent la défaite de la droite et la victoire du Cartel des Gauches, qui a su gagner le pouvoir, mais non le garder. Avec ce changement d'hommes, les relations avec le Vatican furent de nouveau rompues.

Cependant, sur le plan économique, on vit apparaître les " nouveaux riches, " et les " anciens riches " en conclurent que la fin du monde était proche. Jusqu'en 1926, ce fut l'euphorie, particulièrement dans le secteur de l'agriculture. Mais la crise financière et la spéculation provoquèrent le retour de Poincaré le 23 Juillet 1926.

Les Dutourd, bien que n'étant pas très riches, vivaient confortablement et le jeune garçon fut envoyé dans un lycée huppé, le Lycée Janson de Sailly,⁵⁰ où il y avait un mélange d'enfants de bourgeois riches et de bourgeois pauvres. Bien que Dutourd note dans sa biographie qu'il avait des copains au lycée, il ne mentionne personne en particulier et dit que sa génération lui déplaisait de toutes les façons possibles.

Il a eu quand même deux amours : Loulou Fouilhoux à trois ans et une danseuse de casino à cinq ans, dont il se souvient comme deux grands amours de son enfance. Il dit que son enfance était plutôt ennuyeuse.

Toutes les ambitions du père se reportaient sur son jeune fils unique. Toutefois Dutourd se dépeint comme n'étant pas honnête vis-à-vis de son papa, de ses professeurs et de la société en général, car il ne partageait pas la façon de voir son entourage et il tenait farouchement à son individualité. Dans une interview au sujet de sa biographie, Dutourd devait déclarer :

⁵⁰ Sauf indication contraire, je suis ici l'œuvre de Dutourd 1989

« Mais vous étiez obligé d'adopter à l'égard de votre père une attitude de mensonge, sans aucune souffrance morale »

-Pas seulement à l'égard de mon père. A l'égard de tout le monde. C'était une attitude globale. » ⁵¹

Cette référence constante à sa vie intérieure, à ses sentiments et ses interprétations et également son questionnement sur tout ce qui le touche - sans qu'il ait un comportement franchement révolutionnaire ou défiant vis à vis de son père, ses professeurs et ses amis - tout cela nous fait entrevoir un penchant pour la contradiction :

« J'étais en opposition perpétuelle parce que ma nature était d'être en opposition perpétuelle ». ⁵²

Dutourd remarque qu'il fut un enfant qui se révoltait contre le système. Ce qu'il ressentait à l'âge de 5 ou 6 ans, influença sans doute son point de vue sur la vie et se manifesta dans ses écrits. Il se décrit comme une éponge qui absorbe tout autour de lui, particulièrement les livres et l'art qu'il aimait tant :

« Quand j'étais petit, j'absorbais le monde comme une plante absorbe le pollen qui est dans le vent ». ⁵³

Ce qu'il cherchait, dès son plus jeune âge, c'était une compréhension plus approfondie de l'univers.

Le fait qu'il eut ce caractère si révolutionnaire pourrait être le résultat de l'influence de l'époque, où le monde s'interrogeait sur les anciennes idées politiques, l'arrivée du communisme et le bouleversement général de toute la société. Cette attitude à lui, ce début de questionnement sur son milieu dès son très jeune âge, se manifeste même dans sa transformation des fables de La Fontaine. Ecrivain, il redevient aussi critique que quand il était un enfant de cinq ans; c'est ainsi qu'il peut répondre aux questions concernant la colonisation, la lutte entre la droite et la gauche, la religion ou l'existentialisme et autres.

Dutourd adorait la lecture et la peinture :

« Les livres étaient ma vraie famille ». ⁵⁴

⁵¹ Dutourd 1989 : 34

⁵² *Ibid* : 32

⁵³ *Ibid* : 34

Comme il était artiste avant de devenir écrivain, il produisit des œuvres imagées et colorées. Il ne parla pas beaucoup des influences de l'art visuel dans sa biographie, mais il dit qu'il suivait le style réaliste.⁵⁵

D'autres changements se produisirent dans une France en continuelle évolution. L'industrie se modernisait en 1928. La monnaie se stabilisait temporairement, avec un budget équilibré. La France envisageait l'avenir avec confiance : Jean Dutourd, qui avait huit ans, "absorbait" tout autour de lui, à la maison et à l'école, et menait une vie financièrement relativement confortable.

Plusieurs événements sociopolitiques importants marquèrent la fin des années vingt. En 1929 Briand propose à Genève la formation d'une fédération européenne, vingt-deux ans avant que le plan Schuman (la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier) suscite un intérêt passionné.⁵⁶

Les conflits religieux s'apaisent. Poincaré, Président à l'époque, renoue les liens avec le Vatican. La dette française à l'égard des Etats Unis est ratifiée par le gouvernement en 1928-1929. Et Poincaré poursuit la restauration de la situation financière et crée le " franc Poincaré ".

C'est pendant son enfance qu'émergea le patriotisme de Dutourd qui inspira ses écrits:

« Dieu merci, j'avais neuf ans, et la fraîcheur de cet âge! J'étais tout enflammé de l'histoire de France : Napoléon était mon grand-père ; je chérissais Jeanne d'Arc comme une belle cousine, le "grand Frère", Philippe Auguste, Charlemagne et Jean le Bon faisaient véritablement partie de ma famille..... »⁵⁷

Le père de Dutourd fut, selon l'écrivain, un dentiste bourgeois qui nourrissait, comme le firent beaucoup de bourgeois, de grands espoirs de voir son fils réussir socialement.

⁵⁴ *Ibid*

⁵⁵ Son intérêt en art pendant cette période de sa vie l'incita sans doute à créer le personnage du neveu artiste dans « *Et vive la jeunesse !* » (Chapitre 3)

⁵⁶ Ce plan Schuman apparaît dans les satires de Dutourd dans le Chapitre 3.

⁵⁷ Dutourd n.d. : 182

Il voulait qu'il soit chirurgien.⁵⁸ L'auteur n'est guère émerveillé devant son père dont il dit qu' :

« Il était dupe..... que sa façon de penser était totalement incompatible avec la mienne, que la manière dont il raisonnait était l'inverse de la manière dont je raisonnais, que ce qui lui semblait juste, vrai, moral, me semblait, à moi, faux, injuste et immoral »⁵⁹

Malgré son attitude critique envers son père, celui-ci servit quand même de source d'inspiration au jeune Dutourd.:

« ... j'ai reçu de mon père ce qu'il faut bien appeler une éducation patriotique, telle que peu d'hommes de mon âge, sans doute, en reçurent. Mon père ne connaissait que la France, et la gloire de son pays le remplissait de bonheur. Il parlait souvent de la guerre : ses récits, pleins d'exagération et de verve, mais aussi de vérité, m'ont enchanté jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Il était l'aède, le troubadour d'une épopée où les détails comiques (qui ne manquaient pas) avaient eux aussi quelque chose de grandiose. Certes, c'était lui toujours, le héros de ses anecdotes, mais on voyait, derrière lui, des files de camions tous feux éteints roulant sur la Voies Sacrée, des crapouillots crachant du feu, des maisons éventrées, le Faubourg-Pavé de Verdun arrosé d'obus.....Les jeudis, je parcourais les salles du Musée des Invalides, où l'on voit les armes et les armées de la France, de Vercingétorix au Maréchal Foch, du javelot au Taxi de la Marne [titre du livre dont est tiré le passage], où tout parle au cœur d'un petit garçon, et contribue à lui donner un prodigieux orgueil. »⁶⁰

2.1.3. L'adolescent des années trente

La fierté nationale de Dutourd ne diminuait en aucune façon ses sentiments de rébellion envers ses concitoyens :

« A quatorze ans, j'avais découvert Anatole France et Le Canard Enchaîné, qui m'avaient inculqué l'horreur de la guerre, du nationalisme, de l'ordre bourgeois, des curés, etc., bref qui m'avaient fourni, complète, la panoplie morale d'un homme de gauche. A quinze ou seize ans, j'avais très bien jugé les niaiseries du colonel de la Roque. En 1939 je vis déclarer la guerre avec indifférence et ironie, exaspéré par

⁵⁸ Dutourd 1989 : 16-23

⁵⁹ *Ibid* : 31-32

⁶⁰ Dutourd n.d. :183-184.

l'état d'esprit « infirmière major », « beau militaire » et « vaillante petite Française » qui régnait dans le milieu bourgeois dont je proviens. »⁶¹

La lutte entre la gauche et la droite et la politique étrangère firent qu'il y eut des moments successifs de calme et d'incertitude, ce qui engendra chez Dutourd ou, plutôt, accentua cette tendance à douter de tout et à tout remettre en question. En 1932, la puissance d'Hitler s'accrut dramatiquement et Mussolini devint son allié alors que la gauche retourne au pouvoir en France. Dutourd, qui avait été élevé à la façon bourgeoise et catholique et qui se rebellait intérieurement contre son père, embrassant même l'existentialisme en 1946,⁶² avait dû subir l'influence de ce conflit entre les parties politiques et les groupes religieux. Son père, du côté de la droite, provoqua chez l'enfant une réaction opposée et cela dura jusqu'à l'âge adulte. L'influence communiste est la plus évidente, la classe ouvrière ayant plus de pouvoir, avec 50% des enseignants et des travailleurs inscrits à leurs syndicats. En 1934, le malaise s'accroît avec les émeutes résultant du scandale Stavinsky. Elles étaient organisées tantôt par la droite tantôt par les communistes. Laval cherche dans la déflation une solution à la crise financière. En apparence de 1921 à 1936 les tendances révolutionnaires régressent. Les effectifs des syndicats subissent une diminution; le parti communiste perd des voix et les catholiques deviennent plus puissants.

De 1936 à 1938, la guerre civile fait rage en Espagne pendant qu'en France, le Front Populaire (alliance des radicaux socialistes et des communistes) est constitué sous la direction de Léon Blum. Aussitôt se développe une série de grèves. Le gouvernement de Blum est renversé par le Sénat en 1938. En 1939, Hitler envahit la Pologne. Il est donc évident que le jeune Dutourd grandit dans un climat particulièrement menaçant, ce qui aurait contribué à ses sentiments d'insécurité. La répartition des partis politiques à la Chambre des Députés au début de la deuxième guerre mondiale en 1939 fut le suivant : Groupes de gauche 391 ; Groupes du centre 117 ; Groupes de droite 106 ; Isolés 2.

⁶¹ Dutourd :n.d. 243

⁶² Dutourd 1976 :47

De 1914 à 1939, même après le choc de la Première Guerre mondiale, la France reste essentiellement bourgeoise. Critiquer la bourgeoisie était déjà, il est vrai, de bon ton avant 1939; elle n'en restait pas moins typique du pays, et ses détracteurs les plus véhéments n'avaient guère d'autre ambition que d'en grossir les rangs. Il était donc naturel chez Dutourd d'aller à l'encontre des opinions politiques de son père, d'autant plus qu'il se sentait solidaire des sentiments du peuple. Même comme étudiant en philosophie, il ne pouvait s'empêcher de se poser des questions sur les idées établies. C'était, après tout, une tendance de sa génération.

Sur la scène économique, la période 1919-1934 est marquée par un accroissement de l'inflation et de prospérité. Jean Dutourd grandit en adolescent, absorbant tout autour de lui à la maison et à l'école. Mais il y eut le soudain Krach boursier aux Etats-Unis et la France en ressentit vivement les conséquences jusqu'à ce que la situation s'améliore en 1935

2.1.3.1. L'année de la Grande Dépression dans l'économie mondiale.

De 1914 à 1939, un désaccord plus grand qu'auparavant s'installe au sein de la société française, parce qu'il y avait davantage de diversité dans l'opinion politique et religieuse et aussi à cause du flux croissant des immigrants. En moins parfaite harmonie dans leurs pensées, les Français représentaient aussi un groupe moins homogène qu'en 1914.⁶³ La classe moyenne subit une diminution de son niveau de vie depuis 1914, elle découvre l'angoisse (à part quelques spéculateurs et des nouveaux riches). Dutourd devait donc se sentir en pays étranger. Il n'y avait plus rien de solide qui puisse favoriser sa sécurité intérieure.

2.1.3.2. L'art et les fables

⁶³On évalue à 3 000 000 environ le nombre des étrangers qui en 1936, vivaient en France, le pays étant dans un état de flux. Depuis 1911, leur progression avait été ininterrompue. Les étrangers correspondaient désormais à 7 pour 100 de l'ensemble de la population. Cette immigration avait été organisée ou spontanée. Pour remédier au manque de main d'œuvre, on avait créé dès 1917 un service destiné à recruter des travailleurs étrangers; les groupes les plus importants qui s'établirent ainsi en France furent les Italiens surtout dans les Sud-Ouest et les Polonais dans le Nord. A partir de 1933 affluèrent de l'Est les réfugiés juifs et antinazis; la fin de la guerre d'Espagne provoqua l'arrivée d'un nombre considérable d'adversaires de Franco: on estime à 410 000 ceux qui s'établirent dans les régions de Toulouse et de Perpignan.

A la différence de l'époque de La Fontaine, où elles constituaient une nouveauté, les fables ne faisaient pas fureur pendant les années 20. A part quelques écrivains isolés, nous ne pouvons pas trouver, dans cette période, une source littéraire assez importante qui ait pu rallumer un intérêt pour les fables et inspirer l'oeuvre de Dutourd « *Le Crépuscule des Loups* ». Cependant, l'histoire nous livre quelques précisions sur un groupe d'écrivains qui s'appelaient « Les Fantaisistes ». Ce groupe fut influencé par Jules Laforgue ⁶⁴ qui interprétait, à sa manière, de vieux contes. Par exemple « *Salomé* » ⁶⁵ Franc-Nohain, pour n'en citer qu'un, produisit un nombre d'œuvres liées aux fables en souvenir de La Fontaine ⁶⁶ par exemple « *Fables express* » ⁶⁷, « *Fables* » ⁶⁸ et « *Le Renard et les Réputations* ». Ces écrivains contribuèrent à l'héritage des fables françaises; mais ils ne produisirent pas un mouvement assez fort pour leur donner un véritable renouveau.

Le public en général s'intéressait à l'art comme moyen d'investissement : on acquiert des tableaux et des statues comme on achète des perles et des diamants pour se protéger contre l'inflation. Il en résulte une multiplication de galeries et de revues d'art, parfois plus influencées par le sensationnel que par le sérieux. Les artistes aussi n'échappent pas à l'âpreté des luttes politiques. Avant de juger leur œuvre, il devient de bon ton de connaître leurs opinions. Toute audace est qualifiée de « de gauche », toute timidité « de droite » Matisse le subjectif, Picasso le cubiste et Dali le surréaliste co-existent et s'épanouissent. ⁶⁹

Le prétendu conflit entre la religion et la science montre que les oppositions politiques se substituent aux divergences philosophiques. La science « de gauche » s'approprie le monopole des nouvelles institutions, qui deviennent immédiatement suspectes à la science « de droite ». Tout cela amène des écrivains, tels que Dutourd, à conclure que

⁶⁴ Les Fantaisistes : 2004

⁶⁵ Harvey 1969 : 387

⁶⁶ Renée Fuks : 2004,

⁶⁷ Les Fantaisistes : 2004

⁶⁸ Franc-Nohain :1923

⁶⁹ Braque se spécialise dans les natures mortes et Dunoyer dans les paysages de terroir. Maillol et Despiau inspirent un néoclassicisme épris d'équilibre et d'harmonie dans leurs sculptures. En architecture, Le Corbusier, « ...apôtre de la cité rationnelle simple efficace, crée des églises modernes..... sous l'impulsion du Cardinal Verdier. » (Lacour-Gayet 1954 : 219)

dans la science comme dans les arts, tout est en mouvement perpétuel, de gauche à droite et de haut en bas, et que la politique est au centre du manège .¹

2.1.3.3. L'état d'âme des français pendant les années trente

Il n'était pas du tout surprenant, que le jeune Jean Dutourd ait eu en héritage l'état d'âme général.² En un sens, il devint un produit de sa génération, cherchant constamment à rationaliser le monde autour de lui, mais il ne faisait que refléter sa profonde contradiction. Il décrit ici avec une passion colorée la période de l'entre-deux guerres:

« C'était en 1923, souvenez-vous. La France était la première puissance de l'univers. L'Amérique la regardait avec admiration, avec respect, voire un peu de crainte. L'Angleterre s'affolait déjà, selon sa coutume, et cherchait des moyens de « rétablir la balance en Europe ». La Russie s'agitait dans les convulsions terroristes. La France, elle, était l'incarnation de la Victoire. Déjà grande avant la guerre, elle paraissait maintenant immense. Tout lui appartenait. Cette formidable métropole, fièrement dressée sur son empire, serrait contre elle l'Europe centrale. On parlait français à Bucarest, à Buenos Aires, dans toutes les capitales et dans toutes les chancelleries du monde. Nous avions tout : les charmants paysages, les châteaux les plus somptueux, les cathédrales les plus hautes, les meilleurs vins, les plus jolies femmes. Nous étions de nouveau à la hauteur de Chambord et de Versailles; notre passé était léger comme une plume.

Jusqu'à quinze ans, je me suis cru en sécurité pour toute ma vie, en France. Mes pères m'avaient reconquis un territoire inexpugnable. Je me reposais sur eux. J'aurais le loisir de construire tranquillement cette œuvre que, dès ma plus tendre jeunesse, je sentais confusément s'agiter en moi. J'appartenais à la génération fortunée, qui suit la génération des fondateurs, qui ramasse des trésors gagnés par celle-ci et les dépense somptueusement. Le temps des combats était révolu : venait le temps des créateurs, le temps des classiques. Quel bonheur d'être français, et d'avoir une vocation d'artiste ! Dès 1935, cette illusion s'envola...

A mesure que je grandis, je vis pâlir et s'étioler notre belle armée bleue ; je la vis se décomposer..... »⁷⁰

⁷⁰ Dutourd n.d. : 222-223

Le monde de Dutourd changea brusquement : Sa licence de philosophie, entreprise à la Sorbonne juste avant que la guerre éclate,⁷¹ resta incomplète, et Dutourd devint soldat.⁷²

2.1.4. Dutourd, combattant pendant la Deuxième Guerre mondiale 1939-1945

« La déclaration de guerre de la France à l'Allemagne, le 3 septembre 1939, suivant de quelques heures celle de la Grande-Bretagne, fut provoquée par l'entrée des troupes allemandes en Pologne quarante-huit heures auparavant. Elle avait été précédée d'une longue période de tension diplomatique. »⁷³ 3

Soldat en 1940, ensuite prisonnier des Allemands⁷⁴, Dutourd s'évade d'une prison allemande, se joint au mouvement de la résistance, est capturé et torturé par les Allemands⁷⁵, s'évade de nouveau et épouse une camarade résistante et la seule vraie passion de sa vie⁷⁶ Camille Lemercier⁷⁷, avec qui il fut heureux⁷⁸ et eu des enfants⁷⁹. Bien que ce soit par les communistes que Dutourd entra dans la résistance, il se détourna du communisme après la guerre⁸⁰

Dutourd, qui avait rejoint la Résistance avec l'aide des Communistes,⁸¹ s'y était bien établi. Dutourd nous dit qu'à cette époque il se plaisait dans la résistance,- parce que ses activités de militant lui donnaient l'opportunité d'aller à l'encontre de l'ordre établi.

« Vous vous sentiez un héros ?

-Non, je ne me sentais pas un héros, mais je me sentais héroïque. J'étais dans une situation héroïque. »⁸²

Il explique sa profonde révolte vis-à-vis de l'envahisseur :

⁷¹ *Ibid* : 49

⁷² Jean Dutourd.htm 2004

⁷³ Lacour-Gayet 1954 :224

⁷⁴ Dutourd 1989: 51-52

⁷⁵ *Ibid* :67

⁷⁶ *Ibid* : 224-225

⁷⁷ Jean Dutourd .htm 2004

⁷⁸ Dutourd : 1989 75

⁷⁹ *Ibid*: 153

⁸⁰ *Ibid* : 70-77

⁸¹ *Ibid* : 70-77

⁸² *Ibid* : 70

« Vingt ans d'une existence douillette et préservée, passée à lire Anatole France et Mallarmé, étrangère aux préoccupations nationales et internationales, m'avaient conduit à cet état d'exaltation, dont la caricature, datant de 1914, m'avait paru toujours si haïssable.

Voir les ennemis sur ma terre produisait en moi deux mouvements contradictoires: d'une part un complet détachement; d'autre part une colère folle, le désespoir d'un homme apprenant que la femme qu'il aime s'est donnée à un autre. »⁸³

Il confessa que la guerre lui donna une bonne excuse de se rebeller.⁸⁴ Ce fut la rébellion socialement acceptable. C'était comme si les années précédentes, où régnaient le doute et l'insécurité, se dissipaient par son activité militante. Il allait plus tard tourner le dos au communisme, ne le considérant pas en mesure de mettre en place un système social très efficace.

Bien qu'il n'ait pas eu beaucoup d'amis intimes pendant son enfance, ses compagnons résistants comblèrent quelque peu cette lacune :

« Mes vingt ans ont vraiment été illuminés par l'amitié. Je l'ai trouvée en tous les lieux, à tout instant. »⁸⁵

Dutourd devait avoir environ 24 ans quand De Gaulle retourna en France et sa sympathie et son respect pour le grand homme n'ont jamais diminué. L'opinion de Dutourd sur l'époque de la deuxième guerre mondiale se fait claire dans son éloge de De Gaulle :

« Le seul homme de France qui n'eut pas l'esprit d'escalier, ce fut évidemment le général De Gaulle. Quelque sentiment qui dicta son appel du 18 Juin 1940, audace, honneur, désespoir, et ne fut-ce que de la perspicacité, les plus aveugles s'apercevront avec le recul du temps, que cet appel était la seule chose à faire, parce que c'était la plus difficile. Dans le doute, on doit toujours choisir le plus difficile. Il est plus difficile de se battre que de capituler, de refuser une défaite que de l'accepter. L'appel du 18 juin, seule attitude qui resta permise devant l'écrasement de l'armée française, nous montre que le Général De Gaulle, fut le dernier Français à avoir de l'instinct, et que cet instinct était bon, et que cet instinct était généreux.

⁸³ Dutourd: n.d. 53

⁸⁴ Dutourd 1989 : 51-82

⁸⁵ Dutourd n.d. : 130

D'un côté, le raffinement, l'élégance, le conformisme, le réalisme : c'était Vichy, où se ruait tout ce que la France comptait d'esprits distingués, de politiques adroits et de militaires ambitieux ; de l'autre, le geste insensé, apparemment inutile, le poncif de l'image d'Epinal et du manuel d'instruction civique pour écoles communales : c'était De Gaulle, dressé sur la petite île britannique et appelant la France aux armes. Que cette antithèse est donc instructive ! Toute la prudence de Vichy et ses calculs sagaces ont été jetés aux égouts de l'Histoire ; en revanche l'inutilité et la folie, l'image d'Epinal et le manuel d'instruction civique ont triomphé de la fortune... »⁸⁶

Le De Gaulle décrit ci-dessous par Dutourd est représenté dans le personnage de Charlie dans « *L'Héxagone aux grenouilles* » au Chapitre 3.

« Car enfin, on oublie que cette grande figure, ce monolithe admirable, avait aussi ses problèmes personnels : au 17 Juin, De Gaulle était un brillant général et un sous-secrétaire d'Etat avisé; il pouvait espérer, après tant d'années d'obscurité, une belle fin de carrière militaire et politique. Aux biens tangibles, au couronnement de l'ambition bourgeoise, il a préféré une œuvre aléatoire, un petit mot : l'honneur. Cette grande âme, cette âme noble et unique, dont on s'est tant moqué, a méprisé les honneurs et les richesses; elle a méprisé l'habileté et jusqu'au pouvoir. Louis XV donna, pour de moindres exploits, le château de Chambord au maréchal de Saxe. Le Général De Gaulle, qu'on a accusé de prétendre à la dictature, vit aujourd'hui [(ce texte fut écrit en 1956)] dans une petite maison de Lorraine, qui ne lui a même pas été offerte par l'Etat. Ce militaire de droite, nous donne un exemple véritablement antique de vertu républicaine. Mais où y a-t-il encore dans le monde des républicains ? Au royaume d'Angleterre, quelques-uns peut-être.

Ce courage, que l'un des nôtres a eu au mois de Juin 1940, c'est la seule chose qui puisse, aujourd'hui, nous donner encore quelque plaisir à être Français. C'est le seul rayon de soleil qui nous ait réchauffé en quinze ans. Il existe au moins une grande âme en France ! Le peuple français, ce peuple qui fut grand, comme disait déjà Stendhal et Gobineau, et qui est devenu si petit, a pu encore tirer de son sein épuisé, l'un des plus beaux caractères de notre temps. »⁸⁷ 5

2.1.5. Les années de l'après-guerre 1945-1970 : le couronnement de Dutourd

⁸⁶ Dutourd n.d. :116-121

⁸⁷ *Ibid*

2.1.5.1. L'après-guerre jusqu'à 1954

La France, affaiblie par deux guerres, n'est plus capable de jouer le rôle de premier plan auquel elle était habituée.⁵

Après la guerre, Dutourd part pour Londres, engagé par le B.B.C.⁸⁸ et commence une collection d'écrits très importante qui regroupe divers genres. Son opinion des années de l'après-guerre est la suivante :

« Les Français qui modèlent le visage de la France d'aujourd'hui, sont les mêmes que ceux qui ont perdu la guerre de 1940. Il y a de la bassesse à être heureux en France, pays prospère, où l'on mange beaucoup et où l'on s'amuse. Les biens matériels ne sont pas négligeables, sans doute, mais ils sont secondaires. Que l'on ait fait d'eux le but unique des ambitions nationales, cela montre cruellement que nous traversons une des périodes des plus tristes de notre histoire. Car nous avons tous, la nourriture qu'il nous faut, beaucoup d'automobiles, peu de mouvements populaires (le peuple est-il content ou est-il abattu ?). Bref nous vivons dans les conditions d'un grand pays, mais nous n'avons plus d'honneur. Le frêle honneur, miraculeusement préservé, que nous avait rapporté, de Londres, le Général De Gaulle, à la vérité, nous nous en moquions.....je crois que l'honneur français a suivi le Général De Gaulle dans la retraite. »⁸⁹

Ecrit en 1956 « *Les Taxis de la Marne* », décrit la période discutée plus haut et la reproduit à merveille avec Charlie dans « *L'Héxagone des grenouilles* » dans le Chapitre 3.

« La désintégration du régime de Vichy posa un grave problème au moment de la Libération. La France ne pouvait rester sans gouvernement, et le danger d'un *vacuum* politique était d'autant plus grand que les communistes ne demandaient qu'à le remplir..... Elle résulta dans la mise en place d'un gouvernement provisoire, présidé par le Général De Gaulle qui, sans consultation populaire, assumait spontanément les responsabilités du pouvoir. »⁹⁰

L'intérim dura d'août 1944 à octobre 1945.

Nous voyons que le milieu d'après-guerre influença plusieurs œuvres de Dutourd. C'est à ce moment-là que Dutourd, dans sa période d'existentialisme, avant

⁸⁸ Dutourd 1996 : Couverture

⁸⁹ Dutourd n.d : 96-97

⁹⁰ Lacour-Gayet 1954 : 245

d'embrasser la foi chrétienne, publia sa première œuvre littéraire intitulée « *Le Complexe de César* » en 1946, où l'on ressent le pessimisme de la philosophie existentialiste de Sartre :

« Fort désorienté, j'exprimais ma douleur en écrivant des choses dans le goût de ce quatrain :

Les objets clairs et sombres,

Rien de vrai ni rien de nu,

Mais un esprit inconnu

Sur qui pèse un chaos d'ombres. »⁹¹

Dutourd commente cette période de sa vie quand il écrit une préface, pour une version plus récente de cette œuvre en 1976 (citée plus haut) et là, on peut voir son changement d'attitude et de philosophie :

« J'eus beaucoup de joie avec « *Le Complexe de César* ». Dès que je commençai à l'écrire, le monde et ses contraintes s'enfuirent loin de moi. Pour la première fois, je faisais l'expérience délicieuse du capitaine au long cours qui s'embarque pour une longue navigation, loin des ports et des armateurs, et qui pendant des mois, au milieu de la mer déserte, sera le seul maître à bord après Dieu. Avant Dieu, même, car à cette époque j'étais comme Stendhal, « outrageusement impie ». Ma vie qui avait été si manquée, je la racontais telle qu'elle aurait dû être, telle qu'elle était vraiment. Je racontais l'histoire de mon esprit, qui était si différente de ce que j'avais pu donner à croire, pendant vingt-cinq ans, par mes sottises. A chaque page je prenais des revanches sur mon enfance durant laquelle personne ne m'avait compris, sur mes maîtres qui m'avaient méconnu, mes patrons qui m'avaient mis à la porte, la politique qui n'avait pas voulu de moi, les hommes qui n'entendaient pas mon langage. »⁹²

De 1945 à mai 1947, les communistes participèrent au gouvernement. Beaucoup votèrent communiste pour des raisons qui n'avaient rien à avoir avec le marxisme soviétique.

« Depuis la Révolution, la « gauche » exerça une attraction presque magnétique sur une partie considérable de l'opinion. Le Parti communiste bénéficie de cette tradition. Des milliers de naïfs s'imaginent qu'il représente les idées de « gauche », comme l'ont fait, tour à tour, le Parti radical-socialiste avant 1914 et le Parti socialiste depuis 1920. Il recueille aussi les suffrages de « mécontents » qui lui donnent leur

⁹¹ Dutourd 1976 : 47

⁹² Dutourd 1976 : vii

approbation, bien plus par mauvaise humeur que par conviction. Sous ces réserves, il n'en est pas moins indéniable qu'il représente encore une puissance »⁹³

Le 16 Janvier 1947, M. Vincent Auriol devient le premier président de la quatrième République.⁹⁴

« Dès le mois d'avril 1947, le Général De Gaulle rentre sur la scène politique en fondant le Rassemblement du Peuple Français [(R.P.F.)] Le succès de ce mouvement aux élections municipales du mois d'octobre, incite le Général De Gaulle à contester, à travers le défaut de représentativité de l'Assemblée, la ...[limite] du régime, cependant que le R.P.F. pénètre au Parlement, où il parvient à enrôler, grâce à la technique de l'intergroupe et de la double appartenance, un certain nombre de députés. »⁹⁵

Le plan de modernisation de Jean Monnet s'effectue dès le Premier plan de 1947.

Le droit de vote des femmes étant accordé par De Gaulle le 25 août 1944, un grand nombre de femmes travaillent dans les industries d'hommes. L'insolence de la femme du "rat des champs" :

« -Qu'est-ce que tu nous as préparé, ma bonne amie ? dit le rat des champs d'un ton gourmand.

-Si tu crois que j'ai le temps de penser à la cuisine ! dit l'épouse. »

reflète, parmi d'autres, l'indépendance de la femme moderne qui peut voter, travailler et exercer ses droits. 6&7

2.1.5.2. 1955-1970* Dutourd s'épanouit⁸

Rentré à Paris, Dutourd devient conseiller littéraire chez Gallimard, journaliste, critique dramatique et éditorialiste à France-Soir, il collabore à de nombreux journaux et émissions (« *Les Grosses Têtes* » sur RTL).⁹⁷ Il continue sa carrière d'écrivain, s'intéressant à tous les changements majeurs qui se passent en politique française, comme le retour de De Gaulle au pouvoir, la décolonisation et le développement du

⁹³ Lacour-Gayet 1954 :250

⁹⁴ Voir le vieux crapaud dans « *l'Hexagone aux grenouilles* » au Chapitre 3

⁹⁵ Duby 1987 : 491-492

⁹⁶ A moins qu'on dise autrement, on consulte l'œuvre de Duby (Duby 1987 :333-621). (Voir : « *Les joies de la nature* », Chapitre 3)

⁹⁷ Dutourd : 1996 Couverture

Plan Schuman-Monet : tous ces événements figurent dans ses satires, dans « *Le crépuscule des Loups* », discuté au Chapitre 3.

Son Chef d'Etat favori établi, Dutourd, se sentant plus en sécurité, s'épanouit de plus en plus et a une fiche dans le *Who's Who*⁹⁸, parle à la radio et écrit des articles pour les journaux, (avec autant de soin que pour ses livres)⁹⁹, donc le monde médiatique lui est familier.¹⁰⁰ En fait, il écrit des articles portant en surtitre « *La chronique de Jean Dutourd* » trois fois par semaine pour un quotidien¹⁰¹ Le point le plus important à propos de Dutourd, c'est son intérêt pour la langue française :

« Etant écrivain, c'est la langue française qui m'intéresse. Pas autre chose. »¹⁰²

Dutourd qui s'est réjoui du retour de De Gaulle, à la tête d'une France ingrate, pointe son amertume surtout vers les politiciens en général : mais le passage suivant, tiré de l'œuvre de Dutourd, est une louange au Général De Gaulle à propos du redressement économique qu'il apporta à la France :

« On dit souvent qu'il n'y a plus d'Etat en France. C'est particulièrement sensible depuis que le Général De Gaulle s'est retiré. [Il fait allusion ici à la retraite initiale du général] Mais cet homme nous a donné la preuve que l'Etat, dans un pays, c'est une affaire de caractère. Il a soutenu la France à bout de bras. Après avoir accompli des prouesses d'honneur, il a accompli des prouesses d'insolence. La monstrueuse Amérique, qui le traita amèrement de prima donna, ne l'effrayait point, non plus que la monstrueuse Russie. N'est-il pas stupéfiant, quand on songe, que par sa seule inflexibilité, ce général modeste, a fait de la France méprisée et sans forces, un des Cinq Grands ? Car modeste, il était, et même humble, on l'a bien vu par la suite, quand il a tout abandonné, pour aller vivre la mince existence d'un militaire en retraite.

Je ne connais pas De Gaulle ; je n'ai jamais eu la joie de lui parler ; je ne sais rien de son âme, sinon ce que ses actes ont montré, mais je suis sûr qu'il s'est mis pieusement « au service de la France ». Pour une fois, ces mots retrouvent leur vrai

⁹⁸ Dutourd 1989 : 150)

⁹⁹ *Ibid* : 167

¹⁰⁰ *Ibid* : 113-116

¹⁰¹ *Ibid* : 189 .

¹⁰² *Ibid* 1989 : 108

sens, et ne forment plus un cliché sans réalité. Je suis sûr que, appelé par les circonstances à représenter sa patrie, il a laissé de côté sa personne, il s'est identifié à cette personne morale de la France, qui ne ressemble plus aux hommes qui la peuplent, mais qui n'a pas tout à fait perdu. Dieu, sait pourquoi, ce visage grave et héroïque que quinze siècles lui a modelé. De Gaulle est le seul homme de notre temps qui pourrait dire : « L'Etat ce fut moi. » Pendant cinq années, il a fait taire l'homme en lui ; il a, en toutes occasions, enflé la voix et parlé plus qu'en chef, mais en prince, véritablement. Rien n'a été trop lourd pour lui ; il a assumé toutes les infortunes de son pays, et il a répondu à ces infortunes, comme ce pays y aurait répondu jadis. »¹⁰³

Dutourd décrit le mécontentement des Français envers les mesures strictes du Général :

« Nous-mêmes, les résistants qui, pendant quatre ans, avons écouté passionnément De Gaulle, et lui avons voué, je puis bien le dire, une espèce de culte, nous cessâmes de le comprendre dès qu'il remit le pied sur un territoire que, plus que quiconque, il avait rendu à la liberté. Quand nous le vîmes, nous remplaçâmes l'amour par la moquerie. Nous étions des médiocres, et je crois bien, heureux de l'être. Le Général De Gaulle nous faisait vivre au-dessus de nos moyens, et nous ne lui pardonnions pas, sans soupçonner que pour changer de condition et s'élever, il faut, précisément, commencer par vivre au-dessus de ses moyens.

Nous avons pris en grippe le langage qu'il nous avait tenu, et qui s'était révélé si puissant. Le mot honneur revenait constamment dans ses discours. C'est qu'avec son instinct et son caractère, il avait bien compris ce qui nous manquait depuis la guerre de 14. Sans lui, il y aurait trente ans que la France n'aurait plus d'honneur. L'a-t-on imité en se gaussant lorsqu'il laissait tomber de sa voix lourde et bizarrement oratoire : l'honneur ! Appuyant fortement sur la première syllabe, l'œil mélancolique et froid, le visage blanc, l'air impassible. C'est que De Gaulle n'était pas intelligent, le pauvre, comme l'ont été plus tard MM. Pleven, Mayer ou Faure. Il n'avait que du génie. L'honneur, cela nous ennuyait. Nous étions pudiques. Le mot, tout le temps répété, nous faisait rougir. En fait, ce que nous haïssons, c'était la chose. Les Vichysois avaient déteint sur nous. Le seul crime de De Gaulle, c'est d'avoir trop cru dans la France. Il voulait entraîner son peuple sur de nouveaux sommets,

¹⁰³ Dutourd n.d. : 228-231

mais le peuple ne l'a pas suivi. On l'a laissé grimper tout seul sur son Himalaya, et agiter solitairement son petit drapeau tricolore. »¹⁰⁴

Dutourd est déçu par tous les politiciens :

« Mais la France, aujourd'hui, est devenue une charogne sur laquelle prospèrent des ministres asticots. »¹⁰⁵

Pendant ce temps, Dutourd, établi comme écrivain, reçoit le prix Prince Pierre de Monaco en 1961 pour l'ensemble de son œuvre.

Les Français au début du XXI^e siècle constituent un groupe bien différent de celui des années 1970 et s'aliènent complètement du XVII^e siècle de La Fontaine.⁹ La population a continué à évoluer, et aujourd'hui, on discute des religions diverses et des cultures différentes en France, comme la question du foulard islamique¹⁰⁶ et les manifestations des musulmans contre la loi française d'abolir le foulard dans les lycées¹⁰⁷. Nous percevons le mélange de races et de groupes ethniques en France aujourd'hui, rien qu'en regardant la télévision¹⁰⁸. Plusieurs sources médiatiques nous en informent : par exemple, le film « *Merci mon chien* »¹⁰⁹ montre la lutte d'un immigrant pakistanais illégal en France (la question des immigrants illégaux est toujours d'actualité) et la production « *Visite à travers Paris* »¹¹⁰ montre des scènes de quartiers, comme celui du Passage Brady, fréquenté par les Pakistanais, les Indiens, les Africains et les musulmans. On y voit dans les restaurants indonésiens, chinois, etc., tout un mélange culturel. Les Chinois célèbrent même leur Nouvel An sur les Champs-Élysées.¹¹¹

L'histoire des colonies n'est pas morte en ce qui concerne la France et la Côte d'Ivoire. L'Accord de Marcousis est une initiative française et les soldats français qui

¹⁰⁴ *Ibid* (Voir à ce sujet « *L'hexagone aux grenouilles* » et « *De la difficulté d'être un âne* » Chapitre 3)

¹⁰⁵ *Ibid* : 231

¹⁰⁶ RFI Today in France 18-12-2003

¹⁰⁷ BBC NEWS : 22-12-2—3, The Sunday Tribune : 21-12 2003

¹⁰⁸ BBC News : 12-12-2003

¹⁰⁹ Amblard 1998

¹¹⁰ France 3 :1994

¹¹¹ BBC News 25-1- 2004.

furent envoyés en Côte d'Ivoire, sont toujours là pour maintenir la paix¹¹². Le lien avec la France y existe toujours. Les Alliances Françaises existent partout en Afrique et dans 131 pays du monde pour propager la langue et la culture françaises.¹¹³

Dutourd donne son interprétation de l'état d'âme de la France pendant les années de l'après-guerre, dans le passage suivant :

« Tout le monde est devenu anticonformiste. Situation tragi-comique ! Les bourgeois, les académiciens, les militaires, les bonnes d'enfants, les demoiselles de bonne famille, les députés réactionnaires, les présidents du Conseil m'ont volé mon rôle.

Comment être anticonformiste à une époque et dans un pays où les généraux commencent par médire de l'armée et finissent par perdre les batailles, où les académiciens font des fautes de français, où les journaux de droite n'osent plus être nationalistes, où tous les genres sont confondus au point que les magistrats publient des poèmes obscènes et que les filles d'ambassadeurs chantent dans les boîtes de nuit ? Il y avait du courage, avant la guerre, à être anticonformiste, car on s'attaquait à un pouvoir puissant qui savait se défendre ; on s'attaquait à un ordre. Mais aujourd'hui ? A quel ordre s'attaque t-on ? Depuis seize ans nous avons vu, par le fait de nos gouvernements successifs, tout ce que le désordre peut produire de plus aberrant : des prisonniers de guerre considérés officiellement comme des héros, des généraux vaincus portés en triomphe, des promotions d'officiers affublées du nom d'une défaite de nos armées, et ainsi de suite. Quel mérite y a-t-il d'être antimilitariste, en France en 1956 ? C'est trop facile : nous sommes battus partout.... A dix-neuf ans j'étais encore un citoyen de la République des Droits de l'Homme, du guerrier, de la pacificatrice, de la colonisatrice. A vingt et un ans, je me retrouvais sujet du roi de Bourges... »¹¹⁴

2.1.5.3. Milieu technologique et scientifique, l'art, la littérature et le théâtre^{9&10}

Dutourd critique la télévision en France comme outil de propagande :

¹¹² BBC News : 10-1-2004

¹¹³ Rfi .L'École des Savoirs : 29-1-2004

¹¹⁴ Dutourd n.d: 245- 251

« Il est étonnant qu'en France, où l'on remet sans cesse tout en question, on n'ait pas encore remis en question les ordonnances sur la presse de 1944 interdisant au même bonhomme d'être propriétaire de plusieurs journaux.....

A présent, il n'y a plus de pluralisme, ou presque plus. La télévision, et la radio, qui sont entièrement aux mains de l'Etat, modèlent l'opinion avec une efficacité bien plus grande que n'importe quel groupe de presse; elles la gavent comme une oie qu'elle est. Autre coup porté à la presse privée : la nationalisation des banques qui rend l'Etat maître de tous les journaux qui le gênent.

Je vois dans tout cela une opération assez semblable à celle de Louis XIV, premier grand champion de l'étatisme, contre la noblesse. Celle-ci, en vingt ou trente ans, a été réduite à une sorte de mendicité dorée à l'égard du pouvoir, dont elle n'obtenait d'avantages qu'à condition d'être parfaitement docile et conformiste.

Voilà ce qui guette la presse écrite, au temps du socialisme et de la télévision. L'État ne peut tolérer de duc ou de prince du journalisme assez fort pour faire imprimer des idées contraires aux siennes. Il lui faut abattre les grands féodaux. Après quoi, ce sera le tour des hobereaux, puis des artisans. »¹¹⁵ 9

Les animaux, qui, dans les fables de La Fontaine, et personnages dans maints contes de Dutourd dans « *Le crépuscule des loups* » représentent les vices et les vertus humains, se retrouvent dans des dessins animés du monde de Disney¹¹⁶ comme dans les bandes dessinées de Mickey Mouse. Cet intérêt continue à évoluer jusqu'à aujourd'hui, en témoigne la création d'Eurodisney en 1984¹¹⁷. Une quantité de productions de ces dessins animés comme Babar « *La Rentrée des classes* »¹¹⁸ se trouvent sur le marché. Les bandes dessinées sont nombreuses pour les enfants, mais il existe aussi les productions de ce genre pour des adultes, par exemple : « *Les passagers du vent* »¹¹⁹ Selon Hunt, Walt Disney influença beaucoup de créations subséquentes.¹²⁰ Dutourd tire avantage du goût populaire pour les animaux parlants,

¹¹⁵ Dutourd 1983 : 198-199

¹¹⁶ Le monde de Disney a un rapport avec les fables en ce qui concerne le choix d'animaux parlants comme personnages. Le monde enchanté d'animaux parlants est bien exploité par Disney du point de vue financier et est très populaire aujourd'hui. L'Eurodisney serait l'équivalent pour un gamin contemporain ce qu'étaient les « *Fables* » du jour de La Fontaine.

¹¹⁷ Hunt 1993 : 4

¹¹⁸ Barbar. :1989

¹¹⁹ Bourgeon : 1994

¹²⁰ Hunt 1993 :11.

les caricatures et les bandes dessinées, pour nous offrir son recueil de fables transformées en satires amusantes et divertissantes, basées sur le monde sociopolitique contemporain en France . Donc un lien existe entre les bandes dessinées et « *Le Crépuscule des loups* » qui pourrait, grâce à la force de l'imagination de l'auteur, servir de sources aux fables dessinées, car les deux genres partagent les sujets, les tendances et parfois des thèmes similaires.

2.2. Détails sur Dutourd écrivain. ¹¹

Dutourd n'est pas un démocrate. Selon lui, la démocratie mène au mauvais goût.¹²¹.

Les commentaires de Dutourd sont les suivants :

« Un notable avantage que nous aurait apporté une France bourbonnienne tout au long du XXe siècle, est qu'un tel système de gouvernement eut sensiblement retardé le progrès des sciences et des techniques, tant accéléré par les deux guerres mondiales et qui a rendu le monde actuel si laid, si puant, à la fois insipide et brutal, incommode, vulgaire, barbare, obscène... » ¹²²

Son point de vue est le suivant : La monarchie se montra d'un goût meilleur et engendra un art superbe au bénéfice de tous; et on ne peut pas y être indifférent.

Dutourd s'intéresse au présent, mais il commente aussi les faits historiques comme dans « *Le Feld Maréchal von Bonaparte* ». ¹²³Ses écrits varient, des traductions aux essais, et il a même créé une pièce de théâtre.¹¹

Dutourd nous donne tantôt une image existentialiste, tantôt surréaliste..¹²⁴.

« En tout cas, je me métamorphose d'un livre sur l'autre. Je n'ai jamais écrit deux livres qui se ressemblaient. » ¹²⁵

On peut découvrir à travers ses livres, la relation entre l'auteur et son milieu. Bien que Dutourd ait pris parfois une part active en politique (en soutenant De Gaulle),

¹²¹ Dutourd : 1996 135-137 ; Dutourd : 1989 94-95

¹²² Dutourd 1996 135

¹²³ *Ibid*: 1996

¹²⁴ Dutourd 1989 : 170

¹²⁵ *Ibid* : 170

cela fut pendant des pauses dans sa carrière d'écrivain¹²⁶. Il fit la connaissance de De Gaulle et le respecta toute sa vie.¹²⁷

Le 14 juillet 1978, une bombe explosa dans son appartement, déposée par des gens qui n'aimaient pas son style et davantage que son style...ses idées politiques. Dutourd était bien connu dans les cercles littéraires français comme étant un auteur hautement critique et satirique, commentant le milieu politique de son pays dans nombre de ses écrits. Les intellectuels parisiens en éprouvèrent quelque dépit, n'ayant pas tous autant de succès. Cet incident fut néanmoins suivi d'un autre, plus heureux, car Jean Dutourd fut élu à l'Académie française, au fauteuil de Jacques Rueff, le 30 novembre de la même année (31^e fauteuil). Il constata, par la suite, combien Voltaire voyait juste en affirmant que cette Compagnie

« est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons ». ¹²⁸

En 2001 il reçut le prix Saint-Simon pour « *Jeannot, mémoires d'un enfant* » et continue à jouir de la célébrité. « *Le Crépuscule des Loups* » nous montre, de façon intéressante, comment ses idées changent et se développent au fil des ans, reflétant son milieu sociopolitique qui va être discuté au Chapitre 3.

Notes

1. Notes supplémentaires sur l'adolescent des années trente¹²⁹

Les arts et les sciences

Malgré toutes les incertitudes sociopolitiques, les arts et la littérature s'épanouirent durant cette période de 1914 à 1939. Toutefois, il y eut une grande diversité en termes de style, d'enseignement, de politique et de philosophie dans ces domaines, contribuant à l'incertitude générale. Des écrivains catholiques tels que Maurice Blondel, Louis Lavelle, Etienne Gilson et le père Laberthonnière ravivent les idées qui avaient fait la force de l'Eglise et de l'Etat : la démocratie, le progrès, l'anticléricalisme; mais aucune n'est assez vivace pour susciter un enthousiasme réel. Beaucoup d'écrivains parviennent à émerger, mais certains sont des références comme Charles Péguy, Marcel Proust, André Gide, Paul Claudel et Paul Valéry. Proust

«ouvrit le chemin de.... l'imagination et du rêve » (Lacour-Gayet 1954 : 211)

et souleva des controverses passionnées – les uns ont vu en lui un destructeur, les autres un émancipateur. Paul Claudel fut influencé par la foi catholique. Chez Paul Valéry, il y eut deux hommes : l'un ...

¹²⁶ *Ibid* : 84

¹²⁷ *Ibid* : 89-105

¹²⁸ (Jean Dutourd. htm. 2004)

¹²⁹ Sauf indication contraire, je suis ici l'oeuvre de Lacour-Gayet (1954) 201-222

« le philosophe amateur de rationalisme et de précision, l'autre le poète, épris de symbolisme et de recherches difficiles. » (Ibid : 213)

Ces écrivains ont dû influencer Dutourd de plusieurs façons, surtout en littérature. Plus haut, nous avons dit qu'il aimait beaucoup la lecture et produisit plus tard des essais faisant partie de ses écrits.

Le roman-fleuve est un des traits les plus caractéristiques de l'époque, par exemple les œuvres de Georges Duhamel, Jules Romains, Colette, Saint-Exupéry, Montherlant, François Mauriac, Jean Giraudoux et Georges Bernanos. Ils avaient des thèmes et des styles très différents les uns des autres. Dutourd produisit même un nombre de romans et de pièces de théâtre, la grande diversité d'opinion parmi ces écrivains ayant, sans doute, contribué à influencer son œuvre.

En poésie, Jean Cocteau et le groupe de surréalistes, comprenant André Breton, Paul Eluard et Louis Aragon se distinguent. Ces derniers

« ...s'efforçaient, même avant 1939, de répandre sous forme poétique les versets de l'évangile communiste. » (Ibid : 215)

Jules Supervielle y révéla une imagination et une fertilité exceptionnelle. Il y avait aussi les essais d'Albert Thibaudet, de Jean Prévost, Lucien Romier, Valéry Larbaud et Charles de Bos.

En théâtre, Henry Bernstein réussit à conserver les faveurs d'un public fidèle. H.R. Lenormand est inspiré du freudisme, Marcel Pagnol et Jacques Deval produisent des comédies, Edouard Bourdet

«s'attaque avec ironie aux problèmes de mœurs plus scabreux. » (Ibid :217)

D'autres sont moins osés, par exemple Alfred Savoir, Jean Sarment, Marcel Achard. Sacha Guitry se distingue dans le théâtre et la littérature.

La création artistique reste inspirée par les mêmes tendances que celles du début du siècle. Selon Huyghe, cette période en France était fort variée en influences. (Huyghe 1965 : 316-346) On constate un désir analogue, encore plus intense de rompre avec la tradition. Mais en dehors de cette réaction générale, aucune inspiration d'ensemble n'y est visible. Les individualités sont si nombreuses et diverses qu'elles aboutissent, plus encore qu'avant 1914, à une multiplicité d'écoles qui rendent tout classement quelque peu arbitraire. Comme mentionné plus haut, Dutourd était artiste avant de devenir écrivain (Dutourd 1989 : 109-111). Il allait à l'encontre du cubisme de Picasso et du style imagé de Matisse.

En musique, Arthur Honegger et Darius Milhaud retiennent l'attention du public. Albert Roussel et Maurice Ravel perpétuent les traditions classiques.

« Le jazz conquiert son droit de cité après la première guerre mondiale. » (Lacour-Gayet 1954 : 220)

Nous voyons là aussi la variété des disciplines dans les arts.

2. Notes sur l'état d'âme des français

Nous devons nous rappeler que la première guerre mondiale eut un effet beaucoup plus grave en France qu'en Angleterre.

« L'état d'âme des Français dans l'entre-deux guerres pourrait être résumé en deux mots: déception, quand ils songent au passé; inquiétude, lorsqu'ils imaginent l'avenir. » (*Ibid* : 146)

«Les dix millions de tués de 1914 à 1918, les trente millions de chômeurs dans le monde lors de la crise économique de 1932 avaient quelque peu tempéré l'optimisme du début du siècle. Ce désenchantement n'était pas spécial à la France, mais il était plus grave chez elle qu'ailleurs, car il s'exerçait sur un pays las de l'effort excessif qu'il avait fourni. [Néanmoins,]... sa vitalité prodigieuse..... ne cessait de se manifester. Une fois de plus,... [le pays] avait réparé ses ruines dans des conditions qui avaient étonné tout le monde [et,] comme toujours, il bouillonnait de vie littéraire et artistique. Cependant, ce redressement avait on ne sait quoi de précaire et d'artificiel. On sentait qu'à tout moment il pourrait s'effondrer, tant le sol qui le soutenait était friable. Sur la déception et l'inquiétude il est difficile de bâtir de manière durable. Des changements devaient évidemment se produire, mais lesquels ? Ce point d'interrogation était la cause de l'angoisse française à la veille de la dernière guerre..... ». (*Ibid* : 156-157)

3. Notes sur 1.2.3. Dutourd, combattant pendant la Deuxième Guerre mondiale 1939-1945¹³⁰

Durant l'hiver de 1939-1940, arriva la chute du cabinet Daladier qui fut remplacé par celui de Paul Reynaud. Voici quelques détails sur la vie des Français pendant la guerre. (Gallo 1984 : 15-256)

« La France accueillit avec.... stupeur la déclaration de la guerre.... Il leur semblait monstrueux que leur pays, la première puissance européenne dix ans plus tôt, se trouve dans l'incertitude de pouvoir défendre ses frontières.....(Lacour-Gayet 1954 : 236-237)Dans ces conditions, commencer les hostilités en 1939..... » (*Ibid* :237).

Mais avec les victoires des allemands, cette incertitude fit vite place à la colère et à l'angoisse, car on

« avait tant parlé du « miracle de la Marne » ... » (*Ibid* : 237-238)

L'Allemagne envoya ses troupes au Danemark et en Norvège et le 10 juin,

« le gouvernement dut évacuer Paris; ce même jour l'Italie déclara la guerre à la France,.... le Cabinet Reynaud donna sa démission le 17, et lorsque le président de la République, Albert Lebrun, confia au Maréchal Pétain le soin de constituer le nouveau gouvernement, Weygand était en faveur d'une demande d'armistice générale. » (*Ibid* :227)

Enfin, commença l'exode de millions de Français,

« qui quittèrent leurs domiciles, fuyant vers qui l'ouest qui vers le sud, la plupart du temps, sans savoir où ils se logeraient ni comment ils vivraient. Des scènes affreuses se déroulèrent sur les routes encombrées par les réfugiés, et mitraillées par l'aviation ennemie. L'armée était disloquée en tronçons, isolés les uns des autres ; elle luttait encore, mais était à bout de forces..... » (*Ibid* : 237-238)

Le 22 juin

« fut signé un armistice avec l'Allemagne, le 24 avec l'Italie. » (*Ibid* : 227)

¹³⁰ Sauf indication contraire, je suis ici l'oeuvre de Lacour-Gayet (1954) 223-318

Le Maréchal Pétain installa son gouvernement à Vichy le 2 juillet. La signature de l'armistice restera pendant longtemps un sujet de controverse. Elle brisa le cœur des Français.

« Le Maréchal Pétain était au pouvoirIl était entouré d'un respect presque unanime. Autour de lui, l'union nationale se fit spontanément.Au chaos total fut substitué un peu d'ordre.

L'opinion populaire se refusait à admettre qu'il y eut opposition entre le Maréchal Pétain et le Général De Gaulle..... L'évolution des événements montra que cette image était un peu simpliste..... La « Révolution nationale » du gouvernement de Vichy glorifiait « le travail, la famille et la patrie », voulut se servir du désastre même pour rénover la France. » (*Ibid* : 238-239)

Thomson donne la version où Charles De Gaulle commença son travail de résistance :

« Dans les jours précédents, le Général De Gaulle, arrivé à Londres avant la signature de l'armistice, avait lancé, [dés] le 18 juin, une série d'appels pour la continuation de la lutte. Dès le 28, il avait été reconnu chef des « Français libres » par le gouvernement britannique. » (*Ibid* : 227)

Thomson explique l'ascension déterminée de De Gaulle au pouvoir, par le fait qu'il obtint l'adhésion et l'appui effectif des mouvements de résistance organisés en France. (Thomson 1946: 227)

Lacour-Gayet décrit la division entre les Vichysois et 'la France libre'

« Dès la fin de 1940, le conflit ouvert entre « Vichy » et « la France libre » et les divisions entre Français commençaient d'exercer leurs ravages.....

Jusqu'au débarquement des Alliés en Afrique du Nord, elles ne se manifestèrent que sous forme relativement modérée..... La popularité du Maréchal Pétain s'effrita lentement tout en restant très grande, mais elle n'était déjà plus suffisante pour assurer une autorité effective à son gouvernement. Autour de lui les tendances les plus opposées se manifestaient. A Paris, les fanatiques de la « collaboration » ne rêvaient que d'une alliance avec l'Allemagne;..... à Vichy les exaltés de la « Révolution nationale » ne se lassaient pas de concevoir des plans de rénovation, sans comprendre que la présence de l'occupant donnait à ces jeux de l'esprit un caractère théorique. Les problèmes matériels tinrent rapidement une place considérable. Il faut imaginer ce qu'ont été ces années d'humiliation, d'angoisse et de privations pour comprendre les explosions de violence qui éclatèrent ultérieurement. Se loger, se nourrir, se chauffer -vivre- devint une préoccupation majeure. La « Résistance » s'organisa peu à peu..... Jusqu'à la Libération, les passions, en effet, ne cessèrent de s'exaspérer de part et d'autre. Beaucoup, qui tentèrent de fuir la France, ou qui « prenaient le maquis » contre l'envahisseur, payèrent d'une déportation leurs actes de courage. » (Lacour-Gayet 1954 :239-242)

En 1942, Lacour-Gayet traça déjà le commencement de la chute de Pétain :

«l'autorité du Maréchal Pétain commença à s'effriter, surtout, après que le 18 avril, il eut rappelé Pierre Laval au pouvoir. De Londres un effort fut tenté pour coordonner l'action des groupes de résistance qui s'organisaient peu à peu en France. L'évasion du Général Giraud, le raid britannique sur Dieppe le 19 août, le commencement des déportations, créèrent dans l'opinion des remous profonds. » (*Ibid* : 229-230)

En 1943 à l'intérieur, les tendances extrémistes ne cessèrent de gagner du terrain, sous l'effet d'exigences allemandes de plus en plus brutales, dont les scènes de guerre furent photographiées. (Farrington 1995 : 10-408)

Lacour-Gayet parle du rôle de la résistance et du sort des Français à l'époque où la guerre tirait vers sa fin :

« A partir de 1943, et surtout de 1944, la « Résistance » revêtit un aspect beaucoup plus systématique L'alliance d'une partie de la « France libre » et des communistes accentua son caractère politique. Il devint évident qu'elle n'avait pas pour objet unique de lutter contre les Allemands, mais qu'elle se proposait, une fois la victoire obtenue, de prendre la tête du nouveau régime qu'elle entendait imposer à la France..... Pourtant de ce côté aussi, la violence triomphait. Elle se manifesta en particulier par la constitution d'une « Milice » destinée à lutter contre la « Résistance ». (*Ibid* : 241)

Les Allemands forcèrent des milliers de Français de tous âges et de toutes conditions, à partir comme travailleurs en Allemagne. Les premiers mois de 1944 furent marqués par un durcissement de la résistance dans la France continentale, cruellement atteinte par les bombardements alliés.

« Le gouvernement de Vichy cessa d'exister le 20 août [1944], quand, en dépit de ses protestations, le Maréchal Pétain fut arrêté et conduit en Allemagne, où il devait résider à Sigmaringen jusqu'à la fin de la guerre..... Débarqué en France le 15 juin 1944, le Général De Gaulle consacra les semaines suivantes à une série de visites au pape Pie XII le 30 juin, au Président Roosevelt les 7 et 8 juillet, au gouvernement canadien les 11 et 12 août. » (*Ibid* :232)

En 1945, dans les derniers combats contre l'Allemagne,

« l'armée française apporta une contribution substantielle à la victoire définitive des alliés de la Deuxième Guerre Mondiale. » (*Ibid* : 233)

Dans les derniers mois de l'occupation se produisirent maintes rencontres sanglantes entre Français. (Raphael-Leygues 1990: 9-371). Lacour-Gayet donne aussi un compte rendu de ce drame :

« Cette lutte fratricide constitue une des plus douloureuses pages de l'histoire de la France..... » (Lacour-Gayet 1954 : 241)

La joie parcourut le pays lors du débarquement en Normandie.

« Les années d'occupation avaient mis, à peu près, tous les Français en face de drames de conscience des plus douloureux....

L'esprit de vengeance l'emporta, malheureusement sur celui de clémence. Aussitôt après la Libération, des représailles cruelles furent exercées contre les partisans de la "collaboration" Elle se traduisait par des confiscations de biens, par des révocations de fonctionnaires, par des condamnations à mort, aux travaux forcés, à la prison et à « l'indignité nationale ». Les victimes de cette pénalité nouvelle prononcée soit à vie, soit temporairement, furent privées de leurs droits politiques, et l'exercice d'un grand nombre de professions leur fut interdite. » (*Ibid* :242-243)

4. Notes sur les médias

A part quelques exceptions, telles que « *Les études* », publiées par les Jésuites, « *Les temps modernes* », organe de Jean-Paul Sartre et d'autres publications, tous les journaux, ayant continué à paraître sous l'occupation, furent interdits lors de la Libération. Les communistes, alors, avaient le contrôle de 54 quotidiens.

« La liberté de la presse fut officiellement rétablie en 1947 et une situation plus normale en est peu à peu résultée. » (Lacour-Gayet 1954 : 296)

De nouveaux journaux, tels que « *Le Figaro* », qui était de tendance modérée, et « *Franc-tireur* », qui était plus orienté à 'gauche', se firent les porte-parole de différents idéaux.

Au cours des décennies, de la Deuxième Guerre Mondiale à nos jours, de nombreuses affaires judiciaires, relatives à la guerre eurent lieu : procès et condamnation des anciens nazis et de leurs collaborateurs, indemnisation des victimes du génocide antisémite. (BBC News : 16-12-2003)

5. Notes sur 1.2.4 Les années de l'après-guerre 1945-1970 : le couronnement de Dutourd

« Les premières élections générales depuis la Libération eurent lieu le 21 octobre 1945 sur la base d'un système de représentation proportionnelle. » (Lacour-Gayet 1954 : 246) C'est à cette époque que le gouvernement décide de soumettre au peuple, par voie de referendum, le choix d'un nouveau régime politique. « L'innovation procédurale mérite d'être notée : c'est la première fois qu'on a recours, en France, à une technique de démocratie directe, en dehors de l'utilisation qui en avait été faite par les régimes bonapartistes. Même si l'on ne pouvait exclure l'éventualité d'une exploitation plébiscitaire.... la brèche ainsi créée, dans la tradition du régime représentatif, suffirait à modifier sensiblement le jeu du principe démocratique : à la représentativité des élus, on pourra désormais opposer la légitimité supérieure qui résulte de l'assentiment populaire. La leçon ne sera pas perdue, comme on pourra le constater sous la Ve République. » (Duby 1987 : 482-483)

Les élections se traduisirent par un succès éclatant des communistes, des M.R.P. et des socialistes. Le renforcement soudain du M.R.P. vers 1946 provoqua temporairement la crainte que la séparation de l'Eglise et de l'Etat décidée en 1905, puisse être remise en cause et la division entre les socialistes et les catholiques, à ce propos, égala en importance celle des socialistes et des communistes en ce qui concernait le respect des libertés individuelles et l'orientation de la politique étrangère. (Thomson 1946 : 233) Après le succès de la gauche, les anciens groupes de droite et les radicaux socialistes étaient pratiquement éliminés. La Constitution de la 4^{ème} République entra en vigueur le 26 décembre 1946.

Le successeur de M. Auriol, M. René Coty fut élu le 23 décembre 1953. Fin 1953, la France entretenait 900 000 hommes sous les drapeaux, ayant des divisions en Europe, en Indochine, en Afrique du Nord et dans les autres territoires d'outre-mer, notamment la Guadeloupe, la Martinique, La Réunion et la Guyane

Durant les années 50, l'insalubrité des demeures augmenta, ainsi que le travail des femmes, de sorte que celles-ci trouvaient la vie de plus en plus difficile. Ce n'était pas ce qu'elles espéraient. (Laubier 1990 : 2). En Amérique dans le territoire de l'Utah, les femmes prirent part aux élections en 1870 (Women's International Centre 1995 : 17) mais dans le monde occidental, ce n'est que dans les années 60 que la libération de la femme fut plus ou moins acceptée.

Les costumes des femmes commentés par Dutourd dans « *La part du lion* » (Chapitre 3), fait part aussi des transformations de ce temps. Les femmes y font assaut d'élégance. Le costume féminin est de plus en plus simple et adapté à leur vie

nouvelle. Très souvent il fait fi du chapeau. La toilette des femmes du milieu de la petite bourgeoisie ne se différencie plus guère, dans la vie courante, de celles des femmes « du monde ».

L'après-guerre jusqu'à 1954

« Une fois que les communistes eurent quitté le pouvoir,..... la situation évolua de manière toute différente. En général, les partis révolutionnaires ne cessèrent de perdre du terrain. L'unité syndicale fut rompue dès la fin 1947 par la constitution de Force Ouvrière, syndicat de nuance plus modérée, en opposition à la C.G.T., restée communiste. Simultanément, la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens (C.F.T.C.), d'inspiration catholique, recruta un nombre appréciable d'adhérents. Dans l'atmosphère nouvelle, les mots d'ordre lancés par le parti communiste furent suivis avec moins de fidélité.

Le retour à des conditions plus calmes ne doit, cependant, pas faire illusion. »
(Lacour-Gayet 1954 :284)

L'influence des socialistes se fait voir à partir de 1947 :

« De mai 1947 jusqu'à 1951, la « troisième force » (socialistes-M.R.P.-radicaux-socialistes) exerça le pouvoir : elle se heurta, à droite à l'opposition des gaullistes, à gauche à celle des communistes ; les socialistes contribuèrent avec beaucoup de réticences au maintien d'un équilibre instable. » (*Ibid* : 249)

Dutourd fut contre le socialisme.

Au chapitre de la politique étrangère, la IV^e République peut faire état d'une remarquable continuité sur deux plans complémentaires. En premier lieu, la majorité des dirigeants a pris clairement parti, dès 1949, en faveur de la coalition atlantique, destinée à protéger l'Europe occidentale contre la menace d'une agression soviétique. Cette option qui contraste avec la politique d'équilibre entre les blocs, symbolisée par le traité de Moscou de décembre 1944, s'explique par la tension provoquée par la guerre froide. Sur un autre plan, cependant, les dirigeants de la IV^e République ont opté en faveur d'une solution : l'intégration européenne, qui tendait à contrebalancer l'influence excessive des Etats-Unis au sein de la coalition antisoviétique.

« Après les élections de 1951, et la constitution du cabinet Pinay, une nouvelle formule politique fut appliquée. Elle reposait sur une entente entre indépendants, radicaux et M.R.P., et sur un appui, au moins partiel, du groupe gaulliste. Dans la plupart des votes, les socialistes furent ainsi rejetés dans l'opposition avec les communistes. L'arrivée au pouvoir du gouvernement Mendès-France.... une fois de plus, [renversa] la majorité. La plupart des indépendants et (pour la première fois depuis la Libération) le M.R.P. en sont exclus. En revanche, les communistes accordèrent leur soutien au nouveau président du Conseil. » (Lacour-Gayet 1954 : 249)

Le plan Schuman, créant la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (C.E.C.A.) est né le 18 Avril 1951, d'une double volonté politique et économique. En conséquence, en 1951 les exportations sont supérieures à celles de 1939, mais le déficit est chronique depuis la Libération. Le plan Monnet (discuté dans « *Manger pour vivre* », Chapitre 3), est mis en application. Entre temps, Dutourd obtient le Prix Stendhal en 1950 et, en 1952 le Prix Interallié pour « *Au bon beurre* », qui décrit des scènes de la vie sous l'Occupation.

L'ampleur du mouvement de grève de 1953 (chemins de fer, poste, télégraphe, téléphone, charbon etc.) révèle la gravité de la question ouvrière. Dans « *Jean Mouillé* » et « *Les paysans entre eux* » (Chapitre 3) on discute le rôle des communistes et la méfiance de Dutourd envers ce parti politique.

En dépit de la guerre, de la défaite, de l'occupation, de la modification du gouvernement et des chocs produits, la société de 1954 ressemble, à tant d'égards, à la société de 1914 ou celle de 1939, que la décrire en détails nous conduirait à des répétitions inutiles.

« Les pertes en vies humaines résultant de la guerre (combattants, civils et déportés) furent évaluées à 635 000, auxquelles s'ajoutent 585 000 blessés ou infirmes. En dépit de cette nouvelle saignée, la population est plus nombreuse en 1954 qu'en 1939..... : on comptait 42 995 000 Français, soit un million de plus qu'avant la deuxième guerre mondiale. Cette augmentation est essentiellement due à l'accroissement de la natalité qui s'est manifestée à partir de 1940. Deux explications peuvent en être hasardées. L'une est d'ordre moral, la réapparition des familles nombreuses fut un des indices de la vitalité du pays et de son refus d'admettre sa décadence. L'autre est purement économique ; il n'est guère douteux que l'octroi de primes et d'exemptions fiscales ait joué un rôle important. » (Lacour-Gayet 1954 :275-276)

On pourra voir à ce sujet, la famille nombreuse du rat des champs dans « *Les joies de la nature* » au Chapitre 3

Mais en 1954 il y avait la crise du logement.

« On évalue de 275 000 à 300 000 par an le nombre de logements à bâtir pour compenser les destructions des deux guerres et l'insuffisance du programme immobilier des trente dernières années. » (*Ibid* : 277)

Dans le cas des paysans, si bien exprimé dans « *Les joies de la nature* » (Chapitre 3), l'intérieur des demeures est encore rudimentaire, et les installations sanitaires réduites au minimum. En ce qui concerne les ouvriers, cette partie de la population continue, dans les années cinquante, à être logée de manière déplorable dans les appartements de dimensions insuffisantes et d'une hygiène rudimentaire. La crise immobilière aggrave un problème qui se posait depuis longtemps. Dans quelques grandes villes, on tente de le résoudre par la construction d'habitations à loyer modéré (H.L.M.) imitées, dans une certaine mesure, de l'urbanisme américain. Mais ces efforts sont sporadiques et leurs résultats limités.

En ce qui concerne le rôle de l'Eglise pendant cette période :

« Le nombre des prêtres a diminué depuis le début du siècle..... [Cependant en 1954,] il serait superficiel de conclure que la position du clergé est plus faible qu'en 1939. Sa conduite héroïque dans les deux guerres: [(plus de 4 600 prêtres tués en 1914-1918, 3200 prisonniers en 1940, 1 prêtre déporté sur 200 pendant l'occupation)]. Simultanément un renouveau spirituel très net se dessine. La bourgeoisie est, dans sa grande majorité, fidèle à l'Eglise, et les jeunes manifestent souvent une foi sinon plus sincère, en tout cas plus active que celle de leurs parents. L'Action Catholique, dirigée par des laïcs, est exceptionnellement dynamique.... des « prêtres ouvriers » s'embauchent qui se sont embauchés dans les usines et qui menant une vie commune, ont ainsi espéré ramener à la foi certains de leurs camarades. Un effort d'apostolat est également entrepris dans les campagnes. La masse paysanne reste, dans son ensemble, indifférente; et en dehors des régions

traditionnellement catholiques, a presque complètement perdu l'habitude des pratiques religieuses.... » (Lacour-Gayet 1954 : 278-9)

Ce mouvement social coïncida probablement avec le renouvellement de la foi de Dutourd, car il dit dans sa biographie qu'il fut inspiré pendant un sermon à l'église.

L'influence politique de l'aristocratie diminue et sa situation financière, surtout pour ceux qui avaient des investissements immobiliers, devient précaire.

« Les familles nobles établies dans les campagnes ont infiniment moins souffert ; grands propriétaires ruraux, elles ont bénéficié comme les paysans, de la hausse des produits agricoles. » (Lacour-Gayet 1954 : 280)

C'est probablement la situation de l'aristocratie contemporaine qui inspira le personnage et la position du vieil aristocrate dans « *La part du lion* » (Chapitre 3). N'oublions pas que Dutourd admire beaucoup la monarchie de jadis et qu'il préfère ce mode de gouvernement à la démocratie moderne.

Quant à la bourgeoisie, prétendue décadente, elle garde dans l'ensemble ou reconquiert son influence, et la France de 1954 aussi bien que celle de 1914 ou de 1939 est essentiellement un pays « bourgeois ». La haute bourgeoisie, suprême dans « les grandes affaires » (*Ibid* : 280), est présente dans la diplomatie, les ministères des finances, la Banque de France, les établissements de crédits nationalisés. Elle reste à la tête de « la grande industrie » (*Ibid* : 281), et

«fournit un contingent important d'avocats et de médecins..... » (*Ibid*)

Quant à la petite bourgeoisie :

«les « petits » fonctionnaires et les petits employés reçoivent des salaires supérieurs à ceux de l'avant-guerre. C'est dans leurs rangs que se recrutent les principales victimes des dévaluations : « petits » rentiers, « petits » retraités,..... [etc.] les « économiquement faibles ». (*Ibid*)

Le bloc paysan représente 37% de la population « active » (*Ibid* : 282), et devient plus riche en 1954 que jadis.

6. Notes sur Le journalisme, la littérature, l'art et les sciences

La diversité dans les arts et dans les sciences, qui s'était manifestée pendant les années précédentes, n'a fait que grandir : les styles, les idées, les philosophies et les méthodes de création varient énormément dans tous les domaines. Les pages suivantes donnent une idée de cette diversité, qui contribua à l'âme de cette époque et que dut 'absorber' Dutourd.

La Comédie Française ne jouait que dans deux théâtres, Place du Théâtre Français et Place de l'Odéon. Le mouvement « avant-garde » paraît en scène au Vieux-Colombier, entre autres, mais le nombre de salles de cinéma atteint 5200. La radio est en pleine expansion (huit millions de postes) et la télévision est au stade « des balbutiements. » (Lacour-Gayet 1954: 297)

Parmi les artistes français des années cinquante, on mentionne Charpentier, Bernheim, Drouant, Durand-Ruel et Wildenstein. En ce qui concerne la littérature, le sujet dominant en était la guerre.

Les écrivains qui émergèrent dans les années cinquante, notamment Sartre, Camus, Malraux, Bernanos et Anouilh voulurent tout remettre en question et se révolter contre

le système établi. Des livres furent publiés sur la résistance et le conflit de Gaulle-Pétain. En ce qui concerne le roman, un nombre d'écrivains fleurit, par exemple : Bazin, Henri Troyat, et Georges Simenon. Les écrivains religieux, tels que Daniel Rops, continuent à écrire. Marcel Thiebaut, André Rousseaux, Robert Kemp et Marcel Arland sont sans doute les critiques dont les noms font le plus autorité.

Pendant l'occupation, des dramaturges tels que Montherlant, Sartre, Camus, Claudel et Jean Anouilh font leurs débuts sur scène. Après la libération, le théâtre connaît une popularité nouvelle. Même les "classiques" bénéficient d'un regain de faveur. Toutes les œuvres de Paul Claudel sont reprises ou créées dans une atmosphère d'apothéose.

Parmi les acteurs, Pierre Fresnay, Jean-Louis Barrault, François Perier et Madeleine Renaud se distinguent et au music-hall Maurice Chevalier, (mentionné dans l'analyse de « *Et vive la jeunesse!* » chapitre 3) Charles Trenet, Tino Rossi Edith Piaf, (mentionnée dans l'analyse de « *La main tendue* » Chapitre 3) Patachou, Yves Montand et autres figurent. Fernandel, et Jean Gabin sont déjà très connus.

En peinture, différentes écoles co-existent : le cubisme de Picasso, le fauvisme ainsi que l'art religieux, tel que « *Le Christ d'Assy* » par Georges Rouault, la Chapelle de Vence décorée par Henri Matisse. (Voir à ce sujet le personnage du neveu artiste du vieillard dans « *Et vive la jeunesse!* » au Chapitre 3) Ce dernier et Raoul Dufy peignent des scènes joyeuses. Tous deux s'intéressent à la couleur et à l'harmonie en général, par exemple « *Interior in Yellow and Blue* » par Matisse (Bois 1998 : 227) et Dufy : « *Bouquet of Roses* » (Werner 1987 : 115). Le mouvement surréaliste produit des artistes comme Salvador Dali (Alexandrin 1974 :101) par exemple : « *Mae West* » (Alexandrin 1975 : 94-106) Dutoit aussi a sa période de surréalisme, visible dans son livre « *La tête d'un chien* ». Ce fut une époque où les artistes étaient au centre de vives polémiques entre les partisans d'un art traditionaliste et les protagonistes du style moderne (voir les discussions entre l'oncle et les neveux dans « *Et vive la jeunesse!* » Chapitre 3)

Toujours inspirées de Maillol et de Despiau, les tendances classiques conservent les faveurs d'un grand nombre d'artistes, au premier rang desquels il faut citer Couturier et Marcel Gimond. Le style "abstrait" reste représenté par Henri Laurens et ses disciples de "l'école de Paris".

Le Corbusier continue à influencer les autres architectes tels que Jean-Charles Moreux et Jacques Carlu.

En musique, le retour des classiques, surtout Bach, est populaire.

Les ballets classiques de l'Opéra où triomphe Serge Lifar, ceux plus modernes de la troupe du marquis de Cuevas témoignent d'un renouveau certain de la chorégraphie. La musique jazz garde sa popularité et les jeunes ne se lassent pas de danser au son de ses cadences exotiques et rapides.

Les scientifiques font des progrès dans plusieurs domaines.

Parmi les brillants mathématiciens, on compte l'équipe Bourbaki, Henri Castan, André Weil, Jean Leray, Laurent Schwartz, Maurice Janet, Jean Dieudonné, André Lichnerowicz et Gustave Choquet. A. Portevin fait des recherches importantes dans

l'étude de la chimie des métaux. Dans le domaine de la physique : se distinguent Louis de Broglie, professeur à la Sorbonne, Pierre Donzelot (physico-chimie), M.Lyot (l'astronomie solaire) A.Lallemand (télescopes électroniques), Jean Cabannes (l'optique), L.Leprince-Ringuet et Pierre Auger (l'examen des rayons cosmiques et les constituants des atomes), L.Néel (phénomènes magnétiques). Les laboratoires ayant été détruits pendant la guerre, ce qui entrave la recherche scientifique, depuis la libération, un effort considérable a été accompli pour rattraper le temps perdu. Comme Dutourd choisit un mathématicien comme un des neveux dans « *Et vive la Jeunesse !* », la souche pour cette inspiration a dû venir des développements scientifiques sans doute bien médiatisés.

En biologie, paléontologie et géologie, le problème de l'évolution occupe une place de premier plan. L'influence bergsonienne est suivie par Lucien Cuenot et Albert Vandel. La théorie néo-darwinienne intéresse Maurice Caullery et Pierre Grassé. P.Teilhard de Chardin fait un effort marqué pour établir un lien entre l'évolution biologique et l'évolution culturelle. Les problèmes biologiques sont étudiés par Lucien Cayeux, Jean Piveteau et J.Gogue.

Le Docteur Reilly, le Professeur Leriche et les deux frères Judet sont reconnus en médecine.

7. Notes sur L'état d'âme jusqu'à 1954

La période de rétablissement fut semée de contradictions :

« En 1954 comme en 1900, la société française est, en effet caractérisée par une contradiction entre les idées et les traditions. Les premières, issues de la Révolution, sont créatrices d'un état d'âme égalitaire : elles trouvent davantage leur expression dans les lois que dans les faits. Les secondes, qui ont derrière elles, plusieurs siècles d'inégalités, sont si fortement ancrées qu'elles ont résisté, jusqu'à ce jour, au choc des théories qui cherchent à les ébranler. Les hiérarchies subsistent sans être étayées d'un principe. Telle est une des origines du malaise social dont la France, depuis un siècle, ne s'est jamais complètement libéré. Un certain esprit de caste agit dans le même sens. Chaque classe, à des degrés divers, est consciente de son existence et tient à la préserver contre les empiétements dont elle pourrait être victime ; elle se défend avec une énergie qui n'est pas toujours exempte d'égoïsme. » (Lacour-Gayet 1954 : 284).

L'Existentialisme et toutes ses tendances pessimistes, sont représentés par Sartre, Maurice Merleau-Ponty et Simone de Beauvoir.

« A ces conceptions, l'existentialisme « chrétien » tenta de donner un sens moins pessimiste. Son représentantM. Gabriel Marcel réhabilita 'espérance qui « est à l'âme ce que la respiration est à l'être vivant ». » (Lacour-Gayet 1954 : 299)

A la mode, à la Libération, l'existentialisme perd beaucoup de terrain depuis lors.

Pendant les années cinquante le catholicisme connaît un regain de faveur, mais il ne s'agit que d'un renouveau.

« Il est banal, et probablement exact, d'écrire que jamais dans l'histoire les transformations ne furent aussi rapides et aussi profondes que depuis le début du vingtième siècle. N'en rappelons que quelques uns. En 1900, la suprématie de la race blanche était incontestée ; le monde entier subissait l'impulsion de l'Europe ; dans le concert des Grandes Puissances, la France occupait une place éminente.... Aujourd'hui, les peuples de couleur sont en fermentation.....

..... les populations de l'Afrique du Nord s'étaient volontiers pliées à l'influence française. De leur fidélité, elles donnèrent les preuves éclatantes dans les combats de la première guerre mondiale. » (*Ibid* :314-315)

La question du racisme, un des résultats de la colonisation, apparaît dans la satire : « *Le crépuscule des loups* » (Chapitre 3).

Le 23 Décembre 1953, René Coty succède à Vincent Auriol à la tête de l'Etat. Sa présidence fut principalement marquée par la fin de la Guerre d'Indochine (1946-1954) et par le développement de la Guerre d'Algérie (1954-1962).

« Fidèles aux mythes de l'assimilation et de la « plus grande France », [les dirigeants n'ont pas] su comprendre que les réformes libérales, n'avaient quelque chance d'être appréciées, que si elles s'inscrivaient dans la perspective de l'indépendance. C'est pourquoi l'Union Française devait rester un cadre vide. Les territoires d'outre-mer placés sous tutelle des Nations Unies (Togo, Cameroun) ne pouvaient pas disposer librement de leur sort, pas plus que la France, puissance administrante, ne pouvait disposer du leur. » (Duby 1987 : 496)

Il y avait la rébellion, dès 1954, de l'Algérie : l'existence d'une forte minorité d'origine européenne, les liens très étroits avec la France, rendaient, aux yeux de très nombreux citoyens, toute solution d'abandon impossible. Dès lors la France dut s'engager dans une longue guerre antisubversive, qui menaça progressivement de se transformer en guerre civile.

8 Notes sur l.2.4.2. 1955-1970¹³¹ Dutourd s'épanouit

Le gouvernement de Pierre Mendès-France (juin 1954-février 1955) négocia les accords de Genève qui mirent fin à la guerre d'Indochine et prépara l'indépendance de la Tunisie. Radical-Socialiste, sa rigueur intellectuelle et morale exerça une influence durable sur la gauche française.

Le titre d'Etat Associé avait été prévu pour accueillir les protectorats : la longue guerre d'Indochine, terminée

«par la défaite de Dien Bien Phu et par les accords de Genève, ruina tous les espoirs de coopération institutionnelle avec les nouveaux Etats indépendants..... Mais la crise fut portée à son point culminant par le démantèlement, de la « République française ». Celui-ci fut amorcé, officiellement, dès 1956, par la loi-cadre modifiant le statut des territoires d'outre-mer (Afrique noire et Madagascar). » (Duby 1987 : 497)

Le gouvernement de Guy Mollet (février 1956- mai 1957), engage la décolonisation de l'Afrique noire (loi Defferre), accorde l'indépendance au Maroc et à la Tunisie, mais ne parvient pas à trouver une solution au conflit algérien. Quant aux protectorats d'Afrique du Nord, leurs souverains refusent la qualité d'Etat associé ; ils préférèrent revendiquer, et finirent par obtenir, non sans mal, en 1957, l'indépendance pure, encore très marquée par le nationalisme. En même temps le IIe plan de Jean Monnet s'applique (1954-1957).

La déception de Dutourd envers la France, décolonisateur de l'après-guerre, est exprimée dans le passage suivant :

« La France, cette vieille mère misérable, cette pauvre sur les haillons de qui l'on distingue des broderies passées: fleurs de lys effilochées, aigles ternis, coqs

¹³¹ A moins qu'on dise autrement, on consulte l'œuvre de Duby (Duby 1987 :333-621)

déplumés, cette aïeule que vous avez contrainte à aller mendier à toutes les portes du monde, que l'on chasse à coup de crosse de l'Afrique et de l'Asie, qui se voit cracher au visage par les voyous du Caire, qui laisse échapper ses dernières ressources de ses mains rhumatisantes, » (Dutourd n.d. :188-189)

A la suite du putsch d'Alger (13 mai 1958), René Coty fait appel au Général De Gaulle, qui obtient les pleins pouvoirs et met fin à la 4^{ème} République.

Dans son adresse aux extrémistes algériens, le Général De Gaulle dit

« L'Algérie de Papa est morte. » (Fanon 1989 : 32)

et il ajouta, à la conférence africaine française, qu'il n'y aurait aucun progrès dans les colonies, à moins que les indigènes en bénéficient. (Suret-Canale 1971 : 488)

La Ve République (1958-1969) : la constitution d'octobre 1958 instaure la Ve République et renforce le pouvoir présidentiel. En décembre 1958 De Gaulle est élu chef de l'Etat.

« La République gaullienne n'aura duré que dix ans, mais elle aura profondément marqué la vie du pays..... C'est surtout dans le domaine des affaires extérieures que les innovations vont se succéder, au point de modifier complètement la place de la France sur l'échiquier mondial..... . Du côté européen, il acceptera l'héritage du traité de Rome et l'ouverture du Marche Commun à la date initialement prévue (1^{er} janvier 1959) » (Duby 1987 : 504).

Entre-temps, la population française ne fait que s'accroître et est devenue telle que, de 1946 à 1960, la France enregistre en moyenne quelques 811 000 naissances par an.

Bien que négociée, l'indépendance de l'Algérie n'était pas un titre de gloire, pas plus que l'indépendance rapidement acquise par les jeunes Etats africains, qui se dégageront, dès 1960, du cadre trop rigide de la « Communauté », établie à leur intention par la Constitution de 1958. Le plan Pinay- Rueff et la dévaluation du franc (nouveau franc au 1^{er} janvier 1960) permettent de relancer l'économie (Antoine Pinay, homme politique français, ministre des finances en 1952, puis de nouveau de 1958 à 1960, institua le nouveau franc, puis occupa le poste de médiateur de la République), (Jacques Rueff, économiste, spécialiste des problèmes monétaires, membre de l'Académie Française).

« De tous ses déboires, le Général De Gaulle devait cependant tirer argument pour se poser, à partir de 1962, en champion de la décolonisation et en interlocuteur privilégié du tiers monde.

.....Le « grand dessein » du Général De Gaulle ne se révélera pourtant que progressivement. Il lui faut tout d'abord régler le problème algérien, qui absorbe toute l'énergie du pays. Ce sera chose faite en 1962, non sans difficiles tractations avec l'adversaire et non sans un dur combat contre les partisans de l'Algérie française, qui bénéficieront à deux reprises de la complicité d'une partie de l'armée. » (Ibid : 504)

Les accords d'Evian (mars 1962) conclurent la guerre d'Algérie. Signés le 19 mars 1962 entre le gouvernement français et le gouvernement provisoire de la République algérienne, les accords d'Evian reconnaissaient l'indépendance de l'Algérie et fixaient les conditions du transfert de souveraineté au profit du nouvel état algérien. Georges

Pompidou (1962-1968) remplace Michel Debré (1959-1962) au gouvernement et un referendum (Octobre 1962) décide de l'élection du président de la République au suffrage universel. (Michel Debré, homme politique français et gaulliste, nommé Premier ministre 1959-1962, il mena à bien la décolonisation de l'Algérie, malgré son attachement à l'Algérie française. [Maxidico]) C'est alors que le IV^e plan (1962-1965) de Jean Monet planifie le développement économique et social.

Artisan d'une réconciliation spectaculaire avec la République fédérale d'Allemagne (traité de 1963), De Gaulle

«... s'opposera à la candidature britannique au Marché commun pour éviter, par Grande-Bretagne interposée, la pénétration américaine dans les affaires de l'Europe. En même temps, il prend ses distances vis-à-vis des Etats-Unis, refuse la signature du traité de 1963 portant interdiction des expériences nucléaires[et] prône le retour triomphal de l'Amérique latine (1964),..... sans oublier l'ouverture en direction de la Chine, qui sera reconnue dès 1964. » (Duby 1987:505)

De Gaulle apparaîtra comme le défenseur intransigeant de l'intérêt national, allant jusqu'à boycotter, pendant six mois (1965), les institutions de Bruxelles pour prévenir toute velléité d'intégration communautaire. En 1965 De Gaulle est réélu à la tête de l'Etat, devant le candidat de la gauche, François Mitterrand.

La politique extérieure est fondée sur le renforcement de l'axe franco-allemand, sur l'affirmation de l'indépendance nationale (retrait de l'OTAN en 1966) et sur le refus des hégémonies soviétique et américaine; De Gaulle :

« retire la France de l'O.T.A.N. (1966), critique ouvertement la politique américaine au Viêt-Nam (1966),..... soutient l'indépendance du Québec(1967) et multiplie les avances en direction de l'U.R.S.S. (1967) et des démocraties populaires (Pologne, 1967 ; Roumanie, 1968)......Enfin la guerre des six jours (1967) lui fournit l'occasion de prendre position en faveur des pays arabes. « Homme malade » de l'Europe sous la IV^e République, la France est devenue, à la fin des années soixante, l'enfant terrible de la politique internationale, présente sur les cases de l'échiquier et prête, semble-t-il, à prendre la tête d'une sorte de troisième force mondiale, qui rivaliserait avec la puissance des deux blocs. » (Duby1987 :505-506)

En 1967, une récession économique, assortie d'un malaise universitaire et social, provoque la crise de mai 1968.

« Or, malgré la vague de prospérité dont le pays bénéficiait, les mécontentements sectoriels et les tensions sociales s'étaient accumulés, sans espoir de trouver une issue dans le fonctionnement du système politique. Au moment même où le Général de Gaulle était reçu triomphalement à Bucarest (13 mai 1968), la capitale de la France était aux mains d'émeutiers sortis des universités et d'autant plus dangereux qu'ils agissaient sans programme, avec pour seul objectif de démontrer l'impuissance du pouvoir et la fragilité des institutions. L'escalade de la violence réveilla bientôt toutes les insatisfactions méconnues, dont le débordement finit par recouvrir et par étouffer le mouvement étudiant. Ce n'est qu'au prix de lourdes concessions sociales (les accords de Grenelle négociés par Georges Pompidou avec les syndicats) et d'un nouvel appel au peuple, convoqué pour élire une autre Assemblée Nationale, que l'ordre put être rétabli après de longues semaines d'un sociodrame sans précédent dans l'histoire et sans équivalent dans le monde. » (Duby 1987 : 506)

Cependant, le 28 avril 1969, le « non » l'ayant emporté lors du referendum sur la régionalisation, De Gaulle démissionna Le charme de son régime, rompu après mai

1968, « Avant même que les résultats officiels fussent publiés (53p.100 de « non »), le général De Gaulle faisait savoir, par un simple communiqué, qu'il cessait d'exercer ses fonctions. Il ne devait même pas revenir à l'Élysée et il s'abstiendra désormais de toute intervention dans la vie publique. L'ombre de l'homme providentiel, qui se retirera dans le silence à Colombey pour y méditer de nouveau sur l'« insignifiance des choses », planera longtemps encore sur la scène politique française. Mais les circonstances de son départ montrent combien il est difficile, même aux grands hommes, de concilier la grandeur de la France avec le bonheur des Français. » (Duby 1987 : 506- 507)

Note 9.

Sous la présidence de Georges Pompidou (1969-1974), la priorité est accordée à l'expansion industrielle et commerciale ; son successeur Valéry Giscard d'Estaing (1974-1981) accentue l'ouverture européenne.

Entre 1950 et 1975, les produits nationaux triplent en volume et la consommation réelle par tête d'habitant presque autant. Le taux de la mortalité infantile est réduit de 75%, l'espérance de vie d'un homme augmente de six ans et celle d'une femme de huit ans. Les dépenses pour les produits alimentaires sont réduites de moitié et l'on dépense trois fois plus pour l'hygiène et la santé. Six fois plus de jeunes obtiennent leur baccalauréat. Huit millions et demi de maisons et d'appartements sont construits. (Giscard d'Estaing 1977 : 20-21)

La population de la France est passée de 40 millions à 53 millions entre 1946 et 1978. L'évolution de la population française s'explique par les mouvements migratoires: à partir de 1955 le mouvement s'accélère; de 1955 à 1960, 155 000 personnes par an en moyenne ; de 1961 à 1964 un volume global de 1 485 000 personnes à la suite des rapatriements massifs d'Algérie; à partir de 1965, le solde migratoire diminue nettement à 100 000 personnes par an.

Duby mentionne à propos du Plan Monnet et Schuman :

« Malgré la reconstruction, les interventions multiples de l'Etat à travers le Plan, le Commissariat à la productivité et les entreprises publiques, l'industrie française exportait peu, travaille essentiellement pour un marché national peu stimulant, parce que protégé. La mise en application accélérée du traité de la C.E.E., dès le début des années 60, a donc produit l'effet d'une grande fenêtre ouverte par laquelle entrait le vent vif de la concurrence. Dès lors, la reconstruction du secteur industriel devait aller bon train sous la double influence de la dynamique propre du capitalisme national et international, d'une part, et de la politique industrielle de l'Etat, d'autre part. Selon l'expression de l'I.N.S.E.E. : « L'ouverture des frontières a précipité l'industrie française dans une guerre économique mondiale de mouvement. » » (Duby :1987 380)

La reconversion industrielle de la France a été spectaculaire depuis les années cinquante.

10. Notes sur le Milieu technologique et scientifique, l'art, la littérature et le théâtre

La science et la technologie firent des progrès gigantesques et maintes découvertes et développements eurent lieu. Plusieurs psychologues développèrent les théories de Freud (Friedman 1981 : 5-7). La sociologie naquit (Duby 1987 : 579). L'ordinateur fit son apparition et ses ventes ne cessent d'augmenter. (BBC News : 12-12-2003).

On ne peut pas citer tous ceux qui ont laissé leur trace, mais on mentionne la vaccination antipoliomyélitique apportée par Lépine en 1954. Notre connaissance de l'histoire des religions, des sociétés, des civilisations est évidemment nourrie par l'archéologie qui est devenue une science populaire, comme les découvertes à Lascaux. La conquête spatiale figure souvent dans les médias (par exemple le Rover sur Mars « *The Mercury* » : 26-1-2004 5). Toutes ces avancées scientifiques et technologiques du milieu de l'après-guerre, sont évoquées dans les détails descriptifs des satires de Dutourd, comme l'appartement chic et moderne du rat des villes (« *Les joies de la Nature* »), et les occupations du vieillard qui suit, entre autres, les nouvelles sur la découverte de l'espace, sur sa télévision dans « *Et vive la jeunesse !* » (Chapitre 3)

Dans les arts, la variété et les différences de style, de pensée et de méthode d'exécution, ayant déjà commencé dans les années précédentes, ne font que se développer. Dutourd, en tant qu'artiste quand il était enfant, garde son intérêt pour les arts visuels, comme le démontre la création de son personnage du neveu artiste du vieillard dans « *Et vive la jeunesse !* » (Chapitre 3) et du protagoniste dans « *Pluche ou l'amour de l'art* ».

De nouvelles écoles de sculpture et d'architecture voient le jour. Le Corbusier est toujours le maître. Il y a « la musique concrète » de Boulez et les recherches de Pierre Schaeffer. Des artistes prennent la cause féministe en main, par exemple les œuvres de Nicky de Saint Phalle : *Horus et sa Grâce* (Arts Spectacle 1996 : 58) . Maintenant c'est l'Amérique qui attire l'attention par ses artistes célèbres comme Andy Warhol, par exemple. Il est évident que des sociétés, telles que Macdonald et Coco-Cola, en s'implantant en Europe, vinrent renforcer la présence américaine déjà sur place, avec l'O.T.A.N.

Le milieu postmoderniste commença surtout après les années 60. (Barth 1980 : 65)

On ne peut pas citer tous les musiciens dont l'œuvre eut la chance de laisser une trace. On retient les tendances fort différentes de Michel Jarre, Georges Delarue et Xenakis.

Au théâtre, Jean Vilar, crée le Festival d'Avignon en 1947. Dans le monde du cinéma des noms comme Truffaut et Godard viennent en tête parmi d'autres.

La popularité des films français et traduits en français, ne fait que se développer même jusqu'à aujourd'hui. Des films français comme : « *Tatie Daniel* » (Larcher : 1995) furent sous-titrés en anglais et des films en langue anglaise furent traduits en français comme « *Les Indiens* » (Robinson : 1997). Sur Canal 10 on peut voir de nombreux films à la télévision. Tout cela fait que les films sont populaires en France.

Dutourd se fit connaître du public quand l'influence de la philosophie existentialiste de Sartre, de Beauvoir et de Camus, était toujours ressentie. Certains utilisent une technique classique dans un esprit neuf, ainsi Yves Berger, Dominique Fernandez. D'autres enchevêtrent plusieurs plans de récit, dont le lien est l'intensité dramatique comme S. Doubrovsky. Une grande variété d'essayistes écrivit, d'où la polémique des critiques « universitaires » (Duby 1987 : 566) et « anti-universitaire » (*Ibid*), les

réflexions d'ordre philosophiques, esthétiques ou historiques comme celles de Roger Caillois et Brice Parain.

Notes 11 sur 1.3. Détails sur Dutourd écrivain.

La biographie de Dutourd contient beaucoup de remarques sur son travail. Il dit :

« Les jours où je n'écris pas je me sens sale » (Dutourd 1989 :113).

Il commence à 8.30 le matin et travaille jusqu'à 13 h. sauf les dimanches, quand il écrit les articles pour les journaux ou parle à la radio. (*Ibid* : 116) On peut voir qu'il est dévoué à la littérature. Il trouve que l'acte d'écrire est une façon de découvrir ses pensées, sa philosophie et ses sentiments. Il écrit facilement mais lentement, visant à un style clair et il cherche à être honnête. (*Ibid* : 121-125) :

« Je ne dis pas que je détiens la vérité absolue, éternelle et intangible, mais ma vérité, c'est-à-dire l'absolue sincérité des sentiments et de l'observation. Je ne peux pas faire autrement que de l'exprimer. » (*Ibid* : 166)

Il fut couronné maintes fois pour ses écrits exceptionnels, par exemple, il eut le Prix Courteline pour « *Une Tête de Chien* » parmi d'autres succès.

Il mentionne les écrivains qui l'influencèrent, parmi lesquels Balzac, Diderot, Claudel, Voltaire, Pascal, Courteline, Proust, La Fontaine, Louvet et Stendhal. (*Ibid* : 126-133) Comme membre de l'Académie Française, ses vues sur Valéry Giscard d'Estaing (qui vient d'être élu à ce cercle (RFI News 14-12-2004) sont :

« Valéry Giscard d'Estaing, son œuvre littéraire est exigü, jusqu'à présent » (Dutourd : 1989 120).

Dutourd n'a pas peur de donner son opinion sur n'importe quoi, et il ne cherche pas non plus à se conformer aux idées des autres.

TROISIEME PARTIE

**LES FABLES DE JEAN DE LA FONTAINE ET LES
CONTES SATIRIQUES DE JEAN DUTOURD**

University of Cape Town

INTRODUCTION

Dans cette partie j'établis une comparaison des vieilles fables et de leur milieu sociopolitique avec les satires de Jean Dutourd. J'applique la théorie de Jolles pour dévoiler la structure transformée de Dutourd et préciser la forme moderne.

Notée ci-dessous est une table des œuvres comparées.

Les Fables de La Fontaine	Les transformations de Dutourd
<i>La Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un Bœuf I, 3</i>	<i>L'hexagone aux Grenouilles</i>
<i>Le Rat des villes et le Rat des champs I, 9</i>	<i>Les joies de la nature</i>
<i>Le Corbeau et le Renard I, 2</i>	<i>Le prix du Gruyère</i>
<i>La Cigale et la Fourmi I, 1</i>	<i>La main tendue</i>
<i>Le Loup et l'Agneau I, 10</i>	<i>Le crépuscule des loups</i>
<i>Le Lion et le Rat II, II</i>	<i>Pas de Zèle</i>
<i>Le Héron VI, 4</i>	<i>Manger pour vivre</i>
<i>Le Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion I, 6</i>	<i>La part du Lion</i>
<i>L'enfant et le Maître d'Ecole I, 19</i>	<i>Jeannot mouillé</i>
<i>Le Vieillard et les Trois Jeunes Hommes XI, 8</i>	<i>Et vive la jeunesse !</i>
<i>Le Paysan du Danube XI, 7</i>	<i>Les paysans entre eux</i>
<i>Le Lion devenu vieux III, 14</i>	<i>De la difficulté d'être un âne</i>

Le milieu sociopolitique est la souche inspiratrice des œuvres de La Fontaine et de Dutourd ; et le message qu'elles transmettent est profondément humanitaire.

3.1. « *La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* » Livre I, 3, par Jean de La Fontaine et « *L'Hexagone aux grenouilles* » par Jean Dutourd

« *La grenouille qui se veut aussi grosse qu'un bœuf* »
Analyse sommaire

J'ai déjà parlé de l'action et du drame de la grenouille qui veut « *égaler l'animal [le bœuf] en grosseur* » (v.5.) dans ma thèse de maîtrise, mais je voudrais souligner ici la répétition de verbes « *s'étend* » « *s'enfle et se travaille* » (v.4) pour indiquer l'effort de cette grenouille pour avoir une « *belle taille* » (v.2.). Sa caricature est si gaie et amusante et la situation tellement ridicule, que le lecteur ne s'attriste pas à la fin quand elle :

« S'enfla si bien qu'elle creva » (v.10)

Le bœuf, lui, la cause de toute cette envie, ne figure presque point dans l'histoire : il ne fait rien, il ne parle pas, mais il existe tout simplement, et c'est là le malheur de la grenouille.

L'apologue, si bien connue par tout le monde, prêche son sermon :

« Le monde est plein de *gens qui ne sont plus sages* ¹³²;
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages » (v.11-14)

Ces mots tâchent, par leur morale, de répondre aux questions beaucoup plus profondes et troublantes comme : 'où suis-je dans la vie ?' 'Où dois-je aller ?' 'Suis-je dans un faux monde ?' ¹³³

Par son geste verbal, la fable souligne le drame burlesque et par sa disposition mentale elle caricature la grenouille tout en ironisant ses ambitions, menant ainsi

¹³² Sauf indication contraire, toutes les italiques dans les citations sont les miennes et n'apparaissent pas dans le texte original.

¹³³ Dans son livre « *Lectures traversières* », Louis Marin discute des questions philosophiques présentes dans la haute littérature du XVIIe siècle et qui sont applicables à cette fable. (Marin 199270-322)

au but, qui est la leçon de ne pas envier démesurément les biens d'autrui et d'être prudent dans la vie.¹³⁴

Le milieu sociopolitique de la fable

Bornecque et Jasinski tous les deux maintiennent que les livres I à VI du 1^{er} recueil sont en majeure partie la défense de La Fontaine de son ami et ancien protecteur Fouquet et « une attaque discrète mais ferme de Colbert et de sa politique »¹³⁵

Selon Jasinski, la grenouille est l'ambitieux Colbert qui veut surpasser Fouquet.¹ Toute l'histoire des larcins de Fouquet, de son amour pour la maîtresse du Roi, de la fête magnifique à Vaux fait partie de plusieurs livres historiques.² Le goût extraordinaire de Fouquet incita de plus la jalousie du Roi, comme de Colbert car :

« Le gibier du lion, ce ne sont pas des moineaux.... »¹³⁶

Le grand rôle de Colbert dans la planification de l'arrestation de Fouquet est noté par Morand.^{137 3}

3.1.1. *L'Hexagone aux grenouilles*

Basée sur la fable « *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf* » (livre I, III) par La Fontaine, « *L'Hexagone aux grenouilles* » s'étend sur six pages (au lieu de treize vers dans la première) et transforme l'œuvre originale complètement .

L'histoire parle d'une grenouille mâle nommé Charlie, souffrant d'être simple et faible, qui vivait avec son peuple dans une mare de forme hexagonale. C'est alors que, mécontent de son sort d'animal faible, il se prit à haranguer la foule des grenouilles cohabitant avec lui, en lui disant de cesser de tout craindre, comme elle le faisait et de ne pas plonger dans l'eau à l'apparition de quelque menace.

¹³⁴ C'est de toute façon ce qu'on pourrait dire, si on ne tient pas compte du milieu sociopolitique qui fournit un contexte très particulier à l'apologue.

¹³⁵ Bornecque 1983 : 147

¹³⁶ Morand : 1962 318

¹³⁷ *Ibid* : 319

Un débat se développe entre Charlie et les grenouilles, parmi lesquelles un vieux crapaud très sage, et Charlie fit la remarque que les grenouilles devraient avoir un peu de dignité et ne pas s'enfuir à la vue d'un bœuf, si celui-ci venait s'abreuver à leur mare. A part le vieux crapaud qui honore la bravoure de Charlie, tout en constatant qu'ils ne sont tous que de faibles grenouilles, les autres rient aux éclats.

Charlie fit preuve de grande témérité en sautant au nez d'un bœuf, qui venait s'abreuver à la mare. Le vieux crapaud, seul témoin de la scène, conseilla de ne jamais raconter son exploit à ses camarades, de peur que cela lui fasse du tort. Il lui dit qu'il était beaucoup trop brave comparé à ses camarades et que ce récit ne plairait pas à la communauté.

3.1.1.2. Charlie, la grenouille « de vastes ambitions »

Charlie, un personnage réinventé par Dutourd, est une grenouille « de vastes ambitions », reprenant le thème de la fable de La Fontaine qui, dans son apologue parle des idées « des gens ...ne sont pas plus sages ». Charlie, qui comme la grenouille de La Fontaine, « souffrait d'être une grenouille, » vint bouleverser le petit monde de la mare, lieu de toute l'action :

« -Batraciennes, batraciens ! dit il, je suis mécontent de la vie que nous menons. Il n'y a pas une créature dans le monde plus infortunée que la grenouille. Nous avons peur de tout. Au moindre bruit, hop ! nous plongeons. Cela a assez duré. »

Le drame s'alimente du désir du protagoniste de surmonter la faiblesse de son espèce. Là aussi, l'ambition de Charlie est aussi forte que celle de son ancêtre (créé par La Fontaine qui « Envieuse s'étend, »(v.4) à l'encontre du reste des grenouilles qui sont satisfaites, de leur sort:

« -Mais nous sommes si faibles ! Nous sommes de pauvres petits ! coassèrent les grenouilles avec une certaine satisfaction. »

Le contraste est aussi fort entre la personnalité de Charlie et celle des autres, qu'il était entre les deux grenouilles de La Fontaine.

La communauté de l'hexagone qui connaît la fable de la Fontaine pense que la témérité de Charlie égale, en absurdité, la prétention de la grenouille dans la fable (« La chétive pécore » v.9) :

« Toute l'énergie du monde ne parviendra jamais à rendre une grenouille aussi grosse qu'un bœuf..... »

Le bœuf, quoique assez anodin dans la satire, réitère une partie du drame de la fable. Cette fois-ci, il dérange tout un groupe et par sa taille supérieure, s'impose en formidable adversaire aux yeux de Charlie. Celui-ci croit fermement :

« que nous vivrions plus heureux, plus tranquilles, voire respectés, si nous cessions d'avoir peur de tout ».

C'était pour prouver cela que Charlie « sauta entre les deux yeux du bovidé » et la réaction de celui-ci fut de rejeter la tête en arrière, reculer, et se retirer sans avoir bu de l'eau. Dans *Dutourd et La Fontaine* pourtant, le bœuf ne fait aucun mal à la grenouille et il n'est qu'un symbole de l'impuissance chez la petite bête.

Le vieux crapaud parle de la « *Grande âme* » de Charlie, formulant justement le côté positif de son expérience car, contrairement à son ancêtre de la fable, il ne lui arrive aucun mal. Bien au contraire, il en a plus d'assurance. Les mots du vieux crapaud ne servent pourtant pas d'apologue comme c'est le cas dans la version de La Fontaine. Le vieux crapaud donne seulement un conseil à Charlie : celui de ne pas faire des envieux par rapport à sa bravoure :

« -Charlie, si tu en crois mon expérience, tu ne raconteras cette histoire à personne. Elle te ferait du tort. *Grande âme*, tu n'avais pas mérité de naître grenouille et de vivre dans l'Hexagone. »

3.1.1.3. La France, « une mare de forme hexagonale »

La France, souvent désignée comme « l'hexagone » dans le monde médiatique, et représentée par Dutourd comme une mare dans cette œuvre-ci, est un lieu idéal pour les grenouilles, un nom donné aux Français par certains anglo-saxons. Puisque la France pendant les années 70 était et est toujours, une démocratie, il est inféré que la multitude des grenouilles (et donc des français) n'aspire ni à la gloire, ni aux actions mémorables et que Charlie est une exception.

La foule ne cherche que des excuses, se plaît dans le statu quo et n'apporte aucun confort aux préoccupations de Charlie:

« Mais nous sommes si *faibles* ! Nous sommes de *pauvres petits* ! » et
 « Qu'est-ce que tu feras, avec ta volonté ? demanda une grenouille qui avait la tête politique. *Toute l'énergie du monde ne parviendra jamais à rendre une grenouille aussi grosse qu'un bœuf, qu'un âne, qu'un chien et même qu'un lapin.* Alors, fous-nous la paix. »

On pourrait peut-être concevoir une certaine logique de la part de la grenouille politique, qui était satisfaite de sa vie et évitait de se plaindre de sa condition; mais ce qui domine dans l'œuvre, c'est le caractère héroïque de Charlie. Il est loué par le doyen qui lui trouve une grande âme et qui approuve ainsi sa philosophie.

On pourrait postuler que sur ce plan, Dutourd, qui fut un combattant pendant la résistance, fit, de la foule des grenouilles, une réplique caricaturale du gouvernement de Vichy, qui capitula en face des Allemands¹³⁸ Par ailleurs, on pourrait alors imaginer le bœuf comme étant le symbole du troisième Reich. Mais la guerre terminée, le bœuf se transforma-t-il en hamburger ? Il est bien connu que De Gaulle redoutait l'influence américaine en Europe presque autant qu'une invasion étrangère : son nationalisme passionné ne pouvait la digérer. Dutourd, admirateur de De Gaulle, aurait pu avoir partagé ce sentiment, d'autant plus que l'oncle Sam moderniste avait dérangé ses idées conservatrices¹³⁹.

3.1.1.4. Le milieu sociopolitique

Pour comprendre l'immense nationalisme de De Gaulle, une certaine connaissance du personnage s'impose.

Né le 22 novembre 1890 dans une famille bourgeoise catholique et de tendance royaliste, Charles André Joseph Marie De Gaulle, connut enfant une époque romantique où le courage et le patriotisme étaient chers au cœur des Français. : Son père, qui fut directeur d'école lui inculqua des principes de morale et de discipline.¹⁴⁰

¹³⁸Dutourd : 1996 135

¹³⁹ Werth utilisa les mots « anti-British and anti-American » (Werth : 1965 314)

¹⁴⁰ Geysler: 2001 186.

Déterminé dès l'âge de dix ans à devenir soldat de selon Crozier,¹⁴¹ il entra à Saint Cyr pour recevoir une éducation militaire classique : il s'identifia aux grands personnages de l'histoire.¹⁴²

On s'adressait souvent à lui comme « mon Général »¹⁴³ . Après avoir opposé une résistance farouche au nazisme pendant la deuxième guerre mondiale, de Gaulle chercha à rendre son pays moins dépendant des grandes puissances.

D'autres similitudes entre Charlie et Charles De Gaulle se présentent dans leurs discours : Charlie commence par les paroles « -Batraciennes, batraciens ! » comme le fit le président par : « Françaises, Français, ». Les discours de Charlie sur la petitesse des grenouilles sont comparables à ceux de De Gaulle sur les menaces faites à la France :

« -Batraciennes, batraciens ! dit-il, je suis mécontent de la vie que nous menons. Il n'y a pas une créature dans le monde plus infortunée que la grenouille. *Nous avons peur de tout.* Au moindre bruit, hop ! nous plongeons. Cela a assez duré.....
-*Nous sommes petits et faibles* parce que nous le voulons bien, répliqua Charlie. Si nous voulions être fiers et menaçants, nous le deviendrons aussitôt. La volonté, mes amis, il n'y a que ça. Le drame, c'est que les grenouilles, depuis des millénaires, n'ont plus de volonté. *Elles ne croient plus à la grenouillité. Elles ont démissionné. Quelle honte et quelle tristesse.....* »

Versus

« La France, en effet, *est menacée de dictature. On veut la contraindre à se résigner à un pouvoir qui s'imposerait dans le désespoir national, lequel pouvoir serait alors évidemment et essentiellement celui du vainqueur, c'est-à-dire celui du communisme totalitaire.* Naturellement, on le colorerait, pour commencer, d'une apparence trompeuse en utilisant l'ambition et la haine de politiciens au rancart. *Après quoi, ces personnages ne pèseraient pas plus que leur poids, qui ne serait pas lourd.* »¹⁴⁴

La petite grenouille (ou Français) qui doit être fière de son pays et faire face aux menaces fut le thème des deux discours.

¹⁴¹ De Gaulle dans ses écrits mentionna que ses parents l'influencèrent de devenir soldat surtout après l'humiliation de la France suivant l'histoire de Fashoda (De Gaulle:1955 10)

¹⁴² Ashcroft utilisa les mots de "great historical figures" (Ashcroft 1962 26)

¹⁴³ Crozier: 1973 3

¹⁴⁴ Frossnard : 1975 245

D'autres paroles de Charlie qui se rapprochent de celles de De Gaulle :

« -Voilà où je ne suis pas d'accord, répliqua Charlie passionnément. Je ne demande pas à devenir aussi gros qu'un bœuf, ou même qu'un lapin. Ce serait trop idiot. *Je demande un peu de dignité pour les grenouilles, et je crois fermement que nous vivrions plus heureux, plus tranquilles, voire respectés, si nous cessions d'avoir peur de tout. La nature est la bonne mère de tous les êtres vivants. Chacun a sa place au soleil, les grenouilles comme les bœufs. Un bœuf est une grosse bête stupide qui ne m'effraie nullement. Je pense même que c'est moi qui l'épouvanterais si, lorsqu'il vient boire dans notre Hexagone, tout à coup je lui sautais au nez. Voulez-vous que nous en fassions l'expérience ?* »

Versus

« *Eh bien ! Non ! La République n'abdiquera pas. Le peuple se ressaisira. Le progrès, l'indépendance et la paix l'emporteront avec la liberté.* »¹⁴⁵

Dans les deux discours, on peut voir le dessein d'inspirer la fermeté et la lutte contre les puissances menaçant le pays.

Avant de devenir président en 1958, De Gaulle avait démissionné du gouvernement de l'après-guerre, car il voulait une transition harmonieuse au sein de celui-ci. Les politiciens s'inquiétèrent, car sa grande popularité aurait pu lui apporter le soutien du peuple pour son retour au pouvoir. Sur ces entrefaites, Vincent Auriol, retourna précipitamment de Londres, craignant que De Gaulle puisse inciter la colère de la nation contre certains partis politiques. Il écrivit donc au héros de la Résistance, lui disant que si cela était son intention, il diviserait la nation, à l'avantage et à la satisfaction des ennemis de la démocratie.¹⁴⁶ Comme le vieux crapaud de la satire, il appelle au respect de la démocratie pour calmer le jeu :¹⁴⁷

« -Charlie, si tu en crois mon expérience, tu ne raconteras cette histoire à personne. Elle te fera du tort..... »)

Auriol exprima son soutien encore une fois à De Gaulle en 1958, ses paroles se rapprochant de la recommandation du vieux crapaud au jeune Charlie:

« ...Si vous rompez toute solidarité avec ceux qui ont créé un mouvement séditionnaire, vous retrouverez la confiance de la nation toute entière (...) Il vous sera possible

¹⁴⁵ *Ibid*

¹⁴⁶ Crozier : 1973 394-395

¹⁴⁷ Cependant, selon Crawley, le peuple accepta paisiblement la démission de De Gaulle: le héros déçu, crut alors qu'il avait échoué comme politicien (Crawley: 1969 219-294)

d'obtenir des hommes responsables de la République un accord rapide et un concours loyal pour réaliser, avec les pleins pouvoirs, un programme limité dans le temps. La nation pourrait alors être appelée à se prononcer librement et souverainement sur la réforme constitutionnelle qu'exige l'intérêt de la démocratie (...) » La publication de cette lettre allait, en levant les scrupules de nombreux socialistes, faciliter grandement le retour du général De Gaulle au pouvoir. »¹⁴⁸

Pendant son mandat comme président, plusieurs pièges mortels furent tendus contre lui dont le plus fameux fut celui du Petit Clamart le 22 août 1962.³

Cet épisode dans la vie de De Gaulle nous rappelle le danger que représenta l'OAS (Organisation Armée Secrète) sur la question des colonies; source probable pour l'histoire de la mare hexagonale de Dutourd. Le bœuf, représentant les éléments français comme l'OAS qui rechignaient à l'indépendance donnée aux colonies, cherchaient à attaquer le président anti-FLN.

Le courage personnel de De Gaulle (comparé par Dutourd avec le vieux crapaud qui applaudit la bravoure de Charlie) fut décoré de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.¹⁴⁹

3.1.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle.

Selon certains auteurs, Louis XIV aurait dit « L'Etat, c'est moi » et le Général De Gaulle, dans un de ses discours à la nation, « La France, c'est moi ». S'ils sont véridiques, les deux énoncés comportent une certaine nuance. Le premier marque l'autocratie pure et dure, mais le second pourrait venir d'un dirigeant visionnaire et responsable. Cela nous amène à leurs politiques respectives et à ceux qui y ont participé.

La politique de Louis XIV se fonde sur l'influence des institutions pour créer une image forte du monarque qui se proclame chef absolu de l'état et peut alors surpasser

¹⁴⁸ Vincent Auriol <http://www.dura-web.com/mic/president/vauriol.htm>. 2004 De Gaulle, comme professeur, eut succès en s'adressant aux étudiants militaires en Pologne, à St Cyr et à l'Ecole Supérieure de Guerre.

¹⁴⁹ Tournoux:n.d. 55

la loi et anéantir la liberté d'expression. Louis XIV croyait à un solide pouvoir central et pensait que toute concession ne faisait que l'affaiblir. Il avait réussi à se faire idolâtrer par ses sujets et attirait à Versailles un grand nombre de nobles, de religieux et de militaires, distribuant ses faveurs parcimonieusement en échange des flatteries courtisanes. Il créa ainsi une concurrence féroce qui magnétisait tous les secteurs de la haute société. Les courtisans avaient pour fonction d'agir en intermédiaires et parfois en sélecteurs entre le roi et la masse de ses sujets et en profitaient financièrement. (J.Levron- *Les Courtisans*-1961)

Les intrigues politiques de manipulation et d'accaparement du pouvoir sont aussi mortelles dans les deux périodes. Colbert et le Roi demandaient la tête de Fouquet, et les chefs du FLN celle de De Gaulle.

Bien sûr, Fouquet n'était pas le chef d'Etat, mais il était si glorieux dans tout ce qu'il faisait en dérobant l'éclat du jeune roi,¹⁵⁰ qu'il incitait la jalousie du monarque. De Gaulle lui aussi 'faisait la « grande figure »' comme décrit Dutourd. (Voir Chapitre 3). Depuis petit, il voulait s'identifier aux grands personnages de l'histoire (Voir Ashcroft plus haut). Cela a dû influencer immanquablement sa façon personnelle de créer une impression de hauteur et d'élégance tant physique que psychologique quand, en capacité de leader, il s'adressait au peuple. La comparaison du comportement imposant des trois hommes s'arrête là, parce que Fouquet volait dans le Trésor, Louis XIV reçut le pouvoir monarchique, soi-disant donné par Dieu, de sa naissance royale, tandis que De Gaulle, élu démocratiquement, travaillait pour la gloire de la France.

Cependant, les remarques de Jacques Austry sur le pouvoir sont très pertinentes à notre sujet, et ressemblent à celles de Marin sur Louis XIV citées ailleurs dans cette thèse :

¹⁵⁰ Louis XIV aussi organisait des manigances politiques de sorte qu'il soit respecté complètement par tous et que sa parole et que son désir soit un genre « représentation ...du pouvoir » comme dit Marin (Marin 1981 :22) et obéi. Il s'habillait et créait de son apparence une image de gloire et un emblème d'un Dieu sacré. De là donc, le grand conflit avec Fouquet qui visait, en quelque sorte au même but avec toutes ses possessions, luxe, arts, beau château etc.

« Mais, de toutes manières, le pouvoir existant, même si haï, est révééré. Et d'ailleurs, le pouvoir s'emploie intensément à se légitimer et (ou) à s'entourer d'un halo de crainte sacrée. Toute l'organisation des pompes et des publicités, sans parler de ratiocinations des griots et du formalisme bureaucratique, est là pour augmenter la distance sociale en même temps qu'inspirer le respect. Ceci explique, en partie à notre avis, que les tyrannicides ne se recrutent que dans des catégories particulières qui n'ont plus cette crainte quasi religieuse du pouvoir et que leur nombre soit relativement limité par rapport aux opprimés sans répit et cependant résignés. Ce dont plusieurs tyrannies ont fourni des exemples dans l'histoire contemporaine.

Cette révérence pour les hiérarchies existantes qui découle de leur appartenance à l'organisation du pouvoir, réduit encore les probabilités de compétition pour le pouvoir de la part des membres conformes de la société. »¹⁵¹

L'apparence élégante de De Gaulle, son comportement, ses paroles tout fait partie de ce qu' Austry aurait fourni l'expression : la « *sacralisation des pouvoirs existants* » puisque le général, quoiqu' 'en habit modeste de soldat ou d'hommes d'affaires, s'entourait néanmoins de « *pompe* ». Ses manières hautaines inspiraient « une révérence », « un respect », et « une crainte » qui étaient quasi « religieuses ». De même, l'apparence de Louis XIV primait (Voir Annexe) justement pour augmenter son pouvoir, mais de façon ostentatoire, tandis que le politicien moderne se camoufle plus subtilement dans l'uniforme ordinaire contemporain.

Austry parle de la fonctions des fables, des dictons et des proverbes dans le mécanisme du pouvoir politique pour inspirer la « sagesse » populaire parce qu'il fournissent:

«des préceptes qui régissent l'exécution beaucoup plus que le commandement. Les fables de La fontaine nous paraissent en fournir le meilleur exemple. La morale qu'elles illustrent est toujours celle d'exécutants non contestataires.....

On pourrait au contraire, les réécrire au point de vue des techniques de réussite et dans ce cas, les situations changeraient vraisemblablement..... »¹⁵²

¹⁵¹ Austry 1972 : 95

¹⁵² *Ibid* :95-96

Bien sûr, pour les non-initiés qui n'ont pas fouillé dans l'Histoire, la fable I, 3 est là pour nous dire qu'il ne faut pas être envieux des autres que :

« Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus *sages*. »(v.11)

En somme, la leçon pour les petits serait : soyez heureux avec votre petit train-train de vie, soyez modeste et bon, autrement vous allez en pâtir !

« Ce camouflage de la réalité du pouvoir prend une troisième voie que nous appellerons la conspiration des griots. Les griots ont pris au cours de l'histoire plusieurs aspects : chantres, poètes, historiens, juristes, économistes et aujourd'hui, technocrates. Mais en réalité leur problème a toujours été le même : participer aux plébans du pouvoir en apportant leur contribution à son maintien. Il s'établit ici une complicité profonde entre l'arbitraire du pouvoir et la justification que lui forge l'organisation des griots.....

Le griot ménestrel chante la générosité et même la noblesse du Pouvoir qui s'est élevé par l'avarice et l'astuce, parce qu'il offre à ce pouvoir un moyen de se racheter et de montrer à son égard des qualités qu'il lui prête (plus ou moins hypocritement dans la mesure où il confond la réalité avec l'idéal qu'il invente) ; et le Pouvoir trouve avantage à faire semblant de correspondre à cette image qui l'anoblit en entretenant les griots d'une manière adéquate. Cette contrepartie est doublement justifiée, d'une part, parce qu'elle correspond à la rémunération d'un service essentiel au renforcement et à la perpétuation du Pouvoir (ce qui est la morale de notre anti-corbeau et renard) et, d'autre part, parce qu'elle donne un exemple visible et populaire de la générosité du Prince. De plus, elle fournit une signification plus vaste à la réalité du Pouvoir. Le sièclede Louis XIV, celui de Corneille, Racine, Boileau, etc. il existe donc une symbiose entre le mécène et sa cour d'artistes, chacun permettant à l'autre de se réaliser..... »¹⁵³

J'ai parlé du camouflage de La Fontaine qui ironisait sur la Cour, mais tout en cachant ses propres sentiments, de peur d'être incarcéré par un Roi tout-puissant. Il y a aussi le costume des politiciens modernes, qui présente une apparence très ordinaire, qui dément l'opulence évidente, de Louis XIV par exemple. Mais il y a aussi un autre genre de déguisement dont parle Austrey :

¹⁵³ *Ibid* : 97-98

« Aujourd'hui ce rôle [d'économistes] est tenu par les technocrates qui ne sont pas au pouvoir comme on le dit souvent- car les seuls technocrates au pouvoir sont les technocrates particuliers qui ont pour spécialité la conversion ou (et) la coercition, mais qui assistent et camouflent le pouvoir. Car après s'être imposé, puis légitimé, le pouvoir trouve dans la société moderne un bien meilleur alibi qui consiste à devenir invisible. Les technocrates jouent un rôle essentiel dans cette métamorphose, d'abord parce qu'ils servent souvent de prête-noms, et, ensuite, parce qu'ils fournissent une nouvelle forme de justification au pouvoir, en le faisant connaître comme un des aspects du fonctionnement rigoureux des sociétés qu'ils établissent dans les schémas mathématiques.....

Mais, en réalité, le pouvoir ne se confond pas avec la technocratie.... Il est symbiose avec elle, mais reste distinct.... »¹⁵⁴

Jean Dutourd a fait justement ce qu'a suggéré Austriy – il a fait de la grenouille un combattant *défensif*. Il faudrait bien noter ici que De Gaulle *défendait* la France contre l'invasion franco-allemande, puis contre la domination anglo-américaine, tandis que Louis XIV provoquait des guerres, par exemple la Guerre de la Dévolution. Puis, le monarque pratiquait le népotisme familial - l'Espagne pour son petit-fils Philippe et la Hollande pour sa femme, mais De Gaulle ne pouvait donner aucun pouvoir gouvernemental à ses siens et était même obligé de se retirer de l'Élysée à deux reprises.

S'il fallait décrire en un mot la politique de Charles De Gaulle, ce serait « Patriotisme ». Il a été imbu, dès sa plus tendre enfance, de cette passion pour son pays qui a motivé sa détermination à le libérer de l'étau nazi. De Londres, le 18 juin 1940, il appelle les Français avec insistance. « Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. »

Il voyait en la France une multitude culturelle qu'il fallait protéger des influences extérieures, mais aussi diriger d'une main ferme. Il choisissait, conséquemment ses collaborateurs avec soin, ayant eu pour Premier Ministre Georges Pompidou qui lui succéda et pour ministre des Affaires Culturelles l'écrivain André Malraux. Par ailleurs, il savait que de graves problèmes socio économiques avaient été à l'origine

¹⁵⁴ *Ibid* 100-101

de la révolution deux siècles auparavant et il s'efforçait de répandre les valeurs républicaines, sorties de cette époque tragique, partout dans le monde.

3. 1.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd.

3.1.3.1. Les similarités

1. Un bœuf et des grenouilles figurent dans les deux œuvres.
2. Le bœuf est représenté comme un défi aux grenouilles et surtout à Charlie.
3. La petitesse de la grenouille par comparaison au bœuf est notée.

Ces similarités rapprochent les deux œuvres et fournissent une base pour la satire moderne.

3.1.3.2. Les additions.

1. Toute une nation de grenouilles existe dans l'œuvre moderne.
2. Une mare hexagonale apparaît.
3. Le vieux crapaud est inventé.
4. Le protagoniste se nomme Charlie.
5. Charlie saute au nez du bœuf.

Ces additions donnent un caractère particulier à la satire et montrent la créativité de Dutourd.

3.1.3.3. Le monde inversé.

1. La grenouille qui éclate en menus morceaux dans la fable de La Fontaine mais remporte une victoire dans la satire de Dutourd.
2. Le bœuf n'est pas menaçant dans la fable : par contre, il trouble le milieu des grenouilles dans l'œuvre moderne.
3. La grenouille de La Fontaine, prétentieuse et stupide, est remplacée par un Charlie plein de courage et d'initiative dans l'œuvre moderne.

Le monde inversé de Dutourd nous réserve une surprise dans l'interprétation d'une vieille œuvre.

3.1.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *L'Hexagone aux grenouilles* »

3.1.4.1. La disposition mentale

Les thèmes de l'ambition et de la démocratie, cités plus haut, font partie de la disposition mentale de l'œuvre. Comme dans les fables de La Fontaine, la vertu n'est pas toujours récompensée, et le vaillant Charlie, suivant le conseil du vieux crapaud, doit cacher sa bravoure de la foule des grenouilles et ainsi tolérer la lâcheté de son espèce. Dutourd continue la tradition du monde enchanté des animaux parlants, et évoque les thèmes de la faiblesse humaine dans le monde sociopolitique contemporain, comme le firent Ésope et La Fontaine, ses prédécesseurs.

Cependant chez La Fontaine, l'apologue dans « *La Grenouille qui se veut aussi grosse qu'un bœuf* » offre une suggestion du comportement à suivre, ce que ne fit pas Dutourd : la logique du conseil donné à Charlie n'est pas tout à fait claire.

3.1.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie

Le spectacle de la petite grenouille qui chasse un gros bœuf de sa mare, incite au rire ou au sourire : c'est l'histoire de David et Goliath ou celle d'un boxeur inconnu terrassant le champion ; là se trouve l'ironie selon Jolles. Elle diffère du comique, qui montre le ridicule ou la futilité d'une situation, en suggérant avec humour le renversement d'une inégalité ou d'une injustice. Par ailleurs, un troupeau de bœufs s'abreuvant à une petite mare, peut constituer un danger réel pour les occupants en desséchant la mare. Mais tout bien considéré, que peut risquer une grenouille en sautant de l'eau au nez d'un herbivore massif, lent à se mouvoir ? Il y a donc là une double ironie ; la petite bête affrontant le colosse et surmontant du même coup son manque de confiance. Contrairement à la fable, il n'y a pas de directive de la part de l'auteur, mais seulement un conseil donné à Charlie par son aîné : celui de cacher tout bonnement sa prouesse à la communauté, ce qui semble indiquer une tendance

conservatrice. Mais le motif reste mystérieux : le vieux crapaud, pense-t-il que la témérité de Charlie est excessive et antisociale, ou que sa vantardise pourrait le perdre ? Il aurait alors l'intention de faire savoir discrètement aux autres ce qui se passe et, par là, rendre l'initiative de Charlie plus alléchante.

Les références aux fables de La Fontaine montrent clairement que la littérature moderne est fondée sur l'histoire et la littérature ancienne. Le mélange de faits historiques et de références d'autres ouvrages dans la fiction, observe Linda Hutcheon, est une caractéristique importante du postmodernisme littéraire.¹⁵⁵

3.1.4.1.2. La disposition mentale et la satire

Le lecteur se demande ce que pourrait faire Charlie, pour motiver ses misérables compagnons qui ne nous inspirent que dégoût : il y a là un défi au chef.

Dutourd use de la satire pour montrer le contraste entre la témérité de Charlie et l'apathie de la communauté et donc, souligner la nécessité de changer l'ordre des choses.

3.1.4.2. Le but

La satire fait ressortir les points faibles de toute la démocratie : la majorité des grenouilles ne veut pas d'ennui. Les périls menaçant la communauté sont minimisés : chacun s'accroche à son existence sans pour cela débattre logiquement de sa préservation et agir en cas de danger. Charlie représente la force de la communauté : cette force peut être militaire ou politique. A l'instar de Charles De Gaulle, il ne fait pas grande confiance aux politiciens :

« Je suis arrivé à la conclusion que la politique est une affaire trop sérieuse pour être livrée aux politiciens. »¹⁵⁶

L'action de Charlie n'a rien de politique : il est le seul à décider et il saute directement au nez de son adversaire, sans consulter qui que ce soit. Tout comme le Général De Gaulle, en mai 1940, à Montcornet, il réussit à désorienter l'ennemi : mais

¹⁵⁵ Hutcheon : 1989 62-92

¹⁵⁶ Cook : 1984 19

il est vrai que l'union fait la force ; l'action d'un seul individu, fut-elle sublime, ne peut redresser le tort causé par le manque de planification à l'échelle nationale.

3.1.3. Le geste verbal

Le langage utilisé exprime la disposition mentale et le but de la forme. Tel que dans la fable et dans des contes, le geste verbal de « *L'hexagone aux grenouilles* », part de la mise en scène avec « *Il était une fois.....* », mène au débat « *Mais nous sommes si faibles !* » et termine avec le jugement du vieux « *Grande âme, tu n'avais pas mérité de naître grenouille et de vivre dans l'Hexagone* ».

Le geste verbal est arrangé de façon à montrer l'intrigue narrative et la tension montant jusqu'au paroxysme, où le jugement est donné et la bravoure de Charlie doit rester secrète pour toujours. La leçon donnée n'est pas aussi explicite que dans les fables anciennes et traditionnelles, mais elle provoque de la réflexion. Charlie, quoique héros et très capable, ne peut jamais être le chef de la bande, qui se moque de lui et n'acceptera pas son exemple. On pourra postuler que les actions de Charlie peuvent aider le groupe, car grâce à lui le bœuf fut détourné et la mare fut (temporairement) le domaine des grenouilles. Donc il devint défenseur de leur territoire, sans être jamais reconnu pour son courage et ne recevra jamais la gloire, comme mérite un soldat courageux dans la bataille.

« *L'Hexagone aux grenouilles* » retient certains traits des fables, sans se conformer à la forme idéale. Produite dans les années 70, cette œuvre est destinée au lecteur du postmodernisme du XXe siècle démocratisé en tout, y compris l'éducation. Ce lecteur est plus sophistiqué en général que le Français moyen du XVIIe siècle. Il a toute une histoire de fables depuis l'antiquité, apprise à l'école et les versions modernes servent seulement à provoquer sa réflexion, et non à lui donner une leçon explicite.

Notes sur 3.1.

1. Fouquet était un homme de goût et protégeait les arts. Son château, Vaux-le-Vicomte, était une beauté, -des jets d'eau, un grand canal des nymphes jaillissant des rivières d'eau, (lorsqu'à Versailles il n'y en avait pas une goutte), les jardins aux parquets à la française, un labyrinthe, des salons aux tapisseries tissées d'or, les

tableaux par Le Brun, le dîner servi sur un service d'or massif etc. donnant l'impression de luxe et de splendeur que jalousait le roi. (Morand 1962 : 316-318)

Aujourd'hui les partisans de Colbert, comme sa descendante Inès Murat, font des panégyriques de l'héritage de ses méthodes si strictes et détestées par le monde du XVII^e siècle. (Murat 1983 : 23- 28) A mesure que Colbert grandit en importance ses demeures deviennent grandioses et cette progression peut se comparer à la fable de la grenouille qui s'enfla. Né le 29 août 1619 fils de bourgeois commerçants, Jean-Baptiste Colbert change d'une maison ordinaire pour s'installer au nord du Palais-Royal à l'époque où il prouve ses capacités à Mazarin. Comme contrôleur général des finances du Roi, il acheta un hôtel plus grand, et puis en 1657 une terre dans le comté d'Auxerre, : il chercha « *un édifice féodal, chargé du symbolisme attaché à la seigneurie* » et le Roi érigea en 1668 la terre en marquisat. (Poisson 1983 : 38) Voici Colbert Marquis de Seignelay (Ibid)

Les analyses de Jasinski sur l'émulation Colbert-Fouquet (grenouille-bœuf), recommandée par Bornecque, méritent d'être notées :

« Mais, qui, sinon Fouquet, apparaissait comme le personnage le plus en vue après la mort de Mazarin ? Et qui selon Colbert, d'abord modeste et subalterne, s'efforçait non seulement de le supplanter, mais de le surpasser en puissance et en crédit ? On ne pouvait s'y tromper en 1663. Fouquet se tenait peu auparavant au premier plan de la scène politique et s'entourait en grand seigneur d'une cour fastueuse ? Jaloux de la succession, Colbert accaparait progressivement les charges et les honneurs, s'assurait un immense pouvoir qu'il exerçait avec un despotisme intransigeant. Ayant acquis des 1657 la baronnie de Seignelay, une des plus vastes du comte d'Auxerre, il s'employait à restaurer « son » château, à endiguer « sa » rivière, à peupler « ses » bois », à restaurer « ses » fours, à régir « ses » habitants, et même à rétablir « ses » fourches patibulaires. Il ne cessait d'étendre ses domaines, de rehausser son train de maison, de s'enrichir au point de se constituer une fortune très supérieure à celle de Fouquet : ce qui ne l'empêchait pas d'accabler le surintendant pour son luxe et le scandale de ses profits. L'exemple le hantait, comme aussi celui de Mazarin dont il avait accru l'immense fortune en commençant la sienne.il voulait.... des collections somptueuses de tableaux, sculptures, tapisseries, vaisselles, bijoux, et par des voix un peu impératives, une bibliothèque sans commune mesure avec celle de Vaux. Le double grief d'ambition et d'insatiable cupidité deviendra l'un des thèmes essentiels des pamphlets de poésies satiriques, d'une violence extrême, qui bientôt iront se multipliant.....Et des témoins plus retenus constateront..... « Sa fortune s'élève fort, et il est le maître, faisant tout ce qu'il veut.... »

Durant l'instruction du procès, les partisans de Fouquet pouvaient s'indigner de cette ambition qui jetait alors le masque et commençait à s'affirmer au grand jour. Telle était bien, pour eux, la grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf....

C'est la conclusion de La Fontaine, à la lumière d'Esopé

« ...la chétive pécure
S'enfla si bien qu'elle creva » (v.9-10)

On conçoit maintenant les mordantes ironies : « la petitesse dérisoire de la grenouille. » (Jasinski vol.1. 1965 211-213)

Jasinski maintient aussi que le duc de Chaulnes, ambassadeur de Louis XIV avait douze pages- plus que les princes de sang (Voir v.14. « Tout *marquis* veut avoir des pages »), et que la baronnie de Seignelay était élevée en marquisat. (*Ibid* :214) Donc après « *Le Corbeau et le renard* », qui sermonne de ne pas avertir contre les flatteurs, la fable I,3. suggère la modestie et la prudence. (*Ibid*)

2. Le roi, informé par Mazarin, Colbert et les autres, savait très bien que Fouquet volait de l'argent du Trésor, présentait de faux bilans et voulait le tromper. Après la mort de Mazarin, Louis XIV laisse Fouquet croire que tout était en ordre, mais il complotait avec Colbert et ses Ministres pour trouver la bonne occasion pour se débarrasser de lui. Fouquet faisait mine d'obéir au monarque tout en trichant. Il faisait une cour persistante à la maîtresse royale, notamment Mlle de la Vallière. Jusqu'alors, en plus de ses tromperies et de ses larcins, ses bévues culminaient dans une haute trahison ; avant la mort de Mazarin, il a découvert la possibilité d'une dénonciation. Effrayé, il décide de trouver un refuge sûr au cas où il serait arrêté, alors il achète Belle Isle, une île fortifiée. Mais, ce qui enragea le roi hors de mesure, c'est d'abord le fait que Fouquet tente d'acheter les faveurs de Mlle. de la Vallière, (avec l'argent du Trésor), puis essaie de la détourner du lit royal; finalement le surintendant humilie la pauvre dame en disant sa liaison (soi-disant secrète) qui faisait partie des commérages courants de la Cour.

Colbert fit un plan au moment où la fête de Vaux se préparait. Haineux, Louis XIV s'y rend et voit, en plus de toute cette opulence (qui devrait lui appartenir), un portrait de sa maîtresse, Mlle de la Vallière, installé dans l'appartement privé du surintendant. Colbert a la malchance de percevoir ses armes, les couleuvres, à côté de la propre devise de Fouquet « Quo non ascendam ? »-tout cela ne faisait qu'empirer le cas du surintendant. (Orioux 1976 : 183-186)

3. « De Gaulle était revenu de Colombey pour présider le Conseil des ministres du mercredi : Une panne de taxiphone interrompit les communications et donc fit échouer le matin même un premier attentat contre lui. A la fin de l'après-midi, sa journée politique terminée, le président s'apprêtait à repartir pour Colombey-Les-Deux-Eglises et un avion l'attendait à Villacoublay :

A 19h55, au bout du jardin de l'Elysée, la grille du Coq s'ouvre devant deux voitures noires. Dans la première, le général a pris place à l'arrière, à droite ; auprès de lui, Madame De Gaulle. A côté du chauffeur, le Colonel de Boissieu, gendre du général. Dans la deuxième voiture, des policiers et un médecin militaire.

Avenue de Marigny, deux gardes motocyclistes, qui attendaient le cortège, démarrent et ferment la marche. Sur les instructions que vient de donner le colonel de Boissieu, on se rend à Villacoublay par l'« itinéraire no 2 », qui passe par le Boulevard des Invalides, l'avenue du Maine, la porte de Châtillon. Cette incertitude sur l'itinéraire, maintenue jusqu'à la dernière minute, est la seule mesure de sécurité que supporte le général.

Tandis que les deux voitures, après avoir franchi le pont Alexandre-III, roule vers l'esplanade, un « scootériste », qui les suivait depuis les Champs-élysées, bifurque vers la gare des Invalides, met pied à terre et se précipite vers une cabine téléphonique. C'est un agent de liaison chargé de prévenir le Colonel Bastien-Thiry,

chef du complot, que le cortège a quitté l'Élysée pour gagner Villacoublay par l'itinéraire le plus direct.

Ancien élève de Polytechnique, le Colonel Bastien-Thiry a déjà organisé six attentats contre le Général De Gaulle et il s'étonnera, devant le juge, de n'en voir figurer qu'un seul à son dossier. Il a préparé sa septième et dernière tentative avec beaucoup de soin. Il connaît les différents chemins par lesquels les voitures officielles, qu'il fait épier depuis des mois, vont à Villacoublay ou en reviennent. Les moindres phases de l'opération ont été décomposées, étudiées, répétées pendant des semaines. Sûr de n'avoir rien laissé au hasard, le colonel alerte à son tour par téléphone les douze hommes de son commando, réunis dans une chambre de Meudon, et qui dégringolent aussitôt l'escalier pour rejoindre leur poste.

A 20h10, les deux voitures traversent rapidement la place Denfert-Rochereau, et elles ont à peine atteint les portes de Paris que l'embuscade est déjà tendue au Petit-Clamart : avenue de la Libération, deux mitrailleurs d'élite (des légionnaires hongrois désœuvrés depuis la fin de la guerre d'Algérie) dans une voiture de livraison jaune, d'autres tireurs dans une voiture rangée un peu plus loin, à l'angle d'une rue, et quelques véhicules de repli aux alentours. La circulation est faible, il y a fort peu de monde dans les rues. A l'entrée de l'avenue de la Libération, le chauffeur de la voiture d'escorte remarque, sans y prêter autrement attention, un passant qui déploie bizarrement son journal au-dessus de sa tête, comme pour se protéger de la pluie : c'est le colonel qui donne à ses hommes, postés à deux cents mètres de là, le signal d'attaque. Ils doivent, en principe, ouvrir le feu aussitôt. Le tir tendu, de face, doit être meurtrier. Mais le colonel, trahi le matin par un taxiphone, allait l'être le soir par un calendrier. Il avait en effet pris soin de noter l'heure du coucher du soleil, afin de donner le signal du feu avec son journal déployé, si l'attentat avait lieu avant le crépuscule, ou avec les phares de sa voiture, s'il avait lieu après. Mais il avait, par mégarde, consulté un calendrier de l'année précédente, qui présentait avec celui du jour un décalage de douze minutes, de sorte qu'il se trouve encore au bord du trottoir, et non à son volant, lorsque les voitures officielles surgissent devant lui entre chien et loup.

A l'autre bout de l'avenue, les tireurs d'élite distinguent mal les gestes du colonel, qui doit répéter son signal. Mais dans l'intervalle les voitures ont gagné du terrain, le tir « axial », désaxé, perd de son efficacité ; les chauffeurs accélèrent, et De Gaulle et les siens passent sans dommage à travers la fusillade, poursuivis par une voiture qui lâche prise après quelques centaines de mètres. A l'arrière, l'un des deux motocyclistes de l'escorte vacille sur sa machine, mais ne tombe pas ; deux balles ont frappé le haut de son casque.

Cent quarante balles ont été tirées sur le cortège ; quatorze projectiles de fusil mitrailleur ont atteint la voiture présidentielle. Personne n'est blessé.

Un mois plus tard, tous les auteurs de l'attentat étaient arrêtés. Au procès, la défense invoqua le salut de l'Occident chrétien et la théologie du « tyrannicide » : il s'était trouvé un prêtre, paraît-il, pour consacrer l'argument. Des condamnations à mort furent prononcées, mais le chef du complot refusa de signer son recours. Il fut exécuté. Les amis du général pensèrent que la tentative n'avait mis en danger que sa seule personne, et non l'Etat, le condamné fut tout de même gracié, malgré son refus..

Si j'ai donné le détail de ce fait divers, c'est que l'attentat politique a été une activité florissante pendant le premier septennat du général. Il est impossible de dire à combien d'attentats il a échappé. On en a dénombré officiellement neuf, je crois,

mais il en fut préparé beaucoup plus, que divers imprévus firent manquer, comme les six premiers rendez-vous du colonel. C'est ainsi que le Petit Clamart eut une conséquence inattendue sur la vie nationale : c'est après cet attentat que De Gaulle, sur l'insistance de ses plus proches conseillers, préoccupés de décourager l'opposition armée, prit la décision de proposer aux Français d'élire désormais leur président au suffrage universel. Les balles qui ne l'avaient pas frappé avaient fait pivoter la constitution. » (Frossard : 1975 221-225)

University of Cape Town

3.2. « *Le rat de ville et le rat des champs* » I, 9 par Jean de La Fontaine et « *Les joies de la nature* » par Jean Dutourd
 « *Le rat de ville et le rat des champs* » I, 9
 Analyse sommaire

La fable commence par l'invitation courtoise du rat de ville au rat des champs à des restes d'un repas très fin ¹⁵⁷:

« Autrefois le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'*ortolans* » (v1.-4.)

Le confort partout est évident :

« Sur un *tapis de Turquie*
 Le couvert se trouva mis.
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis

Le régal fut fort honnête :
 Rien ne manquoit au festin. » (v.5-10)

Mais avec un « *bruit* » mystérieux qui se fait entendre, le rat des champs veut se retirer des « *festins de roi* » et invite son ami à dîner chez lui le lendemain car :

«rien ne vient m'interrompre :
 Je mange tout a loisir. » (v.25-26)

Bien que le rat de ville voulait bien continuer :

« *Achevons tout notre rô*t » (v.20)

Mais en partant, le rat des champs signale sa peur :

« Adieu donc. Fi du plaisir
 Que la crainte peut corrompre ! » (v.27-28)

Comme dit Jasinski :

¹⁵⁷ Le thème de cette fable a été maintes fois repris par, entre autres, Horace, qui donnait plus de détails. La Fontaine préfère la brièveté. (Jasinski 1965 : 241-242)

« Le rat des champs opte....pour la liberté ; mais outre la sécurité, il trouve dans la solitude une simplicité qui ne va pas sans douceur. C'est le mieux nourri qui court des risques » (Jasinski 1965 : 240)

Le geste verbal pèse les options des deux rats et balance en faveur de celui des champs. La disposition mentale est de faire une caricature et d'ironiser sur le sort des dépendants qui paient trop cher leur protection. Le but est de se libérer de toute fausse idée de confort et de faire face à la réalité telle qu'elle est.

Milieu sociopolitique de la fable

Comme le rat des villes ne mangeait que les restes d'un dîner exquis, il représente quelqu'un comme un serviteur, un valet, ou un écrivain inscrit sur la liste des pensionnés, qui, comme Jasinski dit :

«... croient désormais pouvoir vivre dans l'opulence et n'en courent que plus de périls. Avec des maîtres tyranniques, les valets sont les premiers exposés.....La liberté ne s'obtient pas sans renoncements.....l'objectif premier....est de rester son propre maître, non sans choix courageux, au prix des sacrifices nécessaires. »

On pourrait penser que le rat de ville était quelqu'un comme La Fontaine. Ancien protégé de Fouquet, il lui démontra son dévouement et sa gratitude en écrivant une plainte anonyme « *Aux Nymphes de Vaux* » pour laquelle il reçut une amende de Colbert. La Fontaine était un genre de rat de ville mais qui, après son exil à Limoges, trouva un autre soutien et donc se transforma, aussi, en un mélange des deux rats qui va d'un soutien à un autre.

Toutefois, ses fables défendent Fouquet en utilisant les historiettes d'enfants et la dédicace au Dauphin comme camouflage pour évoquer la sympathie du lecteur pour la victime, (c'est-à-dire Fouquet). Cependant ce n'était pas le cas de Pellisson, son ami, fort probablement le vrai 'rat de ville', qui fut exposé à de lourds châtements. Lui aussi, protégé de Fouquet, Pellisson prouva sa fidélité en écrivant une défense qui lui coûta cinq ans de prison. Ensuite il devint de nouveau un 'rat de ville' en s'alliant au roi et en devenant son ami.

3.2.1. *Les joies de la nature*

Basée sur la fable « *Le rat des villes et le rat des champs* » (Fable IX Livre I), le conte satirique « *Les joies de la nature* » raconte l'histoire d'un rat Parisien gâté et sophistiqué, qui finalement accepte l'invitation de séjourner avec son ami le rat des champs, mais qui, dès son arrivée, ne peut tolérer les rustiques inconvénients de la campagne.

3.2.1.1. Le matérialisme technologique

Le quotidien des plus aisés, s'alimentant du progrès technologique, apparaît au début du deuxième alinéa :

« Il vivait dans un bel immeuble moderne de l'avenue Foch, doté de tout le confort : *chauffage central, eau courante chaude et froide, vide-ordures, ascenseur, télévision, etc.*, et il faut avouer qu'il menait une existence fort heureuse. »

La vie bourgeoise citadine et confortable, si importante dans le monde matérialiste, plaît particulièrement au Parisien. Non seulement, le propriétaire, « *un homme de lettres célibataire* », avait un appartement « *somptueux* », mais il éprouvait une aversion « *pour les animaux, de sorte qu'on ne risquait pas de rencontrer de chat ou de chien* », et en outre, n'ayant pas de compagne, laissait le rat de ville « *aussi tranquille qu'on peut le désirer* ». La sécurité, question si courante dans la vie moderne partout dans le monde, où rôdent les criminels et les opportunistes, fait une vie idéale pour notre rat, car il peut se nourrir à sa faim sans aucun inconvénient :

« Le matin, lorsqu'il s'aventurait dans la cuisine pour faire ses provisions du jour, *point de créature à longs cheveux juchée sur une chaise et poussant des cris à sa vue, mais un honnête valet de chambre, placidement occupé à cirer les chaussures, et derrière le dos duquel on pouvait se livrer à toutes les excentricités.* »

En plus des agencements si convenables du locataire de ce bel appartement, le rat Parisien avait aussi installé son petit coin avec goût :

« ...il s'était arrangé trois pièces charmantes, à sa mesure, pleines de jolies choses brocantées ici et là : meubles de poupée, soldats de plomb, vignettes collées au mur, napperon de dentelle par terre en guise de tapis et jusqu'à un garde-manger miniature où il conservait son fromage. »

Toutes ces commodités décrites, sont typiques du milieu social du XXe siècle friand de perfectionnements technologiques. Notons que le rat de ville de La Fontaine avait « *un tapis de Turquie* » et que le repas offert fut « *des reliefs d'ortolans* » indiquant le goût raffiné de ce rat, source du mode de vie du personnage de Dutourd. La délicatesse du décor et des goûts du rat de ville rappellent le désir de l'homme de se créer un paradis terrestre. Ce qui cause beaucoup d'inégalités et de disputes parmi les sociétés et les Etats.

L'attachement du rat de Dutourd à sa petite vie tranquille et luxueuse apparaît dans ses atermoiements à accepter l'invitation du rat des champs et dans son comportement pendant son voyage et son séjour.

3.2.1.2 Culture ou classe sociale ?

Le rat des champs de Dutourd, si rustique, bienveillant, généreux, à l'opposé de son ancêtre de La Fontaine, invite le rat de ville à venir chez lui, en chantant les louanges de la nature :

« Dans ses lettres, le rat des champs faisait des descriptions idylliques de sa campagne : *bon air, silence, joies simples, nourriture saine*, etc. Il parlait de sa famille, qui était si *bien portante et si naïve*. Le matin, on avait *du lait frais de la ferme, du pain bis, du beurre salé* ; aux repas, *toutes sortes de viandes et de légumes*. Le mardi soir, l'Amicale des Mulots et l'Association Régionale des Campagnols donnaient un bal, où l'on rencontrait les plus gentilles souris de la région. A la longue, le rat de ville se laissa tenter. »

La délicatesse physique et mentale, de quelqu'un habitué au confort d'une vie aisée et tranquille, est visible dans la fatigue du rat de ville, après un voyage qui ne dure que deux heures et par sa réaction devant les « *expansions campagnardes* » de la famille du rat des champs qui « *le mirent de mauvaise humeur* ».

Différent de son ancêtre, nerveux au moindre bruit, le coriace rat des champs de Dutourd se trouve très confortable dans sa campagne, qu'il décrit en termes idylliques. Habitué à un appartement huppé, le rat de ville doit forcément séjourner dans « *un trou dans le mur de plâtre d'une grange* ».

La perception du rat des champs, de son mode de vie, est en désaccord avec celui de son ami, car, à l'arrivée du citadin, le ton du texte change de positif en négatif: « *le bon air* » décrit par le rat des champs « *empestait* » pour le rat de ville et il y avait « *des courants d'air, de l'humidité...* ». La « *famille bien portante et naïve* », d'après la lettre du campagnard, vit dans « *une promiscuité insupportable* » et voilà que les

« *petits se chamaillaient, l'épouse du rat des champs criait encore plus fort qu'eux pour les faire taire et distribuait des taloches* ».

Leurs perceptions gastronomiques se contredisent également : le « *lait frais* », le « *pain bis* », le « *beurre salé* », « *toutes sortes de viandes et de légumes* » sont remplacés par le lard « *horriblement rance, plein de terre et tout grouillant d'asticots* ». La déception à peine voilée du rat de ville s'explique :

« Nonobstant, comme il était bien élevé, il en grignota un peu du bout des dents, avec des nausées. »

Le rat des champs ne cherche qu'à remplir le creux de son estomac. Il encourage son ami à manger plus de lard :

« - Ah ! ces Parisiens, disait l'autre en bâfrant, ça n'a pas d'appétit. Mange donc »

Mais quand surviennent les chats errants : « *les miaulements et les crachotements* » des « *trois monstres qui grattaient près du trou* » et qu'on « *voyait leurs prunelles enflammées et leurs terrifiantes moustaches* », c'est le comble et le citadin commence à rouspéter :

« -Mais c'est plein de chats, ici ! »

Contrairement à son ancêtre dans la fable de La Fontaine, le rat des champs de Dutourd méprise la peur des chats :

« -Bah ! ce sont les petits inconvénients de la campagne ! expliqua son hôte. Mais la vie y est si saine ! »

La sincérité du campagnard ne fait aucun doute, car toute sa perception de la vie rustique est reflétée par son contentement. Ce qu'il appelle « les petits inconvénients » est plus que le rat de ville ne peut endurer, la sécurité étant si importante pour lui. Il décide de rentrer:

« Merci beaucoup, dit le rat de ville. Je trouve la vie plus saine à Paris. J'ai assez ri. Je reprends le train ce soir. »

Dans « *Les joies de la nature* », la perception des deux rats reflète la divergence sociale et culturelle. Leurs situations respectives peuvent se comparer à celle des mondes développés par opposition à celle des pays du Tiers-Monde. Au modernisme face au traditionalisme. Mais chacun défend son mode de vie par lâcheté ou par fierté.

3.2.1.3. La cause féministe

La cause féministe, si courante dans la culture occidentale pendant les années 60, ressort dans la rébellion de la femme du rat des champs en ce qui concerne le travail du ménage :

« Qu'est-ce que tu nous as préparé, ma bonne amie ? dit le rat des champs d'un ton gourmand. -Si tu crois que j'ai le temps de penser à la cuisine ! dit l'épouse. »

Le fait que les médias se réfèrent constamment au problème, dans les pays où le droit des femmes est bafoué et où il y a des situations à redresser, démontre que la cause féministe est toujours d'actualité.

3.2.1.4. Le milieu sociopolitique

Outre le fait que Paris soit le siège du Parlement, c'est-à-dire du Sénat et de l'Assemblée Nationale, il se trouve qu'il y a une sorte de séparation séculaire entre les Parisiens et les provinciaux. :

« Il existe bien, dans cette nation, deux peuples : les Parisiens irréductibles et les Provinciaux intransigeants. Ce sont des êtres extrêmement différents, à ce détail près qu'il s'agit du même genre d'individus. »¹⁵⁸

Dutourd, donc, exploite non seulement cette dissociation, mais il introduit aussi, dans sa satire, une gamme d'éléments politiques d'importance sociale.

A la fin des années quarante, Charles De Gaulle, le célèbre homme d'Etat discuté dans « *L'hexagone aux grenouilles* » qui venait à l'époque de se retirer de la vie

¹⁵⁸ Schifres : 1990 1

publique en tant que sous-secrétaire d'état à la Défense Nationale, habitait sa propriété de Colombey-les-deux-églises. Il avait toutefois un pied à terre à l'Hôtel Lapérouse à Paris.¹⁵⁹ Il était donc Parisien tout comme le rat de ville de notre histoire.

A l'époque de la guerre d'Algérie, des politiciens oeuvraient pour le retour de De Gaulle comme président de la République. En cet été 1958, la France était, à bien des égards, dans la même situation que la Russie au début du siècle. Des hommes de différentes appartenances politiques étaient convaincus que le régime allait à la catastrophe et préparaient une révolution. Conservateurs, Poujadistes, chefs des Associations des Anciens Combattants, étaient en coalition avec des généraux tels que Cogne, qui avait défendu Dien Bien Phu, ou Chassin, qui avait déjà participé aux intrigues algériennes et voulait un Comité de Salut Public sous les ordres de Bidault ou de Soustelle. Le Maréchal Juin et le Général Koenig n'étaient pas contre une certaine forme de régime militaire. Les « Ultras », comme étaient désignés les colons extrémistes, envisageaient une partition, en fondant une république blanche autonome dans les provinces d'Oran et d'Alger.¹⁶⁰

Vieux résistants, bourgeois mécontents qui avaient voté pour Poujade, anciens Vichystes qui avaient donné leur appui à De Gaulle quand il s'en est pris aux communistes, aventuriers ne craignant pas la guerre civile, commencèrent à se rencontrer et à parler de De Gaulle comme le sauveur de la nation.¹⁶¹

Sous la présidence de René Coty, et après la démission de Gaillard, Delbecque avait formé un comité de Vigilance à Alger. Les plus importants collaborateurs étaient Alain de Serigny, chef des colons riches : un mouvement fasciste de mille sept cents membres dirigé par Robert Marte ; les Poujadistes à la tête desquels était le docteur Bernard Lefebvre ; les syndicats des étudiants et des écoliers menés par Pierre Lagailarde et les Associations des ex-militaires sous la direction d'Alexandre Sanguinetti. Le but du comité était, selon toute évidence, de s'assurer qu'un gouvernement engagé à la cause de l'Algérie Française soit formé à Paris et, à défaut de déclarer l'Algérie indépendante. Delbecque entama une campagne pour que De

¹⁵⁹ Crawley : 1969 294

¹⁶⁰ *Ibid* : 330

¹⁶¹ *Ibid* : 332

Gaule s'engage, une fois de plus, dans ce qui deviendra une mêlée complexe de manoeuvres.¹⁶²

L'armée, ayant à sa tête le Général Salan, le commandant en chef en Algérie, entra en scène officiellement, le 10 mai. Un télégramme, signé par les Généraux Salan, Allard, Massu et Jouhaud et envoyé au Général Ely, chef d'état-major, pour être transmis au président de la république, déclarait que l'armée en Algérie considérait comme un outrage l'abandon des loyaux ressortissants français et musulmans et que c'était impossible de prévoir « *leur réaction de désespoir* ». ¹⁶³

Le Comité de Salut Public avait étendu son autorité à travers tout le pays, y compris le Sahara. Un comité nouveau et agrandi, sous la présidence paritaire de Massu et Cid Cara, un musulman qui avait été Secrétaire d'Etat dans le gouvernement de Félix Gaillard, publia une déclaration indiquant qu'il était arrivé à unir dix millions de Français en Algérie, demandant un gouvernement sous la direction du Général De Gaulle, afin de préserver l'unité entre les peuples de la République Française et de l'Union Française. Cela déclencha ce que Soustelle appela la « révolution humaine » pour unifier tous les Français sous De Gaulle. ¹⁶⁴ Ces appels à l'intervention de Paris, nous rappellent les constantes invitations du rat des champs à son ami le rat de ville et l'union de la communauté française en Afrique du Nord, la famille campagnarde saine et conviviale, malgré les dangers qui l'entouraient.

De Gaulle, finalement partit pour Algérie aussitôt qu'il redevint chef du Gouvernement. ¹⁶⁵ Dans ses discours, précédant sa nomination, le grand homme ménagea assez bien la chèvre et le chou pour satisfaire toutes les parties concernées. Au Caire, les Arabes (qui voulaient l'indépendance) attendirent anxieusement pour savoir s'il allait se mettre du côté de l'armée et des colons. Bien que De Gaulle crut que l'indépendance devait finalement arriver, il espéra qu'elle serait reconnue comme un présent de la France, renforçant les liens entre les deux pays, plutôt que de les

¹⁶² *Ibid* : 334

¹⁶³ *Ibid* : 335

¹⁶⁴ *Ibid* : 344)

¹⁶⁵ *Ibid* : 354

rompre. Côte à côte avec les partisans du F.L.N., les gens se ruèrent pour assister à l'arrivée de De Gaulle. ¹⁶⁶

Il eut une réception tumultueuse. Il y avait une foule dans les rues et les gens brandissaient les drapeaux tricolores, criant « *Vive De Gaulle* », « *Algérie Française* » et « *Vive Soustelle* ». Face à des hommes de toutes classes sociales, se mêlant aux représentants traditionnels du pouvoir civique, tels que les membres du clergé, le maire etc.; le Comité de Salut Public orchestré par Massu qui demandait une révolution ; Soustelle et Salan qui affirmaient que dix millions de personnes voulaient rester français, De Gaulle annonça, aux cris de « *Algérie Française* » qu'il ouvrirait la voie à la fraternité : il réussit à s'adresser à la foule en termes universellement acceptables. Le jeu en valait la chandelle, d'autant plus qu'à son retour à Paris, il y eut de nouveaux développements. ¹⁶⁷

Le 14 juillet à Paris, De Gaulle nomma Soustelle pour remplacer Malraux au Ministère de l'Information. Il acheva son flirt avec l'armée en donnant à Salan la Médaille Militaire, en faisant de Dulac le principal collaborateur de Salan, en élevant le Général Massu au grade de Général d'Armée (cinq étoiles) et en désignant les Généraux Jouhaud et Challe à des postes honorifiques.. A part les généraux rebelles et les parachutistes, plusieurs milliers de soldats musulmans prirent part au défilé des Champs Elysée. Des dignitaires musulmans firent des discours en faveur de l'intégration. ¹⁶⁸

On peut faire le parallèle entre le désordre social qui régnait à l'époque en Algérie et le milieu du rat des champs. Celui-ci pourrait être la représentation grotesque de nombreux acteurs de la politique algérienne, à commencer par les Généraux français, qui firent appel à la puissance « civilisatrice » symbolisée par Paris. De Gaulle serait alors le rat de ville par excellence : le distingué visiteur, sorti tout droit du huitième arrondissement de la capitale française. Il ouvrit la voie à la fraternité, bien que nous sachions aujourd'hui qu'elle ne dura pas longtemps.

¹⁶⁶ *Ibid* : 356

¹⁶⁷ *Ibid*

¹⁶⁸ *Ibid* : 360

3.2.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

Dans les deux œuvres, on peut parler de la question de dépendance économique dans ses formes différentes. Les artistes, poètes, chantres et technocrates qui chantent les éloges du pouvoir existent depuis l'antiquité, mais aujourd'hui, comme dit Dutourd, nous avons la télévision, la radio et les journaux qui sont entièrement aux mains de l'Etat. Ainsi l'Etat peut faire ses sondages de l'opinion publique¹⁶⁹ pour tâter le terrain démographique. Les médias sont le support idéal pour propager leurs idées et leurs suggestions aux masses, pour les former et diriger pour servir leurs desseins. Dutourd fait la comparaison entre 'l'étatisme' de Louis XIV contre les nobles et le pouvoir exercé par les gouvernements du XXe siècle par le moyen des médias. Avec les prête-noms dont parlait Austry, il y a encore plus de contrôle par le pouvoir, car camouflés, ils peuvent s'intégrer dans toutes les circonstances de la vie, mais, bien sûr de façon subtile, autrement l'objectif ne serait pas atteint.

Un autre aspect relatif à la satire de Dutourd est la question de la dépendance du tiers monde (rat des champs) sur le premier monde (rat de ville). Les partisans de l'Algérie –France (rat des champs) voulait le confort qu'offrait la mère patrie protectrice, mais les métropolitains (rat de ville) voulaient se débarrasser de ce lourd fardeau de colonie avec ses guerres et ses disputes interminables.

Nous avons les anciennes colonies africaines par exemple (les rats des champs) qui cherchent toujours à se plaindre des vieilles histoires d'esclavage et d'exploitation coloniale du premier monde, avec le but d'améliorer leur situation économique et matérielle, de susciter des fonds monétaires, et de contrebalancer leur déficit pour résoudre leurs problèmes de mauvaise gestion. Et comme le Rat des Champs de Dutourd, ces anciennes colonies chantent la beauté de leur indépendance (voir la publicité du rat des champs de la campagne dans ses lettres au rat des villes) et quand ils demandent des séjours dans leur pays (souvent soulevé par les guerres civiles, les

¹⁶⁹ Les gens peuvent simplement téléphoner pour participer aux discussions à la radio et à la télévision et par là fournir un réseau d'opinion publique sur toutes sortes de questions et de problèmes.

génocides inter tribaux, les maladies et les famines¹⁷⁰), c'est surtout pour leur propre bénéfice.¹⁷¹

Au temps de Louis XIV, la colonisation venait de commencer (Voir la Chronologie). Le problème du Roi était d'empêcher son pouvoir de s'effriter dans les mains des princes jaloux et guerriers (Voir la Fronde). Les problèmes de colonisation que De Gaulle devait résoudre, n'étaient pas sur la même échelle que celles de Louis XIV, parce que le pouvoir de l'Etatisme du monarque, selon Dutourd, était d'agrandir les territoires français tout en gardant l'Etat intacte. De Gaulle, lui, cherchait la paix seulement en Métropole pour le bénéfice des Français et ne voulait pas de département difficiles à maintenir avec des étrangers (comme les Arabes) rebelles et pro- indépendants. .

3.2.3 La relation entre la satire de Dutourd et la fable de La Fontaine.

3.2.3.1. Similarités.

1. Les deux oeuvres ont pour personnages principaux le rat de ville et le rat des champs.
2. Chez La Fontaine, comme chez Dutourd, un rat rend visite à l'autre.

Ces similarités ne laissent aucun doute dans l'esprit du lecteur à propos de la source littéraire. Les Français et les francophones ayant une éducation de base, devraient normalement et aisément pouvoir faire le lien entre les deux œuvres.

3.2.3.2. Les additions.

1. À l'inverse de La Fontaine, Dutourd décrit en détail les habitats des deux rats.
2. La personnalité du rat de ville est plus définie chez Dutourd.
3. Dans « *Les joies de la nature* », la famille du rat des champs occupe une place importante et elle est nombreuse.

¹⁷⁰ Comme le danger du chat dans « *Les joies de la nature* »

¹⁷¹ Le séjour consisterait à solliciter des investissements, comme la fondement des compagnies créatrices de l'emploi, les donations pour faire flotter leur budget monétaire souvent en loques, comme indique l'état dégoûtant du fromage rempli d'asticots..

4. Le bruit qu'entendaient les rats, dans la fable, pouvait avoir d'innombrables sources, bien que la plus probable soit l'activité humaine. Mais dans la satire, il est bien défini : c'est un gros chat errant qui essaie de pénétrer dans le gîte.

5. L'œuvre de Dutourd est plus volumineuse : environ cinq pages contre une seule chez La Fontaine.

Les altérations et additions effectuées par Dutourd modernisent l'œuvre, surtout dans la description de l'appartement urbain. A la campagne, tout ce qu'il y a de moderne, c'est le train. Et, à la fatigue du rat de la ville arrivé à sa destination, on s'aperçoit que ce moyen de locomotion n'est pas des plus confortables.

3. 2.3.3 Le monde inversé

1. Dans la fable, le rat des champs rend visite au rat de ville. Dans la satire, le visiteur est le rat de ville.

2. Dans « *Les joies de la nature* », le rat de ville quitte tôt la campagne pour retourner à la vie urbaine. Par contre, c'est le rat des champs, dans la fable, qui ne peut supporter le milieu d'une grande ville.

3. Dans la fable, la ville est un lieu troublant : les bruits y sont étranges. Dans la satire, c'est la campagne qui est dénigrée : elle est non seulement menaçante, mais aussi malsaine et ennuyeuse.

La Fontaine, le campagnard, et Dutourd, le citadin, nous font part de leurs préférences géographiques, par leurs écrits. Mais, mises à part les considérations politiques et économiques, peut-on facilement quitter son pays, ses amis, ses parents son emploi etc. ? En somme, l'aventure est une expérience plus troublante qu'encourageante. Mais il y en a qui s'en amusent !

3.2.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *Les joies de la nature* »

3.2.4.1. La disposition mentale.

Les thèmes de matérialisme, de classes sociales et de cultures différentes forment l'essentiel de la disposition mentale de l'œuvre. A l'instar des rats de La Fontaine, les deux rats doivent se séparer, mais c'est le rat de ville de Dutourd qui ne peut tolérer

l'hospitalité de son ami. La campagne pour lui n'est ni saine, ni tranquille. Il se sent beaucoup plus à l'aise dans son appartement parisien, environnement propre, ordonné, où règnent la sécurité et le confort, et où l'on déguste de bonnes choses. En opposition à son hôte qui semble surmonter n'importe quelle situation, il fait partie de l'espèce fragilisée des citadins. Mais les deux rats campent sur leurs positions : la fierté de l'un c'est d'être un individu civilisé et celle de l'autre de pouvoir vivre dans un environnement insupportable à bien des gens.

Cette œuvre, plutôt comique, nous fait prendre conscience des dissensions propres à notre condition humaine. Par contraste avec celle du rat des champs, la situation du rat de ville semble tout à fait idyllique. Nul besoin pour lui de bûcher ou de défendre vigoureusement ses intérêts. Comme le jeune homme riche de l'Évangile, il a beaucoup à perdre. Il ne tient pas à prolonger son séjour à la campagne. À l'inverse de la fable de La Fontaine, c'est lui, le rat de ville, et non le rat des champs, qui ne peut supporter la vie de l'autre.

3.2.4.1. 2. La disposition mentale et l'ironie

L'élément comique du récit est représenté par le rat de ville, très regardant quant à tout ce qui diffère de son mode de vie douillet et sophistiqué, et se trouvant, somme toute, dans une situation qui semblerait normale à la plupart des rats : celle de vivre dans un trou puant, menacé par de gros chats vicieux, et trouvant ça et là quelques morceaux de nourriture généralement avariée. Néanmoins, le lecteur moyen, menant la vie d'un citadin éduqué, au tournant du troisième millénaire, peut très bien sympathiser avec lui.

Les variations de nos perceptions dépendent de nos expériences, les alternatives de Dutourd et de La Fontaine, nous donnant un choix de points de vue. Sans apologue, aucune leçon claire ne fut donnée, nous laissant à nos déductions, basées sur l'histoire qui suggère deux rats heureux dans leurs mondes séparés.

3.2.4.1.3. La disposition mentale et la satire

Dutourd ajuste la fable à notre temps. Le rat de ville est un peu dans la situation d'un chef d'Etat aujourd'hui. Sous prétexte de sécurité, il écourte son séjour à la campagne.

Les citadins comprendront la décision du rat de ville, de retourner chez lui aussi vite que possible. A moins de posséder un domaine prospère, que ce soit en France ou en Afrique du Nord, la vie loin des grandes villes n'est pas très confortable.

3. 2.4.2. Le but

L'auteur dramatise la différence entre la vie citadine et la vie campagnarde, entre la capitale et la province. Il pourrait nous faire prendre davantage conscience des problèmes tels que la décentralisation, ou l'implantation d'une entreprise à l'étranger, ou faire allusion aux relations Nord-Sud : quoi qu'il en soit, l'œuvre cadre bien avec le conflit algérien des années soixante.

3.2.4.3. Le geste verbal

Le geste verbal démontre l'action partant de la mise en scène avec :

« Depuis longtemps, le rat des champs invitait le rat de ville à venir quelques jours chez lui à la campagne ; *mais* le rat de ville se faisait tirer l'oreille. »

La différence entre les deux rats, sujet de toute l'œuvre et de l'action, est reflétée dans le placement judicieux du mot « *mais* » au commencement et vers la fin de l'œuvre :

« *Mais* c'est plein de chats ici ! »

Les paroles du rat de ville terminent l'histoire :

« Je reprends le train ce soir. »

Le geste verbal consiste à exposer l'intrigue narrative : il s'agit notamment d'en déduire si les deux rats peuvent ou non vivre ensemble. Nous sentons, d'après l'évidence donnée plus haut, que la co-habitation n'est pas possible. Surtout parce que leur éducation et leur mode de vie sont si différents. Il est encore ici question de l'opposition entre les privilégiés et les désavantagés, bien que l'éducation et la culture entrent aussi en jeu.

Sans se conformer à la forme idéale de la fable, « *Les joies de la nature* », néanmoins, nous donnent à réfléchir sur l'humanité et les problèmes de perception, de classe et de culture; et pour le lecteur du XXe siècle, cette réflexion montre les subtilités du milieu contemporain.

3.3. « *Le Corbeau et le Renard* » I, 2 par Jean de La Fontaine et « *Le prix du gruyère* » par Jean Dutourd

« *Le Corbeau et le Renard* » I, 2

Analyse sommaire

Le tableau de la fable se compose essentiellement d'un arbre qui marque l'élévation. Sur cet arbre se tient le corbeau, dans une position de double avantage par rapport au renard qui est au pied de l'arbre.

a) Il y est "*perché*", c'est-à-dire bien en vue mais inaccessible et

b) "*Il tenoit dans son bec un fromage*"(v.2).-un aliment appétissant et désirable, ayant la couleur de l'or et du soleil, symbolisant la fortune et le pouvoir.

Le fromage forme un tout avec son possesseur qui occupe la plus haute place dans la hiérarchie :

"Il a un pouvoir absolu vis-à-vis du renard" ¹⁷²

En le saluant, le renard l'honore du titre de "Monsieur du Corbeau" et lui dit :

"Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois"(v.6-9)

Le "*Sans mentir*" donne l'illusion à l'interlocuteur qu'on ne lui ment pas, que les propos délicieux qu'il entend sont vrais ; -en somme c'est le langage de la publicité moderne qui flatte les sens du consommateur dans le but de vendre un produit Le renard, lui, maître de la parole utilise son pouvoir de la parole pour manipuler le Corbeau. ¹⁷³ La stratégie de la flatterie visait à influencer la personne flattée, pour la pousser à se transformer et à incarner l'image idéalisée suggérée par la flatterie.

Un défi courtois est lancé au corbeau, un des oiseaux les plus laids : si son ramage est à la hauteur de son plumage, il est proclamé phénix. Le mot "*phénix*" est ambigu, car le phénix, après s'être brûlé lui-même, renaissait de ses cendres. Il peut y avoir là une similitude avec la

¹⁷² L.Marin 1981 :117-126

¹⁷³ Le renard perçoit le corbeau dans une position de pouvoir politique a cause de sa possession (le fromage) qu'il veut saisir.

résurrection du Christ¹⁷⁴ ce qui impliquerait une "crucifixion", mais aussi une leçon dont on pourrait tirer parti, ou alors la perspective de succomber indéfiniment à la vanité. Tandis que le renard tient la parole mais reluque le fromage, (signe de pouvoir), le corbeau tient le fromage mais reluque la parole, (le chant) parce qu'il désire la transformation magique en phénix. (suggestion de la flatterie)¹⁷⁵

Toute la stratégie de la flatterie, prévalante dans la Cour de Louis XIV y constituait un élément essentiel ayant pour but avant tout d'influencer le personnage principal, le Roi Soleil, détenteur de la puissance absolue, afin de devenir lui virtuellement¹⁷⁶

Après que le corbeau eut laissé tomber son fromage en essayant de chanter, le langage du Renard devient condescendant. L'oiseau n'est plus « Monsieur du Corbeau » mais « Mon bon monsieur », presque « mon bonhomme » et il reçoit une leçon payée d'avance de ne pas succomber au discours flatteur :

« Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute : »

Le Maître Renard, en tant que faux flatteur et parasite qui se fait payer la morale qu'il donne à l'avance, représente ceux qui vivent aux dépens des autres en les empiégeant :¹⁷⁷

“Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.”

Le geste verbal crée l'intrigue où se déroule le drame de la flatterie, la disposition mentale présente les caricatures du corbeau et du renard, mais en éloignant le lecteur du renard et en le faisant sympathiser avec le corbeau trompé. Le but est d'avertir les innocents contre le prix de la flatterie, surtout contre la flatterie mensongère.

Le milieu socio politique de la fable

Selon Jaskinski :

¹⁷⁴ L.Marin 1981 :124

¹⁷⁵ Le corbeau désire encore plus de pouvoir.

¹⁷⁶ L.Marin 1981 :117-126

¹⁷⁷ Le renard ne donne le conseil qu'après avoir reçu le fromage.

«La Fontaine fasse ressortir ...les basses flagorneries du renard, son avidité, sa fourberie. Non qu'il justifie le corbeau :Fouquet lui-même admettait ses erreurs... »
178

La glorification du corbeau par le renard est un mensonge, une parodie et une hyperbole. A la Cour la justice (qui exige l'argument et la raison) est supprimée en faveur du puissant et de la force régnante (l'argument ne mène à rien) c'est le plus fort qui gagne, ici le renard. ¹⁷⁹

Il est impératif de noter que non seulement Louis XIV désirait un règne suprême sur l'Etat, mais qu'il exigeait de surcroit le droit divin des rois, de sorte que les images de lui, ¹⁸⁰ soient respectées par tout le monde. Pellisson, son historien, était obligé d'utiliser plusieurs mécanismes subtils en évitant bien sûr, des louanges évidentes. Il devait donner des récits suggestifs qui pouvaient influencer l'imagination du lecteur et lui faire visualiser la grandeur éclatante du monarque. Par conséquent, cette histoire devient forcément celle d'un « roi soleil ». ¹⁸¹ La stratégie élogieuse correspondait aux associations imaginaires du roi absolu et du roi de tous les rois, faisant même partie des exigences monarchiques d'établir la tradition de flatterie si courante parmi les courtisans.

Un exemple de la dictature absolue de Louis XIV est en 1631 l'emprisonnement de Pellisson dans la Bastille pendant 5 ans pour la défense de Fouquet dans ¹⁸² trois *Discours*, ¹ ce qui est l'équivalent, de nos jours, à proclamer son opinion publiquement sur une politique quelconque, chose acceptable en Occident. Cela revient au droit d'avoir une défense, mais dans le cas de Pellisson, son emprisonnement exemplifie le résultat du discours libre au temps de Louis XIV. La parole donc, élogieuse pour les raisons d'accaparement, ou autres, était un atout puissant ou un piège dangereux à l'époque. C'est pourquoi La Fontaine camouflait ses critiques sociales, car il voulait éviter de connaître le même sort que son ami Pellisson.

¹⁷⁸ Jasinski 14

¹⁷⁹ La philosophie de Pascal sur le pouvoir a beaucoup influencé les remarques de Marin rapporte dans cette section Marin 1981: 31

¹⁸⁰ Par exemple sur son sceau, le représentait comme l'hostie représente le Christ pour les catholiques

¹⁸¹ Marin 1981: 68-113

¹⁸² Marin 1981: 53

3.3.1. Le Prix du Gruyère

Cette œuvre tourne principalement autour d'un corbeau d'une intelligence remarquable nommé Georges, qui malheureusement vivait dans un groupe de corbeaux imbéciles. Leur stupidité et manque de compréhension le rendaient très malheureux car il ne pouvait communiquer effectivement avec eux. Sa détresse étant d'autant plus grande que, tous, à part lui-même, ne pensaient qu'à se gaver de nourriture. De plus les autres insistaient pour que, lui Georges, participe à tous leurs nombreux et sérieux gueuletons, même s'il devait se forcer à manger.

Un jour, ils entreprirent une de leurs expéditions alimentaires dans les environs, où ils avaient l'habitude de voler les restes de repas aux gens du pays, laissant Georges en état d'indigestion, avec un morceau de fromage rance pour son goûter. Perché sur sa branche d'arbre, ayant envie de vomir et se plaignant de son sort, il se demandait comment se débarrasser de ce fromage sans éveiller l'attention des autres corbeaux, quand, Lucien le renard, fit son apparition et se mit, d'en bas, à lui déclarer des choses flatteuses.

Une conversation s'ensuivit, pendant laquelle le corbeau saisit sa chance de se plaindre de la gourmandise de ses congénères et du fait qu'ayant l'âme d'un poète, il se sente si éloigné de tous ces idiots fous de nourriture. A ce moment, le renard recommence à flatter Georges, mais l'intelligent corbeau flaira que ce que Lucien veut, c'est le morceau de fromage, qu'il a vu Georges déposer dans le creux d'un tronc d'arbre. Enchanté d'être enfin débarrassé de son fromage et d'entendre les louanges de Lucien, Georges laisse joyeusement tomber le fromage aux pieds du renard, en lui promettant d'être aussi généreux à l'avenir s'il reçoit plus de flatteries.

Lucien, qui à ce point de la conversation en avait assez de l'histoire, ne trouva aucun plaisir à recevoir ce fromage qu'il voulait obtenir par ruse.

3.3.1.1. La nourriture et la gourmandise

Ayant pour élément principal, le morceau de fromage que le renard vole au corbeau dans la fable de La Fontaine, le thème de l'alimentation prime dans la version de Dutourd.

Dans « *Le prix du gruyère* » il n'est pas seulement question d'un morceau de fromage, mais de tout un garde-manger.

« Ce n'étaient que *fromages, souris crevées, mulots, épis de blé ou de maïs, hérissons* (dont la chair est succulente, après qu'on ait écarté les piquants), *saucisses et morceaux de lard* volés dans les saloirs des culs-terreux des environs. »

Les images, les expressions et les synonymes relatifs à la gourmandise, nous transmettent une véritable obsession qui est absolument écœurante pour Georges. Par ailleurs, un simple repas devient toute une cérémonie :

« On ne fait plus de repas comme cela de nos jours. *Ils durent des heures. On se goberge, on gobelotte, on s'en met plein la lampe, on se ressert trente-six fois. Et personne ne prononce un mot. Vous vous croiriez à un office religieux. La boustifaille est sacrée. On sort de là gonflé à éclater, titubant, abruti, avec une seule idée : se coucher et dormir. Quelle horreur !* »

Le morceau de fromage que Lucien désire, n'a pas « l'odeur alléchante » de celui de La Fontaine. Ce fromage est dur, sec et rance. Mais le renard le veut simplement parce qu'il appartient au corbeau et comme l'enfant, qui saisirait un jeu que laisse un autre indifférent, il s'en lasse bien vite.

L'alimentation et la gourmandise, thèmes qui dérivent de la version de La Fontaine, et qui sont d'ailleurs suggérés dans le titre choisi Par Dutourd « *Le prix du gruyère* » font leur réapparition de façon différente.

Le fromage, que le corbeau avait perdu pour avoir chanté pour le renard dans « *Le corbeau et le renard* », était vu comme une sorte de prix, dégageant une senteur appétissante :

« Maître Renard, *par l'odeur alléché,*
Lui tint à peu près ce langage: »

Mais le morceau de gruyère rance dans le récit de Dutourd représente plutôt le bien d'autrui, un objet que convoiterait un cleptomane et non un fin gourmet.

« J'avais envie de vous filouter *ce beau morceau de gruyère* que vous teniez dans votre bec. »

Cependant le prix le plus convoité, c'est bien le morceau de fromage. On semble assister à un tournoi. Mais contrairement au récit de La Fontaine où le fromage est le prix de la leçon de modestie et de prudence que le renard donne au corbeau, dans « *Le prix du gruyère* », c'est celui de la flatterie venant du renard et qui sonne agréablement aux oreilles du corbeau. Toutefois, quand celui-ci jette si facilement le fromage, le renard est choqué et dépité. :

« Ca vaut bien un fromage, vous avouerez. »

L'importance de ce thème est ressentie quand on pense aux divers moyens dont Dutourd se sert pour nous la rappeler, explorant toutes les possibilités de son application. Puisque les aliments forment une partie intégrante de notre existence, il est évident que ce thème vital mène à nous interroger sur notre mode de vie. L'intelligence, par laquelle Georges arrive à survivre en mesurant ses capacités mentales, face à celles de ces corbeaux stupides et la ruse du renard, est l'objet de la prochaine section.

3.3.1.2. L'intelligence et la flatterie

Nous sommes tous d'accord pour admettre que le corbeau de La Fontaine ne brillait pas particulièrement par son intelligence, en laissant le renard lui dérober son fromage d'une façon si vulgaire. Mais Dutourd nous dit que les aptitudes mentales de Georges, le corbeau, sont bien supérieures à celles de ses compagnons :

« Il était une fois un corbeau *très intelligent* nommé Georges, qui vivait au milieu d'une société de corbeaux *très bêtes*. »

Nous voyons donc dans Georges une exception à la règle sociale. Il est si exceptionnel, qu'il se sent seul et ne peut communiquer avec aucun de ses semblables :

« Georges par suite, était très *malheureux*. A chaque instant, il lui *venait des idées profondes* ou des saillies spirituelles qui passaient complètement *inaperçues*. »

Tout ce que Georges veut c'est quelqu'un avec qui parler, quelqu'un de son niveau intellectuel ou presque. Le renard, qui est supposé être rusé avec les dispositions pour l'escroquerie, se présente donc comme un personnage rafraîchissant aux yeux du corbeau solitaire. Celui-ci préfère la compagnie de quelqu'un qui fait bon usage de son cerveau, même si c'est au détriment de son entourage :

« Un renard, pensa Georges, quelle chance! *Un renard homme d'esprit, peut-être. La moitié de ma vie pour une heure de conversation amusante !* »

Aussitôt qu'il aperçoit Lucien, Georges, (qui a peut être lu la fable de La Fontaine) commence par caler son fromage contre le tronc de l'arbre, afin d'avoir le bec libre pour l'entretien :

« Il cala le fromage contre le tronc de l'arbre ».

A l'invitation, du rusé Lucien, de se confier à lui, dans l'espoir de découvrir des traits importants de la psychologie de Georges et d'en prendre avantage, Georges renverse les rôles. Il se sert de Lucien comme psychothérapeute. Il lui déballe tous les inconvénients de sa vie sociale et il se sous-estime, sachant fort bien que Lucien le contredira. Effectivement, plus il se présente de façon négative, plus le renard le reconforte et le flatte.

« - Vous idiot ? s'écria le renard. Elle est bien bonne ! *Vous êtes exceptionnellement intelligent et spirituel*, au contraire. *J'ai un plaisir infini à causer avec vous.* »

Georges le pousse davantage :

«- Vous dites cela par politesse.

-Non pas, non pas ! Je suis la franchise incarnée !

-*Cher Lucien, dit Georges vous possédez mille qualités, j'en suis sûr, mais pas la franchise.* »

Ayant compris la leçon de La Fontaine, Georges sait que le renard est loin d'être honnête. Sa ruse découverte, Lucien, toujours flatteur, confesse et défend sa position :

« En ce qui vous concerne, je vous ai jugé dès le premier mot: *vous êtes un individu supérieur*. Je vais vous le prouver en disant pour une fois et exceptionnellement la vérité.

Savez-vous pourquoi je vous ai adressé la parole tout à l'heure? Parce que *j'avais envie de vous filouter ce beau morceau de gruyère que vous teniez dans votre bec.* »

Le jeu du fromage atteint un point culminant. Lucien tombe dans le piège de Georges qui peut maintenant se débarrasser de son fromage rance sans éveiller les soupçons des autres corbeaux. Cependant, le jeu perd de son intérêt pour le renard, privé du plaisir de voler le fromage, le prix d'avoir surpassé le corbeau et d'avoir donné une morale :

« -Ma foi, répliqua le renard, pour être tout à fait sincère, *j'aurais préféré vous le voler, ce gruyère... Vous m'avez gâché mon plaisir.* »

Néanmoins, Georges s'habitue à la flatterie de Lucien :

«vous m'avez fait le plus beau cadeau du monde: vous m'avez trouvé intelligent et spirituel. »

Disposé à faire un marché avec Lucien, Georges lui suggère de le flatter en échange de la nourriture qu'il escamotera :

« *Flattez-moi, Lucien, flagornez-moi de la façon la plus éhontée.* J'aurai toujours, en échange de ces paroles divines qui me redonnent le goût de la vie, un casse-croûte pour vous. Ce n'est pas la nourriture qui manque ici. »

Etant d'un milieu non communicatif, Georges est satisfait de l'entretien avec Lucien, mais ne réussit pas à le convaincre de répéter sa performance.

Chez Dutourd, le corbeau et le renard sont tous les deux intelligents, mais Lucien est mauvais joueur. Seul Lucien flatte son interlocuteur et Georges ne fait qu'en profiter. Le flatteur doit trimer pour très peu en récompense, quand, pour le renard de La Fontaine, le prix était alléchant.

3.3.1.3. Le milieu sociopolitique

L'histoire de Lucien et Georges peut être expliquée en termes de relations entre deux politiciens, liés au destin de l'Algérie : Lucien Neuwirth et Georges Pompidou.

Lucien Neuwirth fut l'un des politiciens qui négocia en premier avec De Gaulle, alors retiré à Colombey-les-deux-Eglises, afin de décider du sort de l'Algérie¹⁸³ Ce fut l'un des Gaullistes qui réussit à s'emparer d'une station de radio et à annoncer à 1h du matin que le Comité de Salut Public avait fait appel au Général De Gaulle pour

¹⁸³ Crawley :1969 334

former un gouvernement « libre du régime des partis » et « capable de maintenir l'Algérie comme partie intégrante de la France. » Cela fut suivi quelques heures plus tard d'un appel du Général Massu, toujours de la part du Comité, pour que le Général, (qui fut très vague dans ses réponses à Neuwirth) sorte de son silence et forme un gouvernement de salut public pour sauver l'Algérie de la reddition. ¹⁸⁴

Lui et le Capitaine Lamalette, un porte-parole des 'Ultras', soudainement apparurent à Paris, ayant quitté Alger, sous un déguisement, et déclarant aux députés qu'ils pouvaient rencontrer, que l'armée n'allait pas attendre davantage et que si De Gaulle n'acceptait pas le pouvoir cette nuit, la force serait utilisée. ¹⁸⁵. Quand De Gaulle visita l'Algérie, (discuté dans « *Les joies de la nature* »), il eut à jouer au plus fin vis-à-vis de Neuwirth, en assurant à l'armée, qu'il ne négocierait pas avec le F.L.N. et que leurs sacrifices ne seraient pas inutiles ; ce qu'il dut faire en dépit du fait que Lucien Neuwirth avait déjà contacté quelques-uns des chefs du F.L.N. officieusement.¹⁸⁶ Plus tard, quand De Gaulle fut au pouvoir, Neuwirth et Terrenoire furent au service de son secrétariat. ¹⁸⁷ Les tendances conservatrices de Neuwirth, favorables au maintien de l'Algérie Française, influencèrent les débats de l'Assemblée, le confirmant comme un loyal député de l'U.N.R. ¹⁸⁸ Georges Pompidou était proche de De Gaulle depuis bien des années. Le Général fit appel à lui en 1948, quand celui-ci était directeur de la Banque Rothschild. (Roussel : 1984 6) Son intelligence exceptionnelle, semblable à celle du corbeau dans « *Le prix du gruyère* » fut remarquée très tôt :

« Né en 1911 à Montboudif, d'un père professeur d'Espagnol et d'une mère institutrice, Pompidou n'est d'abord qu'un élève surdoué un peu dilettante, assez dandy, éblouissant ses professeurs par la facilité avec laquelle il ravit tous les lauriers. » ¹⁸⁹

La personnalité du politicien, comme celle du corbeau, montre un côté culturel :

« Premier prix de version grecque au Concours Général, admis à l'Ecole Normale Supérieure en 1929, il suit également les cours des Science- Po; mais, contrairement à

¹⁸⁴ *Ibid* : 338

¹⁸⁵ *Ibid* : 351

¹⁸⁶ *Ibid* : 356

¹⁸⁷ *Ibid*: 362

¹⁸⁸ *Ibid* : 370

¹⁸⁹ Roussel ; 1984 6

Edouard Herriot, lui aussi cacique des Lettres quarante ans plus tôt, il ne paraît pas envisager une carrière politique.

Socialiste modéré comme son père, violemment hostile à l'Action Française, militaire antifasciste convaincu, se situant alors nettement à la gauche de Pierre Mendès – France, qu'il côtoie, sans beaucoup le fréquenter, durant ces années-là, il se détourne pourtant assez vite du débat idéologique. La littérature, le cinéma, la peinture, le théâtre le passionnent bien davantage. » ¹⁹⁰

Par la suite, Pompidou devint de plus en plus important en politique. Il fut nommé au Conseil d'Etat :

« Quelques semaines plus tard, c'est chose faite et, sans avoir jamais étudié le droit (sinon de très loin, rue Saint Guillaume), l'ancien normalien se retrouve maître des requêtes au sein de la haute assemblée, où très vite il devint « opérationnel ».

Exerçant à mi-temps les fonctions de directeur adjoint du tourisme, il ne perd pas pour autant le contact avec le général. Son ami Jean Donnedieu de Vabres lui ayant demandé de prendre sa succession au secrétariat de la fondation Anne De Gaulle, il entre en relations plus étroites avec le solitaire à Colombey. En 1947, ce dernier le charge d'assurer la coordination d'un groupe d'études qui prépare son retour au pouvoir et en 1948, quelques mois après avoir créé le Rassemblement du Peuple Français (R.P.R.), il prend directement à ses côtés, en tant que chef de cabinet.

Dès lors Georges Pompidou est le personnage clé au sein de « l'entourage ». Sans jamais apparaître sur le devant de la scène, il déploie une activité multiforme, assure notamment le contact avec le monde politique de la IV^e République. D'une loyauté absolue, il s'efforce de préparer l'avenir du gaullisme.... » ¹⁹¹

Les inclinations politiques de Pompidou, par rapport à l'Algérie, correspondirent à ce que De Gaulle décida finalement pour le sort de cette colonie :

« Sans prendre part "aux treize complots du 13 mai", il noue des contacts avec les hommes du régime. En juin, lorsque De Gaulle est appelé par le président Coty à former le gouvernement, il devient son directeur du cabinet. N'ayant accepté ces fonctions que pour une durée déterminée, il n'en sera pas moins pendant six mois le maître occulte de la France. *S'il laisse au général les questions algériennes, il*

¹⁹⁰ *Ibid*

¹⁹¹ Roussel : 1984 7

s'occupe directement de tout le reste, planche sur la nouvelle constitution, met sur pied le plan de redressement financier de l'automne *et plaide en faveur de l'émancipation des colonies.....* »¹⁹²

Sur la question de l'Algérie, déjà discutée dans « *Les joies de la nature* », Neuwirth et Pompidou étaient opposés. Le drame de ces personnalités importantes sur le plan politique, n'est pas très différent de celui du corbeau et du renard de la satire : l'objet principal, le fromage rance, pouvait représenter quelque chose de gênant comme, par exemple, une colonie au vingtième siècle. En tant que produit agroalimentaire, il symbolise le sol. Par sa couleur, il nous fait penser à tout ce qu'il y a de jaune et de doré, comme le sable du désert et son rancissement nous indique qu'il connut des jours meilleurs. D'autre part, bien que ce ne soit qu'un morceau, il prend des proportions gigantesques dans l'esprit de Georges, qui en est écœuré. Il n'est donc pas difficile de voir, dans ce morceau de fromage rance, la représentation de l'Algérie.

3.3.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

Le fromage, dans la fable, fait songer au sceptre que tient dans son bec l'aigle impérial sur un médaillon et qui, comme lui, resplendit d'une lueur dorée. C'est l'insigne de la puissance et de la gloire. Par contre, dans la satire, c'est un objet encombrant dont le détenteur voudrait se débarrasser à tout prix à cause de sa dévalorisation considérable.

A l'échelle de l'Etat, on pourrait penser à un territoire devenu difficile à contrôler, une meule au cou de la gloire nationale. Ce contraste, bien qu'il dépende du point de vue de l'auteur, provient surtout du fait que la fable et la satire sont distantes l'une de l'autre de trois siècles, au cours desquels l'histoire de l'Europe a changé de façon dramatique. Les colonies françaises, jadis fleurons de la couronne, sont devenues trop difficiles à contrôler du continent.¹⁹³ Par ailleurs, les différences raciales et culturelles constituaient un terrain de choix pour les manigances politiques.

¹⁹² *Ibid* ;8

¹⁹³ Dès la fin des années 1920, la situation dans les colonies commençait à se compliquer: "...de juillet 1929 à juin 1931, on compte quatre ministres de l'intérieur et cinq ministres des Colonies..... Cette instabilité, qui n'était pas exceptionnelle, laissait la réalité du pouvoir à la bureaucratie d'autant plus que, le régime normale étant celui des décrets, elle préparait la majeure partie des textes et devenait la source véritable de la législation..... les affaires coloniales

Dans « *Le Prix du Gruyère* » le corbeau est assez intelligent pour exploiter les intentions de son adversaire et avoir avantage sur lui, contrairement au personnage de La Fontaine qui, imbu de lui même, tombe dans le piège de sa propre vanité. Il n'est plus question de flatter un despote dans le but d'obtenir des privilèges, mais de faire croire au flatteur que l'on recherche principalement la glorification et qu'il sera récompensé pour son geste.

Bon nombre de Français en Métropole et en Algérie, voulaient que le président De Gaulle retourne au pouvoir en 1958. A la nouvelle de son élection, leur joie dû être grande à la pensée qu'il allait combattre avec eux pour la cause de l'Algérie Française avec la même détermination qu'il avait eu à libérer la France. C'est cela qu'ils attendaient et, au besoin, exigeraient du Général De Gaulle, croyant qu'il était « l'homme fort » mais n'imaginant pas qu'il put l'être pour une autre cause que la leur.¹⁹⁴ N'y a-t-il pas là une frappante similarité entre les « Pieds noirs » d'Algérie et les courtisans de Louis XIV ? Mais De Gaulle, indubitablement flatté d'être « l'homme fort » va éventuellement agir comme Georges le corbeau dans « *Le prix du gruyère* » et décevoir les flatteurs au lieu de les satisfaire, en imposant l'autodétermination, premier pas vers l'indépendance. Le nom de Georges pour le corbeau, aurait-il été choisi par Jean Dutourd pour désigner l'homonyme de Georges Pompidou, alors premier ministre de De Gaulle et ancien financier qui ne pouvait que désapprouver le coût 'insensé' de la guerre dans la colonie ?

Concernant la fable, l'embrouillement politique de Louis XIV pour consolider son autorité sur les nobles et sur l'Etat au cours de son règne, combiné avec les manœuvres et les manipulations des courtisans pour améliorer leurs propres situations, donnaient lieu soit à des révoltes soit à des flatteries. En regardant la Chronologie de l'Annexe combien sont ceux qui sont entrés dans les luttes de pouvoir contre le monarque ? « *Le Corbeau et le Renard* » est la deuxième fable du Premier Recueil, commencée en 1668 – pas longtemps avant cela de nombreux soulèvements eurent lieu, par exemples celui des Princes en 1651, et la guerre de l'armée royale contre Condé en cette même année. Puis en 1655, Louis XIV maîtrise

n'intéressaient guère les élus de la métropole qui s'en déchargeaient sur les ministères et les représentants des colonies. » (Yacono 1971 : 9-10)

¹⁹⁴ Frosnard 1975

le Parlement en limitant ses pouvoirs judiciaires. Ensuite vinrent les révoltes de Hocquincourt, suivies par la rentrée soudaine de Condé au Conseil en 1660, Colbert monte l'échelle politique rapidement en achetant "Cinq grosses Fermes" en 1662 et devient contrôleur général des Finances en 1665. Tous ces événements provoquent la même question suivante - Comment Condé, l'ennemi du roi, put-il si subitement recevoir l'honneur d'entrer au Conseil sinon par la stratégie de la flatterie sournoise à un roi avide d'éloges ? Entre-temps, en 1666 le roi interdit les "remontrances" au Parlement de Paris, en augmentant ainsi son propre absolutisme et par conséquent l'envie de la Cour et des nobles pour son "fromage". Le stratège de la flatterie s'applique probablement aussi à Colbert, qui continuait à accumuler les honneurs en recevant l'ordonnance des Eaux et Forêts en 1669. Ennemi de Fouquet, il fut aussi celui de La Fontaine.

Le pouvoir de la parole prime et dans la fable et dans la satire. Nous savons tous qu'aujourd'hui dans les démocraties occidentales, la liberté de la presse existe, les discours politiques font écho dans les médias et sont créés par des spécialistes afin d'augmenter l'estime de l'homme de la rue pour le politicien concerné. La fausseté de toutes ces hyperboles, mensonges et manigances fleurit partout en politique moderne et existe uniquement pour avancer les projets du flatteur.

3.3.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.3.3.1. Les similarités

1. Dans chaque histoire, les deux personnages principaux sont un corbeau et un renard. Mais dans la satire, il y a aussi le groupe de corbeaux auquel appartient Georges, mais qui ne figure pas à la scène.
2. Un fromage, qui est en possession du corbeau, est contesté par le renard.
3. Le renard obtient le fromage à la fin.

Ces similarités établissent une relation étroite entre les deux auteurs : Dutourd et La Fontaine.

3.3.3.2. Les additions.

1. Le groupe de corbeaux.
2. Les camarades de Lucien sont dépeints comme étant voraces et insatiables.
3. Le corbeau et le renard ont des noms: Georges et Lucien.
4. La longueur de l'oeuvre de Dutourd surpasse celle de La Fontaine. 6 1/2 pages contre 1/2 page.

Ces additions servent à individualiser et à moderniser la satire.

3.3.3.3. Le monde inversé.

1. Contrairement au corbeau de La Fontaine, qui est flatté par le renard afin qu'il chante et laisse tomber son fromage savoureux, ce corbeau est très avisé. Il cache préalablement le morceau de fromage rance au creux de l'arbre, pour converser librement.
2. C'est le corbeau qui encourage le renard à le flatter.
3. Le renard, écoeuré par cette expérience, ne veut pas la renouveler, au grand regret de Georges.

La fin satirique élimine la morale de La Fontaine et présente une perspective différente, plus en accord avec la politique française de la Ve République.

3.3.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *Le Prix du gruyère* »

3.3.4.1. La disposition mentale

Un seul arbre dans la chênaie regroupe la communauté de corbeaux et est le lieu de toute l'intrigue. Les thèmes de nourriture et de gourmandise, de flatterie et d'intelligence donnent à l'oeuvre un ton de moralité

Etant une caricature comique, d'un corbeau suralimenté et mal compris, le personnage de Georges est bien structuré. Dutourd nous convainc que tous les corbeaux sont déterminés à chercher de grandes quantités de nourriture et à forcer Georges à en manger : victime d'une société de corbeaux gourmands, Georges, ne cherchant qu'à

contenter son estomac et à converser spirituellement, nous inspire de la sympathie, surtout dans les occasions où ses congénères se gavent de nourriture comme « à un office religieux ». Nous sommes également contents que Georges, prévoyant, cache le fromage, le laissant libre pour engager le jeu avec Lucien. Ayant subi tant de supplices avec sa société, nous ne lui reprochons pas ce plaisir normal qu'est celui d'avoir une conversation amusante.

La caricature du renard, ayant hérité de certains traits intelligents de La Fontaine et qui reconnaît lui-même être opportuniste, n'attire pas notre sympathie, déjà donnée au corbeau, victime chez La Fontaine, mais victorieux chez Dutourd.

Le jeu est terminé quand Lucien refuse la proposition de Georges. Le renard, amère, critique les défauts de son interlocuteur :

« Vous êtes dégoûtant, dit le renard. Vous me parlez comme un vieillard riche à une jeune fille pauvre. Je n'ai jamais vu une pareille immoralité. »

Lucien, ridiculisé comme caricature, mais moralisant les autres, présente néanmoins une critique valable sur l'abondance dans la vie de Georges. Après tout, Georges, ne cherchant pas à s'approvisionner, est même forcé de participer aux banquets ; une situation qui pourrait inspirer de la jalousie parmi les défavorisés.

Cependant, ayant l'esprit et l'âme privés de stimulation, ce qui indique un manque sérieux, le personnage de Georges, démuné d'une vie sociale convenable, est tragiquement dépourvu mentalement et spirituellement et inspire la réflexion.

3.3.4.1.1 La disposition mentale et l'ironie

Les rôles renversés, avec le renard rendu ridicule, incitent au rire ; ils parlent de leçons apprises depuis La Fontaine, comme si le corbeau avait hérité des connaissances de la vieille fable.

La double ironie réside dans le fait que la victime de la fable de La Fontaine est victorieuse dans l'œuvre de Dutourd ; il n'y a aucun doute qu'elle connaît le jeu du

renard dès le commencement, car elle cache le fromage avant d'ouvrir le bec pour parler.

Un élément de pédagogie se présente dans l'oeuvre : nous nous voyons dans la position délicate du renard, escroc surpris, qui doit se prosterner symboliquement aux pieds du corbeau pour avoir son fromage. Sa dignité ainsi blessée, le dévoilement du filou, plein d'assurance, est amusante. Son humiliation est complète quand il se compare à une fille pauvre qui demande l'aumône à un vieux richard (le corbeau) à la fin de l'œuvre et qu'il refuse de retourner à moins qu'il ait vraiment très faim. Par la perte de dignité du renard de Dutourd, nous comprenons que la flatterie peut marcher une première fois, mais qu'ensuite la victime apprend la leçon et peut renverser les rôles.

Pourtant sans apologue explicite, Dutourd ne nous donne pas de voie spécifique à suivre ; nous devons donc baser nos conclusions sur une évaluation de toute l'œuvre.

3.3.4.1.2. La disposition mentale et la satire

Nos impressions sont mixtes en ce qui concerne Lucien. En songeant au renard de La Fontaine, nous nous préparons à un coup de Jarnac venant de lui. Mais en constatant sa piètre performance, nous avons presque pitié de lui, d'autant plus que Georges se comporte comme un impitoyable homme d'affaires.

3.3.4.2. Le but

Le but des caricatures est de démontrer le *statu quo* dans le monde contemporain : ceux qui ont beaucoup et ceux qui les envient ; ceux-ci utilisent la flatterie et la soi-disant amitié pour dérober les biens de leurs " amis " riches. Exposant les faiblesses humaines d'une façon amusante, les caricatures néanmoins donnent des leçons.

Georges est une caricature plus complexe que Lucien ; à la fin, il exagère en humiliant le renard qu'il rabaisse au rang d'un simple valet flatteur. Naturellement le but, de cette caricature fort exagérée, est de provoquer l'élément comique ; mais nous voyons aussi la soif du pouvoir chez Georges, un personnage totalement inoffensif d'ordinaire, indiquant des traits similaires parmi les politiques.

Bien que des éléments pédagogiques existent, un message explicite aurait précisé la leçon exacte à apprendre.

3.3.4.3. Le geste verbal

L'œuvre commence à la façon traditionnelle des contes :

« Il était une fois.... »

introduisant Georges le protagoniste, et préparant la mise en scène. Le deuxième alinéa termine l'introduction de Georges :

« Un jour... »

et quand les corbeaux s'envolent et le quittent avec le gruyère, objet d'importance capitale pour l'œuvre ; cet alinéa est la partie qui marque la fin d'une étape lorsque Georges était tout le temps entouré des autres corbeaux. : c'est aussi le commencement d'une autre phase où le renard entre en jeu.

Le duel entre Lucien et Georges débute avec les paroles de Lucien :

« Hé, bonjour monsieur Corbeau..... »,

se développe pendant les dialogues de quatre pages et demi où l'intrigue a lieu : le jeu de puissance, qui tourne autour du fromage et de la flatterie, y est dévoilé ; les paroles de Lucien, non seulement l'introduisent dans la vie de Georges, mais indiquent également la terminaison de leurs liens et la fin de l'œuvre :

« Je ne crois pas, dit Lucien. Ou il faudra que j'aie bien faim. ».

Les deux parties du geste verbal, a) aucun dialogue entre Georges et sa communauté de corbeaux, et b) les liens entre Georges et Lucien remplis de dialogues, se font l'écho de tout le drame de l'œuvre : d'une part le besoin de Georges pour une conversation spirituelle dont il est privé avec ses semblables, et d'autre part, son entretien amusant avec Lucien, extériorisent les sentiments du protagoniste.

Sans apologue, nous sommes plus ou moins livrés à nos interprétations, basées sur certains indices dans l'œuvre. La Fontaine présente un apologue clair avec la morale du renard. Chez Dutourd, nous comprenons que Lucien ne retournera qu'en cas d'urgence, mais comme chez La Fontaine, les paroles du renard terminent l'œuvre.

Nous pouvons en déduire que les flatteurs peuvent être méprisés et utilisés comme les antidépresseurs.

Notes

1. « Pellisson-Fontanier (Paul), né à Béziers en 1624, mort à Paris en 1693. Issu d'une famille protestante.....Il fait son droit à Toulouse....Au cours des voyages à Paris, il se lie avec Conrart, protestant également, dont les réunions furent l'origine de l'Académie Française. {Il publie *Histoire de l'Académie française* et *Institues de Justinien*] Il se lie également intimement avec Mme de Scudéry....Il achète une charge de Secrétaire du roi en 1652 et Foucquet se l'attache comme premier commis. Maître des comptes à Montpellier en 1659, il est Conseiller du roi en 1660....Enveloppé dans la disgrâce de Foucquet il le défend dans trois *Discours*. Arrêté à Nantes il est enfermé à la Bastille où il reste cinq ans il recouvre la liberté en 1666 et accompagne le roi dans l'expédition de Franche-Comte, dont il compose une relation. Il abjure en 1670 et est nommé historiographe du roi. Il entre dans les ordres, devient successivement économiste de Saint-Germain-des-Près et de Saint-Denis, puis administre la caisse des conversions. Il accompagne Louis XIV dans ses campagnes jusqu'au jour où il est remplacé par Racine et Boileau dans la charge d'historiographe du roi..... » (Marin 1981 : 54)

3.4. « *La cigale et la fourmi* » Livre I, 1 par Jean de La Fontaine et « *La main tendue* » par Jean Dutourd

« *La cigale et la fourmi* »

Analyse sommaire

Les quatorze vers de la première strophe racontent le récit de la cigale, fort gaie en « été », mais qui, quand vient « la bise » vient aussi « la famine », se rend chez sa voisine, la fourmi, pour lui demander un prêt de « grain » pour sa subsistance en promettant de lui rendre :

« Intérêt et principal. » (v.14)

La deuxième strophe de huit vers est principalement constituée du dialogue entre les deux commères, commençant par la condamnation célèbre de La Fontaine de la fourmi où il diffère de ses sources :

« La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut »(v.14-15)

Le questionnement par la fourmi des actions passées de la cigale n'est qu'un prétexte pour tendre à la cigale un piège où elle tombe volontiers

« -Nuit et jour a tout venant
Je chantois, ne vous déplaise ». (v.18-19)

En faisant mine qu'elle ne savait pas ce que faisait la cigale, (comme ci cela aurait fait la moindre différence quant à sa décision finale) tout l'été, la fourmi cherche le moyen de subtilement blâmer la cigale et ne pas tirer attention sur son avarice.¹⁹⁵

La Fontaine termine la fable par les vers également connus des cruelles et méchantes paroles de la fourmi :

« -Vous chantiez ? j'en suis fort aise :
E t bien, dansez maintenant ! » (v.20-21)

Ainsi, la fourmi condamne la cigale à mourir de faim.

¹⁹⁵ Selon Pierre Clarac, La Fontaine n'a rien ajouté à l'œuvre d'Esopé (Clarac 1961 : 87) , car la fourmi garde toujours le dernier mot, mais la Fontaine manipule les sympathies du lecteur grâce à ses subtilités poétiques pour railler « la fourmi, il plaide pour la cigale » (Ibid : 160)

Cependant le rythme rapide, les rimes régulières *ABAB* (première strophe) et *ABBA* (deuxième strophe) chantent gaiement tout le long de la fable. Le fabuliste ne s'attarde pas sur la misère ni sur l'agonie de la cigale, puisque le but des fables, surtout au début du premier recueil, était de plaire.

Milieu sociopolitique de la fable

Selon Jasinski, Fouquet est la cigale et Colbert la fourmi. Toute l'histoire de la vie gaie et célèbre de Fouquet qui 'chantait' pendant sa période de gloire, qui avait un goût superbe pour les arts, la musique, son beau château de Vaux et ainsi de suite, finit mal quand Le Roi commande à d'Artagnan de l'arrêter. C'est Colbert qui a planifié tout le coup et à part d'être épargné de la peine de mort, aucune autre grâce ne fut accordée à Fouquet pendant son emprisonnement. :

« ...passe, dans le domaine courant, le thème prêtait aisément à l'allégorique politique. C'est-à-dire que d'emblée commencent ici les allusions militantes. On ne les sait plus aujourd'hui, tant la vérité de l'apologue paraît éternelle. Mais comment pouvaient-elles échapper au temps où le procès de Fouquet passionnait si vivement l'opinion ? La volonté d'ordre et d'épargne avec laquelle Colbert entreprenait de gérer les finances publiques s'affirmait alors avec éclat. Il entendait restaurer le pays, ruiné par les guerres civiles, et mettre fin aux prodigalités reprochées au surintendant. Bien entendu, ses panégyristes célébraient à l'envi cette œuvre d'assainissement. Mais ses adversaires condamnaient son esprit, ses méthodes, et constataient que, pour exiger des autres l'honnêteté, il ne s'en constituait pas moins une immense fortune. En 1663 circulait un manuscrit en faveur de Fouquet une élégie « moins touchante que celle de la Fontaine, ainsi plus hardie » : œuvre non de Pellisson comme l'affirme l'abbé Souchay, son éditeur, mais selon toutes vraisemblances de Jean d'Hesnault. »¹ (Jasinski 1969 :198-199)

3.4.1. *La main tendue*

Composée seulement de dialogues, « *La main tendue* » raconte une conversation entre la fourmi et la cigale, le sujet en étant le besoin de la fourmi d'emprunter de l'argent. Rappelant la fable de La Fontaine qui raconte l'historiette d'une pauvre cigale, mendiant auprès de la fourmi un peu de nourriture, à l'arrivée de la bise d'hiver, et repartant les mains vides : le passé se répète avec un changement de rôles. C'est

maintenant le tour de la fourmi d'être mendicante ; elle va chez la cigale pour l'implorer de l'aider (après avoir été rejetée par les siens.)

La conversation tourne autour du malheur de la fourmi et de sa méchanceté naguère envers la cigale. La fourmi, autrefois riche bourgeoise, avoue avoir été filoutée par un hanneton : elle est à présent sans le sou, pour s'approvisionner pour l'hiver. Feignant une perte de mémoire, quand elle est interrogée sur ses actions passées, la fourmi est prise en défaut. Avec le changement de rôles, c'est la cigale, célèbre chanteuse et ayant la vie aisée, qui se moque de la naïveté de la fourmi dans le monde des affaires.

Cependant, s'étant esclaffée de l'ironie de la situation, la cigale est d'accord pour dépanner la fourmi, sachant très bien que celle-ci n'appréciera probablement pas sa gentillesse. Explorons les thèmes.

3.4.1.1. La roue de la fortune

Dans sa situation hasardeuse, la fourmi devient intéressante à étudier : elle approche la cigale pour la supplier de lui accorder un prêt et use de fines stratégies pour obtenir ce qu'elle veut, afin de sortir de sa pénurie.

La fourmi exprime son besoin d'assistance par son adresse aimable à son ancienne ennemie :

« Vous savez, *ma bonne amie*, quelle amitié je vous ai toujours portée. »

L'hypocrisie et l'audace de la fourmi en appelant la cigale « *ma bonne amie* » sont évidentes ; considérant sa laderie de jadis, elle prend la cigale pour une idiote en lui demandant de croire à son amitié : ainsi cette ruse de la fourmi, centre de l'œuvre, incite à rire. La tension augmente à mesure que le dialogue se développe, le lecteur attendant avec impatience de voir comment la fourmi va se tirer de son embarras.

Loin d'être imbécile, la cigale, simulant la simplicité, demande une explication :

« Ma foi non, je ne le savais pas, et je suis bien aise de l'apprendre. *Je croyais, au contraire, que vous ne m'aimiez pas, que vous me méprisiez.* »

La fourmi s'excuse (« *Pardonnez-moi* ») d'avoir « *le caractère difficile* », dit que sa vie « *n'a pas été aussi gaie que la vôtre* », ainsi surmontant encore un obstacle dans le cours de son dessein. La cigale se prête au jeu de la fourmi en sympathisant avec elle :

« *Ma pauvre amie, je vous pardonne bien volontiers... je considère que vous avez été suffisamment punie* par la vie ennuyeuse que vous avez menée. »

Ayant capté l'intérêt de la cigale, la fourmi lui fait part de son infortune: (« *bien punie, ...Et plus encore que vous n'imaginez.* ») : sa maison, son argent, ses serviteurs et sa famille sont tous perdus, à cause d'un mauvais investissement avec un escroc de hanneton.

Seule et sans ressources dans le monde, la fourmi est dans la même situation que la cigale de La Fontaine : elle quémante de l'argent « contre reçu ». Incrédule, la cigale questionne sa compagne sur cette manœuvre :

« Et c'est moi que vous venez voir? Moi la cigale, la prodigue, la folle, »

La cigale se souvenant de la scène que lui fit la fourmi à l'époque, la rappelle vertement :

« Savez vous que cette situation me rappelle quelque chose ? Nous en avons vécu une un peu semblable jadis, vous et moi. C'est moi qui mendiais, alors. Et vous eûtes la cruauté de me mettre dehors sans un sou. Vous fites même une plaisanterie : 'Vous chantiez ? J'en suis fort aise ; eh bien, dansez maintenant !' »

D'après les paroles de la cigale qui sont au cœur de l'œuvre, l'Histoire a une façon de se répéter. La cigale ne peut s'empêcher de s'amuser aux dépens de la fourmi, en lui faisant bien voir le résultat de son avarice de jadis. Cependant la fourmi, qui se tire facilement d'embarras, a la mémoire qui se tarit, à volonté, aux moments critiques :

« J'ai dit cela, moi? C'est curieux, *je n'en ai aucun souvenir?* »

Et encore :

« Vous me stupéfiez. Comment se fait-il que je ne me souviens de rien? »

Les stratagèmes de la fourmi, peu imaginatifs et originaux qu'ils soient, néanmoins démontrent son audace et sa détermination à obtenir de l'aide de la cigale. Jouant la

comédie de la perte de mémoire, minaudante et hypocrite, elle n'inspire aucune sympathie chez le lecteur.

La fourmi de Dutourd, et l'impitoyable harpie décrite par La Fontaine, ont des caractéristiques communes : elles pourraient toutes les deux être un seul personnage, mais à des époques différentes ; froide et calculatrice, la fourmi dans les deux œuvres prend ce qu'elle peut avoir ; elle ne partage rien, quand elle est dans la position de le faire.

Plus habile que la cigale de La Fontaine, celle de Dutourd reproche à la fourmi son passé, devenant fort narquoise dans ses commentaires.

Les aventures des deux personnages dans la fable de La Fontaine préparent à l'œuvre de Dutourd, découvrant un changement de fortune chez toutes les deux. La prochaine partie cible la décision et les réactions de la cigale.

3.4.1.2. Le bon Samaritain méprisé

Toujours joyeuse et jouissant de la vie, comme chez La Fontaine, la cigale de Dutourd fait face au choix suivant : riposter du tac au tac ou se montrer bon samaritain.

La cigale, faisant des commentaires ironiques sur la prétendue mauvaise mémoire de la fourmi, remarque que l'on peut oublier ses propres paroles,

« Plus rarement celle des autres ».

Toutefois, curieuse d'apprendre l'histoire des avatars de la fourmi, elle l'invite à tout lui confier ; ensuite elle lui fait des remontrances:

« Sans vouloir insulter votre malheur, je vous ferai remarquer ... »

La cigale expose son flair concernant le monde des affaires : à la place de la fourmi, elle aurait soupçonné les bénéfices fabuleux du marché que lui proposait l'escroc :

« Pourquoi un hanneton inconnu m'aurait-il apporté cette petite fortune? Pour mes beaux yeux ? »

Répondant du tac au tac, la cigale réitère les paroles de la fourmi dans la fable de La Fontaine :

« J'ai le regret de vous le dire, madame, vous n'avez que ce que vous méritez. Je ne vous prêterai rien. »

Nous ne savons pas au juste si elle s'avère être aussi impitoyable que la fourmi d'autrefois, en considérant les réactions de celle-ci, ou si elle explore les choix différents dont elle dispose. Pourtant la fourmi, gardant le maintien digne, approuve les réactions de la cigale, constatant qu'elle aurait été heureuse d'avoir reçu un coup de main, mais qu'elle

«n'aurai (t) pu (s') empêcher de vous mépriser. »

La cigale commence à se tracasser quand la fourmi déclare que les siens lui refusent du secours car :

«elles sont toutes comme moi. »

La fourmi, ayant calculé jusqu'au dernier centime, de combien elle avait besoin, présente les chiffres à la cigale. : Celle-ci, ayant le cœur sur la main, accepte de lui prêter la somme requise. Consciente du mépris de la fourmi, elle se décide néanmoins à lui sauver la vie, sans reçu, simplement parce qu'elle trouve la situation « *humoristique*. »

De toute évidence la cigale, comme beaucoup d'artistes, ayant réussi professionnellement, par-dessus le marché, (« les cachets énormes que vous touchez, me suis-je laissé dire, quand vous chantez en public ») compatit aux problèmes de l'humanité: elle trouve, dans son cœur, le je ne sais quoi de nécessaire pour assister une personne désemparée. Typiquement bohémienne, elle ne fait pas grand cas de l'opinion que la fourmi a d'elle : au contraire, elle lui prête secours en dépit de cette opinion. :¹⁹⁶

« *On verra si vous me remboursez.* »

La cigale, en agissant comme bon samaritain, est exceptionnelle ; d'habitude la nature humaine est telle que nous n'aidons pas les gens qui nous sont antipathiques. Et pourtant, la cigale fit des remarques si blessantes à la fourmi, que celle-ci cria :

« Ne me retournez pas le couteau dans la plaie. »

¹⁹⁶Cette histoire rappelle l'artiste dans « *Pluche ou l'amour de l'art* » par Dutourd. L'artiste aida financièrement son frère bourgeois riche et indifférent. Apparemment le frère ne lui remboursa point son argent.

Le passé s'enchevêtre dans le présent ; la cigale chante toujours mais en tant que bohémienne, a la haute main dans cette partie du drame : elle est la seule dans le monde à sauver la bourgeoise pompeuse et opportuniste qu'est la fourmi.

3.4.1.3. Le monde sociopolitique en France.

Quand on discute de la chanson populaire française et particulièrement la place que prend la femme, un seul nom vient immédiatement à l'esprit : Edith Piaf, de renommée mondiale pour ses vibrantes interprétations. Sa carrière s'étend de la Deuxième Guerre Mondiale jusqu'à sa mort en 1963. Bien qu'elle ait lutté pour son gagne-pain pendant plusieurs années; avant son succès, Piaf ou « *Le petit moineau* », comme la cigale, fut remarquable par sa générosité envers les autres: elle aida beaucoup d'artistes musicaux de son temps ainsi que de nombreux nécessiteux. On la voit très bien dans le rôle de la cigale de Dutourd. Quant à la fourmi, elle est difficile à situer : ceux qui bénéficièrent du talent et de la générosité de Piaf étant légion, le hanneton, lui, pourrait être du nombre de brasseurs d'affaires louches des années 60. Avec la jeune génération d'après-guerre, des conglomerats ont vu le jour. Les investissements étaient beaucoup plus diversifiés, donc plus flous. La fourmi pourrait représenter le bourgeois, investisseur à cette époque, et le hanneton pourrait être le courtier.

L'attitude bourgeoise, typiquement représentée par la fourmi dans la fable « *La cigale et la fourmi* » apparut clairement à un dîner que donna le directeur du journal « *Comoedia* » et auquel assistait un ministre. Edith Piaf et sa demi-sœur Simone, qui y étaient conviées, attendaient fiévreusement cet événement, jusqu'alors unique dans leurs vies, sans se douter le moins du monde de la perversité de leurs hôtes.

« On l'avait invitée parce qu'elle était « nature ».

Ces gens « bien » se moquaient d'Edith. Dès le début du repas ils l'ont poussé à parler et ils riaient. D'abord Edith a pensé qu'elle avait peut-être plus d'esprit qu'elle ne croyait, ou que vraiment, il ne leur fallait pas grand-chose pour s'amuser. En effet il ne leur fallait pas grand-chose.

Ils disaient : « Non, mais ce qu'elle est drôle ! Elle est impayable. » Et ils la poussaient : « Comment appelez-vous ça ? Je pensais : Elle va leur répondre : « Un con ! » Mais non, elle ne pouvait pas comprendre qu'on l'avait invitée pour se foutre d'elle. Moi, je n'étais pas dans le coup, alors je commençais à bien m'en rendre compte. Et j'avais mal pour elle.

Ils étaient si vicieux qu'ils avaient ordonné le repas de telle sorte qu'il n'y ait que des choses difficiles à manger. Du poisson par exemple. On ne peut pas savoir ce que c'est difficile à manger le poisson, quand on n'a pas appris. On ne peut pas savoir ce que c'est que d'être attablé devant une sole. Ce n'est pas possible quand on ne sait pas ! Et nous n'en avons jamais mangé.

Après un plat, ils ont fait apporter des rince-doigts. Nous n'en avons jamais vus. Les gens nous guettaient, ils attendaient ce qu'Edith allait faire. Moi aussi j'attendais. Je me disais : « Elle, elle va savoir. »

Edith ne pouvait pas perdre la face ; comme personne ne faisait quelque chose avec ces bols diaboliques, elle a voulu montrer qu'elle savait. Elle a pris le bol et elle a bu..... » (Berteaut : 1969 93-94)

Edith Piaf était bien connue pour sa générosité et ses dépenses exagérées. Dans sa biographie, sa sœur nous raconte les vains efforts de son entourage pour l'encourager à épargner, rappelant les cigales de La Fontaine et de Dutourd :

« Enfin, Edith, vous aurez peut-être besoin un jour d'en avoir mis de côté.

-Tu rigoles, ou tu te fous de moi ? Je chanterai toujours et le jour où je ne chanterai plus, je crèverai. Comprends bien ça, Loulou. Je veux bien te faire plaisir, mais des économies, jamais. Je ne suis pas une bourgeoise, moi. L'avenir, j'en air rien à foutre, il se fera tout seul ! »

Loulou avait beau la croire, il avait peur. Alors, il a eu sa petite idée de génie, qu'il a apporté toute chaude :

« Voilà, Edith, vous allez avoir deux comptes en banque. Chaque fois que vous aurez une rentrée, vous en mettrez la moitié dans chaque compte et vous n'en utiliserez qu'un pour vos dépenses. Vous ferez comme si l'autre n'existait pas. »

L'idée a bien plu à Edith.

« Tu vois, Momone, ce n'est pas bête son truc à Loulou : *comme ça j'aurai enfin un peu d'argent devant moi pour le dépenser quand j'en aurai envie.* » (Berteaut : 1969 486-467)

Après ses misérables débuts, Edith Piaf devint célèbre et gagna énormément d'argent :

« Tous les jours, la salle était bourrée. On vendait au noir les strapontins ! Elle a atteint des chiffres record. A l'Olympia, trois millions de recette par jour. La vente de ses disques est montée à trois millions de disques ; en quatre mois elle en a vendu trois cent mille ; et rien que dans les deux premières semaines, le disque du récital de l'Olympia a été vendu à vingt mille exemplaires. Dans l'année, sa maison de disques lui a versé trente millions d'anciens francs. Son cachet chaque soir, était d'un million deux cent cinquante mille francs. Des chiffres qui font dire : « Elle ne s'embêtait pas ! Qu'est-ce qu'elle a dû mettre à gauche ! » ...Rien pas un sou ! » (Berteaut : 1969 533)

A travers les vicissitudes, Edith Piaf, comme la cigale de Dutourd, jetait un regard insouciant sur l'avenir et ne se lamentait pas morbidement en faisant revivre son triste passé ; sa chanson: « *Non, rien de rien Non, je ne regrette rien !* » nous le dit clairement :

Non ! Rien de rien...
 Non, je ne regrette rien !
 Ni le bien qu'on m'a fait,
 Ni, le mal. Tout ça m'est bien égal !
 Non ! Rien de rien ...
 Non, je ne regrette rien !
 C'est payé, balayé, oublié,
 Je me fous du passé !

Avec mes souvenirs
 J'ai allumé le feu.
 Mes chagrins, mes plaisirs,
 Je n'ai plus besoin d'eux !

Car ma vie, car mes joies,
 Aujourd'hui,
 Ça commence avec toi !
 (Berteaut : 1969 580-581)

La popularité de Piaf parmi les Français fut phénoménal.

« Le 14 octobre 1963, Paris a pleuré Edith Piaf. Quarante mille personnes se bouscullaient au cimetière du Père-Lachaise....son enterrement a été comme sa vie, fou ! Il faisait beau, chaud. Le noir du deuil était noyé dans la foule de couleurs. Il y avait des gars de la Légion Etrangère en uniforme, des soldats qui ne l'avaient jamais vue, mais qui étaient tous des amoureux.....

Quand le cercueil est passé dans l'allée, la foule est devenue folle. Elle s'est ruée, a renversé les barrières. Cette grande vague populaire a submergé le service d'ordre, a déferlé sur les tombes, pour s'arrêter au pied de la fosse Gassion, dans la 97^e division, allée transversal no 3. Marlene Dietrich, en deuil, un foulard de soie noire sur ses cheveux blonds, très pâle sous son maquillage, a tourné la tête vers ce peuple et a dit : « Comme ils l'aimaient ! » » (Berteaut : 1969 628-629)

3.4.2 Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle.

Austry discute l'alternative possible à « *La cigale et la fourmi* » de La Fontaine :

« La cigale ne se trouve pas dépourvue, en automne, puisque, de toutes manières, elle doit disparaître et que la nature se charge de la perpétuation de son espèce. Elle maximise, en chantant tout l'été, sa satisfaction sur sa période utile et n'a aucune raison de faire des stocks en diminuant sa consommation durant sa période utile, car, ces stocks ne lui serviraient de rien, mais seraient sans doute accaparés par la fourmi capitaliste souterraine obligée....Mais, faciliter la situation de la fourmi n'est pas le problème de la cigale. » (Austry 1972 :96)

Eh bien, avec Dutourd, la fourmi en effet perd ses stocks, *mais* elle se dédommage en empruntant à la cigale qu'elle ne remboursera sans doute pas, si cette dernière ne tient aucun contrat signé par la prêteuse. Cependant, la cigale de Dutourd, comme celle d'Austry, « *maximise [le tout] à sa satisfaction* ». Edith Piaf, musicienne, et Fouquet, parrain des artistes, ont tous les deux le point commun de jouir de la vie, car tout le monde sait que Piaf dépensait pour s'amuser, et de même pour le surintendant.

A partir des années 60, le marché est inondé le livres¹⁹⁷ qui conseillent de faire des économies pour les investir par exemple dans l'immobilier, la voie prétendument

¹⁹⁷ Le fameux Robert Kiyasaki avec toute son industrie de livres, de CD et de site Internet pour enseigner le moyen de devenir riches- par exemple : « *Why we want you to be rich* » 2006, où il combine avec Trump pour inviter le lecteur d'acheter ses jeux et ses autres livres , de suivre ses cours

certaine pour devenir riche- on peut imaginer la scène du hanneton en train 'd'informer' la fourmi.

Les cas pareils, sont vraiment des exemples de prête-noms pour des pouvoirs. Qui profite de tout cela sinon les banques qui savent comment récupérer leurs finances n'importe quand ? Ou bien des courtiers qui disparaissent avec l'argent de la retraite de maints pensionnaires ?

En ce qui concerne la consommation par rapport à Piaf (l'artiste) et à Fouquet (collectionneur d'art) le marché de ce qu'Austry appelle la consommation des privilégiés :

« La possibilité éducatrice de ces divers types de consommation est ainsi tout à fait différenciée. La « consommation » de masse s'oriente plutôt vers le bricolage : on répare la voiture, la machine à laver, tandis que la consommation privilégiée oriente davantage vers l'Art. Il en résulte une nouvelle ségrégation subtile basée sur les modes de consommation. Le nouveau riche éventuel ne s'achètera plus un château, il se fera construire plusieurs appartements « modernes » ou lotira le château... »¹⁹⁸

Il cite néanmoins des exceptions :

« Bien qu'il existe parfois des exceptions heureuses, la société de « consommation de masse » ne fait, en effet, qu'ouvrir en largeur, avec la réduction de signification que cela comporte, la jouissance des biens que les sociétés antérieures ont amélioré en profondeur : épices, arts, harmonies... »¹⁹⁹

Cela nous amène à la réflexion qu'à l'époque de Louis XIV et surtout pendant la Renaissance, on protégeait beaucoup plus les artistes qu'aujourd'hui. La floraison de l'art, grâce au parrainage d'autrefois, peut donner un immense plaisir au petit fonctionnaire qui n'a pas les moyens d'acheter les œuvres d'art. Voilà d'où vient le respect de Dutourd pour le monarque et son époque.

et ainsi de suite, tout avec le but de l'encourager de prendre de grosses hypothèques pour suivre ses conseils afin de devenir riche. D'autres écrivains suivrent son modèle.

¹⁹⁸ *Ibid* :191

¹⁹⁹ *Ibid*

3.4.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.4.3.1. Les similarités.

1. La cigale et la fourmi sont les personnages principaux.
2. Les passages de la fable sont cités en plusieurs parties dans la satire.

Les références de Dutourd à La Fontaine construisent un pont entre la littérature moderne et l'ancienne.

3.4.3.2. Les additions

1. Le hanneton est ajouté.
2. Les détails de la vie de la fourmi et celle de la cigale sont donnés.
3. L'oeuvre de Dutourd s'étend sur 8 pages contre moins d'une page chez La Fontaine.

Puisque Dutourd utilise sa satire dans le cadre de son propre milieu sociopolitique, il lui est nécessaire d'altérer la fable et d'ajouter ses propres conceptions.

3.4.3.3. Le monde inversé.

1. La prose remplace les vers.
2. Tout est en dialogues.
3. La cigale est fortunée.
- 4 C'est la fourmi qui mendie.
5. La cigale, en assistant la fourmi, inverse la fable.

Comme La Fontaine le fit, Dutourd dépeint son milieu en altérant l'ancienne fable.

3. 4.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *La main tendue* »

3.4.4.1. La disposition mentale

Les deux thèmes du a) changement de fortune et du b) bon samaritain méprisé, s'entrelacent pour donner de l'unité à l'œuvre. Un élément prépondérant est la référence à la fable de La Fontaine :

« Nous en avons vécu une vie un peu semblable jadis, vous et moi. »

Et

« J'ai dit cela, moi? »

De fait, le thème de changement de fortune pèse sur nos souvenirs de « *La cigale et la fourmi* » par La Fontaine : les personnages de Dutourd paraissent avoir évolué par rapport à ceux de l'ancien fabuliste ; la cigale continue à chanter, mais est devenue célèbre et riche, tandis que la fourmi, jusqu'au désastre, avait accumulé une bonne fortune, comme c'était bien dans son caractère de le faire.

3.4.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie

Il est facile de pénétrer le comportement hypocrite de la fourmi qui affecte de l'amitié pour la cigale. Nous savons en général que nous ne devons pas faire à autrui ce que nous n'aimerions pas subir nous-mêmes, car la situation peut se retourner, comme c'est le cas ici. Néanmoins, Dutourd démontre une compréhension approfondie du comportement humain. Non seulement il dénonce le défaut de la fourmi, mais il présente la cigale sous un autre angle : chez La Fontaine « *le pêché (de la cigale) est d'avoir été un peu imprudente* » ; pour autant Dutourd met en œuvre tous les moyens pour la faire briller : elle est compatissante, bohémienne, artistique et solide.

3.4.4.1.2. La disposition mentale et la satire

Avec la fable de la Fontaine comme référence, l'œuvre de Dutourd présente les personnages sous un autre jour. Par les commentaires de la cigale, la fourmi est ridiculisée. Bien qu'on puisse comprendre le désarroi de celle-ci, le manque de remords pour sa dureté d'autrefois, l'absence de charité dans son âme et son hypocrisie flagrante, la rendent répugnante au lecteur.

Selon Jolles, « *La main tendue* » serait une satire, c'est-à-dire la moquerie d'un personnage qu'on rejette totalement, qui nous est antipathique et avec lequel on ne

veut pas s'associer. On blâme ce personnage et on n'a aucune compassion pour lui. (Jolles 1972 :202-203)

Mais la cigale, véritable merveille bienfaisante, est prête à faire ce que peu de gens (certainement pas la famille de la fourmi) aurait fait : elle ressent plus d'amour dans son âme pour la répugnante fourmi, que nous tous.

La fourmi, très conformiste et ayant l'âme insensible, représente la classe bourgeoise hautaine et dédaigneuse des artistes, des bohémiens et des défavorisés : elle les considère seulement s'ils peuvent subvenir à quelque besoin.

3.4.4.2. Le but

Étant sans le sou, comme le fut la cigale jadis, en dépit de toutes ses manigances pour se protéger contre la pauvreté, la fourmi, si prétentieuse, affectant une tenue si correcte et digne, est tombée de sa haute position sociale, pour devenir un objet de moquerie. Le but de la satire, qui est de ridiculiser le défaut de la créature blâmable (la fourmi) est atteint. Outre cela, la caricature souligne la fragilité de la nature humaine : fragiles et ignorants de toutes les conséquences qui peuvent découler de nos décisions, nous sommes susceptibles de faire des erreurs, qui peuvent nous coûter très cher dans la vie.

Le comportement de la cigale reflète les consignes de l'Évangile de pardonner à autrui et de tendre l'autre joue. On ne peut nier la nature admirable de la cigale en aidant la fourmi au dénouement de l'œuvre.

3.4.4.3. Le geste verbal

L'œuvre est composée entièrement de dialogues. Le titre « *La main tendue* » suivi immédiatement des paroles de la fourmi, appelant ironiquement son ancien ennemie « *mon amie* » prédit un dénouement positif pour la fourmi : la cigale devient une véritable amie de cette fourmi, car elle est la seule à l'aider.

Après les salutations, la fourmi présente soigneusement son cas, racontant ses malheurs, sous couleurs d'inspirer la pitié et de faire disparaître leur passé malchanceux ensemble ; « *c'est une histoire lamentable. J'ai été volée....* » : ayant plaidé son cas, elle trouve juste de demander de l'argent :

« En calculant au plus juste, deux mille nouveaux francs ».

La cigale déjoue les prétextes de la fourmi :

« *Ma foi non, je ne le savais pas.* »

Et plus tard, quand la fourmi lui raconte ses malheurs :

« *Je ne crois pas.....Je ne vous prêterai rien.* »

Encore, un exemple :

« *Ce n'est pas gai, mais c'est humoristique.....Je ne vous demande pas de reçu, afin que vous me méprisiez tout a fait. On verra si vous me remboursez.* »

La fourmi, enfin gagnante, se tire d'embarras pour ainsi dire, mais elle ne réussit pas dans son dessein de manipulation: la cigale comprend très bien le jeu de la fourmi, mais, le fait de l'avoir réalisé, ne l'empêche pas d'agir selon ses propres principes.

Pour bien apprécier cette œuvre il faut la voir dans son contexte par rapport à La Fontaine. Adoptant une des méthodes postmodernistes, qui est d'imbriquer le passé dans le présent, cette satire offre des interprétations variées.

Basée sur certains traits de la fable, la satire de Dutourd y retient le côté moral: il est difficile d'avoir un plan satisfaisant qui puisse nous protéger des hasards futurs. Différente de la fable, qui visait à offrir un conseil sage à suivre, cette satire expose certains problèmes de la vie, mais ne donne pas de solution explicite comme guide moral.

Notes :

1. « Elle exaltait les vertus de l'accusé :

'Qui n'a point embrassé sa générosité ?
Jamais les malheureux, implorant son secours,
Ne furent rebutés d'un insolent discours.....
Quand un de ces héros vient la terre honorer,

Par ce chemin si noble et si peu fréquenté,
Oronte n'aspirait qu'à l'immortalité
Le destin l'avait mis au milieu des richesses,
Mais jamais de son cœur il ne les fit maîtresses....'
Et cette magnanimité elle opposait l'âpreté de Colbert :
' Il [Fouquet] n'imita jamais ces avarés mortels....
Ces âmes du commun, ou basses ou prudentes,
Pareilles aux fourmis noires, grosses, rampantes,
Que le peuple indien admire sur ses bords,
Entassant et gardant les précieuses trésors
Sans avoir d'autre objet, ô fureur sans seconde !
*Que de les dérober à l'usage du monde... ' » (Lair, J. cité dans Jasinski 1965:
199)*

University of Cape Town

3.5. « *Le loup et l'Agneau* » I, 10 par Jean de La Fontaine et « *Le crépuscule des Loups* » par Jean Dutourd

« *Le Loup et l'Agneau* »

Analyse sommaire

Bien qu'une fable soit essentiellement un conte qui se termine par une morale, ici la fable commence par la morale qui sera alors expliquée par le conte qui s'ensuit.

« La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure » (v.1-2)

En résumé, l'histoire est celle d'un innocent agneau qui s'éloigne de sa bergerie pour aller s'abreuver à un ruisseau des alentours, qui, malheureusement, est aussi fréquenté par un loup venant de la forêt. Une discussion à propos de l'usage du ruisseau s'ensuit, à l'issue de laquelle l'agneau est dévoré par le loup.²⁰⁰

Par ce conte, La Fontaine nous met en présence du fait que la justice est parfois impuissante contre les grands de ce monde quand leurs intérêts sont en jeu. Pour commencer, l'agneau est associé à l'innocence et à la vulnérabilité, à la paix de la campagne, à la production plutôt qu'à la destruction, à « l'Agneau de Dieu » qui efface tous les péchés du monde.

A l'inverse, le loup fait entrevoir le monde sauvage, la force brutale du prédateur, le danger en général. Le loup « *cherchois l'aventure* », c'est-à-dire une proie qu'il était déterminé à obtenir par tous les moyens, tandis que l'agneau ne demandait pas tant. Il « *se désaltérait* » tout simplement. Il ne cherchait querelle à qui que ce fut. Mais les deux animaux avaient des besoins biologiques bien réels qui les amènent à se confronter et le loup, par sa détermination et sa force physique sera le vainqueur.

²⁰⁰ Cette fable "figure en tête des dix fables du manuscrit Conrart... et qui nous le savons, peuvent très directement se rapporter au procès de Fouquet....Nul thème sans doute plus traditionnel, et l'on peut citer force modèles antérieurs: outre Esope lui-même, Babrius, Phèdre, Nicole Bozon, Marie de France, Haudent, Corrozet, sans compter les variantes orientales." (Jasinski 1969 :243)

Toutefois, le loup ne s'élanche pas sur sa proie aussitôt qu'elle est en vue. Il cherche une raison quelconque pour son agression par la parodie d'un procès.

« Qui te rends si hardi de *troubler mon breuvage* ?
Dit l'animal plein de *rage* » (v.7-8)

Le mots « *troubler* » et « *rage* » se tiennent par un lien de cause à effet ; « *mon* » peut s'étendre de « *breuvage* » au ruisseau tout entier qui serait une sorte de chasse gardée. On peut y voir là les éléments pour une accusation.

La sentence est plutôt une promesse de vengeance.

« Tu sera châtié de ta témérité » (v.10)

Et c'est alors que l'agneau se lance dans sa propre plaidoirie. Il pense qu'en faisant usage d'arguments logiques il parviendra à se sortir du guêpier.

«- Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère que je me vais désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-dessous d'elle :
Et que, par conséquent, en aucune façon.
Je ne puis troubler sa boisson. » (v.11-17)

Le tutoiement du loup en s'adressant à l'agneau par contraste au « *Votre Majesté* » révérencieux de celui-ci, souligne l'importance hiérarchique du personnage et le respect de l'agneau pour cet ordre.

Comme le litige est une épreuve de force et non le sujet d'un réel procès, le loup n'en fait pas grand cas. Le fabuliste ne parle plus de la raison du loup comme au début, mais de sa cruauté envers l'agneau qui n'a que l'avantage d'appartenir au groupe de la culture

«- Tu la troubles, reprit la *bête cruelle*;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé .
- Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.

- Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 - Je n'en ai point. -C'est donc quelqu'un des tiens :
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers et vos chiens. » (v.18-25)

Ici, Boutang parle de « *mauvaise raison* »²⁰¹ Observation pertinente qui s'applique aussi à la fable « *Le loup et les bergers* »X,6 où le loup épie des bergers rôtissant un agneau et se demande pourquoi il est tant détesté quand il n'est pas le seul à aimer la bonne chaire. Et, s'écrie La Fontaine dans son apologue :

« Bergers, bergers ! Le loup n'a tort
 Que quand il n'est pas le plus fort :
 Voulez-vous qu'il vive en ermite ? » (v. 39-41)

Ayant en pensée « la mauvaise raison », les paroles suivantes proférées par le loup nous paraissent énigmatiques.

« On me le dit : il faut que je me venge. »(v.260

Marin se pose la question. Qui est « *On* » ?²⁰² Dieu, l'instinct, ou simplement la cupidité, force motrice des tout puissants qui ne voudraient pas laisser passer une occasion de faire un gros bénéfice en se moquant éperdument, par ailleurs, de la clémence et de la justice ?

« Nous l'allons montrer tout à l'heure » (v.1-2)

Le geste verbal expose toute l'intrigue et le drame des dialogues entre victime et vainqueur. Dans la disposition mentale on se distance complètement du loup cruel et on sympathise avec l'agneau innocent. La caricature de la bête puissante n'est pas aussi amusante que dans les fables précédentes parce qu'on plaint le sort de sa proie. Néanmoins, La Fontaine ne traîne pas sur l'horreur ; il est très bref vers la fin et garde un ton léger²⁰³ :

« Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès. »

²⁰¹ Boutang 1981 : 196

²⁰² L. Marin 1986 : 87

²⁰³ Si on pense comment les films détaillent les horreurs dans les médias contemporains, la comparaison avec cette fable est impossible.

Le but est d'étudier les dialogues et leurs structures qui composent presque toute la fable à part les cinq vers de l'introduction et les trois qui la terminent.

Le milieu sociopolitique de la fable

Jasinski maintient que comme le loup voulait la mort de l'agneau par toutes sortes de raisonnements, Colbert voulait la tête de Fouquet pendant le procès.¹ Jasinski note non seulement les commentaires de Fouquet et d'un journal sur la rage bien évidente de Colbert, mais aussi les remarques de Mme. de Sévigné dans ses Lettres :

« Tout ce procédé est contre l'ordre et marque une grande *rage* contre le pauvre malheureux... »

Et, similaire à l'agneau, Fouquet :

« a très bien répondu. Plusieurs juges l'ont salué »²⁰⁴

Jasinski est convaincu que le procès de Fouquet,

«sous le couvert d'Esopé et de Phèdre [est] la source la plus authentique de cette fable célèbre. »²⁰⁵

Il apparaît que du point de vue de La Fontaine, cette fable révèle la puissance qui s'arroge tous les droits et avertit contre les discussions avec des loups, comme avec tout scélérat.

3.5.1. Le crépuscule des loups

Basée sur la fable « *Le loup et l'agneau* » par La Fontaine, « *Le crépuscule des loups* » donne une autre interprétation du pouvoir politique.

Dans « *Le crépuscule des loups* », c'est le vieux loup blanc qui demande à l'agneau noir la permission de désaltérer sa soif dans une rivière. L'agneau, membre d'un puissant groupe de moutons noirs, revendique la rivière comme partie du territoire des moutons et refuse, au loup, la permission d'y boire. La manière dont l'histoire se déroule, révèle une nouvelle dimension sur l'identité des puissants dans la politique contemporaine.

²⁰⁴ Attestation de Mme. de Sévigné dans Jasinski 1969: 247

²⁰⁵ *Ibid*: 249

3.5.1.1. Les paroles des puissants ont plus de poids.

3.5.1.1.1 La puissance et la monarchie

La version de La Fontaine commence par une morale:

« La raison du plus fort est toujours la meilleure ; »

L'œuvre de Dutourd explore cette maxime d'une façon différente. Au début elle évoque le passé de la fable en mentionnant les attributs royaux du loup :

« C'était un vieux loup au poil blanc, qui *avait accompli jadis maintes actions glorieuses*. L'âge l'avait un peu fatigué, un peu alourdi, mais il *était encore fort beau, avec un air de noblesse*, des yeux pensifs, et toutes ses dents. »

La noblesse du loup rappelle celle de son ancêtre dans « *Le loup et l'agneau* » :

« *Sire*, répond l'agneau, que *Votre Majesté*

Ne se mette pas en colère ; »

Dans la version de La Fontaine, le loup représente le Roi puissant. Cependant chez Dutourd, le loup, qui garde toujours ses attributs majestueux, n'est pas le plus puissant. Bien qu'il soit toujours fort et finisse par manger l'agneau au dénouement de l'œuvre, comme c'était le cas chez La Fontaine, c'est l'agneau et son groupe qui sont les puissants.

3.5.1.3. Le pouvoir et la politique raciale

Dans le texte, les allusions au blanc et au noir sont abondantes : commençons par des références directes aux couleurs :

« C'était un vieux loup *au poil blanc*..... »

« Un agneau survint. Il était tout *noir*, étant fils de mouton *noir* et de brebis *noire*. »

Le pouvoir politique de cet agneau apparaît clairement :

« *Il faisait partie de l'Association révolutionnaire des moutons (A.R.M.), de la Ligue des droits de l'ovine (L.D.O.) et du Parti mouton unifié (P.M.U.)*. Il prenait la parole dans les réunions d'étables, à vingt lieues à la ronde, *et expliquait aux moutons du pays, que le temps du mouton était arrivé. Il avait un don oratoire exceptionnel. Ses discours électrisaient les bergeries*..... »

La question épineuse du mécontentement de certains noirs, à propos des termes qui expriment leur négritude, est révélée dans l'entretien suivant :

« Tiens un *mouton noir*! dit le loup prudemment. Il ne voulait à aucun prix créer d'incident.

Vous pourriez dire un mouton *de couleur*, espèce de mufle ! rugit l'agneau. »

L'agressivité de cet agneau envers le vieux loup qui ne cherche qu'à apaiser sa soif apparaît dans son langage :

« Cette rivière appartient aux moutons, dit l'agneau. Vous *n'avez absolument pas le droit de venir la troubler avec votre sale gueule de vieux loup.....* »

Le dialogue continue avec le vieux loup qui mentionne la tradition de ses ancêtres de boire à cette rivière : l'agneau s'obstine à lui refuser la permission de boire, parce que le passé des loups glorieux et dominateurs est révolu et que la situation maintenant est la suivante :

« *A présent, poursuit l'agneau cette rivière a été nationalisée par le glorieux peuple des moutons qui s'est libéré de l'esclavagisme et qui marche avec confiance vers les lendemains qui bêlent. Nous n'avons plus peur des loups. Nous avons fait notre éducation politique. Nous sommes devenus les égaux des loups.* »

Le langage de l'agneau reflète les discours nationaux médiatisés qui se font entendre dans les manifestations, quand les leaders regroupent leurs alliés pour former une opposition. Le contraste du loup blanc et de l'agneau noir est subtilement accentué par l'introduction de plusieurs formes grammaticales de l'image de gloire : par exemple :

« C'était un vieux loup...action *glorieuse* »

versus

« A présent..... le *glorieux* peuple des moutons.... ».

L'effort que le loup fait pour exprimer sa tolérance vis-à-vis de la population des moutons, s'exprime dans son choix judicieux des mots, pour essayer d'apaiser l'agneau irrité :

« Je souscris intégralement à vos paroles, *mon cher camarade*, dit le loup avec *humilité ;...* »

Toutes ces références - à la politique blanche et noire en termes de groupes opposés; aux territoires et aux populations dominés dans le passé par des groupes étrangers -et ensuite à celle de l'égalité des races - font partie des changements qui eurent lieu au XXe siècle. La situation de l'agneau noir et du loup blanc, par exemple, rappelle

l'époque où il était de bon ton de coloniser les Etats africains et asiatiques et où la race blanche était considérée comme supérieure. Le marché des esclaves, si populaire en Amérique surtout, est suggéré dans notre texte par le choix des mots de l'agneau : « *esclavagisme* ». L'agneau exprime une intolérance du passé. La société a beaucoup changé: les Etats africains et asiatiques ont reçu leur indépendance et le droit à l'égalité de leurs populations ; l'attitude respectueuse et gentille du loup qui garde son sang froid, assez longtemps devant les tirades de l'agneau, indique la philosophie moderne de considérer cette égalité raciale comme un droit humain.

L'attitude de l'agneau est celle de l'amertume du passé. Il cherche à instaurer un renversement des rôles : le loup doit être humilié comme l'agneau dans l'Histoire. Il n'accepte pas que, l'ère du loup étant révolue, tout le monde doive vivre heureux ensemble. Il fait de son mieux pour le prévenir de boire de l'eau et cherche querelle avec lui. La méchanceté de l'agneau est le résultat des méfaits des loups envers les moutons jadis: les populations ont de longues mémoires sur des méchancetés faites par les autres nations; par exemple les Juifs réclament toujours réparation pour l'holocauste de la Deuxième Guerre Mondiale.

Avec « *Le crépuscule des loups* », Dutourd évoque les problèmes contemporains du milieu français : les difficultés qu'éprouvent le loup avec l'agneau, révèlent celles des anciens colonisateurs pour instaurer une coexistence pacifique avec leurs voisins du tiers monde.

3.5.1.3. Le milieu sociopolitique en France

Les Français se souviennent de l'incompatibilité entre De Gaulle et Gaston Monnerville, président du Sénat. En 1962, Monnerville s'opposa vivement à de Gaulle.²⁰⁶ On peut postuler que les disputes entre les deux hommes inspirèrent cette satire.

²⁰⁶ Escoffier 1987 :39

Monnerville, un ambitieux métis de Cayenne, devint sous-secrétaire d'Etat pour les colonies.²⁰⁷ Politicien agressif et influent, il aurait très bien pu par la couleur de sa peau, prendre le rôle de l'agneau noir. Le vieux loup, aristocratique et gentil évoque le Président De Gaulle, que Dutourd dépeint comme une personne raisonnable et calme. Escoffier décrit l'antagonisme entre les deux politiciens, probablement la base de la rixe entre le loup et l'agneau, dans la satire :

«Comme souvent en pareil cas, l'antagonisme au niveau des conceptions et de l'idéal dégénère en un duel personnel. La pression des deux camps en présence, le grossissement déformant des médias - le petit écran, pas encore émoussé par l'usage, joua un rôle considérable-, l'enjeu suprême de deux consultations nationales successives, le referendum et les élections législatives, la crise internationale de Cuba ouverte au même moment entre Kennedy et Kroutchev, tout contribua à passionner le débat.

Dès le départ, entre De Gaulle et Monnerville, entre ce que symbolisait l'un et ce que représentait l'autre, existe une prévention réciproque assez manifeste. »²⁰⁸

Finalement Monnerville perd sa position en 1969, quand il essaye de supprimer certaines prérogatives du Sénat.²⁰⁹ Cet épisode rappelle l'agneau qui refuse au loup le privilège de se désaltérer dans la rivière.

3.5.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

A l'époque de Louis XIV , on fondait des colonies et des départements d'Outre-Mer. Cependant c'est au temps de De Gaulle qu'on en payait les conséquences, rencontrant toute la haine anti-coloniale, anti-esclavage et l'affaire raciale.

La question du droit du plus fort qui gagne dans la fable est contestée par l'agneau de Dutourd, qui insiste sur un dédommagement pour le passé. A partir des années 60, tous les marginalisés d'autrefois– les homosexuels, les gens colorés, les handicapés, les femmes, en somme tous ce qui étaient considéré comme inférieur au bourgeois blanc, colonisateur, supérieur etc. – priment dans la considération nationale occidentale, une réparation en quelque sorte, pour les humiliations d'hier.

²⁰⁷ Escoffier : 1987 40

²⁰⁸ *Ibid* : 40)

²⁰⁹ *Ibid* : 39

Au XXe siècle, le droit de l'homme est supposé remplacer le droit du plus fort, en Europe de toute façon. Monnerville, originaire de Cayenne et métis, est arrivé à une position élevée dans le gouvernement De Gaulle et pouvait même contester contre le chef lui-même. La question de race ne figurait pas du tout dans le tableau du 17^e siècle et cela aurait été inconcevable alors de voir un métis siéger au Parlement de la France.

Le faible d'autrefois a droit maintenant de protester contre toutes sortes d'abus et d'avoir la même égalité légale que tout le monde en France. La question de race n'existe plus dans la politique française d'aujourd'hui : on n'est ni blanc, ni noir, ni d'aucune couleur – la philosophie est que nous sommes tous pareils.

La question de qui a ' la raison du plus fort' aujourd'hui serait les banques des Etats tout puissants, comme les Etats-Unis, si dominateur dans le monde et contre lesquelles De Gaulle luttait pour protéger son pays.

3.5.3. La relation entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.5.3.1. Les similarités

1. L'agneau et le loup sont les protagonistes.
2. Ils se disputent à propos de l'eau d'une certaine rivière.
3. Le loup mange l'agneau.

Dutourd garde ces éléments de la fable pour les appliquer à son milieu sociopolitique.

3.5.3.2. Les additions

1. La question raciale est introduite.
2. La satire de Dutourd est beaucoup plus longue (6 pages versus 1 page de La Fontaine.)

Les pages supplémentaires traitent des disputes entre le loup et l'agneau.

3.5.3.3. Le monde inversé.

La fable de La Fontaine est inversée

1. Le loup, au début de l'histoire, ne veut pas créer d'incident.
2. L'agneau est agressif et fait montre d'autorité.
3. Le loup mange l'agneau en désespoir de cause.

La tension dans le monde politique est évidente dans la satire de Dutourd : Nous sommes sensibilisés aux changements sociaux du vingtième siècle.

3.5.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal du « *Le crépuscule des loups* »

3.5.4.1. La disposition mentale

La disposition mentale entrelace les luttes de pouvoir avec les problèmes contemporains de la politique du premier et du tiers monde.

L'histoire a lieu à un seul endroit : la rivière disputée qui sert de frontière symbolique entre les populations de loups blancs et de moutons noirs.

La caricature du loup dépeint un personnage digne qui reçoit notre sympathie. Cependant celle du mouton est très comique : il parle fort et se croit très important. Quand les affaires vont mal dans la partie centrale de l'oeuvre, il montre sa vraie nature, celle d'un faible animal qui fait le fanfaron :

« -Oh! oh! glapit l'agneau. Qu'entends-je ? Des menaces ? *Vous vous mettez dans un très mauvais cas. je vais porter l'affaire devant l'Organisation des animaux unis. Violation des eaux territoriales, acte de brigandage caractérisé, ouverture des hostilités.... Vous allez recevoir un fameux blâme, mon gaillard !* »

3.5.4.1.1.. La disposition mentale et l'ironie

L'élément pédagogique réside dans le changement d'agresseur, de la fable de La Fontaine à la satire de Dutourd : c'est l'agneau qui est l'agresseur ici. Bien que le

loup, comme dans « *Le loup et l'agneau* » mange l'agneau, ce dernier le pousse dans ses retranchements :

« -Vous avez trente secondes pour foutre le camp. C'est compris ?

-Vivre libre ou mourir ! s'écrie l'autre.

-Tu l'auras voulu, malheureux ! dit le loup. »

La leçon à déduire – puisqu'il n'y a pas d'apologue – est que la victime d'autrefois peut, dans l'avenir, devenir un membre protégé de la société. Le manque de justice est partout dans « *Le loup et l'agneau* » et dans « *Le crépuscule des loups* » ; chez La Fontaine, tout ce que l'agneau voulait, c'était boire dans la rivière et le loup chercha une excuse pour le manger et chez Dutourd, le loup essaie en vain, de son mieux, d'éviter une répétition de l'histoire.

3.5.4.1.2. La disposition mentale et la satire

Dans « *Le crépuscule des loups* », le dernier alinéa raconte la manifestation des moutons, et la honte dans la société des loups : réaction populaire devant une attitude qui démontre un préjugé racial et manque d'humanité vis-à-vis des faibles :

« Cet acte fut universellement reprobé. »

La dernière phrase est une leçon camouflée sous l'interprétation du renard :

« Un renard leur expliqua qu'ils étaient victimes de la marche de l'Histoire et qu'après le temps des loups vient le temps des moutons, mais cette explication ne leur apporta aucun réconfort, car ils étaient des loups et non pas des moutons. »

La leçon pour le loup, difficile à digérer, parle du fait qu'on doit payer cher ses méfaits de jadis, car il y a un genre de bilan social qui exige un compte rendu de nos actions passées. Le mouton agressif est antipathique au lecteur qui se distancie de son sort triste mais inévitable.

3.5.4.2.. Le but

La caricature amusante de l'agneau, bien que suscitant peu de compassion par son agressivité, est néanmoins liée au statu quo d'aujourd'hui où la population noire n'est plus considérée comme inférieure.

La satire démontre que la victime d'autrefois, maintenant si agressive, n'a pas de camp complètement correct ou incorrect. Les degrés de bien ou de mal varient selon les cas individuels.

3.5.4.3. Le geste verbal

Excepté les deux premiers paragraphes, purement descriptifs, la plupart de l'œuvre est faite de dialogues, soulignant ainsi l'entretien verbal entre les deux parties. Les deux derniers paragraphes exposent les répercussions des événements et donnent ainsi le ton et une perspective historique respectivement aux dialogues.

La section ci-dessus mentionne le vocabulaire politique qu'utilisait l'agneau. Le geste verbal abonde en références contrastées entre les deux personnages : par exemple le loup utilise les mots « *grandes concessions* » interprétés par l'agneau comme « *Des menaces ?* » Les deux points de vues politiques opposés, symbolisant les intrigues du premier et du tiers monde et la lutte pour la puissance politique s'expriment dans le geste verbal.

Cette satire reflète le milieu français contemporain. Le tiers monde demande toujours les rétributions du premier monde : par exemple l'Afrique demande l'annulation de ses dettes. Ainsi Dutourd enchevêtre son œuvre avec les problèmes d'aujourd'hui sans toutefois nous dire comment les résoudre.

Notes

1. « Mais l'instruction du procès multipliait les irrégularités arbitraires, les dénis de justice et jusqu'aux fraudes éhontées. Le *Journal* d'Ormesson en fait foi : « Je trouvai sept ou huit lignes du procès-verbal entièrement fausses, n'y ayant rien de semblable dans les registres, et je ne puis comprendre comment on peut inventer des choses qui ne sont point et les rapporter comme si elles étaient. » La Chambre de justice elle-même, pourtant constituée par Colbert, en venait à protester contre ces faux, et en mainte occasion, bien que privé d'une grande partie de ses dossiers, Fouquet parvenait à déjouer de manifestes truquages : au point que l'accusation perdait du terrain et que Colbert s'exaspérait.....Mais le terme [rage] revient constamment dans les plaidoyers de Fouquet, indigné contre un réquisitoire qui est un

« abîme et un chaos de contradictions et d'impossibilités ». « Malgré tous les déguisements et tous les artifices que la rage de mes ennemis leur a suggérés..... » « peut-on s'étonner assez de l'excès d'une telle rage... » Et il fait ressortir la faiblesse de l'accusation : « ...dans le même temps que par une lâcheté par exemple, pour assouvir leur rage qui n'est plus satisfaite d'avoir pris mes charges, de s'être emparé de mes biens, de m'avoir dépouillé de mes papiers, d'avoir exilé ou emprisonné mes proches et mes domestiques, de me tenir en prison, de me faire faire mon procès par d'autres juges que les miens, d'avoir suborné mes témoins et supposé des pièces pour me perdre, ils font composer d'infâmes satires par des fripons à gages, et leur donne des permissions publiques de les imprimer, contre un homme dans l'état où je suis... » (Jasinski 1969 : 244-245)

University of Cape Town

3.6. « *Le lion et le rat* » II, 11 par Jean de La Fontaine et « *Pas de zèle* » par Jean Dutourd

« *Le rat et le lion* »

Analyse sommaire

La fable commence par la morale et se sert de tout pour la prouver:²¹⁰

« Il faut qu'on peut, obliger tout le monde :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi,

Tant la chose en preuves abonde. » (v.1-4)

La deuxième strophe débute en décrivant en 4 vers comment le petit rat conserve « la vie » grâce au lion qui l'épargne. La morale reprend au vers 5 :

« Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ? » (v.5-7)

Le sort voulut que le lion soit empiégé. Le rat, jusqu'alors simplement désigné sous ce nom, prend un titre de « *Sire Rat* » l'ayant libéré :

« ...et fit tant par ses dents

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage » (v.9-10)

La fable se termine avec une continuation de la morale :

« Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage. » (v.11-12)

Le geste verbal dévoile qu'une bonne partie de la fable consiste en morale, parsemant les descriptions du drame des deux animaux. Les deux caricatures, du fait de leur entraide, sont sympathiques au lecteur. Le but est de mettre en évidence que les insignifiants peuvent devenir de puissants soutiens et même des héros.

Le milieu sociopolitique

²¹⁰ Selon Jasinski, La Fontaine garde beaucoup du texte ésopeque relatif à la reconnaissance du rat. (Jasinski :1969 354-355)

Jasinski est convaincu que le lion représente Fouquet.¹ Il fait la comparaison entre les « *rugissements* » du lion et ceux du prisonnier ; et les petits amis du surintendant comme le rat et le fabuliste inclus, qui font honneur au surintendant, essaient de ‘ronger les mailles’ afin de le délivrer.

3.6.1. *Pas de zèle*

Basée sur la fable célèbre de La Fontaine « *Le rat et le lion* », cette satire de Dutourd inverse l'œuvre originale.

Ici, le petit rat, qui en sortant de son trou, rencontre le lion et tremble de frayeur sur ses pattes, amuse et flatte le roi des animaux. Ce dernier, si fier de l'impression qu'il a faite sur la petite créature, non seulement la laisse vivre, mais aussi fait d'elle « *l'ornement* » de sa cour. La bonne fortune du rat, qui est on ne peut plus choyé et même appelé « *Monseigneur* », continue jusqu'au jour fatidique où le lion et lui se promènent dans les bois et où l'énorme félin tombe dans un piège en cordes. Le petit rat qui attendait le moment de rendre un réel service à son seigneur, ne tarde pas à appliquer ses dents aux cordons du piège. Mais le lion, furieux d'avoir été libéré par un si chétif compagnon, le tue d'un seul coup de patte.

3.6.1. 1. L'importance de l'insignifiance.

Le passage commence tout de suite par l'entrée en scène de l'insignifiant petit rat, complètement ébloui par le grand lion :

« Entre les pattes d'un lion, un rat sortit de terre assez à *l'étourdie*. De ses *petits yeux* ronds et mobiles, il considéra ces *énormes pattes* jaunes armées de griffes *monstrueuses*. Puis il leva la tête et vit le muflé du lion et les yeux fixes du lion qui le regardaient d'une façon *effrayante*. Sur la crinière du lion était posée *la couronne d'or du roi des animaux*.

Le rat fut pétrifié de timidité. Il avait entendu parler du lion, naturellement, mais il ne l'avait jamais vu, et ne rêvait pas qu'il pût jamais le voir un jour, D'une voix flûtée, en tremblant de tous ses membres, il bredouilla bêtement :

-Excusez-moi, Monseigneur...Je ne l'ai pas fait exprès.

Qu'est-ce que tu n'as pas fait exprès, petit crétin ? rugit le roi.

De sortir de mon trou, Siregargouilla le rat, complètement affolé. »

Dans La Fontaine, l'importance de la petite personne est énoncée dans la morale :

« Il faut autant qu'on peut, obliger tout le monde :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi,

Tant la chose en preuves abonde. »

Dutourd cite La Fontaine, mot pour mot, au début de son œuvre :

« Entre les pattes d'un lion

Un rat sortit de terre assez à l'étourdie. »

Chez La Fontaine, la personne ordinaire a le potentiel de devenir un héros : Dutourd, lui, comme nous le vîmes plus haut, nous dit que la petitesse du rat a un charme irrésistible aux yeux du lion, flatté par le contraste de leurs deux natures :

« -Il est doué, dit le roi. Il a de l'instinct. J'ai vu certes des gens trembler devant moi, mais aucun avec cette spontanéité, avec cette fraîcheur. Prenez exemple sur lui, messieurs. »

Cela décida de la fortune du rat. Le lion ne voulut point le laisser repartir. Il était émerveillé de ne l'avoir pas tué d'un coup de patte. Il l'aimait pour ce bienfait. En le voyant, il songeait :

« Je suis bon et noble. J'ai épargné un rat » Celui-ci devint l'ornement de la cour.

On l'appelait Monseigneur du Rat. Le roi le créa marquis de Sourisy, duc de la Mulottière et prince des Campagnols, ce qui avait une jolie consonance italienne. »

Les répétitions de Dutourd sur la petitesse du rat servent à mettre en valeur les raisons pour lesquelles le lion estime ce petit personnage : il privilégie ce dernier en le gardant à la cour, en lui donnant tous ces titres en faisant de lui un « *ornement* ». En d'autres termes, le rat n'a pas grand chose à faire que d'être ce qu'il est naturellement-

faible et rat dans sa lutte contre le merlan, le hibou et le chat pour survivre ; maintenant, tout ce qu'il a à faire, c'est de se promener aux côtés du roi.

Dans la vie quotidienne, maints exemples existent de ceux qui acceptent des responsabilités et qui aimeraient être considérés comme le pilier de leur société. Que ce soit dans une humble école de campagne ou à la tête d'une nation.

Le rat, en ne veillant qu'au bien être de son roi, est un personnage rafraîchissant pour le lion, entouré comme il est de politiciens comme le renard, manoeuvrant pour leurs propres intérêts. Le climat sociopolitique de nos jours en foisonne. Aucune institution, aucun groupe politique ou même religieux, ne semblent être à l'abri d'une influence maléfique.

Et tous les coups sont permis. Le terrorisme comme la démocratie deviennent des armes aussi efficaces que les chars d'assauts et les mines anti-personnelles.

Ainsi Dutourd nous montre-t-il les différentes nuances du personnage soi-disant insignifiant : le satiriste ne sous-estime pas ce dernier ; il gagne le titre et les privilèges de Monseigneur du Rat. Le rat sert à rassurer le lion, qu'il est le tout puissant, qu'il le soutient et affirme par là l'image positive qu'il se fait de lui-même.

3.6.1.2. La puissance à côté de l'initiative

Dutourd déplore la stupidité du rat :

« Ce qui montre que ce rat n'était qu'un sot, c'est qu'il se mettait la cervelle à la torture pour trouver un moyen de témoigner sa gratitude à son bienfaiteur, de lui rendre ses bienfaits de quelque façon. Il rêvait de dévouements exemplaires et de sacrifices des dragons, sauver son roi en danger. Il était *si chétif et l'autre si formidable.* »

Dans les relations entre le monarque et le rat, Dutourd dépeint le premier comme tout puissant : évidemment il est plus large à cause de sa taille et le rat est extrêmement peureux et minuscule. Il y a une certaine logique dans les rêves du petit animal : notamment de sauver son chef - bien que le rat soit fidèle, ses rêves d'exploits

romanesques de grand courage, qui sont très amusants à lire, cachent un désir secret de briller en société comme héros. Voilà pourquoi Dutourd le critique; chez les autres courtisans la prudence remplace l'initiative, car le lion demande la servilité totale.

Cependant quand il fut empiégé, le lion sut comment crier au secours :

« Je suis perdu ! criait-il. Personne ne viendra donc au secours de son roi ? »

Remarquons que, ni le renard, ni le loup, ni personne qui fut spectateur de cet événement, ne fit quoi que ce soit pour l'aider. Politiquement correct, mais le cœur dur, aucun d'eux ne montra d'initiative.

La description de Dutourd, du rat comme « *sot* », vu en conjonction avec d'autres épithètes qui soulignent les bonnes qualités de ce dernier, présente une certaine attitude globale de bienveillance :

« Son bon petit Coeur généreux de rat magnanime battait à tout rompre. »

En alliant la stupidité avec d'autres traits - la générosité, le cœur magnanime et l'initiative,- Dutourd nous dépeint un portrait satirique du rat où cette combinaison apporte son malheur dans la suite des événements :

« Vous voyez, Sire, s'écria le rat au comble du bonheur, *qu'on peut avoir parfois besoin d'un plus petit que soi !* »

En répétant la morale célèbre de La Fontaine, le rat ouvre le chemin vers sa mort : le lion rejette la revendication du dernier ; sa domination monarchique affirmée, il tue son petit serviteur :

« Je n'ai besoin de personne! rugit le lion. J'ai horreur *qu'on me rende des services, je considère cela comme un crime de lèse-majesté*. Les services, c'est moi qui les rends, de même que les cadeaux, c'est moi qui les fais. *Si encore tu m'avais sauvé la vie sans témoins, petit malheureux ! Mais tu m'as humilié en présence de toute ma cour. Je suis obligé de faire un exemple.* »

La performance du rat, son initiative, même ses rêves de sauver le lion dans une situation difficile, qui influencèrent ses actions, furent des bêtises ; le petit rat voulait montrer sa supériorité (temporaire) en face du lion, devenu inactif.

Il est surprenant de constater comment les qualités, même celles notées comme vertus charitables (notamment de sauver un voisin en détresse), peuvent causer la chute de quelqu'un.

3.6.1.3. Les opportunistes

Le renard, connu pour sa fourberie, montre son habilité en sondant les humeurs du monarque : ensuite il décide de la voie la plus prudente à prendre :

« Ce rat est charmant, dit le renard, *qui sentit instantanément où soufflait le vent capricieux de la faveur et qui savait saisir les occasions d'être du même avis que le roi.* »

Servile, il répète ce que dit le roi :

« Ce rat a *magnifiquement peur de vous, Sire. Il a une peur sublime. J'oserai dire qu'il a peur de vous mieux que les autres... ..* »

Certainement il fait preuve de savoir faire dans ses relations avec le lion.

Quand la catastrophe se produisit, il paraît avec le loup, profitant de la mort du rat pour se présenter comme remplaçant princier :

« Ne pensez-vous pas Sire, qu'il serait temps que vous nous élevassiez à la pairie M. du Loup et moi-même ? »

Le renard, renommé depuis l'antiquité pour ses manigances, avait, encore une fois, bien manoeuvré :

« Le moment était bien choisi. Le loup et le renard furent créés ducs et pairs sur-le-champ. On inclut même le singe dans la fournée. »

Evidemment, la vertu n'est pas récompensée, ni le mal puni.

3.6.1.4. La trahison du tout-puissant.

Bien que le lion paraisse magnanime au point d'exagération avec le rat, il se retourne radicalement contre celui-ci à la fin et agit froidement en chef implacable. Souvent nous pouvons trouver les mêmes tendances chez plusieurs personnages historiques, capricieux et imprévisibles : les gens sont favorisés et défavorisés à n'importe quel

moment et la société entière tremble, ne sachant pas de quel côté le vent soufflera. Le rat, gâté et privilégié, perd sa vie en voulant être le héros du jour.

La situation d'être le favori dans une hiérarchie est dangereuse, parce que le favori d'un monarque peut être considéré comme l'ennemi de la cour.

3.6.1.5. Le milieu sociopolitique en France

Dutourd fit publier « *Le crépuscule des loups* » en 1971. Donc il y a une forte probabilité pour qu'il ait choisi le milieu contemporain des années soixante comme inspiration.

Beaucoup de choses se passent en France pendant cette période. Depuis quelques temps, De Gaulle, que Dutourd admira beaucoup, était au pouvoir. Non seulement héros de la Résistance Française, De Gaulle fut un personnage puissant. Il domina la politique française de son temps, comme le démontre l'article le décrivant comme un géant parmi ses ministres : « *Les nains écœurent le géant* ». ²¹¹

D'après l'article, De Gaulle dit des leaders :

« Les personnalités puissantes, organisées pour la lutte, l'épreuve, les grands événements ne présentent pas toujours ces avantages faciles, cette séduction de surface qui plaisent dans le cours de la vie ordinaire. Les caractères accusés sont d'habitude âpres, incommodes, voire farouches. Il est rare qu'on les aime et, par suite, qu'on les favorise. » ²¹²

Le monarque de Dutourd était lui aussi « *âpre, incommode farouche* » et inspira l'obséquiosité de la Cour (par des personnages caricaturaux tels que le rat, le renard et le loup).

Deuxièmement, le titre de Monseigneur, (celui donné fut « Monseigneur du Rat ») conféré traditionnellement au Dauphin. Le dauphin en politique moderne signifie le chef du gouvernement ou le premier ministre.

²¹¹ Fauvet : 1976 35-43

²¹² *Ibid* : 39)

Un fait à considérer est que Georges Pompidou, en tant que Premier Ministre de De Gaulle, et noté pour son dévouement au Président, était initialement dans l'ombre de son leader :

« Dès 1964 certains voient en lui le dauphin.Sans jamais apparaître sur le devant de la scène, il déploie une activité multiforme, assure notamment le contact avec le monde politique de la IV^e République. »²¹³

Ces indices nous amènent à faire le rapport entre Pompidou et le Rat, Prince et Marquis à la fois : tous les deux faisaient briller leurs chefs.

À un certain moment, Georges Pompidou commença à montrer de l'initiative, (ce qui fut la chute du rat) :

«Tout de suite en maints domaines, l'ex-normalien affirme son autorité. Laisant au président le soin de déterminer les grandes options, il se veut quant à lui le patron de l'entreprise France. Sous son impulsion une grande politique d'aménagement du territoire est mise en œuvre, l'industrialisation devient une priorité..... »²¹⁴

Cette initiative entama une rupture entre les deux hommes, le 'dauphin' comme le 'petit rat', se frayant un chemin où il put briller de sa propre lumière (jusqu'à son remerciement):

« Cependant, quelques jours après le scrutin, Georges Pompidou est remercié, remplacé par Maurice Couve de Murville dans des conditions mal éclaircies. »²¹⁵

Nous savons aussi que Georges Pompidou, succédant à Charles De Gaulle en 1969, se réintégra en politique et que son échec fut temporaire.

3.6.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

Dans la fable de La Fontaine le petit rat s'élève au puissant « Sire Rat » et libère le monarque de son embarras. Chez Dutourd le rat n'est pas assez modeste : il veut

²¹³ Roussel : 1984 6-7

²¹⁴ Roussel 1984 : 8

²¹⁵ Roussel : 1984 10

atteindre le niveau de héros et par là endetter le lion, aspiration intolérable et pour cela il paie de sa vie.

Le dilemme, entre le goût pour la modestie et la recherche du meilleur but possible, concerna autant Fouquet que Pompidou. L'ambition du premier lui coûta sa liberté, la stratégie et la ruse, éventuellement remportèrent la victoire pour le second. Austry explique les phénomènes sociaux d'ambition et de modestie en termes sociopolitiques :

« Il est clair que, dès l'enfance, toute l'organisation sociale tend à favoriser le respect des autorités établies et à donner le sens de l'obéissance et, ce qui est plus grave, de la modestie. On reproche la prétention, alors qu'elle est la condition nécessaire, sinon suffisante, de la réussite. L'on ne peut valoir dans la société que ce que l'on estime aussi longtemps que le marché de la réussite sera un marché de demandeurs. Les modestes et les humbles seront estimés dans leur place subalterne, par ceux qui les commandent et qui, en général, l'étaient moins. Car il est très peu vraisemblable que celui qui dès l'enfance, a accepté le principe de la modestie véritable et non de façade, arrive à un poste de commandement, car personne ne viendra le chercher dans sa retraite, pour la raison fondamentale que personne ne connaîtra sa capacité de commandement.....La condition essentielle de toute réussite est, d'abord, d'avoir l'audace d'oser dans un monde où la famille, l'école, l'environnement sont organisés pour décourager ce qui passe, d'abord, pour une insupportable prétention. Et, c'est parce que ce filtre est efficace, que seuls les individus, en quelque mesure déviants, osent et en générale réussissent dès qu'ils ont la force de tenter.....

Ce blocage est encore accru par la sacralisation des pouvoirs existants. De même qu'il paraît anormal de vouloir quitter la conformité de départ, il paraît sacrilège de vouloir atteindre une situation sanctifiée. Or, la société consacre les hiérarchies existantes.... »²¹⁶

Fouquet a osé vouloir les étoiles, mais ses larcins audacieux devinrent éventuellement des pièges tendus par ses adversaires, Colbert et le Roi. Voilà un cas dans lequel sortir de sa petite boîte confortable lui a coûté vraiment cher. Mais dans le cas de Pompidou, 'dauphin' obéissant au début, ses tentatives de modernisation et d'éclats en scène politique lui valurent sa démission. Cependant, il était un 'rat rusé' et il

²¹⁶ Austry 1972 : 93-94

attendit dans les coulisses l'opportunité de monter les grades politiques, ce qu'il réussit à faire avec succès.

Les cas de Fouquet et de Pompidou ont plusieurs points en commun : les deux sociétés en question, comme dit Austry, découragent une ambition hardie ; les ambitieux se camouflent souvent en petits 'rats' insignifiants au début, mais quand l'opportunité se présente, ils exposent leurs véritables intentions, le système politique opprime l'ambition et préserve les privilèges pour des « choisis », le prix de l'ambition pour d'autres peut coûter cher.

3.6.3. La relation entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.6.3.1. Les similarités

1. Le lion et le rat apparaissent dans les deux œuvres.
2. Le rat, étourdi, sort de son trou entre les pattes du lion.
3. Le lion est heureux de laisser vivre le rat (à l'étape 2.)
4. Le lion est piégé.
5. Le rat mord les cordes qui piègent le lion et le libère.
6. La morale, au début de la fable de La Fontaine : celle qui souligne l'importance de la 'petite personne', est plus ou moins répétée par le rat de Dutourd avant sa fin tragique.

En montrant ces similarités avec La Fontaine, Dutourd expose la base de son œuvre, de sorte qu'on apprécie les transformations notées ci-dessous, et qu'on considère les deux travaux simultanément.

3.6.3.2. Additions

1. Le renard, le loup et le singe entrent en scène chez Dutourd.
2. Plusieurs conversations sont ajoutées.
3. La peur du rat est soulignée.
4. L'étendue de l'œuvre de Dutourd est de beaucoup plus longue (6 pages contre ½ page chez La Fontaine)

3.6.3.3. Le monde inversé de Dutourd.

1. L'œuvre est basée sur la période du milieu des années 60.
2. Les vers deviennent de la prose.
3. Le rat vit dans la Cour du lion.
4. Le monde remarque la grande peur du rat.
5. Le lion finit par tuer le rat.
6. La morale, selon laquelle la petite personne est importante, devient douteuse : si ses actions la glorifie, cela peut lui attirer de graves ennuis.
7. Les spectateurs (le singe, le loup et le renard) qui ne se mêlent pas des problèmes du lion, prennent une position prestigieuse après la mort du rat.
8. Aucune morale ne fut donnée : c'est à nous d'en déduire le message.

Dans les mondes inversés de La Fontaine et de Dutourd, chacun expose le milieu sociopolitique de son temps.

3.6.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *Pas de zèle* ».

3.6.4.1. La disposition mentale.

Comme avec les autres satires de Dutourd mentionnées plus haut, les thèmes sont liés l'un à l'autre dans la disposition mentale, formant le feuilleton du milieu sociopolitique des années 60.

La condition humaine, notamment la survie de l'individu, évoquée par Dutourd, (thème récurrent dans l'Histoire) nous fait réfléchir sur le sort de la société d'aujourd'hui.

3.6.4.1.1 La disposition mentale et l'ironie.

Grâce à la caricature du petit rat bredouillant et tremblant, la situation sérieuse et tragique est atténuée par l'humour. La valeur pédagogique, c'est-à-dire la comparaison entre cette satire et la fable de La Fontaine, réside dans le fait qu'il peut y avoir plusieurs interprétations d'un seul événement.

3. 6.4.1.2. La disposition mentale et la satire

Bien que les personnages caricaturés nous paraissent plus humains, nous nous sentons mal à l'aise avec le renard et le loup, traditionnellement personnages un peu louches. Nous sympathisons avec le rat : le satiriste nous explique le raisonnement du lion dans ses actions, ce qui nous fait comprendre sa situation embarrassante vers la fin; mais en même temps un monarque aussi puissant, aurait pu tempérer ses humeurs et éviter de tuer le petit animal.

La satire et l'ironie existent toutes les deux dans cette œuvre-ci : nous apprécions l'œuvre de Dutourd séparément et aussi en contexte avec La Fontaine ; la satire et le monde inversé ajoutent à la comédie. A la différence des cas purement ironiques, où le lecteur a plus de sympathie pour la caricature, la satire souvent l'éloigne de celle-ci. Le lion est particulièrement intéressant, car bien qu'il soit la caricature du Général, estimé par Dutourd, son côté tyrannique nous paraît évident.

3.6.4.2. Le but

La Fontaine et Dutourd exposent les faiblesses humaines qui ressortent dans bien des situations – le monde du travail, la vie personnelle, la politique, etc.... Au plan gouvernemental, la vulnérabilité de l'homme saute aux yeux, car le fonctionnaire ou le politicien, dans lequel nous devrions avoir confiance, ne semble pas être à la hauteur de sa tâche, ou alors nous paraît franchement dictatorial.

3.6.4.3. Le geste verbal.

Le langage de Dutourd, c'est la poésie de La Fontaine, convertie en prose et sans guillemets : cette citation est insérée dans l'œuvre et donne le ton ; le monde de l'ancien fabuliste se renouvelle. La conversation suivante, entre le rat et le lion, ayant comme témoins le loup et le renard, précède une documentation de ton neutre d'une page et demie sur la vie quotidienne du rat en cour (nous avons commenté, plus haut, le langage du rat vis-à-vis du lion).

« Cela décida la fortune du rat..... »

Le lieu de l'action, débutant entre les pattes du lion, ensuite devient indécis pendant la page et demie de documentation, jusqu'à ce qu'on arrive au piège du lion, (deuxième lieu spécifique) où se déroule l'action :

« *Or il advint que* le lion, dans une de ses promenades à deux, était si »

La conversation retourne à la morale de La Fontaine, légèrement transformée par le rat dans son dernier discours. Le langage documentaire réapparaît, donnant les faits après l'évènement, c'est-à-dire le sort des remplaçants du rat : tout ce passe sans émotion ni jugement.

Le geste verbal, la disposition mentale et le but, marchent ensemble pour mettre à jour la tragi-comédie du monde sociopolitique du jour. Subtilement, Dutourd présente un point de vue sur le monde politique, où les têtes roulent facilement. Sans apologue clair ni au commencement ni à la fin, nous n'avons pas de morale précise pour guider notre jugement.

Notes

1. « Inlassablement l'expression revient dans les plaidoyers de l'accusé : 'C'était un piège qu'on me tendait...' 'Cette action imaginaire n'était qu'un piège qu'on m'a tendu...' » 'D'autres personnes encore... m'ont tendu des pièges et fait des surprises partout...'

Dira-t-on que La Fontaine renforce l'image ?

Ce lion fut pris dans les *rêts*. (v.13)

Mais Foucquet la renforce lui-même : « J'ai du tomber en des filets qui m'étaient préparés.... » (Jasinski 1969 : 355)

3.7 « *Le héron* » VII, 4 par Jean de La Fontaine et « *Manger pour vivre* » par Jean Dutourd

« *Le héron* »

Analyse sommaire

Les huit premiers vers de la fable décrivent la promenade du héron longeant une rivière qui était fréquentée aussi par une carpe et un brochet, un repas facile pour l'oiseau :

« Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eut un peu plus d'appétit » (v.9-10)

Etant un oiseau de goûts et d'habitudes particulières, il « mangeoit à ses heures ». Il refusa des tanches qui se sont approchées, parce qu'elles étaient de « si pauvre chère », et garda le jeûne jusqu'à ce qu' « il trouva du goujon », un poisson qui lui plaît :

« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron ! » (v.20)

Mais comme la quantité de goujon n'était pas suffisante à satisfaire sa faim :

« ...il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon. » (v.24-25)

La deuxième et dernière strophe donne l'apologue :

« *Ne soyons pas si difficiles :*
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons. » (25-33)

Dans la première strophe, le geste verbal donne les pensées et la motivation du comportement d'un héron par des mots et des phrases comme « *il crut mieux d'attendre* » ; « *Le mets ne lui plut pas* » « *il s'attendit à mieux* » « *Et montrait un goût dédaigneux* » « *Et pour qui me prend-on ?* ». Le héron aspirait à plus qu'il pouvait atteindre et qui, par conséquent, laissait échapper les opportunités plus

modestes qui se présentaient de temps en temps à lui. La disposition mentale livre une caricature d'un snob et n'attire pas la sympathie du lecteur pour lui. Le but est de décourager une trop grande ambition pour sa situation dans la vie et implique une philosophie de guetter les occasions qui donnent de petites satisfactions et qui pourraient toujours servir à quelque bénéfice. Le message ultime est d'être plus modeste en général et de chercher à être reconnaissant pour ses petits bonheurs.

Milieu sociopolitique de la fable

Plusieurs événements dans la vie personnelle de La Fontaine et dans le milieu sociopolitique semblent coïncider avec les inspirations de cette fable. Décrit par Bornecque²¹⁷ comme celle d'un couple de fables²¹⁸ où, dans la première, le héron est personnifié et la fille dans la deuxième, ces deux fables auraient pu facilement se fonder sur la grande dépression économique qui a eu lieu en 1672. Pendant cette période, la mort de la duchesse douairière d'Orléans qui soutenait La Fontaine le laissait encore une fois sans finances. Deuxièmement, il a publié en cette année « *Le curé de la mort* » VII, 11, sûrement après avoir terminé avec les fables VII 4 et 5. Troisièmement, un an plus tard quand il devint l'hôte de Mme de la Sablière, il est de plus en plus influencé par la philosophie de Gassendi. D'après René Jasinski :

« la philosophie se glisse dans les Fables à partir du Livre VII »²¹⁹

De 1668 jusqu'à 1678, La Fontaine préparait son deuxième recueil et Jasinski décrit la période comme celle où :

«... bataillent les philosophes..... »²²⁰

tels que Descartes, Gassendi, Pascal etc. Leurs philosophies faisaient partie des conversations de salon de bon ton. Les idées de Gassendi sur l'âme de toutes choses et de la grandeur de Dieu, citée par René Jasinski inclus l'esprit de 'gratitude' :

« Ingrat que tu es d'où te vient cet air que tu respires.....Si tu avais quelque sentiment de gratitude,..... »²²¹

3.7. 1. *Manger pour vivre*

²¹⁷ Bornecque 1983 : 209

²¹⁸ « *Le héron* » est suivi par « *La Fille* » VII.5 et a un thème similaire.

²¹⁹ Jasinski 1933 : 316

²²⁰ Ibid : 317

²²¹ Jasinski 1934 :219

Basée sur la fable « *Le héron* » par Jean de La Fontaine, cette satire donne de nouvelles nuances à la vieille morale d'être satisfait de son sort.

Deux hérons, un vieillard et un jeune oiseau, marchent ensemble et discutent des mérites et des problèmes dans l'application de la morale citée plus haut. Le vieux, tout le temps moralisateur, prêche que l'on doit être heureux de ce que l'on a. Le jeune oiseau n'est pas d'accord.

3.7.1.1. Les moralisateurs sentencieux sont ennuyeux.

Dutourd commence la satire en citant La Fontaine (sans mettre les guillemets) et ensuite termine la phrase à sa façon. Les mots soulignés indiquent la partie citée :

« Un jour sur leurs longs pieds allaient je ne sais où deux hérons au long bec- et dont le cou n'était pas si long qu'on veut bien le dire. »

Éliminant la ponctuation de La Fontaine, Dutourd présente une prose plus rapprochée de la langue parlée. Cependant, la citation établit de manière sûre la source de cette œuvre. Ensuite Dutourd continue avec sa propre version.

Il décrit les deux hérons, en expliquant que le vieux a l'habitude de prêcher: il pense que son expérience de longue date le qualifie pour sermonner les gens, mais en fait il ennue tout le monde :

« Il ne laissait passer aucune occasion de raconter ses aventures ou de faire de la morale. Bref, il assommait tout le monde, mais c'était une excellente politique. En effet, les gens sentencieux, qui invoquent leur expérience à tout bout de champ, qui ont une leçon tout prête à propos de n'importe quoi, jouissent d'une grande réputation. On se dit que pour être aussi ennuyeux, il faut qu'ils soient très sages et on les respecte en raison de l'ennui qu'ils inspirent. »

3.7.1.2. La consommation : manger pour vivre ou vivre pour manger ?

Quand le jeune héron annonce sa faim, le vieillard commence à moraliser :

« *Il faut manger pour vivre, dit le vieux héron pensivement, et non pas vivre pour manger.*

- Ah, ma foi, réplique le jeune héron, *cette maxime m'a toujours paru bien contestable.* En tout cas d'une application fort restreinte. »

La réponse du jeune homme indique le ton qu'il adoptera dans la conversation suivante, tout en donnant les raisons de son opinion :

« -Pas du tout, mon cher maître, dit le jeune homme. Suivez mon raisonnement. *Qui peut s'offrir le luxe de manger pour vivre ?* Les riches, les heureux, les opulents, les oisifs, en un mot les gens qui ont le choix d'être gloutons ou d'être tempérants, ceux qui ont les moyens de penser à autre chose qu'à la nourriture. *Cela ne fait qu'une minorité de privilégiés.* Or, que vois-je surtout autour de moi ? Une infinité d'individus dont l'unique préoccupation est de chercher des aliments pour leur famille, pour leurs petits et pour eux-mêmes. Ces malheureux vraiment ne vivent que pour cela. Ils n'ont absolument pas le loisir de faire autre chose. Du matin au soir ils travaillent comme des brutes pour gagner la pitance de la journée. Si cela ne s'appelle pas *vivre pour manger*, que je cesse d'être héron, que je devienne chien ou dromadaire. »

Les deux continuèrent à jouer sur le jeu des mots *manger pour vivre* ou *vivre pour manger* jusqu'à ce qu'arrive un escargot sur le chemin. Comme le jeune oiseau avait annoncé sa faim plus haut, le vieux héron pointe l'escargot comme dîner possible. Le jeune homme en est dégoûté. C'est là que l'aîné parle de son expérience, basé sur le récit dans la fable : « *Le héron* » de La Fontaine :

« -Je vais vous raconter une histoire tirée de ma longue expérience, poursuivit-il, et qui vous enseignera qu'il ne faut pas être trop difficile dans la vie. Une fois, je côtoyais une rivière, comme nous le faisons aujourd'hui. Il y avait de la carpe et du brochet. Je n'avais pas faim. J'attendis l'appétit. Quand l'appétit vint, plus de carpe. Rien que la tanche. Je n'aime pas ce poisson-là. J'attends encore un peu ; les tanches s'en vont et il arrive du goujon. Ce n'est pas digne de moi ! Le soir tombait ; j'avais une faim de loup. Je fus bien content de trouver un escargot. Depuis ce jour, chaque fois que je trouve un escargot, je le mange. Voilà ce que c'est que l'expérience, mon petit. »

Le jeune homme n'accepta pas la philosophie du vieillard et dit :

« -Votre histoire est idiote, dit le jeune héron qui commençait à être énervé par ce radoteur. Idiote et écœurante. »

La discussion citée plus haut marque la différence d'opinion des deux compères. Pourtant, le vieillard réduit la tension en se réfugiant dans l'avenir :

« -Très bien, dit le vieillard piqué. Nous en reparlerons dans dix ans. »

Et puis, par prévoyance, il dévore une grande quantité d'escargots qui se promenaient sur son chemin.

Ensuite, le jeune oiseau, en découvrant une grande quantité de truites dans la rivière, invite son compagnon à partager le repas :

« -Venez donc! Cria-t-il. C'est plein de truites !

Il en avale six, coup sur coup, avec un extrême contentement. »

Malheureusement pour lui, le vieux, en mangeant les escargots, ne laissa aucune place pour autre chose. Sans doute, les expériences de son passé sont-elles la cause de cet excès : il est obligé de refuser ces mets délicieux :

« -Excusez-moi, dit piteusement le vieillard. J'ai trop mangé d'escargots. Je n'ai plus faim. J'ai même l'estomac un peu barbouillé. Quelle guigne ! Moi qui adore la truite ! »

C'est alors que le jeune héron fait cette riposte impertinente :

« -Bah! dit le jeune héron avec insolence, il faut manger pour vivre et.....et....et...zut, j'ai oublié la suite. »

La fin surprenante dans cette œuvre offre une solution différente de celle de La Fontaine.

3.7.1.3. Milieu sociopolitique de la France

Les paroles du vieux héron :

« Je vais vous raconter une histoire tirée *de ma longue expérience*, poursuivit-il, et qui vous enseignera *qu'il ne faut pas être trop difficile dans la vie* »

peuvent se rapprocher de celle de Robert Schuman, un des fondateurs de la Communauté Européenne :

« Les dures leçons de l'histoire ont appris à l'homme de la frontière que je suis à se méfier des improvisations hâtives, des projets trop ambitieux..... »²²²

Reconnu pour le Plan, qu'il devisa avec Jean Monnet, Robert Schuman fut un politicien bien connu qui aimait donner le bon exemple (comme le fit notre vieux héron). Lacourt- Gayet décrit ce plan :

«Pour que la France puisse parler au nom de l'Europe, il faut cependant qu'une Europe existe. A cet égard il est significatif que les deux initiatives majeures de ces dernières années, le Plan Schuman et l'Union Européenne, aient été l'une et l'autre d'inspiration française.

Le premier de ces projets est, on le sait, entré en application en 1952. Réduit à ses éléments essentiels, il consiste en la création d'un marché unique où, libérés des obstacles créés par les droits de douane, le charbon et l'acier des six pays signataires du traité, la France, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique, la Hollande et le Luxembourg peuvent circuler librement. Déjà révolutionnaire par ses répercussions économiques, puisqu'il aboutit à créer dans l'Europe de l'Ouest une zone d'échanges semblable, par sa dimension et son importance, à celle qui existe aux Etats-Unis, le plan Schuman l'est encore plus au point de vue politique. C'est la première fois depuis le Moyen Age que des pays européens consentent volontairement à abandonner une partie de leur souveraineté nationale. La communauté charbon-acier (tel est le nom officiel du Plan) est, en effet, placée sous le contrôle d'une haute autorité supra-nationale, qui joue le rôle du pouvoir exécutif. A ses côtés, une assemblée et une cour de justice, également « européennes », exercent les pouvoirs législatif et judiciaire, tandis qu'un conseil des ministres des pays participants assure la liaison avec les autorités nationales. »²²³

Le sujet de conversation des deux oiseaux de Dutourd fut justement la consommation de nourriture : la consommation et l'économie furent l'essence du plan Schuman qui visait à une coopération européenne communautaire. Cette conversation se déroula au cours d'une promenade au long d'une rivière.²²⁴ L'habitude de Jean Monnet, de réfléchir en marchant, est un autre lien entre les deux politiciens et les hérons:

²²² [http :perso.wanadoo.fr/lycee.robert.schuman.fr/schuman.html](http://perso.wanadoo.fr/lycee.robert.schuman.fr/schuman.html) : 2004

²²³ Lacour-Gayet :1954 316-317

²²⁴ Les deux politiciens, Schuman et Monet furent tous les deux chauves, ils avaient de longs nez pointus, de petites bouches et de petits yeux intelligents, ce qui leur donnait l'aspect d'oiseaux .

« Sa façon de préparer la route est très simple : il consulte tout le monde, les experts et les inexperts ; puis il va méditer en se promenant. Ces promenades peuvent durer longtemps et exaspérer beaucoup d'impaticiens. Mais elles donnent des résultats remarquables. Elles ont donné la Communauté européenne du charbon et de l'acier (la C.E.C.A.) en 1952 ; la Communauté économique européenne (le Marché commun) » ²²⁵

Duby décrit les relations de Schuman et de son collègue Monnet:

« L'Europe en chantier

Pourtant ces difficultés n'empêchèrent pas la France de collaborer efficacement à la construction de l'Europe. On peut dire, en effet, que c'est grâce à l'initiative de Robert Schuman et de Jean Monnet que purent être dépassées les premières réalisations comme l'organisation européenne de coopération économique (O.E.C.E.) ou l'union européenne des paiements (U.E.P.), ainsi que les premières expériences régionales de regroupement comme le Benelux ou l'Union douanière franco-italienne. Le plan Schuman créant la Communauté européenne du charbon et de l'acier (C.E.C.A.) est né en 1951 d'une double volonté politique et économique. » ²²⁶

Le plan de Schuman, (comme la morale de La Fontaine, soutenue par le vieux héron) fut ensuite rejeté pour être repris de nouveau:

« Si le projet de Communauté européenne du charbon et de l'acier échoue devant le Parlement français en août 1954, et entraîne avec lui l'abandon du projet de Communauté politique qui lui est associé, l'initiative est reprise, en 1957, avec les traités de Rome, qui instituent le Marché commun et l'Euratom. » ²²⁷

Monnet se concentra sur l'industrie :

« Un plan systématique tenta d'orienter l'économie dans un sens déterminé, celui de l'industrialisationCe plan porte le nom de son inspirateur M. Jean Monnet. Ce plan, adopté par le gouvernement français, ciblait les dépenses :

« Les investissements résultant du plan Monnet.....correspondaient à 18 pour 100 des dépenses totales;.... » ²²⁸

²²⁵ Kenan : 1969 15

²²⁶ Duby : 1987 337

²²⁷ Duby : 1987 496

²²⁸ Lacour-Gayet : 1954 272

Très pro-moderniste, Monnet (comme le jeune héron,) en coopérant avec Schuman, innova sur les idées à propos de la consommation :

« Le Commissariat général au plan est né en 1946. Son instigateur, Jean Monnet, devait présenter en 1947 le premier plan de modernisation et d'équipement, qui répondait à une triple exigence immédiate : orienter l'effort de reconstruction, coordonner l'activité du secteur public et distribuer la contrepartie de l'aide de Marshall ; il accordait une priorité à l'appareil productif de base et au rétablissement de l'infrastructure : électricité, charbon, acier, ciment, transports ferroviaires, ports, matériel agricole ». ²²⁹

3.7.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

Austry dans sa discussion sur les conditions « non contestataires »²³⁰ des fables de La Fontaine propose ce qui suit pour celle du héron :

« Le héron aurait tort de ne pas attendre s'il veut constituer un capital et une source de revenus accrus permanents, puisque l'épargne est nécessaire au détour de production productif. Les difficultés lui apprendront, peut-être à trouver une solution rentable, puisque l'invention est, pour une bonne part, fille de la nécessité, mais s'il se contente de la satisfaction immédiate, il est peu probable qu'il change sa condition..... »²³¹

Nous voyons par exemple avec le Plan de Schuman et Monnet comment cela a marché par étapes- c'était

« un plan systématique »²³²

pour

« orienter l'économie dans un sens déterminé ». ²³³

C'est-à-dire que le Plan fut exécuté à mesure que tout le système sociopolitique pouvait le soutenir; on le mesurait et on le planifiait au cours des années. Bref une philosophie différente de celle que propose la fable du XVIIe siècle, notamment la modestie, l'humilité et la gratitude pour tout ce qu'on a, sans demander plus :

« Ne soyons pas si difficiles :

²²⁹ Duby : 1987 349

²³⁰ Austry 1972 :95

²³¹ *Ibid* : 96-97

²³² *loc.cit.* 3.7.2

²³³ *Ibid*

Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner. »

3.7.3. La relation entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd.

3.7.3.1. Les similarités.

1. Le héron est le protagoniste.
2. Il côtoie une rivière.
3. Le vieux héron finit par manger les escargots.

3.7.3.2. Les additions.

1. Un deuxième, plus jeune héron est introduit.
2. Le plat délicieux choisi cette fois-ci c'est la truite.
3. La satire de Dutourd est bien plus longue (5 pages pour Dutourd versus 1 page pour La Fontaine).

3.7.3.3. Le monde inversé.

1. L'œuvre de Dutourd est basée sur le milieu des années 50.
2. Le plan du jeune héron est un défi à la vieille morale de La Fontaine, soutenue par le vieux héron.

Le sujet de conversation des deux oiseaux, manger pour vivre ou vivre pour manger, est intimement lié à la conception économique du milieu français, où des plans furent établis pour traiter de la survie communautaire européenne.

3.7.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *Manger pour vivre* »

3.7.4.1. La disposition mentale

Les thèmes alliés à la situation sociopolitique de l'époque donnent à l'œuvre sa disposition mentale, qui est de considérer l'économie de la consommation et de

choisir un plan à suivre. Les deux personnages ont chacun leur façon personnelle de résoudre ces problèmes.

3.7.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie.

La mémoire retourne d'une part à la fable de La Fontaine et d'autre part, au milieu sociopolitique français : l'ironie réside dans les deux œuvres, traitant du même problème économique, tout en offrant des points de vue opposés à considérer. La discussion, ciblant le paradoxe de manger pour vivre ou vivre pour manger, dépeint des politiciens prenant beaucoup de temps à délibérer sur toutes sortes de détails avant d'arriver à un plan d'action. L'ironie de toute la comédie souligne une situation qui était en réalité fort complexe.

3.7.4.1.2. La disposition mentale et la satire.

Le lecteur réfléchit à l'économie, à la question de la valeur pratique de vieilles idées et démarches : on se demande si on peut toujours les appliquer aujourd'hui avec nos problèmes ou s'il y a de meilleures alternatives. Une maxime d'autrefois que l'auteur ridiculise (par l'intermédiaire du vieux héron, personnage pathétique qui avait ingurgité une quantité énorme d'escargots détestables car il craignait une famine possible, est forcé de se priver de sa nourriture favorite, la truite) place le lecteur dans la position de juge, évaluant l'efficacité de cette stratégie.

Comme aucun des personnages n'est vraiment méchant l'un envers l'autre, les discussions n'aboutissent à aucun abus physique ou verbal : nous ne sommes pas éloignés d'aucun d'eux ; cependant, en dépit d'être si moralisateur et sentencieux, le vieux, qui est questionné par le jeune et ridiculisé dans cette satire, est assez comique.

3.7.4. 2. Le but

Le but est d'exposer la polémique de vieilles attitudes face à une attitude moderne, et de voir comment les morales de jadis peuvent être appliquées à une situation socio économique contemporaine : l'attitude moderne (représentée par le jeune héron) est

beaucoup plus aventureuse et aléatoire. La Deuxième Guerre Mondiale terminée, le but d'avoir plus de camaraderie et de partage dans la fraternité européenne amena des réflexions sur la consommation et l'industrie : on cherchait à créer des méthodes propres à engendrer une vie pacifique sur le continent.

3.7.4.3. Le geste verbal.

Le premier alinéa, sur toute une page, situe la fable de La Fontaine et l'histoire du vieux héron en perspective pour le lecteur : nous savons de quelle fable il s'agit et nous comprenons que le vieux héron de Dutourd hérita de l'expérience racontée dans cette fable. Ensuite, le dialogue entre les deux oiseaux est centré sur l'économie et la consommation. Le vocabulaire et les phrases comme :

- « j'ai faim »,
- « Il faut manger pour vivre »,
- « ...non pas vivre pour manger »,

combinés avec une variété de types de nourriture comme :

- « escargots », « carpe », « brochet », « tanches », « truite »

soulignent le sujet de la consommation. Les polémiques s'expriment dans le langage suivant :

- « cette maxime m'a toujours paru bien contestable »,
- « Suivez mon raisonnement, »
- « vous n'avez pas d'expérience »,
- « Votre histoire est idiote ».

Le langage, la structure, la disposition mentale, mènent le lecteur à explorer les méthodes alternatives de traiter du problème de la consommation : Vivre pour manger ou manger pour vivre.

3.8. « *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion* » Livre1, 6 par Jean de La Fontaine et « *La part du lion* » par Jean Dutourd

« *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion* »²³⁴

Analyse sommaire

Dans cette fable de 18 vers, sept racontent l'association des trois animaux

« Avec un fier lion, seigneur du voisinage » (v.2)

Le but de cette association était de faire une société où tous les membres ;

«..... mirent en commun le gain et le dommage » (4)

D'un tel arrangement on s'attendrait bien sûr, que chacun ait un quart de n'importe quel gain ou dommage, mais ce n'était pas le cas, comme le démontra clairement le sort du cerf. Pris dans « *le lac de la chèvre* », le cerf va au lion. Ce dernier, en employant un argument qui dura 11 vers, dépèce la proie en quatre et garde le tout pour lui. Ses arguments sont :

1. «la première en qualité de *sire*.....
C'est que je m'appelle lion » (v.10-12)
2. « ...*par droit* me doit échoir encor
Ce droit,c'est le droit du plus fort » (v. 13-14)
3. « Comme le plus *vaillant*, je prétends la troisième » (v.15)
4. « Si quelqu'un de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. » (v.16-17)

A la différence de bien d'autres fables, La Fontaine ne fait pas de commentaires directs comme dans ses apologues. Mais le langage de l'éloge du lion de sa propre personne comme « *qualité de sire* », « *Je m'appelle lion* », « *par droit doit m'échoir* » « *le plus vaillant* » et enfin sa force « *Je l' [celui qui touche à la proie] étranglerai* » indiquent la vantardise dont le fabuliste ne montre aucune approbation, non plus. Deuxièmement, la répétition du mot « *droit* » en trois fois rappelle les « *Pensées* » de Pascal sur la « *droiture d'esprit* »²³⁵ et

²³⁴ Selon Jean-Pierre Collinet, cette fable de Phèdre change en plusieurs façons dans les mains de La Fontaine : il retire l'apologue au début de la fable de même la conclusion, il égaye l'œuvre, et introduit la notion du « droit du plus fort » (développée dans « *Le loup et l'agneau* ») sur « l'arbitre royale » laquelle la récente condamnation de Fouquet donne une terrible actualité ». (Collinet 1989 : 154)

²³⁵ « Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse.....L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude

«... il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent ».²³⁶

Les 'principes' sur lesquels se base le raisonnement du lion sont égoïstes et contre la justice : en somme le lion a « un esprit faux », mais La Fontaine le suggère très subtilement, en se servant de l'ironie et du camouflage, car lui, comme la brebis, la génisse et la chèvre, ne veut pas être 'étranglé' par un « Roi Soleil » enragé.

Le récit, reste donc intact avec seulement le déroulement de l'histoire des quatre animaux. La génisse, la chèvre et la brebis restent parfaitement dociles vis-à-vis le lion fort et dominateur en ne questionnant rien et en n'offrant aucune remontrance. Par là, elles s'assurent la continuation de la société ; c'est-à-dire une société par laquelle elles apportent au lion sa part majestueuse des proies pour assurer leur propre vie.

Le milieu sociopolitique de la fable

En 1661 le roi :

« revendique pleine et entière [propriété] de tous les biens qui sont possédés aussi bien pour les gens d'Eglise que par les séculiers »²³⁷

Selon Bornecque, La Fontaine trouvait injuste l'usurpation de Roi par le droit du plus fort.²³⁸

Selon Jasinski, les animaux représentent les quatre ministres d'Etat notamment, Fouquet, Le Tellier, Lionne et auquel se joindra Colbert²³⁹ et il donne toute une intrigue concernant même un Monsieur Servien et Mazarin.¹

3.8.1. La part du lion

d'esprit. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample est faible.les autres,qui sont accoutumés par principes, ne comprennent rien aux choses de sentiment, y cherchant des principes et ne pouvant voir d'une vue ». (Pascal 1972 : 4)

²³⁶ *Ibid* : 1

²³⁷ (Bornecque 1983 :182)

²³⁸ (*Ibid*)

²³⁹ (*Ibid* : 147)

Basée sur la fable « *La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion* » par Jean de La Fontaine, « *La part du Lion* », satire de Dutourd, donne une interprétation inattendue de ce que comprend 'la part d'un lion'.

3.8.1.1. Le masque de l'escroc

Dutourd commence son œuvre par une citation adaptée du titre de La Fontaine (les mots en italiques indiquant les parties citées) :

« *La génisse, la chèvre, et la brebis* fondèrent une *société* anonyme par actions. »

De cette façon, nous savons tout de suite de quelle fable il s'agit.

Ensuite, Dutourd décrit le passé de la génisse, de la chèvre et de la brebis, voleuses bien connues, cherchant n'importe quel innocent comme 'administrateur' possible de leur société anonyme : le candidat idéal aurait dû être ignorant de leur passé infâme, car une fois informé, le public en général se serait méfié d'elles. C'est ainsi qu'ils tombèrent sur un pauvre vieil aristocrate, proie parfaite pour leurs tromperies.

Le satiriste condamne ces trois escrocs, dans les mots, en italiques, du passage suivant :

« C'étaient trois *canailles*, qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent aux dépens du pauvre monde. Comme elles n'avaient pas bonne réputation, qu'on les savait plus ou moins *vulgaires*, et qu'on connaissait plus ou moins leurs *escroqueries passées*, elles demandèrent au lion de devenir président du Conseil d'administration de leur affaire. »

Ayant soigneusement averti son lecteur à propos des trois canailles, Dutourd maintenant dépeint le genre de vie du lion : loin sont les belles demeures convenables des aristocrates d'autrefois :

« Ce lion avait *jadis fricassé toute sa fortune en agréables folies*. Il vivait dans un quatrième, sans ascenseur, du faubourg Saint-Germain et songeait que la noblesse, d'âme aussi bien que de naissance, n'a plus guère sa place dans le monde actuel. Lorsque les trois *sorcières* sonnèrent à sa porte, il rongea tristement un os, dont l'antiquité ne le cédait certainement pas à celle de sa famille. »

L'apparence respectable et très formelle des trois friponnes, habillées comme femmes d'affaires bourgeoises, inspirèrent confiance au vieux lion, qui sera bientôt leur prochaine victime :

« La brebis, la chèvre et la génisse s'étaient pour la circonstance vêtues *en femme d'affaires* : *souliers trotteurs, lunettes, petit tailleur Chanel.* »

Tout en affectant un air parfaitement respectable, elles sortent leurs documents : la paperasse qu'elles produisirent évoque le monde des contrats et de la finance. Le satiriste fait très attention aux détails concernant la présentation de ces documents :

« Elles apportaient un contrat *de plusieurs pages tapées à la machine sans interligne, disposé en vingt-sept articles et diverses sous-sections.* »

Toutefois le piège se produisit assez vite :

« *Ce document se recommandait par une extrême obscurité.* Il en ressortait toutefois, *après une lecture attentive, que celui qui le signerait répondrait d'une éventuelle faillite sur ses biens et sa personne.* »

La chèvre, elle, se montre très habile en ce qui concerne l'approche psychologique : elle choisit les paroles justes pour manipuler sa proie :

« Ce fut la chèvre qui expliqua au lion le motif de la visite. Elle n'y alla pas par quatre chemins, *connaissant le cœur des êtres.*

Monseigneur, dit-elle, si vous acceptez d'être président de notre Conseil d'administration, vous toucherez deux millions par mois sous forme de jetons de présence, et vous n'aurez rien à faire. »

Le lion, venant d'un autre monde que celui des trois voleuses, ignore leurs passés infâmes :

« Le lion, n'avait, naturellement, jamais entendu parler des trois coquines, qui vivaient dans un monde aussi éloigné du sien que la terre de la lune. »

Dutourd nous fait une description du 'masque social' qu'utilisent les voleuses afin de duper le lion : elles veulent donner l'impression qu'elles sont de braves gens :

« La génisse le regardait *avec des yeux humides et un sourire attendri.* « *Voilà sûrement une bonne personne* » pensa –t-il. *La brebis avait un air de douceur, de*

soumission, de mélancolie tendre, qui lui donna un instant de rêverie juvénile. La chèvre, avec sa netteté, sa voix coupante, sa manière expéditive, sa franchise frisant le cynisme, lui inspira confiance. Rien de plus solide, de plus loyal au fond, pensa-t-il, que ces natures apparemment revêches. »

Notons que chaque voleuse porta un masque différent, et que tous ces masques servirent pour créer une mise en scène convaincante.

Nous voyons que les voleuses choisissent d'abord une victime facile. Ensuite elles présentent un masque pour la duper avant le coup de grâce. Dans ce cas, c'est un aristocrate qui fut choisi.

3.8.1.2. L'innocent, l'imbécile et le payant.

Le pauvre lion essaie, sans grand succès, d'agir prudemment :

« Mesdames, dit-il cependant, pour montrer qu'il n'était pas tombé de la dernière pluie, votre offre m'honore, mais je serais curieux de savoir pourquoi vous me la faites. Je suis vieux, je suis pauvre, je n'ai pas la moindre expérience des affaires. Et vous voilà m'apportant une fortune sur un plat. Pourquoi ? Ce n'est pas pour mes beaux yeux, quand même. »

La chèvre, maligne, touche la fierté aristocratique :

« -Nous ne sommes pas des folles, Monseigneur, chevrot la chèvre. Nous ne donnerons pas deux millions par mois à n'importe qui. Vous vous doutez bien que c'est votre nom que nous achetons. Il vaut cela. J'aime qu'on me parle ainsi, dit le lion avec un petit rire..... »

C'est ici que la ruse atteint son apogée : les escrocs, manigançant habilement pour inspirer la confiance incitèrent sournoisement le lion à décliner la lecture des documents:

« -Eh bien, dit la brebis avec un soupir amoureux, il ne nous reste plus qu'à signer notre petit contrat. Veuillez lire, Monseigneur. Je me ferai un plaisir de vous expliquer certaines clauses qui risqueraient de vous paraître sibyllines. Parfaitement, ajouta la génisse en battant des cils ; il faut que tout soit bien clair entre nous.

Mesdames ! Mesdames ! dit le lion avec reproche et non sans coquetterie, vous m'offensez. *Je n'ai jamais lu un contrat de ma vie. Je ne vais pas commencer à mon âge. Passez-moi le stylo, s'il vous plait.*

-Voici, dit la brebis en tendant au lion un superbe Parker en or. Il y a trois exemplaires. En bas de chaque page, vous mettez votre paraphe. A la fin du contrat, vous inscrivez : « Lu et approuvé » et vous signez.

-Faites nous plaisir, meugla doucement la génisse. Gardez le stylo. Que ce petit cadeau scelle notre association. »

Après avoir reçu deux millions d'un lièvre ce jour même, le lion reprend son allure de grand seigneur du temps jadis :

« Il courut chez le tailleur se commander quelques costumes de président de Conseil d'administration, donna congé de son pigeonnier miteux, arrêta un bel appartement dans un hôtel *de la rue Monsieur*, engagea un valet de chambre et envoya à ses trois associées des corbeilles d'orchidées. »

Le nom amusant de « *Rue Monsieur* » est encore une marque de prestige pour l'aristocrate qui redore son blason.

Le miracle de recevoir de l'argent mensuellement continua pendant un an. La description du bureau de cette mystérieuse société dénote la respectabilité bourgeoise :

« Par acquis de conscience , il passait tous les quinze jours au siège de la société, lequel se composait de deux *pièces près de la place de la République, meublées d'une table en bois blanc, d'un téléphone, d'une machine à écrire et d'un classeur métallique.* »

La confiance du lion gagnée, l'affaire de répéter les séances de signature est facile :

« On lui faisait signer quelques papiers sur lesquels il ne jetait même pas les yeux. Telle était sa *confiance* qu'il pensait que *ces papiers ne signifiaient rien, qu'en les lui donnant à signer on lui faisait une politesse, pour lui procurer l'illusion de servir à quelque chose. De là à s'extasier sur la délicatesse des trois crapules.* »

La fin triste et inévitable du lion se présenta : non seulement, un beau jour, ne reçut – il aucun paiement, mais il fut arrêté, dû paraître devant le juge d'instruction pour être ensuite condamné à la prison parmi toute une variété de canailles :

«un tatou se présenta muni d'une feuille bleu. Après quoi les choses se précipitèrent. Le lion fut convoqué chez le juge d'instruction, qui lui révéla qu'il avait, lui lion, escroqué une foule de petits porteurs d'une somme avoisinant le milliard. *Il y eut un procès dont on parla énormément.* Le lion fut condamné, entre autres à cinq ans de prison ferme, qu'il tira entre divers chacals, loups-cerviers, serpents à sonnette, renards, vautours et autre *gibiers* de potence à la Centrale de Melun où, par égard à son ancienne position sociale, on le nomma bibliothécaire. Tous ses biens furent saisis et vendus ; son honneur, jusqu'alors sans tache, sombra ; sa crinière devint toute blanche et il songea à se suicider. Il ne le fit point, étant chrétien par tradition de famille. »

3.8.1.3. Le milieu sociopolitique

Un nombre de vols célèbres, dont certains concernaient des aristocrates innocents au début du XXe siècle, auraient pu servir de base pour la satire de Dutourd. Un de ces vols concernait le prince Hari Singh, futur héritier du trône de Jammu-et-Cachemire. Delforme commente l'art avec lequel les voleurs exécutent leurs exploits :

« A côté des auteurs de crimes crapuleux auxquels l'assassinat, les enlèvements, les tortures donnent un caractère ignoble, il y a ceux qu'on a appelé les artistes à employer une imagination et un génie d'organisation qui auraient pu trouver un emploi moins néfaste. »²⁴⁰

La bande d'escrocs incluait, comme membres principaux, le capitaine Arthur « ange gardien », trouvé par l'Angleterre, Mrs Charles Robinson, dont le prince tomba amoureux fou, l'époux qui était un ancien bookmaker et une des amies de Mrs Robinson nommée Mrs Bevan (la séductrice du secrétaire du prince). Les Robinson avaient une entreprise pharmaceutique familiale curieusement intitulée « *the Grasshopper Pills and Ointments* » et Mrs Robinson s'habillait chez les plus « *ruineux des grands couturiers* ». Le capitaine Arthur s'arrangea pour que le Prince fasse la connaissance de sa future amante à un bal :

« Si l'aspect pharmaceutique de la chose échappa sans doute au prince de Cachemire, il n'en fut pas de même de l'aspect physique de la belle Maude (Mrs Robinson). Celle-ci se rendit naturellement compte du vif intérêt de son voisin de loge, et elle adopta une attitude à la fois encourageante et réservée. »²⁴¹

²⁴⁰ Delforme 1985 : 51

²⁴¹ Delforme 1985 51-52

Bref, Mrs Robinson et les conspirateurs réussissent à tourner la tête du prince ; il eut une liaison avec la dame. Eventuellement, M. Robinson fit le mari outragé (rôle joué par un Monsieur Montagu Newton, car M. Robinson fut trop lâche) à Paris, quand il découvrit les deux amants : pour se tirer de cette affaire sans perdre son trône, le prince paya 300 000 livres sterling à la bande. Plus tard en 1923, M. Robinson, qui ne toucha pas une part assez grande du butin, fit éclater le scandale : le capitaine Arthur fut introuvable, le prince avait accédé au trône et l'affaire fut finalement close au profit de Mrs Robinson et du Capitaine Arthur.²⁴²

Un autre exemple frappant de vols commis sur des aristocrates concerna le Roi Farouk d'Égypte. L'escroc s'appela Fernandez Antonio Navarro.

Sous une apparence invariablement charmante, (comme ce fut le cas de nos trois voleuses de Dutourd,) Navarro sortit de son territoire familial en Amérique, pour trouver des proies sur La Riviera Française :

« Ignorants des antécédents de Navarro, les nababs de la Riviera buvaient les paroles de leur ami espagnol avec grand intérêt. Mais avant que l'un d'entre eux ait eu le temps de lui faire une offre, Navarro entra un soir en relation avec la plus grosse pièce de gibier qu'il ait jamais visée.

Impeccable dans un smoking blanc, Fernandez Antonio dînait au casino de San Remo, en compagnie de trois superbes créatures. Cela attira irrésistiblement l'attention d'un autre dîneuret connaisseur... qui n'était autre que Farouk, le roi d'Égypte, alors âgé de trente-deux ans. Ce fut le souverain qui demanda lui-même à être présenté à l'escroc. Peu de temps après le dîner, Farouk et Navarro étaient assis l'un à côté de l'autre à une table de baccarat.

*Cette première prise de contact se transforma, en quelques jours, en une véritable amitié. »*²⁴³

Comme les escrocs de Dutourd, Navarro chercha à fréquenter des gens qui ignoraient son passé : de plus, il se présenta d'une façon respectable, et il inspira confiance à sa victime.

²⁴² *Ibid* : 52-54

²⁴³ Manil : 1978 16-17

Se faisant vite membre 'de la famille', après quelques temps, Novarro introduisit le sujet important :

« Novarro parla *incidemment* à Farouk de ses millions de dollars illégaux américains. Le roi d'Égypte se montra vivement intéressé par ce stock de devises fortes.

Pour accroître encore l'intérêt de Farouk dans la transaction, Novarro lui offrit, en plus d'une *commission personnelle* de dix pour cent, d'investir la plus grande partie de sa fabuleuse fortune en Égypte. Il ferait construire dans la vallée du Nil, disait-il, un casino qui serait le plus magnifique de tout le Moyen Orient. Les plus belles show-girls d'Europe et d'Amérique y seraient engagées, et sa Majesté serait *un des administrateurs de l'établissement*, continuait Novarro, en accompagnant ces dernières paroles d'un clin d'œil. Farouk était de plus en plus emballé par l'affaire. Des négociations sérieuses s'engagèrent. Novarro ne demandait au roi qu'une modeste provision de cent mille dollars pour *sceller le pacte* et Farouk les lui aurait vraisemblablement versés s'il n'avait été rappelé au Caire par ses devoirs royaux. Les pourparlers continuèrent, toutefois, par correspondance. »²⁴⁴

Les similarités, entre ce cas et l'histoire de Dutourd, montrent que le milieu français a pu, facilement, offrir des faits divers servant de source pour la satire. Le Roi Farouk renversé, l'affaire Novarro tomba à l'eau.²⁴⁵

Monté sur le trône d'Égypte en 1936, renversé en 1952 par les « officiers libres », Farouk se met à hanter les boîtes de nuit et les casinos.²⁴⁶

Une transaction frauduleuse qui a failli réussir, fut la vente d'une tranche de l'île de Manhattan bordée par le fleuve Hudson, Broadway, la rue Fulton et la rue du Canal. Cela se passait dans une modeste chambre d'hôtel, du bas quartier à l'ouest de Manhattan, occupée par un certain Chester Carr. Deux négociateurs (les victimes innocentes) qui s'attendaient à prendre possession de ces terrains, entrèrent ; plus tard les hommes de Trinity Church (les vendeurs, collègues de M. Carr) arrivèrent.²⁴⁷

²⁴⁴ *Ibid* : 17

²⁴⁵ *Ibid* : 18

²⁴⁶ *Ibid* : 17

²⁴⁷ Sanders : 1978 19-20

L'habillement des compères de Trinity Church (et de Carr) est comparable à l'apparence respectable des escrocs dans notre satire :

« Un coup fut frappé à la porte. Carr eut un sourire triomphal, puis alla ouvrir. Deux hommes au *type imposant, à l'allure respectable, impeccablement habillés dans le style des financiers de Wall Street- chapeau melon, parapluie roulé et tout- entrèrent avec des airs dignes.....* »²⁴⁸

Les signatures faites, les deux représentants du Trinity Church disparaissent, les 'nouveau héritiers ' partent eux aussi : l'affaire se termina avec le Monsieur Carr qui se tire d'affaire :

« ...il fut impossible aux magistrats new yorkais de réunir les éléments permettant de faire tenir une inculpation contre lui. »²⁴⁹

De même avec « *La part du lion* », les escrocs ne paient rien : leurs comportements et leur apparences démentent leur vraie identité.

Les trois criminelles de Dutourd sont habillées en Chanel, dont les tailleurs furent à la mode dans les années trente et cinquante. Coco Chanel elle-même eut un amant aristocrate qui aida à financer sa maison : le duc de Westminster²⁵⁰ C'est-à-dire que les aristocrates ne sont pas rares dans le monde des affaires.

Un problème, pour les aristocrates après la guerre, fut justement un changement dans leurs fortunes et leurs modes de vie :

« Le lustre de cette classe n'est plus guère que mondain. Sauf dans quelques provinces traditionalistes, surtout dans l'Ouest, son influence politique, déjà très restreinte il y a cinquante ans, n'a fait que décroître. Sa situation financière est devenue précaire. Cependant, il convient de faire ici une distinction. La noblesse irrémédiablement atteinte est celle qui vivait dans les villes et dont la fortune était placée en immeubles et en valeurs mobilières ; celle-là ne subsiste plus guère qu'en dépensant son capital. Elle a dû fermer, louer ou vendre la plupart des châteaux, et se plier, dans bien des cas, aux exigences d'une vie de travail pour laquelle elle était peu préparée..... »²⁵¹

²⁴⁸ *Ibid* : 20

²⁴⁹ *Ibid* : 21

²⁵⁰ . *Ibid* : 3-18

²⁵¹ Lacour-Gayet : 1954 280

La situation que décrit Lacour-Gayet fut probablement la base pour l'histoire du lion de Dutourd, qui, peu préparé pour une vie de travail, dépensa toute sa fortune.

3.8.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

La manipulation du pouvoir pour le bénéfice du manipulateur peut aussi constituer une forme de vol. Les façons variées qu'utilisent les puissants politiques, industriels, commerciaux etc. pour extirper le maximum, par toutes sortes de moyens, des petits fonctionnaires, des petits pensionnés, de toute la petite bourgeoisie et des pauvres à leur profit ne cessent de s'accroître. Néanmoins pendant le règne de Charles De Gaulle, le sort du peuple s'est amélioré dans le domaine des femmes, de l'éducation, des services sociaux et ainsi de suite. Pendant le règne de Louis XIV, la distance entre les bénéficiaires et les contribuables fut beaucoup plus grande, et la populace en général fut bien moins éduquée, logée, nourrie et soignée que ceux du XXe siècle.

La vieille fable est toujours d'actualité, seulement, à partir des années 60, les médias (eux aussi des marionnettes en quelques sorte) publient les drames. Le public crédule, un peu comme le vieux lion aristocrate, qui appose sa signature sur le contrat parce qu'il a confiance dans ses trois escrocs si bien mis, avale toutes les couleuvres et la propagande RFI, TV5, CNN et SAFM. En ce qui concerne les escrocs,- et je dis qu'ils ne sont pas pires que les politiciens- leurs méthodes d'exécution deviennent de plus en plus imaginatives.

3.8.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.8.3.1. Les similarités

1. Le lion, la génisse, la chèvre et la brebis sont les quatre personnages principaux des deux œuvres.
2. Tous les quatre forment une association.

Ces similarités établissent les liens entre les œuvres de La Fontaine et de Dutourd.

3.8.3.2. Les additions.

1. Des termes courants dans le commerce, comme dossiers, bureaux, adresses etc. sont introduits.
2. Des personnages additionnels, comme le lièvre et une quantité d'animaux qui étaient les prisonniers avec le lion, apparaissent.
3. La satire de Dutourd est plus longue : elle prend 6 pages contre la ½ page dans La Fontaine.

L'espace supplémentaire de la satire inclut des conversations, la description des personnages, le récit de leurs aventures.

3.8.3.3. Le monde inversé.

1. L'oeuvre est basée sur le XXe siècle.
2. Les vers deviennent la prose.
3. Le lion prend une part peu enviable (en contraste avec celui de La Fontaine qui a le bouc entier à manger.)
4. La brebis, la chèvre et la génisse ne font que profiter de leur association avec le lion, sans avoir quoi que ce soit à payer.

Le monde inversé de Dutourd révèle l'art avec lequel les friponnes exécutent leurs manipulations : une lecture divertissante et amusante.

3.8.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *La part du lion* ».

3.8.4.1. La disposition mentale.

Les thèmes sont imbriqués avec la disposition mentale, démontrant la façon dont les innocents peuvent être trompés par des escrocs, qui eux, restent impunis et même profitent énormément de ces exploits. L'action principale débute chez le lion, habitation humble, et puis se déplaça à son nouvel appartement, plus luxueux, ensuite aux bureaux de l'association, et finalement à une prison : Dutourd place son histoire dans des lieux civiques comme « Place de la République » et la « Centrale de Melun » donnant ainsi l'ambiance réelle du milieu parisien, ce qui ajoute à la comédie.

3.8.4.1. 1, La disposition mentale et l'ironie

Nous sympathisons avec le vieux lion poli et galant qui vit dans ses souvenirs glorieux. A part sa stupidité de ne pas avoir lu le contrat, ses manières exagérément grandioses et seigneuriales, le lion ne nous est pas vraiment antipathique. Quand il fut emprisonné, nous nous imaginons à sa place, peut être dupés par un escroc quelconque, à un moment de faiblesse.

3.8.4.1.2. La disposition mentale et la satire.

Condamnant les escrocs, nous sympathisons plutôt avec leurs victimes innocentes : le fait que ces escrocs circulent impunément parmi la société est un élément satirique important. Que les caricatures réussissent à nous amuser, au moyen de leurs traits exagérés, ne nous empêchent pas de considérer le triste sort du lion : tandis que le lion de La Fontaine s'empara de tout, celui de Dutourd, lui, perdit tout et les trois escrocs ne s'en portèrent que mieux.

Les références au milieu français du XXe siècle ajoutent à la satire, car grâce à la mémoire, nous pouvons associer plusieurs scandales d'après-guerre avec cette œuvre.

3.8.4.2. Le but

Dutourd nous fait réfléchir à l'art avec lequel la pègre planifie ses exploits ; il n'est pas toujours facile de faire la distinction entre les gens honnêtes et les filous, car la brebis, la chèvre et la génisse sont des psychologues expérimentées. Le satiriste, dépeignant avec crudité un milieu sans conscience, nous fait réaliser que la société grouille de malfaiteurs, qui attendent quelque part, un jour où l'on est faible, vieux, peut-être gâteux, pour tirer avantage de nous.

3.8.4.3. Le geste verbal

Les deux premiers alinéas détaillent les personnages et leur passé. L'alinéa trois commence par l'intrigue chez le lion. La description et la conversation, pendant que l'escroquerie se déroule, prennent une bonne moitié du récit. Les deux derniers

alinéas développent l'action rapidement jusqu'à sa fin, laissant l'action principale au centre de l'histoire.

Le langage des escrocs révèle leurs intentions de flatter le pauvre lion et de le persuader de signer le contrat :

« *Monseigneur*..... », répété en trois fois,

« Je me ferai un plaisir de vous expliquer..... »,

«il faut que tout soit bien clair entre nous. » indiquant qu'elles sont prêtes à s'expliquer,

« Vous vous doutez que c'est votre nom que nous achetons »

L'extravagance du lion ressort dans son langage :

« Je n'ai jamais lu un contrat de ma vie. Je ne vais pas commencer à mon âge. »

et c'est ainsi qu'il signe sa défaite.

Encore un fois, Dutourd renverse la fin de la fable de La Fontaine, révélant ainsi un autre monde contemporain sinistre, nous laissant incertains d'être peut-être les prochaines victimes : notre incertitude est d'autant plus grande que les médias nous informent quotidiennement des combines de plus en plus sophistiquées et imaginatives des malfaiteurs.

Notes :

I. Jasinski cite plusieurs auteurs dans son analyse de la fable :

« ...qu'on prête attention à ces quelques lignes de Fouquet : « Chacun a connu le caractère jaloux de M. Servien. Chacun sait comme il en usait, quand il avait l'autorité ; et l'on est assez persuadé qu'il n'admettait pas *en société avec lui* aucune personne du monde pour les choses qui avaient été compromises à sa direction particulière. » Naturellement il ne saurait être question des rapports, anciens déjà, entre Servien et Fouquet : c'est le sens des mots que nous cherchons à cerner. Il s'agit ici d'une collaboration administrative dans l'exercice du pouvoir. Or, par le concours des circonstances, une collaboration plus récente s'était instituée ; celle de Fouquet, Lionne et Le Tellier, « les trois ministres dont se servait le cardinal » comme le souligne Choisy dans ses *Mémoires*. Ce que spécifiait bien les *Défenses* de Fouquet : « Incontinent après la déclaration que M. le Cardinal avait faite en faveur de M. Le Tellier, de M. de Lionne et de moi, avant même que M. le Cardinal fut expiré, le roi nous assembla tous trois, nous confirma qu'il se servirait de nous pour toutes sortes d'affaires généralement, nous chargea de proposer tout ce que nous estimerions à propos pour le bien de son service et l'avantage de son Etat ; et ajouta une parole royale et digne d'être transmise à la postérité, qui est que, s'il faisait quelque faute, nous lui ferions plaisir de l'en avertir. Les conseils furent réglés ; nous nous y trouvions tous les jours depuis neuf heures jusqu'à midi..... »

C'est donc avec ces trois ministres, d'abord, que Louis XIV avait « tenu conseil » après la mort de Mazarin. Colbert, ajoute Choisy, « faisait un personnage caché ». Il n'était pas admis à ces réunions où pouvait être appelé des secrétaires d'Etat, bien que le roi eut souvent des entretiens séparés avec lui. Mais après l'arrestation de Fouquet -pris comme le cerf dans des « lacs »-, il avait accédé à ce conseil. « Ainsi se trouva la forme de la triade », image sur terre de la céleste Trinité.....qui devint le conseil du roi. Or, tout de suite le nouveau venu s'était imposé avec une brusquerie qui fit dire à Le Tellier, au sortir de la séance : « Vous voyez sur quel ton le prend le sieur Colbert ; il faudra compter avec lui. » Et en effet, les rivalités s'étaient vite aggravées, si bien qu'un sonnet satirique pouvait bientôt railler, sous forme d'allégorie animale, cette 'société' désaccordée à laquelle s'est joint le chancelier Séguier..... » Par ces animaux, l'auteur de ce sonnet entend les quatre ministres nommés ci-après, qu'il désigne par les animaux qu'ils portent dans leurs armes. » : » (Jasinski 1965 : 225-227)

Jasinski donne ensuite un poème intitulé « *A la France* » au sujet d'une association où le lion (arme de Henri de Lionne, secrétaire d'Etat pour Affaires étrangères), le mouton (arme de Pierre Séguier, chancelier de France et ministre d'Etat), le lézard (arme de Michel Le Tellier, ministre et secrétaire d'Etat pour la guerre- apparemment un richard d'une grande accroissance) , et le serpent (arme de J.B.Colbert, contrôleur général des Finances, auteur des impôts) et où le mal est donné. Jasinski aussi d' :
« avec quel acharnement il [Colbert] s'efforcera d'évincer Lionne et surtout Le Tellier, jusqu'à ce qu'ils se heurte au crédit grandissant de Louvois..... Mais si les puissants ne s'accordent pas, s'ils tombent eux-mêmes sous la domination du plus autoritaire d'entre eux, que peuvent espérer les simples particuliers s'ils se lient à de hauts personnages ? Avis à ceux qui se rallient à Colbert. Tous les profits pour lui ; pour les « associés » ou « pensionnés » l'humiliation, la menace, autrement dit la servitude.....Le vers final :

Je l'étranglerai tout d'abord,
dit assez le sort qui attendrait le récalcitrant à la moindre velléité de résistance. » (*Ibid* : 228)

3.9.« *L'enfant et le Maître d'Ecole* » I, 19 par Jean de La Fontaine et « *Jeannot Mouillé* » par Jean Dutourd

« *L'Enfant et le Maître d'Ecole* »

Analyse sommaire

Dès le début le fabuliste annonce et son but et son jugement du sujet choisi :

« Dans ce *récit* je prétends faire voir

D'un certain *sot la remontrance vaine.* » (v.1-2)

Par le moyen du récit, il raconte, en neuf vers, la mésaventure d'un enfant qui

« *En badinant sur les bords de la Seine* », (v.4)

tombe à l'eau, et se noyant, trouve néanmoins par hasard une branche de saule qui flotte dans sa direction et s'y accrochant, se sauve la vie. Puis arrive le magister, qui lui délivre un sermon de 6 vers avant de commencer à le hisser de l'eau.

La structure est telle qu'elle explore et dévoile un réseau de pièges.²⁵²

1. L'enfant, le soit- disant ' piégé' à cause de son jeu dangereux (il tombe dans la Seine, devenue, par conséquence de cette action, un piège dans lequel pourrait tomber celui qui badine sur ses bords) ;

2. n'est pas le réel piégé qui, au contraire, est

3. a) le lecteur qui lit ce récit qui vise à prouver que

4. b) le piégé est le « *magister* », le prétendu sauveur de l'enfant, mais qui ne résiste pas à l'occasion de sermonner, pièges du « *babillard* », du « *censeur* » et du « *pédant* ».

5. Le piègeur est le fabuliste, La Fontaine qui structure la fable autour d'un mélange avec justesse de récit, de dialogues (les quatre mots de l'enfant « au secours, je péris ! » versus les six vers de harangue du magister le traitant de : « *petit babouin* » (v.12)et « *canaille* »(v.16)) et de neuf vers d'apologue portant le jugement sévère et la condamnation du magister (« Je blâme..... ») que le

« *peuple fort grand*

Le Créateur en a béni l'engeance.....

En toute affaire ils ne font que songer

²⁵² Louis Marin explore le système de pièges que peuvent offrir les récits. (Marin 1978 : 7-14)

Aux moyens d'exercer leur langue. » (v.22- 25)

6. Le but de ces mécanismes de pièges est de convaincre le lecteur que la société est remplie de pédants sots, qui veulent par ce moyen, paraître grandiose dans le monde, et se faire remarquer.

Le milieu sociopolitique de la fable

Selon Bornecque²⁵³ et Orioux²⁵⁴, La Fontaine a lu et a été influencé par Montaigne, qui dans ses « *Essais* » consacrent tout le Chapitre XXV justement au pédantisme. En parlant du :

*«gouvernement politique saisi par hommes incapables[et] des âniers qui conduisent nos arméessont et non sages et non prudents.....
Je..... crois qu'il vaut mieux dire que ce mal vient de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences ; et qu'à la mode de quoi nous sommes instruits, il n'est pas merveille si ni les écoliers, ni les maîtres n'en deviennent pas plus habiles, quoi qu'ils se fassent plus doctes.....
Denys se moquait des grammairiens qui ont soin de s'enquérir des maux d'Ulysse, des orateurs qui étudient à dire justice, non à la faire... »²⁵⁵ .*

L'importance de Montaigne à l'époque des « *Fables* » est déjà bien connue.²⁵⁶ La caricature du « magister » pointe les problèmes dans l'éducation évoquée par La Fontaine dans sa préface, disant qu'Esopé

« ...souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait »²⁵⁷

afin de les former et non, ensuite, avoir à résoudre le problème beaucoup plus grave de les corriger quand ils sont adultes (et devenus peut-être eux aussi les « *magisters* » !)

3.9.1. Jeannot mouillé

²⁵³ Bornecque 1983 : 195

²⁵⁴ Orioux 1976 : 126

²⁵⁵ Montaigne *Essai* I 1972 : 200-203

²⁵⁶ « La conversation tendait à la connaissance de l'homme de son esprit et de son cœur : on cherchait des leçons de morale chez le stoïcisme EPICÉTE et surtout chez MONTAIGNE, dont l'auteur des *Pensées* s'inspirera si souvent » (Lagarde et Michard 1967 :130)

²⁵⁷ La Fontaine a.d. : 12

Basée sur la fable de La Fontaine : « *L'enfant et le maître d'école* », cette satire de Dutourd donne un point de vue différent sur l'éducation et le comportement humain.

3.9.1.1. L'étudiant révolutionnaire et l'autorité.

Le premier alinéa raconte les gamineries d'un étudiant qui ne sait pas nager, mais qui court et joue au bord d'une rivière à tourbillons. Le satiriste commence l'histoire en blâmant le manque de bons sens et même la stupidité du jeune homme, qui bien sûr, perd son équilibre et tombe à l'eau ; les mots en italiques indiquent cette réprobation :

« Un *garnement* répondant au prénom de Jeannot s'amusa *de la façon la plus bête du monde à courir en équilibre sur la rive. Comme on pouvait s'y attendre, il tomba à l'eau. Il ne savait pas nager ; le bord était assez escarpé.* »

Clairement, ce personnage est antipathique à Dutourd : La Fontaine est beaucoup plus indulgent envers le sien :

« Un *jeune enfant* dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine. »

Les cris de Jeannot arrivèrent au garde champêtre qui patrouillait pas loin dans les environs : Dutourd décrit ce personnage comme représentant typique de l'autorité :

« C'était une bonne pâte de *garde champêtre* à moustaches grises, coiffé d'un képi de *garde champêtre* et portant sa plaque de *garde champêtre* avec la fierté d'un shérif. »

Les mots « garde champêtre » répétés en trois fois évoquent un responsable qui prend son travail au sérieux et qui prend bien soin de son uniforme. Autant il critique Jeannot, autant Dutourd prend le parti du garde qui est « une bonne pâte ».

C'est alors que la conversation entre le garde et Jeannot commence : comme le satiriste, le fonctionnaire trouve beaucoup à corriger chez le jeune homme :

« -Ah! c'est toi, *petit imbécile*, dit-il au jeune Jeannot. Eh bien, *je ne suis pas fâché de ce qui t'arrive. Ça t'apprendra à être un peu plus raisonnable.* »

Le garde champêtre refuse de sortir Jeannot de la rivière avant de le sermonner sévèrement sur sa mauvaise conduite :

« Explique-moi pourquoi je dois te tirer de là, et je le ferai, dit le garde champêtre.
Tu empoisonnes tout le monde, tu es une plaie, tu couches avec toutes les morveuses

du pays, tu fumes deux paquets de cigarettes par jour, tu veux saper la société. Quand tu me croises dans la rue, tu me traites de SS ; grâce à toi, tous les moutards à trois lieues à la ronde injurient leurs parents et réclament la révolution. Ça commence à bien faire, non ? »

Aux yeux du garde champêtre Jeannot est communiste ou, du moins, gauchiste, tendance que le jeune homme admet dans les paroles suivantes :

«Je le savais bien, que vous détestiez les jeunes! Père Boutonnet, vous avez le visage hideux du capitalisme repu. »

Cependant, malgré les vociférations de Jeannot, le père Boutonnet, est la seule personne à le faire sortir de l'eau:

« Je suis la seule personne qui puisse t'éviter la noyade, et tu me dis des sottises! »

A ce point de l'histoire, Dutourd intervient pour nous informer que le père Boutonnet n'avait aucune intention de laisser le jeune homme se noyer : c'est simplement qu'il trouve dans la situation, l'occasion idéale de lui faire la morale :

« La branche de saule paraissait assez solide pour tenir encore un bon quart d'heure, et Jeannot s'y agrippait avec la ténacité d'un homard. En un quart d'heure, on a le temps de faire une jolie leçon de morale.

-Ecoute-moi, sale voyou, déclare-t-il. Je te tirerai de là quand je t'aurai dit tes quatre vérités et quand tu m'auras promis de t'amender. »

Le garde-champêtre est de la vieille école. Il fait son travail d'une façon rude et vieillotte.

3.9.1.2. Education, humanisme et libéralisme

L'instituteur, lui est plus moderne. Il a des idées libérales plein la tête et il est scandalisé par une démonstration d'autorité qui ne serait jamais tolérée à l'école :

« Il faut sauver cet enfant! s'écria-t-il. Il est en danger. Qu'attendez-vous ? Vous lui avez fait peur, je parie. Il s'est jeté à l'eau pour échapper aux forces de répression. Je me solidarise avec lui. L'école fera grève demain pour protester contre votre abus d'autorité. »

Il s'ensuit un véritable conflit entre les deux hommes :

« Monsieur l'instituteur, dit le père Boutonnet, vous connaissez ce citoyen –là comme moi. Pour une fois qu'on peut l'engueuler tranquillement sans qu'il vous flanque des

pierres à la tête ou qu'il fiche le camp, j'en profite. Quand il aura entendu ce que j'ai sur le cœur, je le sortirai de la flotte.

-Vous êtes un monstre ! s'exclame l'instituteur. Sauvez-le d'abord. Ne serait-ce qu'au nom du respect de la personne humaine. Ensuite, vous lui direz ce qu'il vous plaira.

-Vous avez tort, réplique le garde champêtre.

-Auriez-vous la prétention de m'enseigner la pédagogie ? demande avec hauteur le maître d'école. J'ai quarante élèves, je dialogue avec eux dans la liberté. Je ne demande pas leur soumission, ça jamais ! Je veux leur consensus. Certes, Jeannot n'est pas un saint, et moi aussi j'ai quelques remarques à lui faire, mais je vous assure qu'il en profitera bien mieux quand il sera au sec. N'est-ce pas Jeannot ? »

Jeannot, sachant l'instituteur de son côté, devient plus expansif :

« -Oui, m'sieu, dit le noyé avec ferveur. Au secours, m'sieu ! Le père Boutonnet veut ma peau pasque j'suis pour la révolution et qu'il est un larbin des bourgeois. »

L'insistance de l'éducateur fut telle, que le Père Boutonnet sortit Jeannot prématurément de la rivière. Dutourd se moque de l'excès de soin que porte l'éducateur à ce jeune voyou, traité comme un enfant fragile et en danger de mort : le point culminant de cette moquerie se trouve dans l'intention de l'instituteur de pratiquer la respiration artificielle à un Jeannot tout goguenard :

«L'instituteur qui, non seulement avait des idées humanitaires, mais encore possédait son brevet de secouriste, se demandait s'il ne serait indiqué de lui faire de la respiration artificielle. Le bouche-à-bouche ne semblait pas nécessaire.

-Ah ben, merde alors ! dit le rescapé. Vous faites une belle paire de pommes tous les deux. Tout ce que vous pouvez me raconter, je m'en tamponne dans les grandes largeurs. Pour que j'l'écoute, faudra au moins que j'me refoute à l'eau. C'est pas demain la veille. Tchao !

La baignade ne l'avait visiblement pas affaibli, car il prit ses jambes à son cou et s'enfuit. Le maître d'école, un peu confus, dit :

-Dans la fable XIX du Livre premier La Fontaine écrit :

Hé mon ami, tire-moi de danger

Tu feras après ta harangue...

-Il se met le doigt dans l'œil, dit le garde champêtre. »

Evidemment les théories libérales, éducatives et humanitaires de l'instituteur ne produisirent aucune amélioration dans la conduite de Jeannot, qui sitôt rescapé insulta et son bourreau et son sauveteur. Une fois de plus, la morale de la fable de La Fontaine citée est inversée à la fin.

3.9.1.3. Le milieu sociopolitique

Jeannot, comme on le sait, est le diminutif de Jean. Voyant que l'histoire est basée sur des théories libérales, éducatives et humanitaires exprimées par l'instituteur, on peut en déduire que le personnage de Jeannot peut s'identifier à un nombre de théoriciens sur l'éducation et la philosophie dont le prénom pourrait être Jean.

Il y eut les vues humanitaires de Jean-Jacques Rousseau, promouvant l'éducation pour tout le monde.²⁵⁸ Depuis 1967, les petits Français sont obligés de s'enregistrer à l'école entre six à seize ans²⁵⁹ : on pourrait supposer que Jeannot était de l'âge d'un écolier, bien que Dutourd ne le précise pas. Le garde champêtre et l'instituteur ne s'accordent pas sur l'âge de Jeannot : selon le premier Jeannot est plus âgé que « l'enfant » décrit par l'éducateur. Puisque Jeannot paraît avoir des relations sexuelles normales, fume, et se sert d'un langage de militant, on pourrait postuler qu'il est plus âgé qu'un tout petit enfant, et pourrait même être un étudiant. Cependant, il aurait reçu l'instruction de l'école primaire et représenterait alors la pensée de certains instituteurs influencés par plusieurs théoriciens de l'époque.

Parmi ces théoriciens figure Jean Piaget, dont l'influence fut reconnue mondialement, et les idées mises en pratique dans les systèmes scolaires français²⁶⁰. Piaget écrivit sur plusieurs aspects des rythmes biologiques de l'enfant, y compris l'idée du jeu et de l'imagination.²⁶¹ Dans le monde d'après guerre l'attention fut de plus en plus ciblée sur l'enfance dans le milieu éducatif.

²⁵⁸ Crapez :2004 5

²⁵⁹ Thevenon :2004 10

²⁶⁰ Crapez : 2004 20

²⁶¹ Piaget : 1956 13

Dutourd s'exprime clairement sur l'éducation et la formation des enfants dans plusieurs sections de « *L'école des jocrisses* »²⁶² :

« Toute ma vie, j'ai entendu parler de la jeunesse. Toute ma vie, ce sujet m'a ennuyé »²⁶³.

Il y fit des commentaires sur les théories éducatives de son temps:

« Malgré la manie de la pédagogie et les études *pseudo savantes* sur la psychologie infantile, rien n'est moins connu que l'enfance. »²⁶⁴

« Jeannot » parle aussi de révolte, le protagoniste se proclamant révolutionnaire :

« -Oui, m'sieu, dit le noyé avec ferveur. Au secours, m'sieu ! Le père Boutonnet veut ma *peau pasque j'suis pour la révolution* et qu'il est un larbin des bourgeois. »

En considérant Jeannot comme étudiant, on peut facilement comprendre qu'il fumait, car la cigarette fut de bon ton dans les années soixante. Le film « *Mai 1968* » représente la manifestation célèbre des étudiants à Paris. Dans ce film on voit des salles remplies de fumée de cigarette. Dutourd commente cette manifestation :

« Quand on ne s'est pas révolté contre son père, on se révolte invariablement contre la société. Celle-ci est moins indulgente. Quand par hasard elle l'est, comme ce fut le cas en mai 1968, les dégâts (pour les enfants, s'entend) sont encore plus grands. En mai 1968, la société n'a pas réagi comme une société, c'est-à-dire comme un adjudant qui fourre tout le monde au bloc. Elle a été pire : compréhensive, parce qu'elle avait mauvaise conscience. Mais la mauvaise conscience d'une société, cela se change vite en rancune. »²⁶⁵

Frossard parla de l'effet et du résultat de Mai 1968 :

« Ce fut un tremblement de terre, un glissement de terrain social accompagné d'un vaste ébranlement de structures et d'un grand remous de barricade, l'indication précise d'un changement d'ère ; ce ne fut pas une révolution. C'est même, dans la mesure où ses plus ardents protagonistes se sont trompés eux-mêmes et ont cherché à

²⁶² Dutourd : 1970

²⁶³ Dutourd : 1970 7

²⁶⁴ Dutourd:1970 8

²⁶⁵ Dutourd 1970 9-10

inscrire dans un schéma révolutionnaire classique le mouvement qui s'était développé devant eux bien au-delà de leurs espérances, que Mai a échoué.

...Le résultat fut une situation gazeuse, que le général qualifia fort exactement d'« insaisissable ». Neuf millions de grévistes, sans que l'on puisse établir le compte des grévistes volontaires et des chômeurs forcés. Des bourgeois ébahis, neutralisés par le vague remords d'avoir longtemps vécu sans idéal, et qui regardaient sans mot dire brûler leurs voitures en pensant avec nostalgie aux temps paisibles où le mois de mai était le mois de Marie. Sur les murs, des maximes nouvelles, pleines d'une saveur insolite : l'« imagination au pouvoir », « soyez réaliste, demandez l'impossible », toutes ou presque tous en désaccord absolu, non seulement avec la morne philosophie de la société environnante, mais avec le pessimisme délétère des élites intellectuels et le fouillis doctrinal des vieux partis de la République. »²⁶⁶

On peut voir que Mai 1968 fut un événement marquant dans l'histoire de la France d'après-guerre et aurait pu facilement être la source de la rébellion de Jeannot qui, gauchiste et anarchiste de volonté irréductible, incarne l'esprit de la grande manifestation des étudiants de Mai 1968.

Jeannot démontre aussi d'autres tendances farouchement gauchistes. Le garde-champêtre l'accusa de coucher « avec toutes les morveuses du pays ». Les liaisons parmi les Communistes furent très populaires selon Jean Cau :

« C'était la grande mode, dans « Le Parti », et inaugurée par Maurice Thorez. On disait Maurice et Jeannette. Elsa et Louis. Paul (Eluard) et Nush. , Claude et Claire, etc Chaque communiste de cour, se devant, à l'instar du seigneur, d'avoir sa Dame et même un garçon aussi avisé que Claude Roy, n'hésita pas à s'adouer pour célébrer sa compagne. . Le Parti, implacablement puritain, avait trouvé un bon terrain, pour y ficher ses santons amoureux, chez les anciens surréalistes. En effet, le surréalisme, tout en étant ravagé par le pansexualisme freudien jusqu'à la provocation épateuse du « bourgeois », ne fut jamais, n'est-ce pas, un haras d'étalons aux dures virilités..... ».²⁶⁷

²⁶⁶ Frossnard : 1975 239-241

²⁶⁷ Cau : 1985 146

Le garde-champêtre, nommé « père Boutonnet » (prononcé Boutonné) évoque l'image d'une personne dans un uniforme rempli de boutons dorés, très bourgeois, scandalisé par les amourettes et débauches de Jeannot. Pourtant l'attitude du jeune homme serait très bien vu dans le milieu Communiste décrit par Jean Cau.

Une autre personne ayant le prénom de Jean et qui fut partisan des Communistes était le célèbre existentialiste et écrivain, Jean-Paul Sartre, soutien des étudiants en Mai 1968 et critiqué par Jean Dutourd pour cela :

« Je me suis bien diverti, en lisant dans le journal, il y a quelque temps, que M. Sartre, prenant la parole devant les étudiants, avait été conspué aux cris de « Merci papa ! » et « Au dortoir ! ». Puis à la réflexion, cette aventure m'a attristé. Non certes que je plaigne M. Sartre qui, ayant l'idée saugrenue de parler en public, doit toujours s'attendre à recevoir des tomates, mais je trouve que ces étudiants chahuteurs ne voient guère au-delà du bout de leur nez. M. Sartre se conduit comme *un vieux fou* qui court après des gens qui se moquent de lui ; du moins a-t-il eu la persévérance d'écrire une trentaine d'ouvrages, d'exposer bravement et sincèrement ses idées, de se faire des ennemis, etc. M. Sartre a une existence objective. On peut le définir à l'aide de ses paroles et de ses actes. Tel quel, il vaut mieux, il mérite plus de respect, à mon sens, *que les galopins indéfinissables qui se paient sa tête et qui dans leur quasi totalité, lorsqu'ils auront soixante ans, seront de vieux crétins, n'ayant rien fait d'autre que de gagner leur pitance, en larguant, d'année en année, leurs chimères.....* » ²⁶⁸

Les paroles de Dutourd en italiques se rapprochent beaucoup de la critique de Jeannot par le garde-champêtre, porte-parole du satiriste. Jean-Paul Sartre, lui, rappelle l'instituteur qui prit la défense de Jeannot et qui, comme l'existentialiste, ridiculisé et par son protégé et par le garde-champêtre.

Sartre se déclara communiste, mais le parti lui-même ne fut pas si populaire que cela. Après de nombreuses crises dans les années quarante, le parti communiste recommença à partir de 1963 à :

«vaincre la méfiance « historique » du parti socialiste et sortir du ghetto dans lequel il était confiné depuis seize ans. » ²⁶⁹

²⁶⁸ Dutourd : 1970 17

²⁶⁹ Herubel : 1978 37.

3.9.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

Comme Jean-Pierre Collinet le dit si correctement, la fable I,19 signale les problèmes de pédagogie scolaire. En caricaturant le « Magister »,²⁷⁰ La Fontaine le décrit comme :

« Tout babillard, tout censeur, tout pédant, »

vociférant ainsi sa désapprobation du système éducatif de son époque où le maître d'école, autoritaire, punissait l'enfant pour un jeu puéril mais inoffensif. La critique de La Fontaine est d'autant plus forte, considérant qu'il écrivait cette fable alors qu'on faisait des démarches dans les méthodes éducatives pour enseigner que :

« ...la parole est d'or »²⁷¹

Dans sa Préface dédiée au Dauphin, La Fontaine mentionne comme il est important de former les jeunes cerveaux correctement et intelligemment à partir du bas âge :

« Il [Esopé] souhaite que les enfants sucent les fables avec le lait ; il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et la vertu ; plutôt que d'être réduit à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. »

En comparant les systèmes éducatifs des deux périodes, le contraste, avec la liberté quasi absolue des étudiants du XXe siècle, saute aux yeux pendant les manifestations de mai 1968. Et est-ce que les manifestations estudiantines ne font pas partie des nouvelles médiatisées assez souvent ? A l'école le droit de l'enfant est protégé, les professeurs n'ayant pas le droit d'infliger des punitions corporelles si courantes à l'époque de Louis XIV.

François Bluche consacre un chapitre entier de son livre « *La vie quotidienne au temps de Louis XIV* » au système éducatif dans les écoles. Apparemment Louis XIV insistait pour que les enfants soient éduqués et fit beaucoup pour démocratiser l'éducation, même jusqu'au point d'offrir des bourses d'études aux pauvres.

²⁷⁰ Bluche 1984 :199 utilise le mot « magister » et cite Furetière (Antoine) [Dictionnaire universel.....1690 2 Vol. infol.] : « maître d'école de village, qui enseigne à lire aux jeunes paysans. Il aide aussi à faire l'office au curé et au vicaire ».

²⁷¹ Viguerie 1978.

Cependant les problèmes pullulèrent.¹ la sévérité des mesures prises et le quotidien de la vie scolaire sont notés par Viguerie et Rollin.²

Par rapport aux études universitaires, la théologie à la Sorbonne fut la plus populaire, mais les disciplines comme la médecine n'intéressaient pas les classes sociales supérieures.²⁷²

Cependant Louis XIV parrainait les développements scientifiques, fonda l'Académie des Sciences en 1666²⁷³ et créa le jardin des plantes rares en 1689.²⁷⁴

Bien que Louis XIV eût pris des mesures pour améliorer la situation éducative, la société du XVIIe siècle ne se sentait pas à l'aise d'avoir la pensée libre, vu la politique autoritaire et la monarchie absolue. Quand on réalise le grand choix de disciplines dont disposent les étudiants d'aujourd'hui et l'autonomie relative dont ils jouissent, la différence entre les deux époques est foudroyante.

3.9.3. La relation entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.9.3.1. Les similarités

1. Tous deux racontent l'histoire d'une jeune personne de sexe mâle qui joue au bord d'une rivière et qui tombe à l'eau.
2. Il s'agit de moraliser sur cette situation (de 9.4.1.1).
3. La victime sort indemne de son aventure.

3.9.3.2. Les additions.

1. Un garde-champêtre et un instituteur, sont introduits, chacun ayant un point de vue différent sur l'éducation.

²⁷² Bluche 1984:207

²⁷³ *Ibid*

²⁷⁴ *Ibid*: 208

2. Le jeune homme n'est plus l'enfant innocent que nous présente La Fontaine : il fume, appartient au parti communiste, cherche la révolution et couche avec des femmes.

3.9.3.3. Le monde inversé.

1. L'œuvre de Dutourd est basée sur l'après-guerre, surtout les années soixante.
2. Contrairement à La Fontaine, la morale finale est ridiculisée par le protagoniste qui insulte ses deux sauveteurs et se moque de leur philosophie

« *Jeannot mouillé* » révèle le milieu des étudiants face au gouvernement, pendant les années soixante quand De Gaulle gouvernait la France, pendant la grève générale qui causa d'énormes problèmes au pays.

3.9.4 La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *Jeannot Mouillé* »

3.9.4.1. La disposition mentale

La lutte entre la gauche politique et la droite, les influences de plusieurs philosophes et théoriciens de tendances libérales et humanitaires dans l'éducation, font partie de la disposition mentale : la relation entre les trois personnages- Jeannot, le garde champêtre et l'instituteur constituent toute la trame de l'œuvre.

3.9.4.1.1 La disposition mentale et l'ironie

Nous sympathisons avec le garde-champêtre qui, exaspéré par les agaceries de Jeannot, essaie de le réformer moralement. L'instituteur lui, fait comme la plupart des jeunes diplômés : il cherche toute opportunité pour appliquer les dernières théories universitaires; on le trouve moins sympathique que le garde-champêtre car, comme souvent chez les théoriciens, il se laisse emporter, il n'a pas de courtoisie ni de patience à écouter le garde.

3.9.4.1.2. La disposition mentale et la satire.

Jeannot, le protagoniste, est le personnage le moins attirant pour le lecteur. Nous connaissons trop bien ces jeunes révolutionnaires, figurant dans les manifestations médiatisées, qui, par leurs mœurs et leur agressivité, font tout pour exaspérer les industriels, et qui sont paradoxalement souvent les enfants de bourgeois aisés.

Contrairement à l'enfant imprudent mais innocent de La Fontaine, Jeannot représente les jeunes à problèmes : la France est forcée de résoudre les grèves syndicalistes, les plaintes gauchistes, confronter les académiciens et étudiants idéalistes, ainsi que de faire le bilan économique que tout cela représente. C'est ainsi que Dutourd développe cette œuvre à partir d'une base socioéconomique de son milieu.

3.9.4.2. Le but

Le but est de démontrer que la France au XXe siècle n'a pas résolu les problèmes éducatifs du XVIIe siècle de La Fontaine. La seule différence, c'est qu'au XVIIe siècle, les fortes têtes n'avaient pas droit au chapitre. Elles étaient même sévèrement châtiées par des maîtres ayant souvent des tendances sadiques. Aujourd'hui, ils ont droit à la liberté d'expression.

3.9.4.3. Le geste verbal.

A part les deux premiers alinéas qui orientent le lecteur par rapport à l'œuvre, la plus grande partie de l'histoire est en dialogues :

- a) entre le garde-champêtre et Jeannot : il y a 5 alinéas de dialogue, un alinéa expliquant les intentions du fonctionnaire de sermonner Jeannot avant de le sortir de l'eau, suivi d'un autre alinéa de dialogue.
- b) l'introduction de l'instituteur (une phrase), puis, 5 alinéas de dialogue entre l'instituteur et le garde champêtre.
- c) deux alinéas entre l'instituteur, Jeannot et le garde champêtre.
- d) un alinéa sur le sauvetage plus les intentions de l'instituteur, suivi de la harangue de Jeannot ; ensuite deux lignes où Jeannot se retire, laissant les deux hommes ensemble et leur dialogue final.

La structure des dialogues révèle la philosophie de chaque personnage représentant les points de vue politiques et éducatifs sur le pays. Le langage de chacun révèle sa mentalité : Jeannot , gauchiste, libéral, mais avant tout révolutionnaire, utilise des mots comme :

« visage hideux du capitalisme »(en parlant au garde-champêtre),

et

« j'suis pour la révolution » ;

le garde-champêtre, lui, serviteur des bourgeois et représentant officiel de la droite se sert d'un autre vocabulaire comme (envers Jeannot) :

« petit imbécile »,

« tu veux saper la société » ;

« Tu n 'a pas de bon sens » ;

« tu me dis des sottises » ;

« sale voyou »

et avec l'instituteur en parlant de la fable de La Fontaine :

« -Il se met le doigt dans l'œil » ;

l'instituteur, exprime ses idéaux en s'écriant :

« Il faut sauver cet enfant ! » ;

« Je me solidarise avec lui » ;

« Sauvez le d'abord. Ne serait-ce qu'au nom du respect dû à la personne humaine. »

(s'adressant au garde-champêtre et en parlant de Jeannot)

« J'ai quarante élèves, je dialogue avec eux dans la liberté »

Enfin le point de vue du satiriste s'exprime par les commentaires sarcastiques du garde-champêtre, quand l'instituteur cite La Fontaine. Cette œuvre met en relief les problèmes de la société française contemporaine sur les questions d'éducation et de politique, vitales à l'économie du pays : la France fut menacée, pendant les années soixante, par des manifestations et des grèves qui, globalement n'améliorèrent pas la condition du peuple.

Notes

1. « A la campagne, le maître parle français à des galopins qui ne connaissent que leur patois. L'inconfort et l'irrégularité de la classe, la relative indifférence des parents, les contraintes du travail des champs,...un taux marquant l'absentéisme » (Bluche 1984 : 198) L'auteur souligne l'enseignement du clergé :

« Les examinateurs, nommés par l'évêque, interrogent sur les matières suivantes ; chant, catéchisme de Trente, Ecriture sainte et quelques ouvrages de théologie ou de philosophie.' (Ibid 203) Avec seulement 60% de succès, le système éducatif ne réussissait pas très bien.. Les enfants devaient apprendre le latin (Ibid :204) parce que "les pères non seulement ce que les classes soit faites en latin, mais à ce que leurs élèves, depuis la troisième, parle entre eux la langue de Cicéron!" (Ibid:211)

2 Ils devaient lever à 5.h quotidiennement et suivre un horaire stricte imposé par les Jésuites. 5h.15 prières en commun, 5h.45.-7h.77 études, 7h.15 récitation des leçons, déjeuner, 8h.00-1h-00 classes, messe à 10h.00, lunch 10.45, récréation jusqu'à 12h.00. 12.00-2.00 étude, 2.00-4.30 classe, 15 minutes de pause, dîner 5.h45 récréation 1 h. 7h.15 études et récitation des leçons, prières 9h.00 lumière éteinte. Jour libre le jeudi. (Viguerie 1978 cite dans Blucher 215)) « Le collège idéal est placé sous la loi du silence[autrement ils deviennent trop immodestes](Furetière 1690 cité par Blucher 215) et "l'instruction des jeunes gens à trois objets, la science, les moeurs et la religion" ((Rollin: 1827 16 cité par Blucher 215) Le silence et l'obéissance furent strictement imposés. (Bluche: 1984 215)

University of Cape Town

3.10. « *Le vieillard et les trois jeunes hommes* » par Jean de La Fontaine « XI, 8 et «
Et vive la jeunesse ! » par Jean Dutourd

« *Le vieillard et les trois jeunes hommes* »

Analyse sommaire

Cette fable sur le désintéressement fut inspirée par un austère apologue d'Abstenius dont la moralité annonçait :

« La mort est commune à tous les âges »

et par une page des « *Lettres* » à Lucilius ou Sénèque se moque de ceux qui « *vivent dans l'espérance* » et nous invite à jouir du présent.²⁷⁵

La fable parle d'un octogénaire qui plante un arbre à la raillerie de trois jeunes gens de son village.

« Passe encore de bâtir, *mais planter à cet âge !* » (v.2)

Et encore :

« A quoi bon charger votre vie

Des soins *d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?* » (v.8-9)

Ils poussent encore plus loin leur impudence :

«*Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.*

Quittez les longs espoirs et les vastes pensées.

« Tout cela ne convient qu'à nous. » (v.10-12)

Toutefois, le vieillard fait fi de leurs conseils :

« -Il ne convient pas à vous- mêmes » (v.13)

et ajoute :

« Nos termes sont pareils par leur courte durée » (v. 17)

Les années lui ont appris que tout est imprévisible dans la vie et que les événements suivent rarement le cours de nos espérances.

« Qui de nos clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

²⁷⁵Clarac 1961 :167

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ? » (v.18-20)

Dans les lignes suivantes, il montre « un certain art de mourir »²⁷⁶

« Mes arrières neveux me devront cet ombrage :

Hé bien, défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ? » (v.19-21)

La noble pensée de laisser l'arbre en héritage poétise le désintéressement, mais le vieillard prend un réel plaisir à son labeur du moment. D'autant plus qu'il est conscient de faire quelque chose qui servira aux générations futures.

« Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

J'en puis jouir demain, et quelques jours encore. » (v.22-23)

Et il rappelle aux jeunes gens qu'on ne doit être assuré de rien et que ce n'est pas tout à fait impossible qu'il leur survive :

« Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. » (v.24-25)

Et l'ironie du sort voulut que ça se passe ainsi. L'un mourut noyé, l'autre fut tué à la guerre et le troisième eut un fatal accident. Le vieil homme pleura sur leurs tombes.

«Il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter. » (v.33-34)

La disposition mentale se repose sur les péripéties de la vie éphémère, le geste verbal l'incarne surtout dans les dialogues, et le but est de réfléchir sur la mort inévitable de l'homme et comment il doit vivre.

Le milieu sociopolitique de la fable

D'après Bornecque cette fable s'inspire de la *Lettre 86 à Lucilius* de Sénèque,²⁷⁷ et a subi l'influence du stoïcisme.¹ C'est-à-dire que le stoïcisme était une des influences, l'autre était le Gassendisme :

« La Fontaine adhère publiquement au Gassendisme. Il nourrit l'ambition d'être un *Lucrece français*.la théorie de l'homme et de l'Univers selon les principes de l'épicurisme chrétien, mi-sérieuses mi plaisantes, les *Fables* préludent à ces hautes

²⁷⁶ Lagarde et Michaud 1967 :246

²⁷⁷ Bornecque 1983 : 191

inspirations, esquissent les premières dialectiques, préparent à langue le vers, les moyens d'expression. »²⁷⁸

Le vieillard parle néanmoins d'une certaine joie²⁷⁹

« Hé bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui : »

Le « fruit » psychologique de pourvoir au plaisir du prochain est aussi un genre de bonheur, et donc avec la notion de mort (la mort approchante du vieillard et celui des trois jeunes hommes) donne au stoïcisme de la fable les couleurs du Gassendisme. Jasinski donne un extrait suivant de Gassendi :

« Remarquez qu'il n'est pas question de cette félicité dont parlent nos théologiens,il s'agit simplement ici de celle que l'on peut appeler naturelle, en tant qu'elle se peut acquérir par les forces de la Nature, et qu'elle est telle que les philosophes n'ont pas désespéré d'y pouvoir parvenir »

Vers cette époque, Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Maréchal de France, qui servit en plusieurs guerres en Italie, en Alsace, rejoignit le camp royal contre Condé et la Fronde, et était vainqueur des Espagnols etc., bien connu et respecté en Cour, se convertit au catholicisme en 1668, sous l'influence de Bossuet.²⁸⁰ Le prédicateur aurait pu inspirer en quelque sorte, la philosophie du vieillard de cette fable, et la notion de la mort, la guerre fait partie de son contenu. La vie du Maréchal en tant que guerrier et en danger, sans doute lui-même devenu sûrement plus philosophe grâce à Bossuet, aurait pu inspirer le modèle du vieux courageux en face de la mort.

3.10.1. « *Et vive la jeunesse !* »

Basée sur la fable de La Fontaine « *Le vieillard et les trois jeunes hommes* », la satire « *Et vive la jeunesse !* » de Dutourd renverse l'ordre des choses une fois de plus.

3.10.1.1. Vive le bon vivant!

²⁷⁸ Jasinski 1934 : 241

²⁷⁹ *Ibid* : 222

²⁸⁰ Dictionnaire encyclopédique de la langue française : Le Maxidico 1996 : 1618

Comme La Fontaine, Dutourd, qui le cite au commencement, décrit les activités de l'octogénaire:

« *Un octogénaire regardait la télévision. Quand il ne regardait pas la télévision, il allait au cinéma ou lisait le journal. Il était au courant de tout ce qui se passe dans le monde. Il connaissait le nom des comédiens célèbres et les mœurs des jeunes vedettes.* »

La Fontaine présente une activité différente :

« *Un octogénaire plantait.* »

Le vieillard de Dutourd s'intéresse vivement aux mondanités tandis que celui de La Fontaine mène une vie plus tranquille.

Tout de suite après l'introduction de l'octogénaire, les deux écrivains annoncent les trois jeunes hommes. Dutourd les nomme les « *petits-neveux* »:

« *Cet octogénaire avait trois petits-neveux, aimables jouvenceaux appelés Alfred, Justin et Raymond, qui lui rendaient visite de temps à autre et faisaient volontiers la conversation avec lui, quoiqu'il ne fut pas un oncle à héritage. Mais subsiste-t-il des oncles à héritage?* »

Ensuite, le satiriste explique le dégoût du vieillard pour ses petits-neveux. :

« *L'octogénaire n'aimait guère ses petits-neveux. Il les trouvait trop sérieux, et pour tout dire assez ennuyeux.* »

Puis il caractérise les jeunes gens :

« *Justin faisait des études de mathématiques ; Raymond voulait devenir professeur de grec ; quand à Alfred, il se croyait une vocation d'artiste peintre et, au grand étonnement de son oncle, qui avait dans l'idée que les artistes étaient tous des farceurs, il était encore plus sévère que les deux autres. Il vivait chichement dans une atelier de Montmartre, peignant douze heures par jour des tableaux où il tâchait de reproduire le monde avec exactitude, c'est-à-dire qu'il faisait des portraits, des paysages, des natures mortes, et même des scènes religieuses, où l'on reconnaissait parfaitement la Vierge Marie, le petit Jésus, Moïse et jusqu'au Saint-Esprit. Cette peinture traditionnelle, quoique Alfred eut des coups de pinceau inattendus et étala des couleurs assez étranges, suscitait les sarcasmes de l'octogénaire. Il aurait voulu que son neveu fit de la peinture abstraite, comme les artistes fameux de notre temps, ou qu'il gratifia du moins ses portraits de femmes de deux nez, comme Picasso.* »

Alfred, agacé par l'attitude de son oncle, estime que le vieux doit se considérer chanceux de recevoir ses visites :

« Tonton, vous n'êtes qu'un vieux gamin; et je crois que vous ne m'amusez pas. Je suis bien bon de venir vous faire des visites. »

Le jeune homme critique le mode de vie du vieillard avec désapprobation:

« Vous ne me parlez que d'imbécillités : le dernier discours du président des Etats-Unis, le dernier voyage du major Blagson dans l'espace, le dernier film de Mlle Bardot où elle se montre toute nue, le dernier prix Goncourt. Tout cela n'offre pas le moindre intérêt. »

De cette discussion ressort l'austérité d'Alfred :

« Ce sont de misérables divertissements, indignes d'un vieillard comme vous, qui devrait plutôt penser au moment, inévitablement très proche, où il paraîtra devant son Créateur et devra répondre de ses actions; indignes aussi de Justin, de Raymond et de moi, qui sommes des jeunes gens sérieux, qui désirons améliorer le monde et enrichir le patrimoine humain. »

3.10.1.2 La modération fait défaut

L'octogénaire, libertin, exprime son point de vue sur la vie:

« -Mon cher Alfred, tu n'es qu'un sot. De nous deux, c'est toi le vieillard. Et si je ne t'amuse pas, toi tu m'ennuies carrément. Je trouve que notre époque est formidable. Je m'intéresse à tout, je profite de la vie car Dieu n'existe pas, et quand on est mort, c'est pour longtemps. Vivent le cinéma, la télévision, les voyages dans l'espace, Mlle Brigitte, les magazines illustrés, la peinture abstraite, les courses de chevaux, les concours de beauté, les gratte-ciel et les romans qui obtiennent le prix Goncourt. Voilà ce qui est bon. J'ai horreur de penser à la mort, et j'y pense le moins possible. »

Bien qu'encore très jeunes, les neveux prônent une philosophie plus sévère. Justin suggère une vie de calme et de contemplation pour un vieillard qu'il considère à deux pas de la mort.

« -Mon cher oncle, dit Justin, si vous étiez raisonnable, *vous y penseriez le plus possible, au contraire: cela vous familiariserait avec elle, et vous seriez plus heureux.* »

L'octogénaire refuse la modération:

« -Ah, *mais vous m'embêtez à la fin*, tempêta le vieillard, je suis parfaitement heureux. Et d'ailleurs, laissez-moi. Il faut que je m'habille, *je dîne en ville. Ce sera un dîner très gai. Il y aura de jolies femmes, des ministres, un peintre abstrait et un romancier qui a eu le prix Goncourt l'année dernière.* »

La proposition du troisième neveu, Raymond, suggérant une vie tranquille et reposante pour l'âme et pour le corps, est refusée comme les autres :

« Ah!Tonton, tonton, s'écria Raymond, vous vous tuez, et ce qui est plus grave, vous tuez votre âme. Savez-vous ce que vous devriez faire ? Vendre votre télévision, oublier Mlle Bardot et vous retirer dans votre petite maison de Normandie. Là, *vous méditeriez en paix sur les fins dernières de l'homme, sur la vie et la mort, vous liriez la Bible, et vous pourriez même planter des arbres.*

-Planter des arbres, à mon âge ? *Vous êtes complètement fous, ma parole !*

-Pourquoi pas ? C'est une noble occupation que de *planter des arbres*. Et pour vous, toute altruiste, puisque vous n'en jouirez pas. Vos arrière-neveux vous devront cet ombrage et béniront votre mémoire comme celle d'un bienfaisant patriarche. »

La référence à la culture des arbres rappelle l'octogénaire qui plantait dans la fable de La Fontaine :

« Un octogénaire plantoit »

Toutefois, c'est Raymond qui suggéra cette activité à son oncle. Chez La Fontaine, les jeunes se moquent du vieillard entrain de planter :

« Passe encore de bâtir, mais planter à cet âge!»

Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;

Assurément il radotoit.

« Car, au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :

Quittez le long espoir, et les vastes pensées :

Tout cela ne convient qu'à nous. »

Les jouvenceaux de La Fontaine non seulement essaient de dissuader l'octogénaire de planter un arbre, mais aussi de planifier un avenir : le neveu chez Dutourd valorise l'héritage d'un arbre planté par son oncle.

L'octogénaire de l'oeuvre moderne, narquois, prédit un avenir catastrophique pour ses trois neveux.

« Je me moque bien de mes arrière-neveux, dit l'octogénaire. Ce seront des imbéciles comme vous autres. Après moi le déluge. Et d'ailleurs, qu'est-ce que tous ces sermons ? Je vous enterrerai tous, moi. Je suis solide comme un roc. Raymond, tu vas bientôt faire ton service militaire, tu seras tué en Algérie. Justin, tu dois prendre l'avion pour passer tes vacances en Corse : ton avion se cassera la figure. Quant à toi Alfred, tu as mauvaise mine, la peinture ne nourrit pas son homme, surtout la peinture figurative. Tu mourras de consommation l'année prochaine, comme un héros de Henri Murger. Là-dessus je vous ai assez vus, messieurs mes neveux. Au revoir : je vais endosser mon smoking pour aller à mon petit dîner amusant. »

Comme nous le voyons, l'octogénaire de Dutourd ne partage pas la philosophie de son prédécesseur :

*« Hé bien! Défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goutte aujourd'hui: »*

Il semble au contraire avoir confiance dans l'avenir. Le personnage de La Fontaine dit :

*« Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »*

D'autres similarités entre les deux oeuvres concernent le destin des neveux. Le vieillard de Dutourd prédit un accident mortel concernant Justin quand celui-ci partira en vacances et une mort au combat pour Raymond en Algérie : les prédictions sont comparables au sort des jouvenceaux de La Fontaine :

*« Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique :
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,*

Par un coup imprévu vit ses jours emportés ; »

Refusant de vivre de façon modérée, le vieillard de Dutourd rencontre sa fin après une soirée divertissante : il est enterré par ses neveux fidèles :

« Il alla à son petit déjeuner amusant. Il mangea de bon appétit et but comme un jeune homme, moyennant quoi, vers minuit, *il fut frappé d'hémiplégie et creva deux jours plus tard*. Ses trois neveux, qui étaient décidément de bons jeunes gens, le pleurèrent. Cela fut tout à fait désintéressé de leur part, car ils renoncèrent à l'héritage qui n'aurait pas couvert les droits à payer. »

Les rôles sont inversés, car chez La Fontaine c'était le vieillard qui survivait aux trois jeunes gens:

« Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique :
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et avec les pleurs du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter. »

Donc, une fois de plus, Dutourd altère la fable de La Fontaine et nous surprend par la terminaison.

3.10.1.3. Le milieu sociopolitique

Cette oeuvre de Dutourd est basée sur la réalité sociale de la France d'après-guerre.

Une personnalité du cinéma et de la chanson, qui pourrait très bien figurer dans le rôle de l'octogénaire de Dutourd, étant d'ailleurs son contemporain, c'est Maurice Chevalier. Né le 12 Septembre 1888, Chevalier, nommé « *Patapouf* » par sa mère, connut son apogée dans les années soixante.²⁸¹

²⁸¹ L'information de cette section est tirée de Bret (Bret:1992)

Sociable et ayant eu plusieurs liaisons avec des vedettes et des stars, Mistinguett par exemple, il s'intégra vite à la société, voyageant beaucoup, notamment en Angleterre et aux Etats Unis. Partout les médias le poursuivirent pour l'interviewer sur ses performances, ses liaisons et ses activités, faisant de lui un des plus célèbres chanteurs français dans le monde de l'après-guerre.

La personnalité de l'octogénaire, dans la satire de Dutourd, se rapproche beaucoup de celle de Chevalier. Le chanteur de charme figura souvent dans le Tout Paris des années 50. Des clichés de lui, avec sa canne et son canotier, voisinèrent avec ceux des gens les plus célèbres dans les numéros de Paris Match.

Il fit campagne contre la guerre et surtout pour la libération de la France aux côtés d'Edith Piaf notamment.

L'octogénaire de Dutourd se déclare ouvertement non croyant.²⁸² Quoique n'ayant pas des tendances franchement existentialistes, il fréquenta les bars du quartier de Saint-Germain-des Près à Paris où on le vit, souvent, boire du café avec Jean-Paul Sartre au Café de Flore et il connut Raymond Queneau. Il lut « *Les chemins de la liberté* » de Sartre et dit que cette œuvre l'aida à comprendre son passé.

Harold Hobson le décrit comme païen heureux, jamais touché par des ombres.²⁸³ Il apparut sur le programme de télévision « *La joie de vivre* » en 1952. Vêtu de son smoking et de son canotier, chantant les airs joyeux et amusants, on l'associa au charme et à la gaieté, même à l'âge où, bien des gens fortunés comme lui, se retirent de la vie publique.

Ayant choisi Brigitte Bardot pour paraître avec lui dans le programme de télévision « *Rendez-vous à Paris* » il montra, donc, le même intérêt pour cette vedette que l'octogénaire de Dutourd :

« Vous ne me parlez que [du]..... dernier film de Mlle Bardot où elle se montre toute nue, le dernier prix Goncourt. »

²⁸² «Je profite de la vie car Dieu n'existe pas, et quand on est mort, c'est pour longtemps. »

²⁸³ "On stage he is the complete, happy pagan whom the shadows have never touched." (192)

Le chanteur fréquenta aussi plusieurs écrivains en dehors des existentialistes. Il en consulta plusieurs qui composèrent les paroles pour ses chansons, et aussi des créateurs de théâtre et de films comme Marcel Pagnol. Notons que le vieillard de « *Et vive la jeunesse* » s'informa des dernières oeuvres littéraires ; les lauréats du prix Goncourt.

Parmi les amis de Chevalier se trouvait van Dongen, peintre contemporain et nous voyons que l'octogénaire de Dutourd s'intéressait à l'art moderne.²⁸⁴

Quelques uns des convives au dernier dîner de l'octogénaire de Dutourd furent politiciens :

« Il y aura de jolies femmes, des ministres, un peintre abstrait et un romancier qui a eu le prix Goncourt l'année dernière. »

De Gaulle considéra Maurice Chevalier assez célèbre pour être son égal : il n'accepta pas que celui-ci s'incline ; il lui serra plutôt la main.²⁸⁵ Le chanteur parut devant des personnalités comme le Prince Albert de Belgique, John Fitzgerald Kennedy et sa femme Jacqueline, et Antoine Pinay, Ministre des Affaires Etrangères, sur le paquebot France.

Le vieillard de Dutourd raffolait des films cancan, médiatisés à propos des vedettes et autres célébrités:

« *Vivent le cinéma, la télévision, les voyages dans l'espace, Mlle Brigitte, les magazines illustrés ...* »

Chevalier fréquentait des vedettes comme Sophia Loren, Frank Sinatra : il parut dans plusieurs films avec des stars comme Bing Crosby et Judy Garland dans « *Pépé* » Etats-Unis. Même octogénaire, il continua à paraître dans des films tels que « *Fanny* » [1960] Etats-Unis et « *Monkeys go home* » [1970 Etats Unis]²⁸⁶ . Charmeur et convivial, Chevalier était connu et apprécié universellement.

²⁸⁴ « Il aurait voulu que son neveu fit de la peinture abstraite, comme les artistes fameux de notre temps.... »

²⁸⁵ «No, Maurice. You and I are equals!» (242)

²⁸⁶ Chevalier se concentra plutôt sur les films des Etats-Unis car les films français n'étaient pas de si grandes réussites internationales. (Harding : 1982 135)

La légèreté et l'entrain avec laquelle le vieillard de Dutourd mena sa vie nous rappellent Chevalier.²⁸⁷ Voici une des ses chansons typiques de son charme :

« La vie est une belle fille
 Qui sourit à qui sait l'aimer,
 Elle nous prend,
 Elle nous tortille,
 Uniquement pour nous faire frimer..... »

Le personnage de Dutourd fut à l'écoute des événements aux Etats-Unis²⁸⁸. Chevalier, qui chanta devant les Kennedy, envoya des fleurs à Jackie après l'assassinat de son mari. Le chanteur, étant très populaire en Amérique, y voyagea souvent et donna des représentations devant une multitude de spectateurs : il joua aussi dans plusieurs films américains. Il eut même "*The Maurice Chevalier Show*" à Dallas qui fit le hit parade pour le '*State Fair*'. Une fois pendant les années soixante en Amérique, Chevalier rata une de ses performances, mais étant si aimé du public, il termina par un succès.²⁸⁹ On comprend donc qu'il fut si attaché à l'Amérique.

En 1966 Maurice prit part à une série d'émissions télévisées intitulée « *Maurice de Paris* », produite par Jean-Paul Sassy et Gisèle Boyer: le titre de cette série prouve la popularité de l'artiste et son énergie, même à un âge avancé. En 1967, il continua à voyager et il chanta en Afrique du Sud en 1967²⁹⁰ et dans plusieurs pays européens en 1968 à l'âge de quatre-vingts ans.

N'ayant toutefois pas l'arrogance tranchante du personnage de Dutourd, Chevalier est l'artiste le plus connu du grand public, qui se rapproche de lui. Michel Rivgauche écrit le « *Sourire aux lèvres* » pour Chevalier, symbolisant l'impression de l'homme qui promène son sourire sur le monde:

« Il faut garder le sourire aux lèvres,
 Pour voir la vie d'un p'tit air allègre !

²⁸⁷ "Melle Weersma said " Maurice chevalier, the kind, mature philosopher, has proven us a charming, truly French allegory" (261)

²⁸⁸ «..... le dernier discours du président des Etats-Unis... »

²⁸⁹ Une jeune femme dans l'audience dit : "It's all right Maurice! We love you !" devant une audience approbatrice.(255)

²⁹⁰ Un journal dit : " Chevalier is as indestructible as the Table Mountain".(279)

C'est la p'tite fleur d'la bonne humeur,
 Qui pousse dans les cœurs ! »

Le lyrisme de cette chanson exprime à merveille l'attitude de l'octogénaire de Dutourd envers ses neveux et la vie en général²⁹¹:

« Quand j'aurai cent ans,
 Quand le Bon Dieu me fera des avances,
 Je dirai : « Attends !
 J'suis amoureux et ma vie recommence ! »

Le 1er octobre 1968, Chevalier fit ses adieux à la scène, au Théâtre des Champs Elysées devant des spectateurs nostalgiques, mais il continua à jouer dans des films et il écrivit ses mémoires. « *Môme à Cheveux blancs* » 1969.

Nous avons vu qu'il y avait maintes similarités entre Chevalier et le vieillard de Dutourd : le chanteur a pu facilement inspirer l'auteur dans la création de son personnage. Chevalier chante en public pour la dernière fois en octobre 1968, à l'âge de quatre-vingts ans : il garde toujours son sourire charmant.²⁹²

Les neveux de l'octogénaire furent, eux aussi, basés sur des célébrités. On pourrait en retrouver des échos chez Raymond, qui s'intéresse au grec, dans Raymond Queneau. Cet écrivain français, membre de l'Académie Goncourt²⁹³, créa un laboratoire littéraire nommé l'Oulipo (Ouvroir de la Littérature Potentielle) et utilisa le langage de façon sibylline :

« Il préconisait l'utilisation de structures mathématiques dans la création littéraire;..... Queneau et ses amis (notamment Georges Perec, Jacques Roubaud et Italo Calvino) inventeront de nouveaux mécanismes. C'est le cas de la méthode « S=7 » consistant à remplacer chaque mot d'un texte (à l'exception des mots outils) par le septième mot suivant dans le dictionnaire. Ainsi Queneau transforme-t-il la fable de La Fontaine , « *La cigale et la Fourmi* » en la célèbre « *Cimaise et Fraction* » :

La cimaise ayant chaponné tout l'éternueur
 Se tuba fort dépurative quand la bisaxée fut verdie

²⁹¹ . « Je vous enterrerai tous moi. Je suis solide comme le roc. »

²⁹² *Ibid*

²⁹³ 1951 Queneau (Raymond htm.2005)

Pas un sexué pétrographique morio de moufette ou de verrat.
 Elle alla cocher frange
 Chez la fraction sa volcanique »²⁹⁴

Nous voyons ainsi comment Queneau changea un langage familier en quelque chose de cryptique: n'oublions pas que la majorité des Français n'apprend pas le grec à l'école; donc l'humour de Dutourd consiste à associer la langue grecque, par l'intermédiaire de son personnage Raymond, professeur de grec, avec celle utilisée par Queneau dans ses expériences linguistiques.

Queneau travailla aussi sur divers aspects du langage français et du style dans son œuvre : « *Exercices de style* » (1947) où il :

« racontait quatre-vingt-dix-neuf fois la même anecdote selon des principes de narration, de vocabulaire et de ton différents (et qui furent adaptés à la scène par les Frères Jacques). »²⁹⁵

Une autre similarité entre Raymond et Raymond Queneau, est dans les paroles de l'écrivain qui rappellent le sérieux du personnage parlant de la mort imminente de son oncle :

«Là, vous méditeriez en paix sur les fins dernières de l'homme, sur la vie et la mort, ... »

Versus Queneau :

« Si je parle d'un homme, il sera bientôt mort,
 Si je parle du temps, c'est qu'il n'est déjà plus. »²⁹⁶

Alfred rappelle le peintre contemporain célèbre, qui employa des thèmes religieux dans ses œuvres: Alfred Manessier. Catholique, Manessier fit sa première communion le 18 juin 1922. Plus tard, comme étudiant des beaux-arts, il copia les peintures de Tintoret, Titien, Rubens, Renoir et Rembrandt au musée du Louvre. Au

²⁹⁴ Queneau-introduction.htm.<http://www.alalettre.com/queneau-intro.htm>.

²⁹⁵ Queneau (Raymond) htm.<http://www.proverbes-citations.com/queneau.htm>.

²⁹⁶ (Queneau (Raymond) htm. <http://www.proverbes-citations.com/queneau.htm>.)

commencement de sa carrière, Manessier, comme le personnage de Dutourd, pratiqua un style figuratif, comme les artistes qu'il étudia au musée.

Plus tard dans sa carrière, il créa les vitraux d'une petite église de campagne du diocèse de Besançon: Saint Agathe des Breseux 1948-1950. En 1949 il exposa des toiles sur le thème de Pâques. A la Galerie de France en décembre 1952, il présenta des toiles sur les thèmes de la Passion du Christ. En 1952, il fit un petit vitrail de l'Eglise de Tous les Saints à Bâle. Il présenta une série d'œuvres de grand format sur le thème de la Passion et de la Résurrection à la XXXe Biennale de Venise en 1962. Le grand prix de peinture lui fut attribué. En 1964, il créa les vitraux de la crypte de l'Eglise Saint Géron à Cologne, en Allemagne, où il avait déjà posé des vitraux en 1959, dans la crypte de la Cathédrale d'Essen.²⁹⁷

Semblable à l'Alfred de Dutourd, ce peintre, lui aussi, fut pauvre au début de sa carrière. Il vécut avec sa mère jusqu'en 1938, afin de consacrer ses efforts à la peinture. C'était un temps difficile après la mort de son grand-père.²⁹⁸

Le dernier neveu, pourrait avoir eu comme modèle un certain Jean Zinn-Justin (le satiriste utilisant la dernière partie du surnom pour le prénom de son personnage.) Zinn-Justin travailla sur plusieurs aspects des mathématiques : il donna plusieurs conférences et écrivit des livres sur des aspects variés des mathématiques comme la mécanique quantique et la physique théorique.

3.10.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

L'influence de l'Eglise est très différente entre le XVIIe et le XXe siècles dans la politique et dans la vie du peuple. De Gaulle lui-même à l'âge de 75 ans était assez vieux quand il fut réélu en 1965. Il était entouré de plus jeunes (par exemple Malraux et Pompidou) et donnait l'impression d'être toujours sérieux- il n'avait pas du tout le caractère du vieux de Dutourd. Bien que De Gaulle soit catholique lui-même, le gouvernement obéit à la loi de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Avec les années, l'influence du catholicisme a visiblement diminué, de moins en moins ceux qui se disent catholiques vont à la messe, toutes les philosophies qui en découlent font bien moins d'éclat. La société subit d'autres influences – diverses

²⁹⁷ Manessier Biographie. htm 2005

²⁹⁸ (MANESSIER-BIOGRAPHIE.htm 2005)

philosophies et religions orientales, l'existentialisme et l'athéisme, les cultes religieux et philosophiques modernes en Europe et aux Etats-Unis, les différentes théories de la psychanalyse du comportement humain et sa raison d'être etc.

Selon le point de vue d'Austry, avec son argument que les « *Fables* » de La Fontaine étaient non contestataires, Dutourd donne un exemple dans lequel le vieillard mène un train de vie beaucoup plus énergique que les jeunes et répond encore une fois au défi de cette remarque. Il faut dire à cet instant que l'homme a une plus grande longévité aujourd'hui, grâce aux découvertes scientifiques et technologiques. Il est vrai aussi que les recommandations d'avoir des assurances - vie, des testaments, des placements financiers pour les héritiers constituent la psychologie des masses démographiques et se rapprochent de celle de la vieille fable, mais le stoïcisme religieux du vieillard n'est plus courant dans le monde occidental. L'oncle de Dutourd, s'amusant jusqu'à la dernière seconde n'ayant aucune intention de planifier pas plus l'avenir que l'au-delà, caractérise la philosophie de l'homme occidental du XXe siècle, incroyant, cynique et matérialiste, mais qui cherche à jouir de la vie sans le remord et la culpabilité que suscitent souvent les religions.

3.10.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.10.3.1. Les similarités.

1. Les deux œuvres mettent en scène un octogénaire et trois jeunes hommes.
2. Les deux œuvres mentionnent la plantation d'un arbre.
3. Les deux œuvres traitent de la vie future du vieillard et de la façon dont il devrait se comporter pour le restant de ses jours.

Ces similarités établissent les liens entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd.

3.10.3.2. Les additions

1. L'histoire est basée sur le milieu français des années 60.

2. Les trois neveux sont nommés et poursuivent des occupations et des intérêts spécifiques.
3. Plusieurs personnages réels comme Mlle Bardot et Picasso sont mentionnés.

Ces additions ajoutent une ambiance qui est particulière à l'œuvre de Dutourd.

3.10.3.3 Le monde inversé

1. L'octogénaire de la Fontaine survit aux trois jeunes, mais celui de Dutourd meurt avant ses neveux.
2. L'octogénaire de Dutourd rejette le mode de vie et la philosophie de celui de La Fontaine.

La fin satirique de l'oeuvre de Dutourd fait réfléchir à la vertu de modération et au soin d'éviter l'abus de ses capacités physiques et mentales.

3.10.4. La disposition mentale, le but et le geste verbale de « *Et vive la jeunesse !* »

3.10.4.1. La disposition mentale

Le vieillard, jaloux de ses intérêts, recherchait les amusements et les dernières nouvelles, brocardant les avertissements de ses neveux. Quitte à perdre sa vie, il refusa de pratiquer la modération dans la joie de vivre.

3.10.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie

Nous sympathisons avec tous les personnages, apprécions l'âge de l'octogénaire et pouvons nous imaginer, à la place d'un vieillard, essayant de conserver des semblants de sa jeunesse. Les neveux avisés et concernés à propos de leur oncle sont des personnages rafraîchissants.

3.10.4.1.2. La disposition mentale et la satire

Bien que nous admirions la hardiesse du vieillard, nous trouvons exagérés ses quolibets envers ses neveux : son manque de logique et de sens commun, par rapport à la sagesse des jeunes, nous impatientent.

Nous voyons encore que Dutourd inverse les rôles choisis par La Fontaine, en donnant de la sagesse aux neveux et de la témérité au vieillard.

3.10.4.2. Le but

Le fait que des jeunes gens se montrent plus sages qu'un vieillard est pour le moins surprenant : le grand âge d'une personne est souvent la marque de son expérience, de sa prudence et de sa résignation ; ce choc est une nouvelle surprise que nous réserve Dutourd dans ses explorations des fables de La Fontaine.

3.10.4.3. Le geste verbal

Les trois premiers alinéas donnent la mise en scène : les suivants sont en dialogue sauf la dernière, terminant l'oeuvre. La grande partie de la satire est sous forme de dialogues, suggérant une étude des paroles de chacun des personnages, pour déterminer comment le langage exprime leurs mentalités individuelles.

Le vocabulaire des neveux contient du mépris pour les amusements du vieillard ; Alfred dit :

« Ce sont *de misérables divertissements, indignes* d'un vieillard comme vous, *qui devrait plutôt penser au moment inévitablement très proche où il paraîtra devant son Créateur et devra répondre de ses actions....* ».

De même Justin parle de la mort prochaine de son oncle :

« -Mon cher oncle, dit Justin *si vous étiez raisonnable*, vous y penseriez le plus possible,..... ».

Le discours de Raymond se rapproche de celui des autres :

« -Ah ! Tonton, tonton, s'écria Raymond, vous vous tuez, et ce qui est plus grave, *vous tuez votre âme.* »

Le langage de l'octogénaire est aussi méprisant que celui de ses neveux ; il marque son agacement :

« -Mon cher Alfred, *tu n'es qu'un sot*. De nous deux, c'est toi le vieillard. Et si je ne t'amuse pas, *tu m'ennuies carrément*. »,

« -Ah, *mais vous m'embêtez à la fin*, tempêta le vieillard, »,

« *Je me moque bien de mes arrière-neveux, dit l'octogénaire. Ce seront des imbéciles comme vous autres.* »

La joie de vivre du vieillard ressort dans ses explications et son choix sémantique :

« Je trouve que *notre époque est formidable*. Je m'intéresse à tout, je profite de la vie car Dieu n'existe pas,.....*Vivent le cinéma, la télévision, les voyages dans l'espace, Mlle Brigitte, les magazines illustrés, la peinture abstraite, les courses de chevaux, les concours de beauté, les gratte-ciel et les romans qui obtiennent le prix Goncourt.....Voilà ce qui est bon.* »

« Après moi le déluge. »,

« Au revoir : je vais endosser mon smoking pour aller à mon petit dîner amusant. »

Nous voyons bien que le geste verbal contient les attitudes contrastantes des personnages. En opposant des jeunes gens sérieux à un vieillard frivole, Dutourd offre, une fois de plus, une alternative intéressante à La Fontaine.

Notes : 1. Selon Bornecque :

« Le stoïcisme : cette doctrine, ainsi appelée en souvenir du Portique (en grec *stoa*) sous lequel enseignaient les philosophes de cette école, a été imaginée par Zénon de Citium (335-264 avant Jésus-Christ) : sa morale place le souverain bien dans l'effort constant de l'âme pour obéir seulement à la raison et pour rester indifférent à toutes les circonstances extérieures comme la santé, la douleur, la fortune, en rejetant les passions » (Bornecque 1983 : 191)

3.11. « *Le Paysan du Danube* » par Jean de La Fontaine et « *Les Paysans entre eux* »
par Jean Dutourd

« *Le Paysan du Danube* »
Analyse sommaire

La fable conte l'histoire d'un député représentant des paysans germaniques dont le pays était colonisé par les Romains. Il se rend à Rome où il prononce une longue harangue au Sénat dans le but de mettre fin à l'oppression de son peuple.

La Fontaine commence par un point de morale.

« Il ne faut point *juger des gens sur l'apparence*.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau »

Suivant les tendances de son temps au débat philosophique,²⁹⁹ il rationalise en se servant d'un personnage d'une autre fable.

« Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à *prouver le discours que j'avance*. »

Une description de 9 versets sur le paysan se termine par une évaluation du personnage:

« un ours mal léché » (v.13)

Le paysan commence par invoquer le ciel pour qu'il guide avantageusement son discours:

« *Je supplie avant tous les Dieux de m'assister*:
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice : »

Ensuite viennent 37 versets de la harangue dans lesquels il maudit la colonisation romaine et pose des questions rhétoriques :

« Pourquoi sommes-nous les vôtres ? »(v.39)

²⁹⁹ En plaçant la morale au début de la fable, La Fontaine s'éloigne de la tradition des fables anciennes.

« Quel droit vous a rendu maîtres de l'univers ? »(v.41)

« Pourquoi venir troubler une innocente vie ? » (v.42)

« Qu'avez-vous appris aux Germains ? » (v.45)

Après avoir, semble-t-il, enfreint les règles élémentaires de la diplomatie, il se prosterne aux pieds des sénateurs attendant d'eux la pire des sentences. Mais telle est la surprise causée par le spectacle, "l'éloquence" et le "bon sens" de l'orateur, qu'on le proclame Patrice, un titre conféré aux rois barbares :

« On le créa patrice; et ce fut la vengeance

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit »

De plus, il devient le modèle de tout orateur qui se respecte.

La baguette magique qui a touché les cœurs, c'est la psychologie, nous dit Bornecque.

« Le paysan du Danube, venu dire au Sénat romain la vérité sur les méfaits de son colonialisme, emploie les arguments les plus frappants : solennel, il prie les dieux, rejette sur les Germains la responsabilité de l'avidité romaine, fait craindre au Sénat le châtement divin, lui démontre qu'il n'a aucun droit de conquérir le monde, fait une demande raisonnable, agite le spectre d'une guerre coloniale, si redoutée, fait enfin appel à la justice romaine : réquisitoire habile qui a touché les fibres de la psychologie sénatoriale. »³⁰⁰

Aux moyens de pièges psychologiques, La Fontaine défait la force de Rome :

« Le pouvoir est la justice que la force se donne, parce qu'elle est la force « très reconnaissable et sans dispute » ; loi, institution, coutume avec toutes les méditations, rationalisations ou justifications imaginaires que l'on voudra. »³⁰¹

La soi-disant 'justice' que Rome se donnait est détruite par l'argument où la loi Romane est présentée comme injuste.

La disposition mentale de la fable est le pouvoir du piège du récit, cette fois-ci pour détourner la force injuste. Le geste verbal en contient les mécanismes, et l'œuvre vise une méditation sur le jeu du pouvoir et de la force.

Le milieu sociopolitique

³⁰⁰ Bornecque 1983 : 178

³⁰¹ Marin 1978 : 10

La Fontaine assistait aux réunions avec Pellisson, parmi d'autres, avec lesquels il débattait des questions philosophiques, des mérites des versets de chacun etc. d'où commença, sans doute, son penchant pour la réflexion sur la vie.

Pendant les années du Deuxième Recueil, La Fontaine fréquentait le Salon de Mme. de la Sablière, où il fit d'autres connaissances et eut encore des discussions philosophiques, mais, cette fois-ci avec des astronomes, des médecins, des physiciens et :

«surtout avec le voyageur Bernier, disciple du philosophe Gassendi (1592-1635)...Les fables *du Second Recueil* contiennent des échos des ces hautes préoccupations.. » ³⁰²

Bornecque associe la tyrannie de Rome dans cette fable à celle de Louis XIV avec ses guerres incessantes, surtout celle de la Hollande³⁰³ :

« Les conquérants pressurent les pays occupés : *Le Paysan du Danube* (XI,7) fait le procès de l'Impérialisme et du colonialisme de Rome, dénie aux Romains toute supériorité sur les Germains, tout droit de transformer la Germanie en colonie, prêche le malthusianisme et le refus de coopérer avec l'envahisseur, proclame le droit de résistance à l'opresseur : tout faits qui rendent un son étrangement moderne, tout en rappelant le mot de Tacite parlant des Romains : « *Ubi dertertum faciunt, pacium appellant* »=là où ils font le désert, ils disent qu'ils apportent la paix.

Souvenir sans doute de la conquête de la Hollande par Louis XIV en 1679, et de la haine du peuple conquis pour les intendants envoyés par Louvois »³⁰⁴

Les guerres franco-hollandaises qui commencèrent bien avant 1679, incluaient avec l'appoint du Marquis de Pomponne, comme remplaçant de feu Hughes de Lionne, aux Affaires Etrangères en 1671, l'action de Guillaume III d'ouvrir les digues lors de

³⁰² Lagarde et Michard 1967 :245. Voir aussi la philosophie de Gassendi discutée dans les analyses de la fable « *Le Vieillard et les trois jeunes hommes* ».

³⁰³ Bornecque crée un lien entre les conquérants comme voleurs I,13; l'insatiabilité des conquérants, VIII, 25 et VIII, 27 et la pression des conquérants, - thèmes présents dans plusieurs fables de La Fontaine, amant de la paix, libéral qui s'opposait au dirigisme de Colbert, (Bornecque 1983 : 186) : « combat les guerres auxquelles Colbert pousse Louis XIV afin de détruire les Hollandais dont le commerce est trop florissant (VII :17) ; la Hollande ruinée, la France pourrait prendre place sur les marches mondiaux..... » (*Ibid* :189)

³⁰⁴ Bornecque 1983 :186

l'invasion par les Français (1672), le siège de Maastricht par Vauban, (1673) et ensuite la paix de Nimègue en 1678-1679.³⁰⁵

3.11.1. « *Les paysans entre eux* »

Basée sur la fable de La Fontaine « *Le paysan du Danube* », cette satire de Dutourd, élimine une fin heureuse pour en donner une beaucoup plus triste, qui se rapproche du sort des dissidents dans les Etats communistes pendant les années soixante.

3.11.1.1. Le rêve humanitariste pour tout le monde

Le récit commence par l'espoir d'Athanase Minorek d'améliorer les conditions de vie de ses concitoyens : pour atteindre ce but il décide qu'en tant que président, il est de son devoir de dénoncer les défauts de son parti :

« *Athanase espérait être reçu par le Soviet suprême au complet. Il avait préparé une harangue en vingt-deux points, très claire, très persuasive, étayée par des chiffres et comportant huit passages émouvants.* »

Son insignifiance politique apparut quand on lui dénia le droit de s'adresser à la tribune ; le résultat fut qu'il dut rendre compte de ses actions et de ses propositions à des fonctionnaires d'un échelon inférieur :

« *Quoiqu'il fut président de sa république, il n'était quand même pas un personnage assez considérable pour que l'illustre assemblée lui prêtât sa tribune. Ce fut une sous-commission qui l'écouta.* »

La description suivante de la sous-commission est une caricature du parti communiste :

« *Les vingt-cinq membres de la sous-commission étaient vêtus de costumes gris mal coupés ; ils avaient des cheveux gris, de grosses têtes carrées et des lunettes. Ils siégeaient derrière une longue table recouverte d'un tapis vert. Minorek cherchait derrière ces vingt-cinq paires de lunettes un regard exprimant un sentiment quelconque et, n'en trouvant pas, préféra se pencher sur ses papiers.* »

³⁰⁵Orieux 1976 :XXVIII-XXX

L'impression qu'on a de cette caricature est celle d'être en face d'une assemblée de robots bien programmés.

L'évocation de la vie paysanne provoque une réaction collective :

- « -Camarade, dit-il, je ne suis qu'un pauvre paysan. Du Danube, pour être exact.
 -Et alors ? dit le président de la sous-commission. Ne sommes-nous pas tous des paysans ? Au moins des fils de *paysans*. Mon père était un *paysan* de la Volga.
 -Et le mien, un *paysan* de la Neva, murmura un membre.
 -Et le mien, un *paysan* de la Moskova, gronda un autre membre.
 -Et le mien, un *paysan* de la Vistule, marmonna un troisième membre.
 -Et le mien, un *paysan* de l'Amour, susurra un quatrième membre sans sourire.
 -Et le mien, un *paysan* de Dniepr, grommela un cinquième membre.
 -Et le mien, un *paysan* de l'Irtych, grasseya un sixième membre. »

Ayant établi un rapport jugé positif entre paysans, Minorek tenta de renforcer leur fraternité.

- « -Je prends acte de ces déclarations, dit Minorek, et j'ose ajouter que je m'en réjouis. *Il m'est doux de penser que nous sommes entre paysans, que je m'adresse à mes frères et non à des aristocrates frivoles et égoïstes. Vous m'écoutez, vous. Vous me comprendrez. »*

Cependant cette camaraderie d'un autre âge, dont se vantait Minorek, n'est pas appréciée parmi les membres de la sous-commission :

- « Parlez donc, camarade ! s'écria le président de la sous-commission avec rudesse. *Laissons de côté ces histoires de paysannerie et d'aristocratie qui n'intéressent personne. Nous perdons notre temps. »*

Mais Minorek, qui fit de la paysannerie son cheval de bataille, n'en démordit pas. Il ne peut pas oublier le thème du paysan; ses idéaux de vivre dans une utopie où les marginalisés sont soulevés, se découvrent dans ses paroles:

- « - Oui, camarade j'ai cet honneur [d'être le président]. Quel réconfort de penser que, *grâce au socialisme, un humble paysan comme moi peut devenir le premier magistrat de son pays ! »*

L'impatience et l'ironie de la sous-commission furent un démenti à peine camouflé de son soutien pour Minorek:

- « Les membres de la sous-commission *se regardèrent avec une sorte de patience. »*

Les paroles, chuchotées durant le discours d'introduction de Minorek, indiquent clairement l'impatience de l'assemblée à se débarrasser de lui :

« Parfait, chuchota le vice-président de la sous-commission à l'oreille du président de la sous-commission, il va mentir. Nous allons nous ennuyer pendant une petite heure. Pensez à la bonne tasse de thé qui nous attend dans le samovar de la buvette, camarade président ! »

Le président de la sous-commission, quelque peu gentil, traite Minorek comme un enfant encombrant :

Nous aimons beaucoup la vérité toute nue, dit le président à Minorek avec un sourire bienveillant. Vous avez toute notre attention, camarade. Marchez. »

3.11.1.2. Le nid de serpents s'ouvre.

Minorek, s'appuyant sur les faux encouragements de ses confrères, s'introduisit innocemment dans le nid de serpents, en mentionnant les abus des Soviétiques dans son pays :

« -Camarades, bien-aimés, commença Minorek d'une voix vibrante qui fit très bon effet, car c'était exactement le ton qu'adoptaient les dirigeants du Parti, quand ils avaient quelque grosse bourde à faire avaler, camarades, mon pays est *petit mais il est fier*.

-Bravo ! interrompit un membre de la sous-commission. Tous les pays socialistes sont fiers.

-Le mien est particulièrement fier, poursuivit Minorek. *Aussi se sent-il très malheureux et très humilié, depuis que vous nous avez envoyé cinquante divisions blindées et une nuée de commissaires; que vous avez dissous les organisations politiques, interdit presque tous nos journaux, mis en prison les trois quarts de nos journalistes et de nos intellectuels, remplacé notre ministre ultra. Ah ! qu'avez-vous fait là, camarades ! »*

Minorek raconta comment les autorités soviétiques écrasèrent sans exception le peuple de son pays; et que, comme président de ce pays, il se crut obligé d'essayer de détourner le fléau en présentant l'idéal socialiste, anciennement pratiqué par sa nation, comme inspiration pour un meilleur avenir. :

« *Nous tentions une expérience passionnante : instaurer un socialisme à visage humain. Nous avons décrété la liberté de la presse, la dignité de la personne humaine, le respect des consciences, etc. Le plus misérable des manœuvres était heureux. Après vingt ans d'obscurantisme et de tyrannie policière, tout à coup le*

pays respirait. Le père avait cessé de se méfier de son fils, l'époux de son épouse. Les affaires même reprenaient. Quoique vous nous forciez à vous livrer les neuf dixièmes de notre production agricole et industrielle, tout le monde, soudain, par une espèce de miracle, semblait être à l'aise et manger à sa faim. C'était le miracle du vrai socialisme que nous venions de découvrir. Ce socialisme n'avait plus la face renfrognée du flic ou de l'adjudant, mais le bon visage du père de famille, qui veut que tous ses enfants trouvent le bonheur et s'épanouissent selon leurs aspirations particulières. »

Les vifs propos délibérés, dont Minorek se servait pour convaincre la sous-commission qu'il était temps de cesser la tyrannie de son peuple et d'embrasser le socialisme humanitaire, équivalaient à une nette confrontation, ce qui provoqua une froide colère dans l'assemblée:

« Les vingt-cinq membres de la sous-commission, avec un bel ensemble, *avaient pris leur menton dans la main et considéraient le camarade Minorek derrière leurs vingt-cinq paires de lunettes, qui lui firent penser involontairement aux cinquante sabords d'un vaisseau de guerre.* »

-Venons-en au fait, camarade, dit le président de la sous-commission. Il va être cinq heures. Vous parlez depuis plus de vingt minutes. »

Ignorant l'hostilité du groupe, Minorek devint encore plus osé dans ses critiques du régime:

« -Mais je suis en plein dans le fait, répliqua Minorek. Votre grande république, que tous les pays socialistes vénèrent comme leur mère, exerce sur notre pauvre petite patrie une pression que j'oserais qualifier de colonialiste. Je viens vous informer de cet état de choses, que vous ne connaissez peut-être pas, et vous demander, au nom de notre peuple, au nom de la fraternité socialiste, au nom des légitimes aspirations du prolétariat international, au nom de l'idéal de Marx et de Lénine, d'y mettre un terme. *Retirez vos cinquante divisions et vos commissaires, relâchez nos journalistes, laissez-nous poursuivre notre exaltante expérience. Devenez pour l'univers un exemple historique de générosité, de compréhension et de libéralisme.* »

Minorek était lancé et les œillères de la passion l'empêchèrent de distinguer les feux rouges :

« -Vous nous accusez *de colonialisme*, camarade ? dit le président.

-C'est un mot malheureux, dit Minorek. Je suis un paysan du Danube. Excusez-moi si je ne m'exprime pas comme un diplomate de l'Occident bourgeois. Mon père était vêtu d'un sarrau de poil de chèvre ; j'ai grandi dans une cabane en torchis, où l'on était bien content quand on pouvait faire un petit feu de tourbe ; je n'ai appris à lire qu'à vingt ans, à l'école du soir.

- L'audience est terminée dit le président de la sous-commission..... »

La Fontaine fait un récit similaire avec, pour scène la Rome antique. Ici, un certain « paysan Des rives du Danube » s'en prend à la colonisation des Romains en termes forts, dans une longue harangue au Sénat. On en retrouve les échos persistants dans la critique de Minorek ; quelques lignes en sont citées :

« Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,

L'instrument de notre supplice.

Craignez Romains, craignez que le Ciel quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,

En mettant en nos mains par un juste retour

Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il vous fasse, en sa colère,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me dise

En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains

Etoient propres aux arts ainsi qu'au labourage. »

Les Soviétiques, comme les Romains, avaient la haute main sur leurs républiques. L'homme qui s'adresse à la sous-commission est le porte-parole des paysans, tout comme celui qui se présente devant le sénat romain. Dans les deux oeuvres, les paysans ne demandent pas mieux que de vivre de façon rustique et simple, mais se sentent opprimés. Les personnages de Dutourd et de La Fontaine défient les forces au pouvoir.

Voici les pensées intimes de Minorek, après son rendez-vous avec la sous-commission : il avait certainement lu La Fontaine et s'en était inspiré :

« Minorek rentra à son hôtel, *assez satisfait*. Les membres de la sous-commission, pensait-il, n'avaient pu qu'être touchés par son courage et sa franchise. N'est-ce pas là toujours, du reste, la meilleure politique ? Il songea avec attendrissement à *un autre paysan du Danube qui, deux mille ans plus tôt, avait osé parler comme lui au Sénat de Rome et avait ainsi soulagé son pays de l'oppression.* »

Le prédécesseur de Minorek, contrairement à lui, s'attendait à être sacrifié au nom des siens :

« Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche ; »

La décision du sénat à son égard tint du miracle :

« et chacun étonné
Admire le grand coeur, le bon sens, l'éloquence,
Du sauvage prosterné.
On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. »

Le récit commença par l'espoir d'Athanase Minorek de transformer favorablement son pays, en dénonçant les défauts du régime à la sous-commission:

« Athanase espérait être reçu par le Soviet suprême au complet. Il avait préparé une harangue en vingt deux points, très claire, très persuasive, étayée par des chiffres et comportant huit passages émouvants. »

Minorek fut beaucoup plus fantaisiste que le héros de La Fontaine qui se prépara à mourir avant sa plaidoirie. Minorek fut tellement éloigné de la réalité qu'il imagina que les Soviétiques étaient d'honnêtes travailleurs pour le bien de l'humanité et donc prêts à le féliciter pour sa 'perspicacité'. Le dernier passage souligne la tragédie inévitable qui mit fin aux rêves du malheureux :

« D'honnêtes marxistes du XXe siècle ne sauraient se montrer moins magnanimes que des patriciens débauchés du monde antique. La demi-heure écoulée, deux policiers vinrent arrêter Minorek. Ils le jetèrent dans une cellule très froide, très petite et très puante, non sans l'avoir, au préalable, passé à tabac.
-Tiens mon petit pigeon, disait l'un en lui martelant le nez à coups de botte, je vais te faire un visage humain, moi.

L'autre policier se contentait de fredonner le Beau Danube Bleu, car il aimait la musique. »

La sous-commission jugea les revendications du petit Minorek réactionnaires et prétentieuses, d'autant plus qu'elle ne voulut pas se mettre à dos le pouvoir suprême. C'est une situation différente de celle du Sénat romain, qui fut séduit par la bravoure, le bon sens et l'éloquence d'un ambassadeur.

3.11.1.3. Le milieu sociopolitique

Les événements du récit, les références au Soviet Suprême et aux fleuves qui traversent la région nous le confirment, eurent lieu dans l'ancienne Union Soviétique.

Le saint patron d'Athanase Minorek fut un évêque d'Alexandrie, né en Egypte au quatrième siècle de notre ère. D'aujourd'hui s'est peut-être servi de ce prénom à dessein. Le personnage se situe entre le président de la petite république soviétique et le porte-parole des paysans du Danube dans la Rome antique. Il avait toutefois plus d'étoffe que Minorek. Célèbre pour ses débats et ses écrits religieux pendant le règne de Constantin dans les années 328-373³⁰⁶ Chrétien, courageux, indomptable et même héroïque, Athanase, Evêque d'Alexandrie, affronta seul les menaces des empereurs romains³⁰⁷. Il fut impliqué dans plusieurs débats publics et controversés, contre Arius, chef d'un groupe puissant³⁰⁸, sur de différents points théologiques, y compris la position du Christ dans l'Eglise : Saint Athanase fit preuve de grande dextérité dans la polémique. Comme les autres Evêques Orientaux de l'époque Constantin, sa juridiction était politiquement instable³⁰⁹. Tel fut le cas des satellites soviétiques dans les années soixante.

St. Basile le Grand loua Saint Athanase pour sa personnalité dominante, le décrivant comme, résolu, ingénieux, et irrévocablement honnête dans son amour dévoué pour le Christ³¹⁰. Il fut connu comme 'le patriarche invisible' car il passa dix-sept ans de

³⁰⁶ Barnes: 2001 1.

³⁰⁷ *Ibid*

³⁰⁸ *Ibid*: 15

³⁰⁹ *Ibid*: 70-71

³¹⁰ Penrose: 1995 87

ses quarante-cinq ans de pouvoir (328-373AD) en exil.³¹¹ Bien que peu fut écrit sur sa vie antérieure, quelques érudits spéculèrent sur l'idée que ses parents furent riches et de la haute société. Tous admettent qu'il reçut une bonne éducation, évidente par ses citations d'Aristote et de Platon dans ses écrits initiaux et des citations d'Homère plus tard.³¹² Bien que ses plus grandes réussites furent sa défense de l'Eglise contre l'hérésie d'Arius, les Ariens ne furent pas ses seuls contestateurs : le débat eut lieu devant le Conseil de Nicaeaen 325 AD, convoqué par Constantin le Grand ; triomphant, il s'exila néanmoins pendant l'époque incertaine³¹³. Bien que très brillant, sa façon d'agir lui attira beaucoup d'ennemis³¹⁴, ce qui le rapproche en ce sens de Minorek. Après la mort de Constantin, l'empereur païen Julien décida que l'Eglise devrait s'occuper de ses propres conflits, ouvrant ainsi la voie à une réconciliation entre les Ariens et les disciples d'Athanase: les deux parties s'unirent contre le paganisme.³¹⁵ L'on reconnut qu'Athanase avait tout sacrifié – sa réputation, sa paix, son confort et ses amis pour son Dieu. Un de ses livres célèbres, « *La vie de Saint Antoine* » prêcha le besoin de se fier au Christ et de l'imiter³¹⁶. Son principal point de litige avec les Ariens fut leur refus de reconnaître la nature divine du Christ. Une grande partie de sa philosophie est moderne en ce qui concerne l'omniprésence de Dieu universellement (au lieu d'être distancé de nous): ceci fut noté dans « *Le traité d'Or* »³¹⁷ Il écrivit plusieurs autres œuvres comme « *Contre les païens* »³¹⁸.

Les deux Athanase, le saint et le personnage de Dutourd, furent des orateurs qui luttèrent pour des causes ou des idéaux religieux ou humanitaires, soit par la voie du Christ ou par la politique.

Notons que l'histoire de l'Union Soviétique fut semée de tragédies pour le peuple, reflétée en quelque sorte dans la satire de Dutourd.

³¹¹ *Ibid*

³¹² *Ibid*

³¹³ *Ibid* : 89

³¹⁴ *Ibid*

³¹⁵ *Ibid* : 90-91

³¹⁶ *Ibid* : 92

³¹⁷ *Ibid* : 93

³¹⁸ Penrose note des titres en anglais notamment « *Festal letters* » et, « *Letter to Marcellinus* » etc (Penrose: 1995 91)

De la révolution bolcheviste jusqu'à la guerre froide, cette région du globe connut une période particulièrement sanglante et oppressive. Le règne de Staline fut si cruel que la vie pour les innombrables victimes et leurs geôliers et bourreaux fut décrite par certains, comme Lev Razgon, (lui aussi emprisonné), comme une 'existence sur-réaliste'.³¹⁹ Cela remonte même au début du XXe siècle avec les Russes Blancs, ce qui causa de grosses pertes et des migrations³²⁰

Né le 17 avril 1894 à Kalinovka en Ukraine, Nikita Krouchtchev, qui devint président de l'Union Soviétique en 1958, voulut rétablir la souveraineté des républiques : ceci suscita, dès lors, des complots contre lui³²¹. Krouchtchev mit fin au totalitarisme et fut plus réceptif aux influences scientifiques et technologiques de l'Occident.³²² Cependant, il prépara le terrain pour la guerre froide avec les Etats-Unis, notamment. Vigoureux et dominateur dans sa politique, il provoqua fréquemment l'hostilité de ses adversaires. En diminuant l'importance de l'armée et en réduisant leurs salaires, il perdit sa popularité³²³ et son départ de la vie politique fut précipité par le Politburo qui le trouva trop subjectif.³²⁴ Il fut remplacé par Leonid Brejnev en 1964.

Brejnev continua la pratique russe du XIXe siècle, de déclarer fou et d'emprisonner ceux qui osent parler contre le régime.³²⁵ Bien que certains disent que Krouchtchev fut moins despote que ses prédécesseurs, d'autres affirment qu'il fut quand même cruel: désireux de cultiver une opinion intérieure et étrangère favorable, il cessa de faire des prisonniers politiques, mais il les enferma dans les hôpitaux psychiatriques.

326

³¹⁹ "Our life was a surreal existence in which we were either victim or perpetrator. And if there were innumerable victims, the numbers of jailors and butchers were also legion. To shoot a million requires a great many executioners. Thousands, tens of thousands, were engaged in killing others, washing away the blood, carting off the corpses, digging the trenches and burying or burning the bodies." (Razgon: 1997 8)

³²⁰ Horsbrugh-Porter:1993 1-3

³²¹ Shaw : 1990 258-260

³²² Medvedev :2000 3

³²³ Brown:1990 164-165

³²⁴ Vronskaya:1989 180

³²⁵Robinson, R: 1988 348

³²⁶ Bloch: 1977 62

Le Soviet Suprême, toujours généreux dans la fabrication de titres honorifiques pour ceux qui lui étaient utiles, couronna Brejnev de l'Ordre du Héros de l'Union Soviétique pour avoir été sensé mener des opérations militaires, quand aucun des chefs de l'armée ou du conseil militaire ne reçut tel honneur. Fait étrange, car il était bien connu que Brejnev ne prit jamais part à un niveau très élevé dans des combats. Les ordres d'une bataille venaient du commandant en chef ou des membres du conseil militaire.³²⁷

Ce fut ainsi qu'en Union Soviétique un politicien pouvait recevoir toutes sortes d'honneurs immérités au détriment de personnes plus compétentes et plus engagées. Comme l'Athanase Minorek de Dutourd, il y en avait qui étaient nettement en défaveur avec le Kremlin. Citons le cas d'Andrei Sakharov, le célèbre scientifique, détenteur du prix Nobel de physique. Il fut démis de ses fonctions à l'Institut de Recherches Scientifiques et ses salaires furent en conséquence, largement réduits, à cause de son insistance à propos des droits de l'homme en Union Soviétique. Il fut par la suite emprisonné³²⁸.

D'autres connurent le même sort que Minorek, comme Janusz Bardach qui survécut miraculeusement au Goulag³²⁹ et Yechezkel Pulerevitch qui passa dix-sept ans dans un camp de concentration sibérien. Une des anecdotes de Pulerevitch illustre bien la fragilité d'un défi au régime soviétique. Un garde dit à un prisonnier que cette fois-ci son monde fut détruit pour toujours.³³⁰:

« -Comment cela peut-il être pour toujours, camarade capitaine demande un des prisonniers- si je ne vis pas pour toujours?

Le capitaine N.K.V.D. fut préparé pour la question. Il répondit immédiatement :

-“Toujours” veut dire qu’après votre mort vous serez enterré sous les souches.

Et le coeur des blessés fut déchiré avec douleur: encore la séparation pour ne jamais se retrouver »³³¹

³²⁷ Grigorenko: 1982 183

³²⁸ Sakharov: 1990 271-275

³²⁹ Bardach:1998 114-116

³³⁰ “-How can it be for ever , comrade captain-asks one of the prisoners- if I shall not live forever? The N.K.V.D. captain is prepared for the question. He replies immediately:

-“Forever” means that after you are dead you will be buried here under one of the stumps.

And the heart is wounded and torn with pain: again separation and never to meet....” (Pulerevitch: 1974 196)

³³¹ Pulerevitch: 1974 196

Il y eut des éclats politiques de courte durée dans les années soixante.³³² Anciennement, l'opposition exista exclusivement sous forme de groupes clandestins.³³³ La plupart de ses membres professèrent la philosophie de Marx et de Lénine, qui n'était pas pratiquée dans la vie courante par le gouvernement.³³⁴ A l'Université de Leningrad, les manifestations pour la libération de la Hongrie du joug soviétique³³⁵ furent écrasées par la police en 1961.³³⁶ Cependant les dissidents comme Sakharov et Soljenitsyne continuèrent leur critique morale du régime soviétique.³³⁷

Un autre des principaux dissidents qui réussit à quitter l'Union Soviétique fut Andreï Amalrik: il raconta comment ses études furent affectées en 1960 par sa présentation d'une dissertation pour le professorat à son université (le MGU). Sa dissertation qui traitait de l'état de Kiev, au neuvième siècle, concluait que les marchands Normands exercèrent une influence importante au début de la civilisation russe. Malgré l'aspect culturel du sujet, la dissertation ne fut pas acceptée pour des raisons politiques. Cela contredisait le préjugé officiel selon lequel la civilisation et la culture russes étaient purement d'origine slave. Le professeur d'Andreï Amalrik lui dit que, bien que sa recherche soit brillante, elle ne serait acceptée que si la conclusion en était supprimée. Andreï Amalrik refusa cette proposition et fut expulsé de l'université³³⁸. Amalrik révéla également qu'il n'était même pas possible aux amateurs d'art de collectionner des tableaux de leur choix.³³⁹

Les organisations religieuses aussi, subirent l'arrestation de leurs membres, surtout ceux qui critiquaient ouvertement le régime.³⁴⁰ Beaucoup de groupes furent

³³² Urban:1997 34

³³³ Pimenov: 1977 160-260 dans Urban

³³⁴ Kheifets: 1981 165 dans Urban

³³⁵ Osipov: 1992 3 dans Urban 34

³³⁶ Kheifets : 1981 180 dans Urban 35

³³⁷ Urban: 1997 47

³³⁸ Jacoby : 1981 xii

³³⁹ Amalrik: 1982 1-11

³⁴⁰ Urban parle du « All Russian Social Christian Union for the Liberation of the People » (l'acronyme russe est VSKhSON) un organisme clandestin qui essaya de rétablir les traditions de la religion Orthodoxe Russe : beaucoup de ses membres furent arrêtés, définitivement les critiques candides, similaires au personnage de Minorek. (Urban: 1997 50).

persécutés par le KGB.³⁴¹ Athanase, le prénom de Minorek, nous rappelle le côté religieux de cette persécution. L'église catholique ukrainienne,³⁴² était pour Moscou un symbole du nationalisme régional, donc vouée à la condamnation. Son chef spirituel, Yosyf Cardinal Slipyj fut emprisonné de 1945 à 1963, l'année de son départ pour Rome.^{343 344} L'église catholique dite 'Uniate', qui observait les rites orientaux, fut le centre du nationalisme de l'Ukraine occidentale. Elle survit à Staline en faisant dire les messes clandestines dans des appartements privés où dans des abris forestiers.

Dimitri Panin, un ingénieur qui déclara militer contre le régime soviétique, fut arrêté en 1940 à l'âge de 28 ans et jeté au goulag pour treize ans. Il raconte le drame de sa vie, et celle des prisonniers et des informateurs qui se faisaient une lutte à mort en U.R.S.S. et dans ses satellites³⁴⁶. Les victimes des dénonciations étaient cruellement maltraitées et mouraient de faim : les informateurs démasqués se trouvaient en proie à de terribles représailles. Nombreux sont ceux qui disparurent mystérieusement. L'écrivain Soljenitsyne, en créant son personnage Sologdin prit pour modèle Panin qu'il rencontra en personne³⁴⁷

Dans les années cinquante et soixante, plusieurs groupes clandestins originaires d'Ukraine poussaient le peuple à la révolte, en disant que c'était contre l'intérêt de la Ukraine d'appartenir à l'U.R.S.S. : ils furent sauvagement opprimés par le KGB, qui en fusilla plusieurs³⁴⁸ : Minorek pourrait ressembler à Lev Lukyanenko, chef du UWPU, condamné par le KGB pour sa franche critique.³⁴⁹ Pas dépourvue de son groupe de communistes et de socialistes, la France connut le groupe "Socialisme ou

³⁴¹ L'Eglise était contestée depuis lointain dans l'histoire de Russie et date même du temps de Pierre le Grand, où il y avait des philosophes comme Caadaev, qui commencèrent les tendances de la négation de l'Eglise et de la religion, plus tard devenant agressifs. (Masaryk Vol 2. 1961 481)

³⁴² Référée comme le « Uniate Church » par White.

³⁴³ Plusieurs différences existent entre l'Eglise russe et l'Eglise Catholique : par exemple le prêtre catholique est célibat tandis que prêtre russe peut se marier. (Masaryk : 1961 Vol 1 262)

³⁴⁴ White: 1990 256

³⁴⁵ Wilson:1992 232.

³⁴⁶ Panin: 1976 301-306

³⁴⁷ Panin se référa au titre anglais « *The First Circle* », et ensuite au titre de son propre son livre (« *The Notebooks of Sologdin* »)(Panin: 1976 Couverture)

³⁴⁸ Un exemple fut ce que Schopflin appelle « *The Ukrainian Worker's and Peasants Union (UWPU)* » qui critiqua sévèrement la politique soviétique. Les membres demandèrent paisiblement un referendum pour jouir de « la liberté politique » et « la liberté Démocratique » : à huit clos, le K.G.B. condamna le chef, Lev Lukyanenko à mort. (Schopflin: 1986 268)

³⁴⁹ Schopflin: 1986 268

Barbarie” mené par Cornelius Castoriadis : tard dans les années quarante et cinquante, ce groupe considérait la bureaucratie comme une nouvelle classe dominante.³⁵⁰

Dutourd, l’Européen à mi-chemin entre l’ouest et l’est, qui vécut longtemps à l’époque du communisme, fit d’Athanasé, le paysan du Danube, un frère de sang pour tous ceux qui osèrent protester et qui payèrent le prix.

Durant la Deuxième Guerre mondiale, le Parti Communiste Français avait commencé à se désintégrer. Quand Staline signa son pacte avec Hitler en 1939, de nombreux communistes s’opposèrent à la guerre et furent arrêtés. Maurice Thorez, leur chef, s’enfuit à Moscou. Sous Pétain, le parti fut dissous, ainsi que les autres partis politiques de la IIIe République, et entra dans la clandestinité. Il se ranima après que Hitler eut attaqué la Russie, quand les cellules communistes commencèrent à organiser le sabotage des mines, des usines, des centrales électriques et des voies ferrées. Les principaux groupes communistes furent représentés au Comité National de la Résistance.³⁵¹

Durant son exil à Moscou, Thorez continua à diriger les communistes français. En novembre 1944, De Gaulle décida de relever le défi. Il avait la sensation que Staline était plus intéressé d’en finir avec une révolution en France et il pensa que Thorez serait obéissant à Moscou. Il accorda donc une amnistie à Thorez et l’invita à retourner à Paris. De Gaulle fut amplement récompensé, car Thorez à son retour, appela tous les Français à s’unir pour créer une puissante armée française ainsi qu’une forte industrie³⁵²

Quand De Gaulle forma son gouvernement en 1945, Thorez devint un des quatre Secrétaires d’Etat et soutint le Général plus d’une fois quand le pays menaçait de se mettre en grève.³⁵³

Un politicien communiste modéré, Roland Leroy dit ceci à propos du communisme: ;

«le mouvement ouvrier français a toujours été lié à la République et à son évolution. Le destin de la République n’est en fait, étranger à aucun Français, quoi

³⁵⁰ Desjardins: 1988 20

³⁵¹ Crawley : 1969 214

³⁵² Crawley : 1969 251

³⁵³ *Ibid*: 287

qu'on dise sur sa dépolitisation. Les communistes en tiennent compte.... Ils s'appuient sur cette réalité. Disons qu'être communiste, c'est être cela, mais c'est aussi autre chose : *c'est poser que ce qui compte avant tout, ce sont les rapports sociaux*. Et cela c'est original. Cela appartient aux seuls communistes. *Ce n'est pas lié à l'idée de nation et de République française.* »³⁵⁴

On voit bien la similarité de sentiments et d'illusions entre ce politicien et Minorek, ce qui renforce notre hypothèse, que Dutourd trouva maints exemples dans la réalité quotidienne, qui pointèrent la menace communiste.

Le communisme continua en France après Maurice Thorez mais subit des courants rénovateurs auxquels s'opposa le Secrétaire général du P.C.F., Georges Marchais.³⁵⁵

3.11.2 Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

Il faut récapituler une différence fondamentale entre le monarque et le général : Louis XIV colonisait mais De Gaulle décolonisait. Le Gaullisme a, par dessus le marché, combattu la suprématie des Etats-Unis en France, surtout avec les dettes de la reconstruction, parce que la politique américaine pratiquait (ou bien essayait de la faire) un genre de colonisation de l'après-guerre.

Cependant, les Soviétiques, en tant que colonisateurs, régnaient à partir des années de l'après-guerre et les histoires horribles de la Hongrie, de la Tchécoslovaque etc. remplissaient bien des films « suspens », des romans d'espionnage et des médias, jusqu'à la destruction du mur de Berlin en 1990. Jusqu'alors, le sujet de la Guerre Froide faisait partie des craintes de la population occidentale -dont le cauchemar en était l'invasion et les guerres atomiques soviéto-américains -à part quelques communistes acharnés, qui, comme Leroy le signale plus haut, considéraient que « les rapports sociaux » surpassaient les problèmes nationaux.

La Fontaine et Dutourd partagent le même mépris de la colonisation brutale, mais le satiriste moderne souligne la niaiserie évidente de l'orateur politico- idéaliste,

³⁵⁴ Harris : 1974 11

³⁵⁵ Pfister : 1977 14

croyant dans la possibilité d'une société utopique où chacun partage avec son prochain, c'est-à-dire, une interprétation innocente du communisme. Le fabuliste lui, nous montre clairement que ce n'est pas du tout la question du remords de la conscience délicate des Romains qui comptait dans sa fable. Au contraire, c'est la matière de l'habileté et le mécanisme des pièges psychologiques et logiques argumenté par le « sauvage », qui suscitaient leur admiration :

« Qu'on crut *qu'un tel discours méritoit.....* »

«et par écrit

Le Sénat demanda *ce qu'avoit dit cet homme,*

Pour servir de modèle aux parleurs à venir.... »

3.11.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd.

3.11.3.1. Les similarités.

1. Les deux personnages parlant pour leur peuple furent des paysans du Danube.
2. Ils se plaignaient d'une colonisation virtuelle de leur peuple.
3. Tous les deux sont jugés pour leur témérité.
4. Dans les deux cas, le peuple était heureux, avant d'être subjugué par un pouvoir central.

Ces similarités placent la satire de Dutourd fermement dans le cadre de la fable de La Fontaine.

3.11.3.2 Les additions

1. Le protagoniste de Dutourd a pour nom Minorek, et d'autres personnages s'identifient, par exemple, les membres de la sous-commission indiquent leurs origines paysannes etc. ce qui ne fut pas le cas dans la fable de La Fontaine :
2. La satire de Dutourd est beaucoup plus longue, 7 ½ pages par rapport aux 2 1/2 pages de La Fontaine.
3. La satire de Dutourd est basée sur le milieu sociopolitique des années soixante.

Ces ajouts donnent un caractère particulier à l'œuvre de Dutourd.

3.11.3.3. Le monde inversé.

1. Le destin du chef paysan est inversé : chez La Fontaine, il reçut les honneurs, mais chez Dutourd, il est condamné.
2. Les « barbares » de l'antiquité furent plus humains que l'homme moderne.

Dutourd souligne la fragilité humaine face aux tout puissants.

3.11.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *Le paysan du Danube* »

3.11.4.1. La disposition mentale

Bien que nous sympathisons avec Minorek, l'idéaliste, nous sommes néanmoins étonnés de sa naïveté. Cependant, il existe des gens, dans la réalité moderne, qui, comme notre héros, se heurtèrent à des puissances politiques au péril de leur vie.

3.11.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie

L'élément pédagogique de l'ironie, dont parle Jolles, se présente dans notre identification avec le protagoniste et avec le danger que présentent les grandes puissances politiques. L'ironie dramatique existe dans notre perception de la chute imminente de Minorek, sans que celui-ci s'en rende compte : le satiriste décrit clairement la froideur et l'hostilité de la sous-commission par son comportement, mais le protagoniste, aveuglé par ses propres croyances, fit comme si de rien n'était. Dutourd nous fait comprendre qu'une attitude similaire mènerait à notre perte.

3.11.4.1.2. La disposition mentale et la satire

A part son incroyable naïveté et son assurance démesurée, Minorek est courageux et socialement engagé, ce qui le rend plutôt sympathique. Mais tous les membres de la sous-commission nous sont franchement exécrables. C'est comme si Minorek s'adressait à un groupe d'ordinateurs, dont la seule individualité serait d'avoir été

construits au bord de tel ou tel fleuve de l'U.R.S.S.³⁵⁶ Ils prennent des données, les analysent et arrivent tous à la même conclusion. Minorek est une épine dans le pied dont il faut se débarrasser le plus vite possible

Comme d'habitude, le cynisme de Dutourd vient renverser l'idéalisme de La Fontaine. Mais cela choque quand même le lecteur qui s'attend à une fin heureuse. L'infortuné Minorek est jeté sans pitié dans une fosse aux lions. Tout ce qu'il a pu échafauder à partir des bases humanitaires ou tout au moins civiles, s'écroule autour de lui. Les forces du mal obscurcissent son univers, remettant en cause sa vision idéaliste du parti. Deviendra-t-il lui aussi automatisé ?

3.11.4.2. Le but

Dutourd, un fervent gaulliste, respecte la hiérarchie et la discipline, deux clefs essentielles au fonctionnement d'un gouvernement. Il met donc la société en garde contre tout mouvement révolutionnaire, sans réflexion sérieuse. Minorek avait selon toute apparence, une vision caduque du milieu politique dans lequel il vivait. Il ne s'apercevait pas des changements au sein du parti. Ceux à qui il s'adressait n'étaient pas des paysans, mais des fils de paysans, ayant des aspirations à une vie meilleure que celle de leurs ancêtres ; d'où la nécessité de se mettre sous la protection d'un parti politique puissant, considéré comme progressiste. Par ailleurs Minorek s'obstinait dans des revendications insensées, sans avoir de proposition vraiment cohérente à mettre en avant. Cela nous rappelle un peu la révolte des étudiants français en mai 1968.

Bien qu'il respecte l'autorité, Dutourd comme la plupart des occidentaux, trouve le système soviétique lourd et exagérément sévère : on le voit dans sa description des membres de la sous-commission et au sort réservé au protestataire; la satire est donc dirigée contre l'extrémisme, à tous les niveaux.

3.11.4.3. Le geste verbal

³⁵⁶Le langage dont utilisa le satiriste les ridiculise les rendant horrible et inhumain.

La plus grande partie de la satire est sous forme de dialogues entre Minorek et les membres de la sous-commission : à la fin, le protecteur des paysans est brièvement invectivé par ses tortionnaires. Cependant il existe des alinéas importants, en dehors des dialogues, qui nous renseignent sur les personnages. Le premier alinéa introduit Minorek, sa position politique, son tempérament et ses rêves. Ensuite arrive la description de la sous-commission, tout à fait en contraste avec celle du protagoniste : les deux parties se confrontent au cours de l'oeuvre.

Le discours de Minorek confirme les tendances mentionnées dans le premier alinéa. Deux petits alinéas suivants, interrompent le dialogue entre Minorek et la sous-commission, y compris le chuchotement d'un membre à l'oreille du président, pour nous montrer l'effet des mots de Minorek sur son auditoire.

L'alinéa précédant la dernière scène, contient les réflexions de Minorek sur la fable : « *Le paysan du Danube* » de La Fontaine, liant ainsi les deux œuvres avec une sorte de sentimentalité burlesque.

Minorek déploie un langage qui révèle ses idéaux sur la vie rustique et paysanne communiste par exemple :

« J'en suis qu'un *pauvre paysan* ... » ;
 « *Il m'est doux de penser que nous sommes entre paysans...* » ;
 « ...*la fraternité socialiste*... »
 « *les légitimes aspirations du prolétariat international*... » ;
 « *j'ai grandi dans une cabane en torchis, où l'on était bien content quand on pouvait faire un petit feu de tourbe....* » ,
 « *après vingt ans d'obscurantisme et de tyrannie policière, tout à coup le pays respirait....C'était le miracle du vrai socialisme, camarades, que nous venions de découvrir....* » ;

mais il formule aussi de nombreuses critiques sérieuses envers le groupe soviétique (ce qui le mena à sa perte) :

« [Mon pays est] *très humilié depuis que nous avez envoyé cinquante divisions blindées et une nuée de commissaires, que vous avez dissous les organisations politiques, interdit presque tous nos journaux, mis en prison les trois quarts de nos journalistes et de nos intellectuels, remplacé notre ministère libéral par un ministère ultra.* » ;

« Votre grande république.... exerce sur notre pauvre petite patrie une *pression que j'oserai qualifier de colonialiste.* » ;

« *retirez vos cinquante divisions et vos commissaires, relâchez nos journalistes, laissez-nous poursuivre notre exaltante expérience....* »

La naïveté incroyable de Minorek ressort dans son langage :

« Je viens vous informer de cet état de choses, *que vous ne connaissez peut-être pas....* »,

« *Devenez pour l'univers un exemple historique de générosité, de compréhension et de libéralisme.* »

La structure entière de l'œuvre de Dutourd, comme suggérée plus haut, vise à tracer le chemin qui mène à la perte de Minorek, étape par étape : sa démarche est maladroite dès le début.

Notes.

1. Selon un des plus importants hommes de loi émigré de Russie à la fin de l'époque tsariste et ayant publié ses mémoires, le système judiciaire oeuvrait pour l'indépendance institutionnelle dans un milieu autocratique. Toutefois, la discrimination envers les minorités religieuses et ethniques, notamment les Juifs, prévalut et leurs droits ne furent pas respectés avec grand succès. (Gruzenberg: 1981 ix-xxix)

3.12. « *Le Lion devenu vieux* » III, 14 par Jean de La Fontaine et « *De la difficulté d'être un âne* » par Jean Dutourd

« *Le Lion devenu vieux* »³⁵⁷

Analyse sommaire

Basée sur la version originale de Phèdre, cette fable de La Fontaine raconte comment le vieux lion, qui, à l'apogée de la gloire de sa jeunesse, était la « terreur des forêts », mais finit ses jours par souffrir les attaques ignobles de ses anciens subordonnés. Des épithètes et expressions comme « *terreur* », « *prouesse* », et « *ses propres sujets* », se référant à son âge d'or, se juxtaposent à des vers qui signalent un changement dramatique dans sa vie et son destin tragique. Des exemples sont les suivants :

« Chargé d'ans, et pleurant son antique... », (v.2.)

«attaqué par..... » (v.3.)

« Le malheureux lion, languissant, triste et morne,

Peut à peine rugir, par l'âge estropié » (v. 7-8)

Le courage du lion en dépit de ses atroces souffrances physiques comme psychologiques, est exprimé dans sa résignation,

« Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes » (v.9)

Ce courage contraste vivement avec et la lâcheté, la bassesse d'esprit et de sentiments des autres animaux, qui se groupent pour l'attaquer dans son infirmité et dans sa misère :

[les sujets]

« Devenus forts *par sa faiblesse*.

Le cheval s'approchant *lui donne un coup de pied* ;

Le loup, *un coup de dent* ; le bœuf *un coup de corne...* » (v.4-6)

Quand il est au point de rendre son dernier soupir, arrive l'âne le pire de ces lâches, ce qui rend la situation intolérable pour le lion :

« Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulois bien mourir ;

³⁵⁷ «Le sujet avait été plusieurs fois repris:par Marie de France, Haudent, corrozet.» (Jasinski 1969 : 63)

Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »(v.11-12)

Econome de mots, cette fable de douze vers raconte premièrement, le drame de la mort, piège inévitable dans lequel tout mortel doit tomber, ce qui mène deuxièmement, aux dangers de vengeance ou d'abus que peut subir cette victime, rendue forcément impuissante et vulnérable à l'heure de l'approche du trépas.

Le milieu sociopolitique de la fable

Faisant partie du premier recueil des « *Fables* », cette œuvre, selon Jasinski ¹, fut écrite lors de l'emprisonnement de Fouquet, ancien protecteur du fabuliste. Partisan de l'ex-ministre, La Fontaine montre sa compassion pour son sort et Fouquet, représenté par le lion malheureux, mais toujours majestueux dans sa misère. La Fontaine présente le destin du lion (Fouquet) comme injuste et ignoble et rien dans la fable n'indique aucun méfait dans son passé glorieux.

Arrêté et emprisonné en 1661, le procès de Fouquet se déroulait toujours en 1664, mais enfin épargné de la peine capitale, ses partisans se réjouissaient. Cependant lors de l'arrestation, Fouquet subit « *les injures populaires* » ³⁵⁸ et de même lors de son procès, les dangers de Pignerol, où :

« on y mêle de dangereuses sauces pour nos Français, quand elles sont apprêtées par des Italiens » ³⁵⁹

Selon les manuscrits de Conrart cités par Jasinski, l'évidence pointe au fait que cette fable dut être composée pendant l'instruction du procès. Ainsi, dit Jasinski, les subordonnés de Fouquet (« ses propres sujets ») sont :

« les renégats qui accourent à la curée . Ils s'acharnent indignement contre le vaincu lorsqu'ils ne risquent plus rien, et lorsque celui-ci ne peut même plus éviter leurs coups. Par quoi l'on peut être édifié sur la nature humaine, et voir jusqu'où peut aller son abjection. » ³⁶⁰

³⁵⁸ Jasinski 1966 : 10

³⁵⁹ Patin : lettre du 25 dec.1664 cité dans Jasinski

³⁶⁰ Ibid : 66

En considérant toute la fable par elle-même, et de surcroît les parallèles et les commentaires de Jasinski, Conrart et Patin, on peut déduire ce qui suit :

1. Le sort de Fouquet, conçu par La Fontaine comme injuste, est le résultat des manipulations et des pièges du pouvoir politique (de, par exemple, Colbert et de Louis XIV) contre lui.
2. Fouquet est représenté comme victime, dans une condition lamentable, qui peut subir toutes sortes de dangers supplémentaires, physiques (poisons) comme psychologiques (injures) en prison.
3. La résignation du lion majestueux (et donc de Fouquet) fait de lui un héros tragique et grandiose.
4. La fable devient, forcément, l'éloge du héros (Fouquet) dans sa chute et dans son martyr.
5. Considérant le tableau entier de la fable, l'évidence historique contre le lion (« terreur des forêts ») et donc contre Fouquet (larcins financiers) est minimisée, sinon mensongère et est construite de manière à attirer la sympathie du lecteur pour l'accusé.

3.12.1. *De la difficulté d'être un âne*

Cette satire de Dutourd inverse la fable de La Fontaine « *Le lion devenu vieux* ». Le lion n'y est pas « *la terreur des forêts* », mais en quelque sorte, un modèle philosophique pour l'âne. Et à sa mort, l'âne est chassé de sa demeure et perd tous ses espoirs et tous ses biens.

3.12.1.1 Le vieux lion rejeté.

Dans la fable de La Fontaine, le protagoniste, le lion est martyrisé par ses anciens sujets, y compris l'âne :

« Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse. »

La satire de Dutourd commence par un exposé de la vie du lion. Ce personnage, complètement ignoré, repoussé et négligé par sa famille, vivait dans une solitude triste

(à part sa servante, l'hyène, qui ne fut pas une compagne pour lui) car même ses amis étaient tous morts:

« Il était une fois un vieux lion perclus de rhumatismes. Il vivait retiré au fond d'une caverne, entourée de ses bibelots et de ses livres, méditant sur la vie et la mort, point malheureux mais assez morose. La plupart de ses amis avaient quitté ce monde et la jeune génération ne se souciait guère de lui. Des semaines entières s'écoulaient sans qu'il reçut une visite. Sa seule compagnie était une vieille hyène qui servait de femme de ménage et de cuisinière. On le disait radoteur. Il n'existait pas un léopard, un lionceau, même un chacal à dix lieues à la ronde, à qui il n'eut raconté vingt fois ses histoires de chasse. Je crois néanmoins qu'on le jugeait mal. Ce lion-là n'était pas gâteux. Un peu hâbleur tout au plus, comme sont parfois les vieillards, et se complaisant dans le souvenir de ses prouesses de jadis. Il relisait les bons auteurs et, faute de distraction, philosophait à longueur de journée dans sa solitude. »

Par l'usage de la première personne du singulier, l'auteur signale les préjugés contre les personnes âgées :

« Je crois néanmoins qu'on le jugeait mal. »

Le lion de Dutourd, comme celui de La Fontaine, finit ses jours dans la solitude. Cette introduction prépare l'entrée en scène de l'âne, le protagoniste. Celui-ci rend la fin du vieux lion moins pénible par sa compagnie, ses soins attentifs et sa visible admiration.

3.12.1.2. Le disciple et le chercheur dévoué

L'âne s'introduit directement chez le lion et se présente de façon assez aimable pour y être favorablement accueilli :

« Or, il advint qu'on frappa à sa porte. Plein de curiosité et d'espoir, le lion alla ouvrir en claudicant sur sa canne. Un âne se tenait sur le seuil. Le lion grimaça dans sa barbe grise : ce n'était pas là une compagnie bien fameuse, mais quand on est vieux et délaissé, on ne fait pas le difficile. Après tout, un âne possède une paire d'oreilles comme tout le monde, et même de grandes oreilles, capables d'écouter très longtemps. Celui-ci était un interlocuteur inespéré. Le lion le pria honnêtement

d'entrer ; il le mena dans son salon, qui était orné de têtes de cerfs naturalisées et de cornes de buffles montées sur des écussons. »

L'âne, apaise le désir du lion de causer, ce que beaucoup de vieux aiment faire dans la réalité ; ainsi, il fut accepté par notre aristocrate malgré son infériorité sociale.

Dutourd évoqua la fable de La Fontaine, dans laquelle son prédécesseur agressa le vieux lion moribond :

« Le cheval s'approchant lui *donne un coup de pied*; ...
*quand, voyant l'âne même à son antre accourir :*
 « *Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;*
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

A l'inverse des paroles du personnage de Dutourd :

« -Monsieur, dit l'âne en souriant finement, *je ne suis pas venu vous donner un coup de pied, quoique vous soyez très âgé. Au contraire, c'est votre réputation qui m'a attiré. J'entends parler de vous, de vos actions, de votre œuvre de puis mon enfance. Je vous aime et je vous admire..... »*

L'âne de Dutourd continue en exposant les raisons de sa visite inattendue:

«En effet, j'ai l'intention de vous consacrer ma thèse de doctorat es âneries. »

Et c'est ainsi que fleurit une étrange amitié entre un âne, compagnon peu désirable en général et un vieux lion abandonné :

« Cette déclaration charma le lion qui, incontinent, trouva à l'âne une figure délicieuse, *en dépit de son sourire ridicule qui découvrait de grandes dents jaunes en touches de piano et des pans de gencive rose. »*

Le lion fut satisfait de parler à quelqu'un d'attentif et l'âne de pouvoir poursuivre ses recherches sur l'être qu'il admirait le plus au monde.

« C'est ainsi que commença la plus singulière amitié qu'on ait jamais vue entre deux individus de tempérament si différent. Elle ne fit que croître pendant les mois qui suivirent.....Le lion et l'âne avaient de longues conversations qui duraient du matin au soir. Ils étaient inséparables. L'un racontait ses campagnes, ses amours, ses combats, ses voyages, exposait à loisir sa philosophie et sa morale, s'écoutait parler

avec ivresse. L'autre prenait force notes, et pensait qu'à se pénétrer de la sorte de l'enseignement léonin, il se pourrait bien qu'il devint un lion à son tour, plus tard. »

Le lion promit finalement à l'âne de l'inscrire sur son testament :

« -Mon cher petit âne, disait fréquemment le lion, vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde. Je vous aime comme mon propre fils. Il n'y a personne dans toute ma vie dont je me sois senti aussi proche que de vous. Je vieillis et je décline. Quand je n'y serai plus, tout ce que je possède, livres, tableaux, meubles, et jusqu'à cette maison, vous appartiendra. »

La sincérité de l'âne fut émouvante:

« L'âne remerciait avec émotion. Ces paroles généreuses mettaient des larmes d'attendrissement dans son grand oeil pensif. »

Cette entente cordiale n'alla pas sans faire des envieux. La servante du lion, une vieille hyène, devint folle de jalousie envers cet âne qui semblait bien installé chez son patron et jouissait de ses faveurs :

« Le lion commanda à la hyène de préparer la chambre d'amis pour l'âne, ce qu'elle fit en grognant. Cette personne, d'ailleurs, qui était presque aussi vieille que son maître et avait ses têtes, ne put jamais s'accommoder du nouveau venu. Elle lui jetait des regards obliques ; elle retroussait méchamment les babines quand elle passait près de lui. Le matin, en allant faire les commissions, elle clabaudait chez les fournisseurs... »

Elle décrivit donc l'âne comme un opportuniste uniquement motivé par l'appât du gain :

« ...La hyène de ménage, qui le haïssait, profitait de ses jours de congé pour faire des visites à la famille de son patron, qui se composait de quelques neveux et nièces; elle les mettait en garde contre ce vil intrigant dont le seul but était de capter leur héritage. »

Comme l'âne,- à part son admiration sans bornes pour son hôte,- était la discrétion même, il n'osa pas faire légaliser les promesses d'héritage qui lui avaient été faites. — Ce qui nous amène à penser que la fierté ne rime pas toujours avec la prospérité :

« Cependant, comme il était d'extraction modeste, et par conséquent avait des délicatesses mal placées, il n'osa jamais suggérer à son vieil ami de consigner ses dispositions noires sur blanc dans un testament enregistré par-devant notaire. »

La fin du vieux lion bouleversa son ami, car c'était une part importante de sa vie qui s'en allait :

« Le vieux rendit le dernier soupir *entre les bras de l'âne, qui l'avait soigné avec un dévouement exemplaire, et pleura toutes les larmes de son corps en répétant : « Je perds un maître, un père, un ami. Ah ! Que je suis donc malheureux ! » »*

Bien qu'il se moqua ouvertement de la laideur de l'âne au début, Dutourd évite avec soin de ridiculiser son deuil sincère qui vient du cœur.

Mais ce n'était que le commencement de ses malheurs. En apprenant la mort de leur parent, les héritiers légaux se ruèrent chez lui pour réclamer leur dû avec une froide rapacité :

« Les neveux et les nièces qui *n'étaient pas venus une seule fois voir leur oncle depuis quatre ans, arrivèrent un quart d'heure après son décès »*

Le fidèle animal qui aurait dû, en fin de compte, bénéficier de l'héritage, fut mis à la porte sans procès :

« *Leur premier soin fut de mettre l'âne à la porte. Le pauvre animal fut chassé ignominieusement. On le traita d'escroc et de parasite. »*

Il ne put même pas rester en possession de ses papiers de recherche sur la vie du lion. :

« -Laissez-moi emporter ce coupe-papier en souvenir, dit l'âne.

-Et quoi encore ? rugit une nièce. Estimez-vous heureux de vous en tirer à si bon compte.

-Donnez-moi au moins le temps de rassembler mes papiers.

-Quels papiers ? dit un neveu.

-Mes papiers pour ma thèse, gémit l'âne. Deux ans de travail ! Pensez à la mémoire de votre cher oncle !

-*Rien ne sortira d'ici ! s'écria d'une seule voix toute la famille. D'ailleurs nous allons brûler tous les papiers du tonton. C'était son vœu le plus cher. De là où il est, il nous approuve. »*

Evidemment, le sujet des papiers éveilla l'attention de la famille, qui soupçonna qu'il s'y cachait peut-être une copie du testament.

Nous voyons donc que les munitions de l'âne, rêveur et distrait, étaient pratiquement nulles contre la famille du défunt:

« Ainsi fut fait. L'âne s'en alla en soupirant. « Aurais-je été une dupe ? se demandait-il avec angoisse. Décidément, les ânes ne sont pas faits pour écrire des thèses sur les lions. Ils sont condamnés à écrire leurs thèses sur d'autres ânes. Cela m'apprendra à avoir des idées originales ! »

3.12.1.3. Le milieu sociopolitique

Avant sa démission comme Président de la République en 1969, la cote de popularité de De Gaulle avait baissé considérablement. Un certain nombre de facteurs, dont sa visite au Canada et la révolte des étudiants en 1968 y contribuèrent. Nous retracerons ces événements, qui le menèrent presque à la réclusion dans son vieil âge. Seul André Malraux, qui rédigea ses mémoires à Colombey, lui resta vraiment fidèle.

De Gaulle visita le Québec en 1967. En ce temps mouvementé, quand la campagne pour l'indépendance de la province battait son plein, le salut de De Gaulle à « la capitale du Canada français » en parlant de la cité de Québec, fit l'effet d'une bombe.

³⁶¹Le choc fut encore plus grand, quand, à un dîner en son honneur, il affirma que :

« Québec faisait toujours partie de notre peuple... après que la souveraineté de la France fut violemment arrachée de son territoire deux cents ans auparavant. »,

et que la partie francophone souhaitait s'organiser, conjointement avec le reste du Canada, afin de sauvegarder leur indépendance dans leurs relations avec la puissance colossale avoisinante- sous entendu, les Etats Unis d'Amérique. ³⁶²

Comme ci cela ne suffisait pas, il s'écria à la fin de son discours à Montréal :

« *Vive le Québec libre!* » ³⁶³

aux acclamations déchaînées de la foule. Cela provoqua une levée de boucliers dans les rangs des fédéralistes. Lester Pearson, à la demande de Pierre Trudeau et de Jean Marchand, déclara le discours de De Gaulle inacceptable. Toutefois, ils se dirent prêts à engager une discussion avec le Chef de l'Etat français à ce sujet. Celui-ci déclina l'invitation et repartit immédiatement pour Paris. Sur le territoire français, la

³⁶¹ Lacouture : 1986 616

³⁶² Williams :1995 455

³⁶³ *Ibid*

popularité de De Gaulle chuta de façon dramatique en mai 1968, quand les étudiants s'unirent aux syndicats et aux travailleurs pour se soulever contre le gouvernement.

Des réformes administratives étaient réclamées, mais il y avait plus. C'était un véritable malaise social dû à la forte industrialisation. La solution de De Gaulle fut la « participation » : cela consistait à engager le travailleur dans les décisions financières et sociales de son entreprise.³⁶⁴

Georges Pompidou, le chef du gouvernement de l'époque, en tant qu'ancien banquier, savait bien que la participation du travailleur à la direction serait catastrophique. Il l'indiquait clairement, tout en admettant qu'une solution aux problèmes du pays s'imposait. Son opposition à la participation et ses ambitions personnelles croissantes, le mirent en conflit avec le chef de l'Etat et menèrent à la démission de son gouvernement.

Il fut remplacé par Maurice Couve de Murville, un spécialiste en économie, qui avait servi sous la troisième et la quatrième République. Il est incontestable qu'il fut séduit par la participation, mais il n'y avait personne d'autre pour donner à cette idée une application pratique. Le nouveau venu exposa son jeu quelques heures avant sa nomination, alors qu'il était toujours ministre des finances. Son intention était de réduire les réserves de un à deux milliards de dollars pour atténuer le choc économique causé par les concessions de Pompidou.³⁶⁵

Pour récupérer au moins une partie de cet argent, il comptait augmenter les impôts des six cent cinquante milles personnes les plus riches du pays et exploiter également les entreprises, les spiritueux et les plus petites automobiles ; une approche socio-libérale, clairement planifiée pour obtenir la co-opération des travailleurs par rapport aux innovations à venir.

Le peuple accueillit favorablement la décision du Général de maintenir la parité du franc bien que cela déplaise beaucoup aux entreprises. Mais la réduction des

³⁶⁴ Crawley :1969 462-463 A moins que l'on indique autrement, les références suivantes sont de Crawley.

³⁶⁵ Pendant la révolte, en l'espace de quelques jours, Pompidou avait accordé aux syndicats une augmentation de 35% du salaire de base minimum et une semaine de travail plus courte pour tout le pays, une capitulation qui pourrait seulement conduire à l'inflation, une perte dans l'exportation, une montée en flèche du coût de la vie et peut être même la dévaluation. (Crawley : 456-457).

dépenses publiques eut un effet à long terme vers la fin de 1968 et l'opinion publique se retourna de nouveau contre le Général et son gouvernement.³⁶⁶

Ce fut à ce moment que Pompidou entra en lutte ouverte contre le gouvernement. Depuis qu'il avait quitté son poste, il limitait ses critiques aux discussions privées. De Gaulle, de son côté, semblait vouloir la réconciliation : il avait, après tout, fait quelques remarques favorables envers son ancien premier ministre lors d'une conférence de presse.³⁶⁷

Dans l'intervalle, il y avait eu une période embarrassante à la fin de 1968, quand Pompidou se trouva dans la situation d'avoir à s'extirper d'un scandale dommageable, relatif à la mort d'un certain Markovitch, un ancien garde de corps de l'acteur Alain Delon. C'était le genre de scandale dont Paris se délectait. Quelques ministres, non plus, n'étaient pas contre, et il devint clair que Capitan en particulier ne se montrait pas pressé de divulguer à ses collègues les découvertes qu'il avait faites à ce sujet, et encore moins à alerter Pompidou en personne.³⁶⁸

Le scandale se dissipa finalement, mais pas avant que Pompidou ne se soit plaint, à De Gaulle, de l'attitude du gouvernement, sous entendant, bien sur, l'inaction du président, lui-même.

Le Général essaya d'apaiser Pompidou par une lettre amicale et une invitation officielle à l'Élysée. Il lui suggéra également de voyager un peu ; par exemple en Italie, où il pourrait rencontrer le Premier Ministre et avoir une audience avec le Pape.³⁶⁹

Alors, Pompidou partit pour Rome le 14 janvier 1969. Il se fit connaître en effet, au Vatican et dans le milieu politique Italien, mais principalement lors d'une conférence de presse, avec un petit groupe de journalistes français, à son hôtel. Quand on lui posa la question à propos de son intention de se présenter aux élections présidentielles, il donna la réponse de routine :

« La question n'est pas de celles qui se posent pour le moment. »

³⁶⁶ Williams : 1995 477

³⁶⁷ Williams : 1995 477

³⁶⁸ *Ibid*

³⁶⁹ *Ibid*

Mais il ajouta de son propre chef :

« Si le Général De Gaulle décidait de se retirer, il va sans dire que je serais candidat. »³⁷⁰

Pompidou ne manquait pas d'intelligence. Il aurait pu se retirer avant la deuxième phrase décisive. De fait, l'histoire fit la une des journaux parisiens, le lendemain. Elle força également le Général à déclarer qu'il resterait jusqu'à la fin de son mandat.

371

La réplique de Pompidou fut donnée à Genève à la mi-février. Interviewé à la télévision suisse, et interrogé sur son avenir, il répondit qu'il n'en avait aucun, excepté celui d'une « destinée nationale ».³⁷²

L'interview de Rome avait irrité De Gaulle, mais celle de Genève eut un effet encore pire : tout le monde savait ce que voulait dire « destinée nationale ». Et c'était clair que Pompidou pensait que la chance allait lui sourire plus tôt que tard. Le Général était exaspéré. Ses ministres ne purent le retenir davantage d'annoncer son référendum. Il l'avait longtemps considéré comme le seul moyen de réaffirmer son autorité flageolante contre le Dauphin autoproclamé. Le défi devait faire face au défi. Ce fut à Quimper, en Bretagne, le 2 février, qu'il annonça que le référendum sur la « participation », qui avait été reportée à une date ultérieure en raison des manifestations de Mai 1969, aurait lieu au printemps. La bataille était alors définitivement engagée.³⁷³

Le problème était que personne ne savait ce que voulait vraiment dire « la participation ». Lors de sa conférence de presse du 9 septembre 1968, le Général l'avait définie comme se situant entre le capitalisme et le socialisme, abolissant en théorie la guerre des classes par la participation des travailleurs à la direction des institutions et des entreprises. En décembre, on parlait de la « participation », d'après l'un des ministres de De Gaulle, comme le remaniement de quelques institutions : il était difficile d'en faire une conclusion. Au début de janvier 1969, de Gaulle dit à un

³⁷⁰ Agence France-Presse : Publication de Rome 17 janvier 1969

³⁷¹ Déclaration de presse du Ministère de l'Information, 20 janvier 1969.

³⁷² Pompidou : 1982 270

³⁷³ . Williams :1995 480

groupe de journalistes que le referendum sur la « participation » concernerait, et la reforme du Sénat et le partage des décisions dans les entreprises. Ses ministres avaient indiqué, et continuaient de le faire, que la combinaison des deux principes était absurde. L'un d'entre eux, Jeanneney, fut formel sur le sujet. Changer la relation entre le capital et le travail, dit-il après consultation légale n'était pas le fait d'un referendum. D'autres murmurèrent que le Sénat ne voulait pas d'une reforme en son sein et ne passerait pas les résolutions nécessaires pour permettre la continuation du referendum.³⁷⁴

Toutefois, aucun des arguments ministériels n'eut du poids contre De Gaulle qui voulait un échange direct avec le public et insista pour que le referendum ait lieu.³⁷⁵

Le 27 avril 1969, quinze minutes avant la fermeture du scrutin, il était clair que le referendum serait un échec. Le résultat final était un non à 53%. Peu avant minuit, de Gaulle parla à Couve de Murville et lui demanda d'annoncer qu'il quittait la présidence. Le premier ministre apparut plus tard sur les écrans de télévision, parlant gravement et calmement, exprimant sa loyauté à De Gaulle et donna sa démission³⁷⁶ L'histoire voulut que Pompidou lui succédât comme président.

Dans la satire de Dutourd, nous voyons que par leurs opinions, les personnages secondaires tels que le léopard, le lionceau et le chacal, ne sont pas particulièrement proches du vieux lion. Sa famille, tout comme la 'famille' politique de de Gaulle, l'avait pratiquement rejeté. On peut facilement faire la comparaison entre l'âne de Dutourd et André Malraux, qui resta fidèle au Général. Celui-ci ne mourut pas physiquement après sa défaite, mais politiquement. Malraux, qui rédigea sa biographie, nous rappelle que les amis du Général étaient tous morts.³⁷⁷ C'était le cas du vieux lion également.

³⁷⁴ *Ibid* : 481-482

³⁷⁵ Guichard : 1980 441.

³⁷⁶ Cook : 1984 415

³⁷⁷ Malraux : 1971 23.

Quand Malraux écrit son livre sur De Gaulle, il essaya de le montrer tel qu'il était, dans la vie officielle comme dans la vie privée, en incluant des passages sur toutes sortes d'aspects professionnels et familiaux : par exemple ses opinions personnelles sur la « participation »³⁷⁸ le président Nixon, les Etats-Unis d'Amérique³⁷⁹, Napoléon³⁸⁰, la révolte des étudiants³⁸¹ et toutes sortes de sujets quotidiens. De Gaulle y apparaît comme le lion de Dutourd, nostalgique de son passé glorieux et exposant sa façon de voir les choses, et Malraux est comparable à l'âne, ayant un savoir approfondi sur son sujet. Tout comme l'âne, il montre une dévotion et une admiration hors du commun pour son vieil ami. Il affirme que le Général changea le cours de l'histoire de la France pour le meilleur.³⁸² Il décrit également la mort tranquille de De Gaulle chez lui, avec sa femme et aussi les modestes funérailles à Colombey-les-Deux-Églises, bien qu'à Paris, la foule portait des marguerites à l'Arc de Triomphe.³⁸³ Malraux, tout comme le fidèle ami du lion, ne bénéficia en rien de la disparition du Général. Il ne devint pas président comme Pompidou, le successeur de De Gaulle.

Né à Paris, le 3 novembre 1901³⁸⁴ Malraux devint célèbre dans le domaine culturo-politique, notamment dans ses relations avec la Cochin Chine³⁸⁵, en obtenant le prix Goncourt le 1^{er} décembre 1933 pour « *La condition humaine* »³⁸⁶ son opposition au fascisme espagnol³⁸⁷ et son engagement dans la Résistance³⁸⁸. Après sa rencontre avec le Général de Gaulle en 1944 et son adhésion à la cinquième République³⁸⁹, il devint ' ministre d'Etat chargé des affaires culturelles'.

Le jour où de Gaulle annonça sa démission, il donna aussi la sienne, en indiquant clairement que sa vie politique était intimement liée à celle du Général et sur lequel il publia d'ailleurs « *Les chênes qu'on abat* », un recueil de leurs conversations. Un

³⁷⁸ *Ibid* : 6,

³⁷⁹ *Ibid* : 78

³⁸⁰ *Ibid* : 39

³⁸¹ *Ibid* : 108

³⁸² *Ibid* : 21

³⁸³ *Ibid* : ix-x

³⁸⁴ Suares : 1974 190

³⁸⁵ LaCouture : 1985 90

³⁸⁶ *Ibid* : 294

³⁸⁷ *Ibid*

³⁸⁸ *Ibid* : 307

³⁸⁹ *Ibid* : 400

doctorat (honoris causa) lui fut conféré en 1967 par l'Université d'Oxford, ce qui constitue un autre point commun entre lui et l'âne de la satire, qui consacra une thèse doctorale au vieux lion.

3.12.2. Une comparaison entre la Cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle

Charles De Gaulle et Nicolas Fouquet ont partagé le même sort : d'un piédestal puissant ils sont tombés dans l'obscurité des fantômes politiques. Le destin veut que tout ait une fin, par exemple la mort, qui a stoppé le travail de Michel-Ange, à l'apogée de sa carrière. Dans le cas des 'démodés et des caducs' parmi les vedettes de cinéma, les mannequins, les reines de beauté, les cadres, les professionnels haut placés et les politiciens, l'oubli public remplace vite la célébrité d'autrefois. Le peuple a la mémoire très courte en ce qui concerne la reconnaissance pour des avantages sociaux ou autres. En même temps, les médias présentent toujours les derniers drames et nouveautés sociopolitiques et n'ont pas l'espace ni le temps pour les rétrospectives.

Le changement de mode de vie constitue pour l'individu 'oublié' un choc en quelque sorte auquel il doit s'habituer. De Gaulle par exemple, s'est retiré à Colombey, et s'est occupé à écrire ses mémoires, menant une petite vie tranquille avec sa femme, mais cela en quelque sorte devint une existence dans l'ombre de son passé glorieux. Fouquet, chanceux d'avoir la vie épargnée, a du subir l'emprisonnement, un sort mille fois pire que la retraite finale du Général. N'empêche que le contraste entre la puissance et l'insignifiance est extrême ! Sûrement avec Fouquet aussi, les souvenirs du passé deviennent le présent et le futur³⁹⁰. La célébrité comme la puissance sont éphémères puisqu'elles ont un terme.

Cependant dans le cas de Valéry Giscard d'Estaing une différence existe, parce que l'ex-président depuis sa retraite, a trouvé manière de devenir membre de l'Académie Française, s'est intégré vivement dans le mécanisme d'inauguration de l'Union

³⁹⁰ Austray mentionne le pouvoir économique, politique et sociale. (Austray :1972 187)

Européenne, paraît de temps en temps dans les médias pour donner son opinion et a toujours de l'influence. Bien que :

« le Pouvoir tend, comme tout être, à se perpétuer... »³⁹¹

les individus qui l'incarnent ou qui le représentent se succèdent,³⁹² comme le démontrent Fouquet et De Gaulle, qu'importe le temps et l'espace.

3.12.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd

3.12.3.1. Les similarités

1. Le lion et l'âne figurent dans les deux oeuvres.
2. Le lion mourut à un âge avancé.
3. Le lion fut maltraité soit physiquement soit psychologiquement.

Les similarités citées ci-dessus établissent un lien entre les deux œuvres.

3.12.3.2. Les additions

1. L'hyène, les neveux et les nièces dans la satire de Dutourd remplacent le cheval, le loup, et le bœuf dans la fable de La Fontaine.
2. Dans la satire de Dutourd, le milieu du lion est beaucoup plus précis : on y trouve une caverne, des bibelots, des livres, en somme l'habitation d'une personne âgée bien établie dans ses habitudes.
3. L'âne est un personnage anonyme, mais agressif et rancunier dans la fable de La Fontaine. Dans la satire de Dutourd, c'est un étudiant faisant des recherches sur la vie du lion.

Les ajouts donnent à l'œuvre son caractère particulier et sont propres au milieu sociopolitique de Dutourd.

3.12.3.3. Le monde inversé.

³⁹¹ *Ibid*

³⁹² La position du Pouvoir (tel que la présidence d'un pays, le rôle principal dans un film, la bourse etc) se perpétue mais les titrés qui le tiennent se remplacent.

1. L'âne, un des agresseurs du lion dans la fable de La Fontaine, devient l'ami compatissant qui embellit les derniers jours du vieillard.
2. L'âne, lâche mais triomphant, chez La Fontaine, devient la victime dans la satire.
3. Le lion, abusé dans la vieille fable, meurt heureux dans les bras de son ami dans l'œuvre moderne.
4. La question de l'héritage, qui n'apparaît pas chez La Fontaine, devient la principale cause de la défaite de l'âne dans la satire de Dutourd.

Le satiriste inverse la fable originelle, dans le sens que l'âne n'approche pas le lion avec des sentiments de haine, mais d'admiration. Mais Dutourd garde toutefois son ironie habituelle, en insinuant que la volonté de bien faire, met souvent quelqu'un en difficulté avec son entourage. Il s'accorde avec La Fontaine pour dire que la loi du plus fort est toujours la meilleure.

3.12.4 La disposition mentale, le but et le geste verbal de « *De la difficulté d'être un âne.* »

3.12.4.1 La disposition mentale

Toute l'action se déroule dans la caverne du vieillard. Elle nous est décrite d'une façon assez détaillée et fut le lieu où se précipitent tous les personnages principaux de l'œuvre. Cette caverne et son contenu furent aussi l'objet de l'héritage et la cause des disputes familiales : les neveux et les nièces ne furent intéressés qu'à cet héritage et à déjouer l'âne, le véritable héritier choisi par le vieux.

A part cela, il n'est fait mention que des sorties occasionnelles de la hyène, pour faire les courses ou pour alimenter les intrigues chez la famille du lion.

Une caricature du lion nous est dessinée à travers l'opinion de personnages secondaires tels que le léopard, le lionceau et le chacal. Ils nous rappellent que les vieux aiment à ruminer les événements du passé, mettant l'accent sur leurs victoires personnelles. Ces histoires attendrissaient l'âne qui fut frappé par le contraste de deux personnalités : le jeune lion qui lutta pour survivre dans la brousse et celui

arrivé au crépuscule de son existence : ce fut cette créature fragilisée qu'il vénéra ; il voulut devenir son ami et son confident.

3.12.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie

Au début nous percevons l'âne comme un être physiquement désavantagé, assez gauche et insipide, mais poli et inoffensif. Ensuite, on découvre ses ambitions littéraires et même académiques; en continuant, on le voit désintéressé et dévoué à son vieil ami. Finalement nous le plaignons dans son malheur et ressentons vivement l'injustice perpétuée envers lui.

La légèreté de l'œuvre est divertissante, mais elle ne minimise pas le drame. Nous percevons le danger qui guette les personnes naïves et désarmées.

3.12.4.1.2. La disposition mentale et la satire

Nous ressentons autant d'écœurement envers l'hyène, les neveux et les nièces, que de compassion pour le lion et l'âne. Nous partageons un peu la colère froide de celui-ci après qu'on lui eut tout refusé, bien que la satire ait le ton d'une pantomime.

3.12.4.2. Le but

L'œuvre vise à mettre en garde le lecteur contre la rapacité des gens, même si ce sont des parents ou des amis.

3.12.4.3. Le geste verbal

A la différence des satires précédentes, celle-ci ne contient pas beaucoup de dialogues et sa structure est variée.

L'œuvre commence par la façon traditionnelle de raconter un conte d'enfant :

« Il était une fois... »,

suivi dans le deuxième alinéa par

« Or, il advint qu'on frappe à sa porte. »

Les deux premiers alinéas décrivent d'abord le lion, puis le protagoniste, l'âne qui s'introduit dans la vie du vieillard.

La déclaration des intentions de l'âne à propos de sa visite, forme l'alinéa numéro trois, l'unique passage où il s'adresse au lion de son vivant. Ensuite vient le récit de leur vie heureuse ensemble, suivi d'un compte rendu des méchancetés de l'hyène, introduisant le commencement d'une intrigue. Tout de suite après, le lion déclare à l'âne qu'il sera son héritier : cela sera la seule citation directe du lion. Puis, le satiriste mentionne l'inexistence d'un testament légal et l'amitié de l'hyène avec la famille du lion, développant ainsi le thème de l'intrigue. L'alinéa sept raconte la mort du lion et la deuxième déclaration de l'âne : celle de son affection pour son ami défunt. La structure contient des contrastes d'action qui culminent à l'apogée.

Finalement éclate le dialogue entre l'âne et la famille léonine qui revendique l'héritage. Ici, les discours sont brefs, quelques lignes par interlocuteur : cela contraste avec les discours plus longs entre l'âne (13 lignes) et le lion au début (9 lignes). Cette brièveté souligne l'agressivité du combat verbal. Les derniers dialogues récriminatoires contiennent 6 échanges, précédant les tristes réflexions de l'âne sur sa vie et son sort.

Le langage, dans les trois types de dialogues, diffère de l'un à l'autre : dans le premier discours, celui de l'âne au lion, le langage reflète la déférence d'un humble étranger qui sollicite l'attention d'un vieil aristocrate, par exemple :

« Monsieur,.... » ;

ensuite dans le deuxième dialogue, le langage clarifie l'intention de l'âne

« En effet, j'ai l'intention de vous consacrer ma thèse de doctorat ès âneries. »

Le langage du lion est plus familier que celui de l'âne après quelque temps et une amitié sincère unit les deux personnages :

« - *Mon cher petit âne*, disait fréquemment le lion, *vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde...* ».

Dans les derniers dialogues, un nombre d'impératifs dénotent la lutte des deux camps pour protéger leurs intérêts :

« Laissez-moi emporter... » ,

« Estimez-vous heureux... »,

« Donnez-moi au moins,,..... »,

« Pensez à la mémoire »,

en plus l'emploi du point d'exclamation en deux fois :

« Rien ne sortira d'ici! »

et

« Deux ans de travail! »

même les pensées finales de l'âne contiennent un point d'exclamation

« Cela m'apprendra à avoir des idées originales! »

Le langage de Dutourd est satirique à plusieurs reprises, c'est-à-dire :

« Il n'existait pas un léopard....à qui il n'eut raconté vingt fois ses histoires de chasse. » (parlant du lion)

« En effet,.....*ma thèse de doctorat ès âneries...* » (parlant de l'âne)

« Cette déclaration.....son sourire ridicule *qui découvrirait de grandes dents jaunes en touches de piano* » (Parlant encore de l'âne)

L'élément satirique amuse le lecteur tout en exposant les problèmes sérieux du monde politique moderne.

Une fois de plus, nous nous rendons compte des corruptions dans la vie sociopolitique contemporaine : Dutourd indique la magnitude de la dégénérescence morale.

Notes.

1. « Une version antérieure figurant dans les manuscrits Conrart, tout porte à croire que celle-ci fut composé dès 1663, pendant l'instruction du procès. On comprend aussi l'indignation des subalternes « ses propres sujets », qui venaient donner à l'accusé le « coup de pied de l'âne » : thème indiqué, nous l'avons vu, dans les *Fuquetus in vinculis*. » (Jasinski 1969 : 64-65)

CONCLUSION

Mon étude des 12 satires, basée sur les « *Fables* » de La Fontaine, a montré comment celles-ci furent adaptées à la scène sociopolitique française du 20^{ème} siècle.

Dans la Première Partie, nous avons exploré la fonction et la signification de la fable, ainsi que la théorie formelle de Jolles concernant l'analyse des formes pré littéraires jusque là inexplorées. Nous avons vu comment sa définition de la satire s'applique à la forme, qui se cristallise comme anti-forme de la fable originelle. De cette façon, nous avons confirmé l'exactitude de l'hypothèse et de la méthode de Jolles, qui préconise de suivre le fil conducteur des anciennes formes jusqu'à leurs transformations modernes. Est incluse dans ce chapitre la mention du travail de plusieurs chercheurs sur les formes.

Ensuite dans la Deuxième Partie, nous avons exploré la vie et l'œuvre de La Fontaine³⁹³ et de Dutourd en voyant comment leurs engagements politiques et sociaux, ont pu les amener à commenter un nombre de traits saillants de la politique française et à s'engager socialement et intellectuellement.

Dans la Troisième Partie, nous avons analysé chacune des 12 satires et les fables correspondantes, tenant compte des aspects humains, similitudes et ajouts, ainsi que la remise en question par Dutourd de la morale des fables, inversée par lui qui en a renversé les situations. Diverses personnalités contemporaines de La Fontaine et de Dutourd ont été discutées. Entre autres, le Général De Gaulle joua un rôle prépondérant dans la vie du satiriste, qui éprouvait pour lui une profonde admiration. Fouquet était le héros de La Fontaine, mais la politique dirigeante de Louis XIV est constamment mise en question dans les « *Fables* ». Le lien entre les œuvres et le milieu sociopolitique nous a permis de mettre en perspective la psychologie de l'époque et de mieux apprécier les écrits de l'auteur. Par rapport au milieu du XX^e

³⁹³ Je me réfère à l'Annexe D sur son curriculum vitae

siècle, le rôle de la mémoire associative, notamment celle de l'événement dans le temps, est primordial. A travers l'association et le rappel du passé, nous pouvons reconstituer le milieu sociopolitique qui sert de base à la satire. Mais en ce qui concerne La Fontaine, il a fallu passer par l'Histoire.

Pour conclure, le but essentiel des satires est de peindre les bonnes vieilles fables aux couleurs du XXe siècle, un peu comme on rajeunirait la façade de certaines constructions décrépies. Mais je soutiens qu'il ne s'agit pas simplement de 'façadisme' : la transformation va au fond des choses - elle implique un changement fondamental dans la perception que nous avons du monde : notre « Zeitgeist » n'est pas celui du XVIIe siècle. Deux guerres mondiales et la bombe atomique ont marqué nos relations avec autrui. Quelques exemples suffisent pour les assimiler aux satires de Dutourd.

Les Etats-Unis d'Amérique se transforment graduellement en super-puissance représentant une force alliée importante pour l'Europe, mais ils constituent également une rivalité politique et économique menaçante.³⁹⁴ Dans son œuvre « *L'Hexagone aux Grenouilles* »³⁹⁵, l'auteur décèle son mépris pour la foule des grenouilles qui dissimule sa lâcheté par la proclamation de sa démocratie. Charlie est une exception. Il avance que le désir de la multitude ne mène ni à la gloire, ni aux actions mémorables et qu'elle appauvrit le patrimoine. Toutefois il nous donne la liberté d'expression. Dans la France monarchique, les écrivains comme Jean de La Fontaine, favorisé par la Cour³⁹⁶, ont eu à camoufler leurs critiques de la société. En fait, La Fontaine a été emprisonné sous les ordres du roi, quand il est devenu trop franc dans ses critiques.³⁹⁷ Donc nous voyons qu'une politique démocratique est un couteau à double tranchant pour l'artiste créatif. Il peut s'exprimer librement, mais il perd un peu de sa distinction.³⁹⁸ Aujourd'hui, à la lumière des interviews, des débats télévisés et radiophoniques, les petites intrigues douteuses aussi bien que les grands scandales financiers sont révélés au public. Les gouvernements chancellent sous la

³⁹⁴ On pourra par exemple se référer à la guerre entre l'Amérique et l'Iraq, sujet de beaucoup de discussions médiatiques (BBC News 12-12-2003).

³⁹⁵ Dutourd : 1971 157-161

³⁹⁶ Harvey : 1969 386-387

³⁹⁷ Dandrey : 1995 34

³⁹⁸ RFI : 8 -12-2003

pression populaire. Dutourd dans « *La Part du Lion* »³⁹⁹ nous montre son aversion pour de telles mises à nu qui dégradent l'autorité et affirme sa préférence pour un système plus élitiste comme la monarchie. Dans « *La Part du Lion* », le lion, au premier abord élégant et majestueux, devient pathétique à cause de sa frivolité.

Les partis de gauche, les syndicats et les prolétaires ont continué de se faire entendre en France, à la réprobation des conservateurs, tel que Dutourd (Voir ses essais, par exemple : « *Le Socialisme à la tête de linotte.* »)⁴⁰⁰ Dutourd attise, en quelque sorte, ce débat de gauche contre droite dans « *Jeannot mouillé* »⁴⁰¹

«j'suis pour la révolution et qu'il est un lardin des bourgeois. »⁴⁰²

Aujourd'hui avec la fin de la Guerre Froide, le communisme, ancien sujet de beaucoup de films de James Bond, intéresse moins le peuple et donc perd de sa popularité.⁴⁰³ Il y a donc en France, comme partout ailleurs l'abandon des vieilles tendances et l'acceptation des nouveautés.

Dutourd fait référence à l'Algérie, ancienne colonie française dans « *Et Vive la Jeunesse !* »⁴⁰⁴

« Raymond, tu vas bientôt faire ton service militaire, tu seras tué en Algérie. »⁴⁰⁵

L'histoire des colonies n'est pas morte en ce qui concerne la France et la Côte d'Ivoire. L'Accord de Marcousis a été une initiative française et les soldats français, qui y ont été envoyés, sont toujours là pour maintenir la paix⁴⁰⁶. Le lien avec la France existe toujours. La question de racisme est évidente dans : « *Le Crépuscule des Loup* »⁴⁰⁷, dans plusieurs remarques, par exemple :

« Cette rivière appartient aux moutons..... Cela se passait au temps où les loups régnaient sur la terre et où les pauvres moutons étaient exploités de toutes les façons possibles. Ce temps-là est révolu Dieu merci. »⁴⁰⁸

et encore :

³⁹⁹ Dutourd 1971 : 93-98

⁴⁰⁰ Dutourd 1983

⁴⁰¹ Dutourd :1971 193-188

⁴⁰² Dutourd : 1971 187

⁴⁰³ Rfl News 25-12-2003.

⁴⁰⁴ Dutourd : 1971 63-68

⁴⁰⁵ Dutourd : 1971 67

⁴⁰⁶ BBC News : 10-1-2004

⁴⁰⁷ Dutourd 1971 : 137-148

⁴⁰⁸ Dutourd : 1971 138-139

« Un renard.....la marche de l'Histoire est qu'après le temps des Loups, vient le temps des moutons. »⁴⁰⁹

Le temps des guerres coloniales est révolu, mais la France fait toujours des conquêtes dans le monde culturel. Les Alliances Françaises existent et dans 131 pays du monde pour propager la langue et la culture françaises.⁴¹⁰(Voir aussi Dutourd et la langue française)

Les médias font constamment référence aux problèmes, dans les pays où le droit des femmes est bafoué et où il y a des situations à redresser. Par exemple en Afghanistan, les femmes n'ont pas le droit de voter⁴¹¹ Des artistes prennent la cause féministe en main, par exemple Nicky de Saint Phalle, « *Horus et sa Grâce* »⁴¹² et aussi Dutourd.

Dans « *La part du Lion* »⁴¹³ les femelles sont câlines, intelligentes et femmes d'affaires. La femme du rat des champs dans « *Les joies de la Nature* »⁴¹⁴ se montre assez rebelle en ce qui concerne le travail de ménage :

« Qu'est-ce que tu nous as préparé, ma bonne amie ? dit le rat des champs d'un ton gourmand. –Si tu crois que j'ai le temps de penser à la cuisine ! dit l'épouse »⁴¹⁵

La conquête spatiale, sujet d'intérêt pour le vieillard dans « *Et vive la jeunesse !* », figure souvent dans les médias⁴¹⁶. Les Japonais créèrent les géants Sony, Nissan et Toyota, répandus partout dans le monde. Les médias nous communiquent toutes sortes de nouvelles qui traversent les mers, les continents et les frontières à la vitesse de l'éclair. En Afrique du Sud, nous pouvons recevoir des programmes de radio et de télévision en direct, à l'aide des satellites de communication. Dutourd situe plusieurs de ses œuvres en plein milieu sociopolitique et technologique contemporain. Le rat des villes dans « *Les joies de la Nature* »⁴¹⁷ habite un appartement Avenue Foch avec :

⁴⁰⁹ Dutourd : 1971 141-142

⁴¹⁰ Rfl .L'École des Savoirs : 29-1-2004

⁴¹¹ BBC News Asia Today 12-12-2003

⁴¹² Arts Spectacle :1996 58

⁴¹³ Dutourd : 1971 39

⁴¹⁴ Dutourd : 1971 177-181

⁴¹⁵ Dutourd 1971 : 180

⁴¹⁶ Par exemple le Rover sur Mars The Mercury : 26-1-2004 5

⁴¹⁷ Dutourd : 1971 177-181

« chauffage central, eau courante chaude et froide, vide-ordures, ascenseur, télévision etc. »⁴¹⁸

Comme l'homme moderne, le rat de ville préfère son confort technologique à la vie rude et campagnarde du rat des champs.

L'imprévisibilité de certaines escroqueries est démontrée dans : « *La Part du Lion* »⁴¹⁹. Le pauvre lion ne comprend pas les contrats légaux et se laisse attraper par les « magouilles ». Aujourd'hui des cas similaires se propagent partout, et bien entendu en Afrique du Sud, où bien des gens sont inculpés pour ce genre d'escroquerie.⁴²⁰

Les goûts de la masse constituent une influence puissante. Certains peuvent les ignorer ou s'opposer à eux, comme l'a fait Dutourd, mais d'autres en deviennent les apôtres. Cependant on ne peut pas rester indifférent. Nous voyons que le milieu de l'après-guerre a influencé plusieurs œuvres de Dutourd. C'est à ce moment-là que Dutourd a publié sa première œuvre littéraire intitulée « *Le Complexe de César* ». Depuis, il a beaucoup évolué. « *Le Crépuscule des Loups* » nous montre de façon intéressante comment ses idées changent et se développent au fil des ans. Toutefois, l'esprit de contradiction qui se manifeste si tôt dans la jeunesse de Dutourd, ressort dans son inversement des situations dans « *Le crépuscule des loups* », où il va à l'encontre de La Fontaine.

Dans la fable transformée allégorique : « *Le Crépuscule des Loups* »⁴²¹, Dutourd nous met en garde contre le racisme à l'inverse :

« C'était un vieux loup au poil blanc,.... Un agneau survint. Il était tout noir, étant fils de mouton noir et de brebis noire. Il faisait partie de l'Association révolutionnaire des moutons (A.R.M.), de la Ligue des Droits de l'ovin (L.D.O.) et du Parti mouton unifié (P.M.U.). »⁴²²

⁴¹⁸ *Ibid* : 177

⁴¹⁹ Dutourd : 1971 39-46

⁴²⁰ The Mercury : 29-1-2004 1

⁴²¹ Dutourd : 1971 137-142

⁴²² Dutourd 1971 : 137

Cette œuvre parle de la lutte entre l'agneau noir et le loup blanc et nous pouvons y déceler la question des colonies et la population résidente, contemporaine et mixte en France, avec ses problèmes locaux.⁴²³

Dans son œuvre : « *L'Hexagone aux grenouilles* », ⁴²⁴Dutourd parle d'un « sol vaseux », d'une « mare » ⁴²⁵et comme on sait que le terme « hexagone » signifie la France, on peut en déduire que l'auteur n'a pas une bonne opinion de son pays, car ses termes descriptifs ne sont pas favorables. Ceci, jusqu'à un certain point, confirme quelques autres de ses écrits mentionnés au Chapitre 1 de notre thèse, où il exprime ses divergences politiques très clairement. Certaines de ses idées sont prémonitoires ; par exemple, les dernières recherches sur l'influence de la télévision sur les votes des français paraissent soutenir l'opinion de Dutourd⁴²⁶

Dutourd, comme bien des auteurs, s'est laissé séduire par le monde du cinéma. Son livre « *Bon Beurre* » a été filmé et dans certaines de ses fables transformées, comme « *Et vive la jeunesse* » on trouve des mentions de cinéma, une industrie importante en France.²

La mention du neveu comme artiste religieux dans « *Et vive la jeunesse* » rappelle le vieux débat esthétique, entre les partisans de l'art réaliste et ceux de l'art abstrait (dont raffolait le vieil oncle), si populaire pendant la période de l'après-guerre. Les critiques d'art jugent insuffisantes les représentations des différents mouvements artistiques et éclectiques parmi les artistes français. Tony Godfrey consacre un chapitre entier intitulé « *Death of the School of Paris* » dans son livre ⁴²⁷ parlant du sévère manque de talent, en France aujourd'hui, en ce qui concerne la peinture.

Il existe quand même un grand intérêt pour ces dessins animés représentant les animaux, dans le monde de Disney comme dans les bandes dessinées de Mickey Mouse. Eurodisney 1984 existe après la création de : « *Le Crépuscule des*

⁴²³ Par exemple les médias parlent de l'expulsion des immigrants illégaux en France.

⁴²⁴ Dutourd 1971 : 157-161

⁴²⁵ Dutourd : 1971 157

⁴²⁶ RFI Le Livre d'Or : 14-12-2003

⁴²⁷ (Godfrey :1986 105-118)

Loups ». ⁴²⁸ Beaucoup de productions de ces animés, comme Babar « *La Rentrée des classes* », ⁴²⁹ se trouvent sur le marché. Les bandes dessinées pour enfants sont nombreuses, mais il existe aussi des productions de ce genre pour adultes, par exemple : « *Les passagers du vent* » ⁴³⁰ Selon Hunt, Walt Disney a beaucoup influencé les créations subséquentes. ⁴³¹ Parmi les différentes versions de la fable ancienne « *La cigale et la fourmi* », par exemple celles d'Avianus, de Benserade, de Jussieu, de Tristan Corbière, d'Anouilh et de Queneau. ⁴³²

La bande dessinée, si populaire aujourd'hui, pourrait être l'une des réponses au problème posé dans l'introduction, notamment : quelle place occupe la fable, en tant que dixième forme, dans le postmodernisme avec toutes ses tendances qui s'entremêlent et se confondent, qu'elles soient morales, idéologiques ou religieuses ? Où va la forme de la fable aujourd'hui ? – Et nous venons d'explorer la réponse de Dutourd dans l'antiforme des satires; mais la possibilité d'une BD, comme forme, contenant les leçons de morale de la fable, peut aussi être considérée et s'accorderait très bien avec les tendances contemporaines, y compris les dessins animés et les clips qui sont utilisés sur l'ordinateur.

Nous proposons également d'évaluer l'application de la théorie des Formes simples à cette investigation, la transformation qu'a opérée Dutourd et la forme résultante, pour décider de la valeur des transformations. La théorie de Jolles nous a certainement servi de base pour évaluer l'anti-fable. Ce que les Anciens, comme Platon et Aristote voulaient dire par la forme interne (idée) et la forme externe (substance) ⁴³³ correspondent aux notions de Jolles sur la disposition mentale et la forme actualisée. Quand on considère quelle était la vraie Forme simple de la fable dans l'Antiquité, (qui visait aux contes oraux ⁴³⁴) et les formes savantes actualisées des deux auteurs, ces écrits nous obligent à tenir compte du fait que la souche de tout cela était la langue parlée, probablement en groupe, les discussions de la sociopolitique du jour.

⁴²⁸ Hunt : 1993 4

⁴²⁹ Barbar. :1989

⁴³⁰ Bourgeon : 1994

⁴³¹ Hunt : 1993 11

⁴³² HeritageGreco-Latin :EthanFrame.htm.pedagogie.ac-aix-marseille.fr/disciplines/français/fran/auteursfr/lafontol.htm

⁴³³ Forme : <http://www.ditl.info/arttest/art1881.php> :3-4

⁴³⁴ Fable> « fibula: to get talked about, a tale, a story, fable,.....” Cassell's new compact Latin-English English-Latin Dictionary: 1974

En se référant à la forme savante du XVII^e siècle, Dutourd rappelle le passé, lui rend hommage et lui donne une nouvelle vie transformée en forme savante du deuxième degré, le conte satirique. Comme nous le voyons, les définitions de Jolles concernant la satire se sont bien adaptées à ce contexte et la comparaison de la fable originelle à son anti-fable s'est avérée être un exercice révélateur. Quelle est la position de la fable comme dixième forme aujourd'hui ? Elle existe en transformations et en formes savantes qui continuent à évoluer. Et la fable elle-même ? Les XX^e et XXI^e siècles n'ont pas manifesté de dispositions mentales pour nourrir une ère de la Forme simple. Elle a fait un renouveau pendant le XVII^e siècle dans la forme savante de La Fontaine entre autres, mais aujourd'hui une autre disposition mentale existe, qui résulte surtout de l'amalgame d'une variété de formes.

Nous nous sommes également demandé pourquoi Dutourd avait choisi de modifier un auteur aussi renommé que La Fontaine. Il a, en fait, contribué à une anti-forme (forme savante au 2^{ème} degré), qui peut renseigner sur l'évolution de la fable au vingtième siècle : en le faisant, il nous donne une image de la France contemporaine, qui n'est pas encourageante. Dans son livre intitulé « *Le socialisme à tête de Linotte* » (1983), il ridiculise maints aspects de la vie sociopolitique en France. Citons à cet effet et pour conclure, quelques mots tirés de la quatrième couverture de « *Le Crépuscule des loups* » :

« Le fabuliste d'aujourd'hui voit peut-être quelques détails invisibles au temps de Louis XIV. »

Rectifions : non pas le fabuliste, mais l'auteur satirique.

Le dernier mot

Ma thèse a démontré que la façon dont Dutourd regarde la fable est basée sur le milieu sociopolitique du XX^e siècle. Tout en ne cherchant pas à innover sur les études déjà établies sur La Fontaine, les bases sociohistoriques mentionnées dans cette thèse donnent le contexte de l'époque dans lequel les « *Fables* » ont évolué.

A travers nos parcours des œuvres de La Fontaine et de Dutourd, nous avons rencontré les différentes figures politiques animalisées. En plus, la thèse offre au

lecteur l'opportunité de méditer sur les liens entre les deux époques, les annexes donnant des informations additionnelles sur Louis XIV et De Gaulle.

Si l'auteur moderne peut voir :

«quelques détails invisibles au temps de Louis XIV »

serait-il le seul à avoir cette perspicacité ? Ne serait-il pas plus correcte de dire que l'homme trame des intrigues de plus en plus complexes à travers les âges, utilisant les leçons de ses prédécesseurs ? Les guerres, les assassinats insensés, les pauvres mourant de faim, les malades sans soins et les super riches continuent à co-exister de plus en plus nombreux. Triste à dire, mais l'homme moderne ne bâtit pas sur les fondations spirituelles pour améliorer le sort des humains –il travaille pour son bien matériel, et son âme, souvent corrompue, ne donne aucun signe d'une bonne évolution. Si l'auteur moderne est plus acerbe, c'est que son siècle le lui apprend.

Notes

1. La communication par les revues, les journaux, les affiches, les posters, la télévision, et la radio, tout cela atteint notre conscience avec toutes sortes d'information et de propagande. En plus, le monde, grâce aux médias et aux modes de voyage, se réduit en village global. Les frontières de cultures et de savoir disparaissent, car les gens se déplacent tellement aujourd'hui et de nouveaux domaines se développent. La mixture de cultures est sujette à discussion à la radio et à la télévision. En somme, de quelle masse ou foule de gens parlons-nous, quand il s'agit de la population française d'aujourd'hui ?

2. Le Festival de Cannes est bien connu et des revues comme « *Paris Match* » publient des clichés de cet événement où l'on peut voir défiler des vedettes célèbres. Gérard Depardieu, Catherine Deneuve et Brigitte Bardot figurent sur ces pages. Des films français comme : « *Tatie Daniel* » (Larcher : 1995) ont été sous-titrés en anglais et des films en langue anglaise ont été traduits en français comme « *Les Indiens* » (Robinson : 1997). Sur Canal 10 on peut voir de nombreux films télévisés. L'influence des médias s'infiltré dans les fables transformées de Dutourd. Regardons par exemple « *Et vive la jeunesse !* » (Dutourd 1971 65-68)

« Un octogénaire regardait la télévision. Quand il ne regardait pas la télévision, il allait au cinéma ou lisait le journal. » (Dutourd : 1971 63)

Et plus loin dans cette même œuvre, le neveu dit à son oncle :

« Vous ne me parlez que d'imbécillités : le dernier discours du président des Etats-Unis, le dernier voyage du major Blagson dans l'espace, le dernier film de Mlle Bardot où elle se montre toute nue, le dernier prix Goncourt. Ce sont de misérables divertissements... » (*Ibid* : 1971 65)

Annexe A

Glossaire des termes utilisés dans le tableau synthétique des formes simples. Les définitions sont de Jolles.

1. Actualisation

Jolles nous décrit ce terme en parlant de des Formes simples :

« Nous avons fréquemment utilisé la notion d'actualisation ; elle s'applique également à ces deux formes [forme savante et forme simple]. Car il est tout à fait concevable que la même portion d'univers soit enclose par un autre écrivain dans une Forme savante. On voit simplement que cette œuvre close s'efforce à nouveau d'être solide, particulière et unique, alors que l'actualisation d'une Forme simple renvoie toujours à la mobilité, à la généralité et à la « pluricité » de la forme même. » (186-187)

2. Anti-forme

Antipode à la forme simple, Jolles se sert de l'anti-légende comme modèle :

« L'anti-forme : l'anti-saint et l'anti-légende.....

Or nous avons vu que la mentalité d'imitation fait du saint la forme en qui la vertu devient mesurable, saisissable, appréhensible, qui nous montre clairement ce que nous souhaitons faire, apprendre pour être sur la voie de la vertu, et qui est le modèle objectif que nous pouvons suivre ; il doit donc exister, en regard des figures en qui le méfait devient mesurable, saisissable, appréhensible, des êtres en qui le mal, la méchanceté punissable, objective de la même manière. Il faut pouvoir confronter le modèle, digne d'être imité quoique inimitable, à une forme telle qu'on ne doive l'imiter aucun cas, cette forme montrant clairement et concrètement ce que nous devons ne pas imiter. Au saint doit correspondre un anti-saint, à la légende une anti-légende. Ces antipodes de la sainteté existent-elles ? » (46-47)

3. Comique

Jolles associe le comique avec le dénouement :

«le mot comique... est d'abord, semble-t-il, quelque chose de négatif. Nous avons constamment parlé de nœuds qui se défont, nous avons vu constamment qu'il y a un langage, une logique, une éthique, une Forme simple que l'on défait. Ce n'était plus comme dans le conte, où un univers ressenti comme immoral était recrée pour

être ensuite détruit dans son tragique ; il fallait quelque chose qui existât, qu'une chose soit là pour pouvoir être ensuite saisie et défaire par l'esprit. La question se pose alors de savoir si- et dans quelle mesure-ce qui est défait reste identique à soi-même malgré cette « défection ». Quoiqu'on peut formuler autrement : le comique constitue-t-il de la même manière que les autres Formes simples, un univers clos qui lui est propre, où se borne-t-il à nous fournir l'envers d'un autre univers que cette inversion défaire ? » (201)

4. Disposition mentale

En choisissant le terme 'disposition mentale' Jolles dit le suivant :

« Nous traduisons ainsi (ct. par abréviation : *disposition*) le néologisme *Geistesbeschäftigung*, littéralement : le fait que l'esprit soit occupé d'une certaine façon, tourné dans une certaine direction. »(34)

« L'univers se transforme dans la forme selon un principe qui ne régit et ne détermine que cette forme. Ce principe nous l'avons appelé disposition mentale dans toutes les Formes simples. » (188)

5. Forme savante

« Commençons par le langage : dans la Forme savante il s'efforce à tel point d'être solide, particulier et unique, qu'on ne peut plus l'imaginer finalement que comme le langage d'un individu, cet individu ayant le don éminent de pouvoir atteindre, dans une œuvre close, la cohésion suprême- mais seulement « ici et ainsi »- et conférant par surcroît à cette œuvre close l'empreinte solide, particulière et unique de sa personnalité. Nous exprimons la chose en disant que, finalement, la forme savante ne peut trouver sa réalisation définitive que par l'action d'un poète-le poète ne désignant évidemment pas la force qui crée mais qui effectue... »

« En effet ces éléments interchangeables [parlant des éléments interchangeables dans les Cas], éventuellement laissés au choix de chacun et permettant l'intervention de l'individu, peuvent conduire aux formes que nous appelons savantes. *Formes savantes*, cela veut dire pour nous des formes littéraires qui sont précisément conditionnées par les choix et par les interventions d'un individu, formes qui présupposent une ultime et définitive fixation dans le langage, formes qui ne sont plus le lieu où quelque chose se cristallise et se crée dans le langage, mais le lieu où la cohésion interne la plus haute est atteinte dans une activité artistique non répétable. » (144)

6. Forme simple

Dans la forme simple, le langage reste au contraire [en faisant la comparaison avec les formes savantes] mobile, général, chaque fois autre. On a coutume de dire que chacun peut raconter un conte, une Geste, une légende « avec ses mots propres ». Les limites de ces « mots propres » peuvent, le cas échéant, être extrêmement étroites, comme on l'a bien vu pour la locution, le proverbe et la devinette. Dans la légende, la Geste ou le conte, la Forme perdrait également sa validité, si l'on modifiait ou si on laissait de côté ce que nous appelons le « *geste verbal* ». Pourtant, raconter avec « ses mots propres » contient une certaine vérité : il ne s'agit pas de toute façon des paroles d'un individu en qui la forme se réaliserait, il ne s'agit pas d'un individu qui serait la force ultime d'exécution et donnerait une réalisation unique à la forme en lui conférant par surcroît sa marque personnelle : la force d'exécution ici c'est le langage, dans laquelle la forme reçoit une réalisation chaque fois nouvelle. Forme savante ou Forme simple, on peut également parler de « mots propres » ; mais dans les Formes savantes, il s'agit des *paroles propres au poète* qui sont l'exécution unique et définitive de la forme, alors qu'il s'agit, dans la Forme simple, des *paroles propres à la forme* qui s'y donne à chaque fois et de la même manière une exécution nouvelle. (186)

7. Geste Verbal

C'est le langage :

« On a un processus dans lequel sont réunies les deux fonctions du langage- indiquer et représenter. Il y a rencontre soudaine et interpénétration complète du « vouloir dire » (*meinen*) et du « signifier » (*bedeuten*). » (41)

8. Moquerie

« Etant donné que l'esprit nous donne le moyen de dénouer les choses, il va de soi qu'on s'efforce d'employer ce moyen toutes les fois qu'on rencontre une chose que l'on regrette, que l'on condamne, que l'on réproouve ou, pour employer un terme général, une chose que l'on blâme. Toutefois l'esprit ne sait pas transformer ou dénouer tout ce qui est blâmable. Nous avons vu avec l'histoire de l'ecclésiastique et avec le jeu de « maux » qu'il devait y avoir dans l'objet à dénouer quelque chose qui cloche, qui porte en soi le début ou le germe d'un dénouement qui soit même déjà en train de se dénouer -et que nous appellerons une *insuffisance*. La condition

nécessaire pour que l'on puisse dénouer par le comique l'objet blâmable ou tout édifice quel qu'il soit, est donc l'*insuffisance* de cet édifice. Il faut encore ajouter que les notions de blâmable et d'insuffisance ne se confondent pas nécessairement, encore qu'elles puissent fort bien se confondre le cas échéant, si bien que, finalement, l'insuffisant satisfait aux besoins du dénouement comique.

Ce qui se produit dans l'esprit, pour autant qu'il s'efforce de dénouer le blâmable à partir de son insuffisance, ou l'insuffisance à partir d'elle-même, nous l'appelons *moquerie*. » (202)

9. Les mots-jalons

« Pour caractériser la *disposition mentale* dont naît ce que j'appelle une Forme -cette forme étant, dans le cas présentje vais être contraint d'utiliser des *mots-jalons* c'est à dire des mots qui ne donnent pas tout à fait un « sens » mais plutôt une direction. » (36)

10. Satire et ironie

« Selon que la distance est plus ou moins grande entre l'objet blâmable dénoué par la moquerie et le moqueur qui le dénoue, nous distinguons deux formes : la Satire et l'Ironie.

La satire est une moquerie qui porte sur l'objet qu'on blâme ou qu'on réproouve et qui nous est étranger. Nous nous refusons à voir rien de commun avec l'objet de ce blâme, nous nous y opposons brutalement, nous le dénouons donc sans sympathie ni compassion.

L'ironie, elle, se moque de ce qu'elle blâme, mais sans s'y opposer, en éprouvant de la sympathie, en y prenant part. C'est pourquoi l'ironie se caractérise par le sens de la solidarité. Le moqueur a en commun avec l'objet de sa moquerie qu'il ressent ce dont il se moque, le connaît de lui-même, mais en a reconnu l'insuffisance et la montre à celui qui semble ne pas la connaître. C'est pourquoi la solidarité prend ici une signification plus profonde. On sent dans l'ironie un peu de l'intimité et de la familiarité entre le supérieur et l'inférieur. C'est précisément dans cette solidarité que réside l'immense valeur pédagogique de l'ironie.

La satire détruit, l'ironie enseigne. Mais parce qu'on a conscience de connaître soi-même l'objet dont on se moque et d'être en partie formé par lui, on peut dans l'ironie lier au comique toutes les nuances qui vont de la mélancolie à la douleur. L'amertume de la satire va à son objet, l'amertume de l'ironie n'est que de retrouver en soi ce qu'on raille en autrui.

Et voici que d'autre part la parenté entre le moqueur et l'objet de sa moquerie peut amener ceux-ci à s'identifier de plus en plus. Du fait que l'ironie s'atteint et se dénoue elle-même, il arrive qu'elle se complaise en elle-même ou se consolide elle-même. » (203)

University of Cape Town

Annexe B

Tableau synthétique des neuf Formes Simples de Jolles.

Toutes les citations qui suivent sont de Jolles, sauf les passages soulignés qui sont des extrapolations:

Forme simple	La légende [(Jolles 1972:) (27-54)
Disposition Mentale	[Le saint comme] « modèle » [à imiter]. (36)
Geste Verbaux	[Exemple de gestes verbaux dans une légende des] « Actes des martyrs » [et les citations en italiques viennent de ce texte] : « une roue armée de lames acérées » ; « les idoles se brisent » « une voix céleste l'appelle » (40). Toutes ces expressions ont une tonalité qui n'appartient qu'à ce genre de textes.
Mots Jalons	« Le mot <i>imitatio</i> usuel au Moyen Age],... <i>imitor</i> [(imiter)] est de la même racine que <i>aemulus</i> (<i>aemulari</i> voulant dire : « chercher à égaler (ou) à ressembler ») et que <i>imago</i> (l'image, le portrait)...le Moyen Age [rapprocha] <i>imitari</i> de <i>immutare</i> (« se transformer », « changer »). ».(36)
Objectivation	[Les objets sont] « le miracle et la relique » (46)
Actualisation	[En religion]: Les Actes des Saints.(27)] Dans la vie laïque contemporaine]: la chronique sportive(53)
Anti-Forme	« L'anti- saint et l'anti- légende »(46)
Sommaire	<p>« <i>Legenda</i> est un neutre pluriel signifiant « choses à lire », et devenu au Moyen Age un féminin singulier de la première déclinaison : <i>legenda</i>, génitif <i>legendae</i>. Il évoque une activité presque rituelle, puisque les Vies de saints sont lues publiquement et solennellement dans des occasions déterminées ou encore considérées, très généralement, comme littérature d'édification personnelle –et nous savons maintenant combien cette lecture va dans le sens de l'imitation. Le mot s'appliquant à une suite de Vies, il prit un peu le sens du latin <i>legere</i> qui veut dire : réunir, choisir. Mais il prit également le sens d'une histoire non attestée par l'Histoire et l'adjectif « légendaire » conserve très fortement cet aspect puisqu'il désigne exactement ce qui n'est pas vrai au sens de l'Histoire. (55)</p> <p>« La légende nous a permis de voir qu'une partie des grands mouvements qui ont agité les peuples de l'Occident se comprend elle-même dans la disposition mentale d'imitation ; c'est ainsi que les Croisades sont placées sous le signe de la légende. (71)</p> <p>« [La légende catholique du Moyen Age a] « son terrain vierge et distinct » ». (80)</p> <p>« [Par rapport à la] disposition mentale à l'imitation dont résulte la Légende... on pouvait y appeler le méfait une faute punissable, dans la mesure où le mal s'objectivait et devenait un <i>crimen</i> autonome. » (139)</p> <p>[On peut seulement appeler Formes Simples ces légendes qui] « évoquent les rapports qui existent [dans] la Vie de saint »...[et qui renvoient à la mobilité à], la généralité et à la « pluricité ».[de la forme même et non les actualisations qui sont les] » Formes savantes »,] et qui visent elles à] « la solidité, à la particularité et à l'unicité ». (187-188)</p> <p>« Dans la légende, le prodige du <i>miracle</i> était la seule confirmation possible d'une vertu devenue agissante et qui s'était objectivée ;... De même qu'on ne comprend la légende en tant que telle que dans le miracle, de même que le miracle y est l'élément nécessaire et nature... ». (192)</p>

Forme Simple	La Geste
Disposition mentale	<p>[Les notions de] « famille » [de] « clans » [de] « liens de sang » [sont imbriquées dans la disposition mentale]. (69-70)</p> <p>[Jolles dit qu'] « Il existe une disposition mentale dans laquelle l'univers se construit comme famille et s'interprète dans sa totalité en termes de clan, d'arbre généalogique, de lien du sang. Cette disposition et cet univers se retrouve nettement en d'autres points de l'Islande du Xe et du XIe siècle, mais c'est lui que nous voulons désigner quand nous employons le mot geste ; c'est lui, et lui seul, que nous désignerons désormais par ce terme de geste. » (64)</p> <p>[La forme du geste résulte de la disposition qui accompagne] « l'univers » [du clan et des liens de sang, et pour notre part, quand nous lisons une Geste, nous ne pouvons plus comprendre l'univers autrement]. (64)</p>
Geste Verbal	<p>Le geste verbale se trouve dans des parties de l'Illiade. Par exemple, à la race de Pélops, Atrée et Thyeste se cristallise dans le vocabulaire de « fils naturel », le bâtard, le corps étranger au sein de la famille, né du père et parent par le sang. L'Illiade parle de Thyeste « aux nombreux troupeaux », qu'un cadeau se transmet à un frère d'« un agneau d'or » auquel s'est attaché la souveraineté. Dans les parties de l'Ancien Testament qui se rapprochent de la geste, Jolles discerne certains gestes verbaux : « la fidélité au frère, la discorde entre frères, les dissensions familiales, la jalousie et tous les traits annexes qui réapparaissent tout à la fois comme gestes verbaux » (Ibid :73). Dans les sections qui traitent du péché original, la « faute héréditaire et le fils de dieu rédempteur contiennent également des gestes verbaux, lieux de cristallisation poétique et de conservation de cette forme. » (Ibid :74)</p> <p>Jolles précise que les gestes verbaux dans la Geste ont « un degré moindre de cristallisation poétique, moins de clarté, moins d'éclat. Etant plus timide par nature, elle a un mode d'expression plus difficile à qualifier. »</p>
Mot-Jalon	Famille, clan, lien du sang
Objectivation	<p>Dans la geste, l'élément « objectal » qui correspond à la relique de la Légende nous l'avons appelée <i>héritage</i>. (Ibid : 119)</p> <p>Des objets qui peuvent objectiver la puissance, la dignité ou le renom d'un clan. Dans le geste de Pélops, Atrée et Thyeste, c'est la malédiction qui objective la haine et l'exécration qu'un individu porte à son propre clan, geste dont « le pouvoir s'exerce, une fois encore, dans la famille par-delà l'existence des individus- ce qui le rend comparable aux miracles du saint après sa mort, à cette différence près de l'héritage, cette fois-ci se transmet de lui-même. » (Ibid :68) L'objet peut aussi être l'héritage, passé par exemple du père au fils, dans la famille.</p> <p>Dans les parties de l'Ancien Testament qui se rapprochent de la geste, la bénédiction du père est tellement un objet et chargée d'un tel pouvoir « qu'elle garde effet jusque dans les générations auxquelles elle n'est pas destinée et peut être dérobée comme une chose tangible. » (Ibid :73)</p> <p>Les objets signifient l'héritier et l'héritage. « Ces objets sont le domaine du clan, le trésor familial, l'épée du père, ces individus sont le héros du clan, ses parents et alliés, mais aussi l'aïeule dont le fantôme incarne toute famille et se montre quand un malheur la menace.... » (Ibid :75)</p>
Actualisation	<p><i>La Saga islandaise :</i></p> <p>L' <i>Islendinga Saga</i>, du Xe et du XIe siècle. Jolles parle aussi de la geste grecque consacrée à la race de Pélops, d'Atrée et des Arides, Geste que l' <i>Illiade</i> nous donne d'une manière toute simple.</p> <p>Darwin aussi « fait de la Nature une Geste, réduit tous les phénomènes vivants à des arbres généalogiques.... » (Ibid :75)</p> <p>Jolles précise que la Geste est plus difficile à fixer que la légende parce qu'elle « s'enferme plus étroitement dans sa disposition mentale, parce que ses actualisations, à de rares exceptions près, ont des lignes moins sûres et un caractère moins marqué, parce que la Geste n'est pas exactement à la Saga ce que la Légende est à la Vie de saint. » (Ibid :75)</p>
L'anti-forme	L'anti-geste est le péché originel

Sommaire	<p>Jolles discute des liens entre le Mythe et la Geste : il cite le Dictionnaire Grimm : « Mythe, féminin, Geste - récit non attesté... » (<i>Ibid</i> :77) puis le Vocabulaire philosophique de Eisler (2eme édition) pour tirer la conclusion suivante : « D'un côté, Grimm dévalue le mythe en partant de l'historicité et en établissant une équation simple : mythe=Geste=récit non attesté... »(<i>Ibid</i>)Voici les extraits suivants tirés de Grimm »Deutsche Mythologie » cité par Jolles :</p> <p>« Geste et Histoire sont deux puissances particulières et si leurs domaines se regroupent aux frontières, elles possèdent cependant chacune un terrain vierge et distinct. Toute Geste a pour terrain le mythe, c'est-à-dire la croyance en une divinité ... » (<i>Ibid</i> :78) Cependant Jolles distingue entre Mythe et Geste. (Voir Mythe ci-dessous)</p> <p>Comme la Légende a des rapports avec la Vie d'un Saint, la Geste a des rapports avec la <i>Saga</i>. (<i>Ibid</i> :187)</p>
----------	---

Forme simple	Le Mythe (<i>Ibid</i> :77-102)
Disposition Mentale	<p>« Quand l'univers se crée ainsi à l'homme par question et par réponse, une forme prend place, que nous appelons mythe. » (<i>Ibid</i> : 81)</p> <p>« On peut...il s'agit ici du savoir absolu, qui ne se produit que dans un cas : lorsqu'un objet se crée lui-même dans une question et dans sa réponse sur des phénomènes universels pour se faire connaître et se manifester dans le mot, dans la prophétie. » (<i>Ibid</i> : 86)</p> <p>Dans le mythe de l'Etna, la disposition mentale est telle que la montagne n'existe pas en réalité, car la montagne qui crache le feu est le siège d'un pouvoir maléfique : c'est plutôt une réorientation mentale, une « sorte de conversion dans laquelle on se détourne de la forme pour essayer d'aborder le phénomène en partant de soi, en se constituant par soi-même un jugement sur ce phénomène [d'Etna qui crache le feu] en produisant de soi-même l'objet à partir de ses conditions. » (<i>Ibid</i> :87) L'ode triomphale fut chantée pour célébrer la victoire de Zeus sur le pouvoir maléfique.</p> <p>La mentalité dont résulte le mythe est celle-ci : cette forme est capable de créer des objets à partir des questions et des réponses.</p> <p>Cependant chaque fois qu'on annule une question dans une réponse il y a un événement, où agit souvent un sauveur.</p> <p>« Dans le mythe, l'homme interroge l'univers et ses phénomènes sur leur nature profonde et l'univers se fait clandestine connaître de lui dans une réponse, dans une « prophétie » ».</p>
Geste Verbaux	<p>Le Mythe de l'Etna chez Pindare : les exemples des gestes verbaux sont « « colonne du ciel » » qui répondent aux questions comme : qu'est-ce qu'une montagne en général ? » (<i>Ibid</i> : 87) Ensuite vient la deuxième question : « pourquoi cette montagne crache-t-elle du feu ? » Jolles écrit : « Par deux fois le phénomène répond et sous la contrainte d'une question, s'avoue lui-même ; par deux fois il se crée, se cristallise et s'écrit en geste verbaux : « Le « pilier du ciel » devient l'ennemi des dieux qui vomit le feu. » (<i>Ibid</i>)</p> <p>Il y a une montagne, une colonne du ciel et elle est aussi siège de la divinité où Zeus est souverain.</p>
Les mots-jalons	Les mots-jalons sont « savoir » et « science »
Objectivation	<p>Pour le mythe, l'élément « objectal » qui correspond à la relique de la Légende, est le <i>symbole</i> (<i>Ibid</i> : 119)</p> <p>Un objet devient création, comme la lune et le soleil dans la Genèse et la montagne dans le Mythe de l'Etna chez Pindare. Cependant « Le soleil de la Genèse n'est pas un soleil qui brille un jour pour être masqué le lendemain par des nuages ; il est le luminaire accroché au firmament qui sépare chaque jour de chaque nuit et assure la constance des temps. » (<i>Ibid</i> :92)</p> <p>La montagne du mythe grec n'est pas une montagne ordinaire mais un volcan qu'habite une force hostile et maléfique.</p> <p>L'objet est un symbole : « ... le symbole, n'est-il pas à mon sens, une image mais un objet chargée effectivement de Mythe et détenteur autonome du pourvoir de Mythe. » (<i>Ibid</i> : 100)</p>
Actualisation	La Genèse de la Bible. Une autre actualisation est le Mythe de l'Etna chez Pindare. Jolles donne aussi l'exemple de Guillaume Tell.
L'anti-forme	L'anti-forme du mythe constructeur est le mythe destructeur par exemple Ragnarok ou l'Apocalypse.
Sommaire	<p>La forme du mythe contient la plus haute liberté de l'univers, celle de se recréer lui-même et, quand même nous lisons un mythe qui n'est pas des nôtres, nous respirons mieux. (<i>Ibid</i> : 133) On doit aussi voir le rapport entre le Mythe et les mythes. (<i>Ibid</i> :187)</p> <p>Jolles insiste sur la différence entre le Mythe et la Devinette : « Si l'on compare la question et la réponse de la devinette à celles du mythe, on est d'abord frappé par une différence purement extérieure : si le <i>mythe</i> est la forme qui montre la <i>question</i>, le mythe est une réponse qui contient une question préalable ; la devinette est une question qui appelle</p>

	<p>une réponse.</p> <p>....Dans le Mythe, l'homme interroge l'univers et ses phénomènes sur la nature profonde et l'univers se fait connaître de lui dans une réponse, dans une « prophétie » (<i>Ibid</i> : 105)</p> <p>Dans le Mythe nous sommes questionneurs et il faut arracher le savoir à une question et à sa réponse, et c'est pour cela que le Mythe porte les couleurs de la liberté et il soulage » (<i>Ibid</i>)</p> <p>« Dans le Mythe comme dans la Devinette, le faisceau des significations se noue au confluent de la question et de la réponse, là où la question se résout en un réponse. Mais ce confluent, qui était dans le Mythe la vérité d'une prophétie, devient dans la Devinette le déchiffrage d'une divination. (<i>Ibid</i> : 106)</p>
--	--

University of Cape Town

Forme Simple	La devinette (103-120)
<p>La disposition Mentale</p>	<p><u>La disposition mentale se lie avec la clandestinité, qui, à son tour est liée aux runes : c'est là où le groupe clandestin pose des questions à l'initié.</u> [La disposition mentale de la devinette est donc liée au], « mot-jalon » <i>de savoir.</i> » (105)</p> <p>La devinette se constitue d'une question et d'une réponse qui la résout correctement selon les règles du (des) questionneur(s)</p> <p>« [Si] le <i>mythe</i> est la forme qui « rend » réponse, la devinette est la forme qui montre la <i>question</i>. Le mythe est une réponse qui contient une question préalable ; la devinette est une question qui appelle une réponse.</p> <p>A l'instar du mythe qui contient donc sa question en plus de sa réponse, il y a une réponse présente dans la devinette et par la devinette. » (105)</p> <p><u>[Le devineur sait que la solution est connue par un autre] « mais cette forme est telle qu'il en tire de surcroît la certitude qu'il peut lui-même trouver la solution ». (105) « [Dans la devinette] il y a un homme qui questionne un autre homme tandis que dans le mythe l'homme questionne l'univers et ses phénomènes et l'univers se fait connaître de lui dans une réponse, dans une « prophétie » ». (105) Dans la devinette il faut que l'homme questionné montre au questionneur qui est le savant, que lui aussi est sage et qu'il peut déchiffrer une divination. La devinette donc devient le déchiffrement d'une divination.</u></p> <p>« [La disposition mentale de la devinette] est seulement la mise à l'épreuve du questionné par le questionneur et la question n'est jamais « une prophétie » mais toujours un déchiffrement- même lorsque l'objet du chiffrement à rapport au Mythe. » (112)</p>
<p>Gestes verbaux</p>	<p>La devinette d'Ilo :</p> <p>Sur Ilo je vais, Sur Ilo je suis, Sur Ilo voici-la belle et la jolie- Devinez Messieurs ce que ça veut dire. (107).</p> <p>La devinette du sphinx :</p> <p>«Qui marche à quatre pattes le <i>matin</i>, le <i>midi</i> et le <i>soir</i> ? -on sait que, le <i>matin</i>, le <i>midi</i> et le <i>soir</i> ne veulent pas obligatoirement désigner les moments de la journée, et que les jambes ne peuvent se réduire à une partie du corps. ». (113)</p> <p>« Les mots en question ont une signification dont la structure diffère fondamentalement de celle ces autres significations du langage ; alors que les significations du langage ne désignent ordinairement qu'une seule réalité de fait, les mots <i>matin</i>, <i>midi</i>, <i>soir</i>, désignent ici des réalités corrélatives. »(113)</p> <p>«Porzig a étudié les devinettes du <i>Rig-Veda</i>.....: Il a constaté que les réalités mouvantes (le soleil, la lune, l'année, le pied) y deviennent <i>roue</i> ou <i>char</i>, que les réalités assimilées (les jours, les mois) sont des <i>frères</i>, que les phénomènes situés dans l'air (le soleil, l'étincelle, l'éclair) sont des <i>oiseaux</i>, que les éléments dont précèdent d'autres éléments (les nuages, l'aube, le feu) sont <i>vache</i>, et que le bas s'appelle toujours le <i>pied</i> et le haut la <i>tête</i>. »(114)</p> <p>Porzig appelle la langue de la devinette « la langue spéciale » (114) : « la langue commune » (114) est la langue univoque qui présente les choses immédiatement. La langue spéciale donne des significations spéciales au sein de chaque mot donné. Jolles cite Porzig :</p> <p>« « Quand on parle du <i>pied d'une montagne</i>, ou du pied d'une lampe, ce mot a un sens de même espèce que l'aurore portée par le <i>pied</i> du soleil ou les nuages qui boivent l'eau par leur</p>

	<p>ped dans les devinettes du <i>Rig-Veda</i>. Et si nous remontons jusqu'à l'origine de chaque phénomène, le mot prend une signification éminemment « spéciale ». Il s'agit en effet de ces changements de sens que l'on désigne généralement sous le nom de transposition ou de « sens figuré ». En fait, il s'agit d'une autre espèce de langue, d'une autre espèce de signification. Dans le langage commun, le <i>ped</i> désigne une partie du corps qui a une figure déterminée, comme une chose existante ; dans la langue spécial <i>ped</i> signifie une chose dont la nature est de porter et de soutenir. Réfléchissons à l'<i>essence</i> du pied humain, et nous verrons que c'est précisément ce qu'entend désigner la langue spéciale. Seulement la langue commune ne cherche justement pas à désigner le <i>ped</i> selon son essence mais selon sa manifestation <i>phénoménale</i>. La langue spéciale et la langue commune ne sont donc pas des domaines linguistiques qui voisinaient en s'excluant, mais les strates d'un même langage qui se recouvrent mutuellement... » (115)</p> <p>« [La syntaxe] a une importance capitale pour la notion de la Devinette. [Le] <i>geste verbale de la devinette</i> vient toujours de sa <i>langue spéciale</i>..... [Mais] celle-ci ne prend pas nécessairement la forme de la devinette. » (115)</p> <p>« [La] langue spéciale permet une perfidieToute langue spéciale est incompréhensible pour les gens de l'extérieur, comme le montrent bien les jargons. Cette propriété de l'ambiguïté, cette aptitude à être incompréhensible, est celle que la devinette en tant que forme, s'attache pour ainsi dire retourner.... La devinette n'est pas seulement rédigée dans la langue spéciale du groupe, elle est rédigée de telle sorte qu'elle donne au non-initié l'impression que cette langue est incompréhensible : par exemple l'expression <i>ped d'une montagne</i> est la langue spéciale et la question : « Qui est-ce qui a un pied et qui ne sait pas marcher ? » une devinette.... [La devinette] reconduit de la langue spéciale à la langue commune, du pied dont l'ambiguïté peut porter ou supporter plusieurs choses, au pied humain, partie du corps sans ambiguïté, elle rend la langue spéciale incompréhensible à partir de la langue commune. La forme de la devinette ouvre tout en fermant, la devinette est chiffrée de telle sorte qu'elle cèle ce qu'elle recèle, qu'elle retient ce qu'elle contient. » (116-117)</p>
Mots-jalons	<p>« [Le] mot-jalon [est] « savoir ». Mais il s'agit d'un autre savoir et d'une autre curiosité. » (105)</p>
Objectivation	<p>« [Il existe] dans l'univers de la devinette des objets en qui s'est logé le pouvoir de la devinette- objets qui contiennent un sens en même temps qu'ils le retiennent, qui recèlent une solution en même temps qu'ils la cèlent, qui soient ouverture en même temps que clôture. Ces objets où rode la clandestinité, Jolles les appelle des <i>runes</i>. On connaît le sens du mot allemand <i>Alraune</i> (mandragore) comme aussi celui du gothique <i>runa</i> et de l'anglo- saxon <i>run</i>. » (119)</p> <p><u>La devinette est donnée sous la forme d'une question. Ce qui a d'abord été chiffré doit être déchiffré. Il y a une association clandestine de questionneurs.</u> « [Le] questionneur possède le savoir et incarne le groupe ou l'association ;... le sens de l'association et l'objet chiffré pour le non-initié [qui est questionné] c'est le savoir en tant que possession. » (112)</p> <p>« C'est ainsi qu'Antii Aarne a bien établiq'un nombre de devinettes venues des horizons les plus divers et ayant pour solution le chat, le chien, le cheval, la chèvre, le chameau, le cochon, le mouton ou le lièvre, peuvent être toutes ramenées à un « type » qui est le chiffre de la vache ou du bœuf. » (111)</p> <p>« Dans les faits, la clandestinité du groupe [de questionneurs] disparaît à l'instant où la personne questionne énonce la solution.... [La forme de la devinette est telle qu'] elle n'est pas seulement le chiffrage de la clandestinité du groupe, elle est aussi une défense et c'est là que git [une] perfidie... » (116).</p> <p>« Mais si le devineur a franchi une clôture en devinant, c'est</p>

	<p>que le questionneur lui en a donné la possibilité par sa devinette. Toute actualisation recèle, outre la possibilité d'une solution, la solution même. » (117)</p> <p>« En chiffant la devinette, le questionneur la livre. Une devinette nouvelle s'insinue dans la devinette, et c'est l'une des possibilités offerte par cette espèce de jargon qui interrompt l'univers de l'Univocité. La réponse referme le trou, ouvert par la question elle aussi est une langue spéciale, elle aussi est plurivoque. » (117)</p> <p>« ... [Dans les « véritables » devinettes] la première solution cèle et recèle une seconde, elle ne livre pas non plus son secret le plus profond... [Les] « véritables » devinettes n'ont pas de solution univoque- à la différence des Formes relatives de l'époque actuelle. » (117)</p> <p>« Dans un certain nombre de jeux de société, cette double solution devient un jeu. » (117)</p>
Actualisation	<p><i>Les devinettes d'Ilo. (107)</i></p> <p><i>La devinette du sphinx. (113)</i></p> <p>La devinette célèbre : « <i>Le chien de l'empereur s'appelle comment ?</i> » dont la solution est « Comment ». (117)</p> <p>Les devinettes liées à la Franc-Maçonnerie. (119)</p>
Anti-forme	L'anti-devinette a une solution univoque
Sommaire	<u>Les sections sur la devinette sont contenus dans les pages données : il s'agit de comprendre les différences entre le mythe et la devinette.</u>

Forme Simple	La locution (121-136)
Disposition mentale	<p>[Le proverbe, <u>une des formes actualisées de la locution, qu'on peut facilement trouver partout dans le monde, permet</u>] « de déterminer la disposition mentale dont résultent la Forme simple Locution et la Forme actuelle Proverbe, sans aller chercher un point de l'histoire où se trouverait une réalisation particulière et caractérisée. » (124-125)</p> <p><u>Les notions de l'univers, de l'expérience et de la locution sont entrelacées.</u></p> <p>« Si l'on conçoit l'univers comme une multiplicité de sensations et de vécus, ceux-ci une fois appréhendées, ordonnées et rassemblées, donnent bien des expériences, mais la somme de ces expériences reste une multiplicité de détails.....</p> <p>Il est impossible de penser en termes conceptuels la totalité et le détail de cet univers, car la pensée conceptuelle est précisément l'obstacle contre lequel ce univers se dresse et qui, de son côté, détruit cet univers. » (125) - <u>c'est un univers dispersé, contingent est empirique.</u></p> <p>« Seulement, on peut se réfugier dans cet univers au sortir d'univers autres, c'est là qu'une partie de notre existence se déroule, et toutes les fois que nous nous y trouvons, la forme qui résulte de notre disposition mentale et des idées qui sont liées est cette Forme simple que nous appelons Maxime ou mieux Locution- tout en sachant bien que nous restreignons ainsi l'acception du mot.</p> <p>La locution est donc, dans notre morphologie, la forme littéraire qui enclot une expérience sans que celle-ci cesse pour autant d'être élément de détail dans l'univers du distinct. Elle est le lien qui noue cet univers en lui-même sans que cette cohésion l'arrache à l'empiricité. » (125)</p> <p>« [L]'aptitude de la disposition mentale de la locution est à isoler et à individualiser ; au sein de la Forme simple, ces actualisations forment un tout mais elles se séparent en s'actualisant et ont même reçu chacune un nom individuel. » (134)</p>
Gestes verbaux	<p>« D'une manière générale, la locution désigne un état de fait sous l'espèce d'un <i>énoncé</i>. Mais l'énoncé de la locution ne progresse pas par liaison ou par conclusion d'une idée à une autre, d'un jugement à un autre ; il se rapporte à un état de fait d'une manière unique et absolue et nous dirons que son espèce est celle de l'<i>affirmation</i> et non du <i>déroulement</i>, qu'elle est <i>apodictique</i> et non pas <i>discursive</i>. Il est clair que l'espèce affirmative est la seule qui permette à ce que nous avons appelé l'expérience de s'exprimer. » (130-131)</p> <p><u>[Un exemple dans lequel s'actualise la locution est le suivant:]</u> « « Un 'tiens' vaut mieux que deux 'tu l'auras'. » Qu'est-ce que le mot « tiens » ?..... Un verbe substantivé ? Ce n'est pas tout à fait exact. La manière dont ce mot se présente ici ne permet pas de le ranger dans une des catégories grammaticales habituelles. Il tient de deux espèces de mots mais tout en étant d'une espèce particulière qui l'éloigne de la définition générale. On peut dire que le mot s'oppose ici aux généralisations du concept et, en exagérant un peu les choses, qu'on ne peut l'employer ainsi qu'à cet endroit et dans ce contexte. » (131)</p> <p><u>[Dans un exemple de syntaxe assez courante.]</u> « « Loin des yeux, loin du cœur »..... On peut le considérer comme une période parataxique rigoureusement symétrique ; seulement, aucun des deux moitiés de ce assemblage n'a de sujet, de complément, ou de prédicat au sens habituel du terme.... il s'agit moins d'une période contrastée, que d'une période contrariée. L'ensemble de ce schéma ne représente pas une syntaxe de l'unité mais une syntaxe de la diversité dans</p>

	<p>laquelle la signification jaillit de contraires autonomes..... » (131)</p> <p>« On retrouve les mêmes constatations quand on s'interroge sur les procédés stylistiques de ces périodes. On peut dire que « <i>Point d'argent, point de Suisse</i> » est une asyndète. Mais on sent bien que cet exemple va au delà que ce que désigne généralement le procédé stylistique de l'asyndète. L'asyndète qui supprime la liaison entre les membres de la phrase cesse dès lors qu'on ne peut plus, d'emblée, parler de liaison. »(132)</p> <p><u>Jolles parle « d'une ligne mélodique » et de la présence d'un « schéma rhétorique », (132) par exemple : « « A bon chat bon rat », « Qui vivra verra » et « On ne prête qu'aux riches » ont le même schéma syllabique (vv-v)..... L'allitération et la succession de périodes ne font qu'aggraver l'individualisation que nous avons déjà observée dans la syntax..... (132)</u></p> <p>« Voyons enfin les « images », les tropes. « <i>Ventre affamé n'a pas d'oreilles</i> »deux mots sans liens (le ventre et les oreilles) sont rapprochés <i>ici</i> sans transition et de telle manière que la signification de l'un (<i>ventre affamé</i>) en résulte et qu'en même temps, arraché ainsi à son emploi général, ce mot n'a plus d'existence que comme expérience. A un singulier indéterminé, qui pourrait passer pour un abstrait, on applique une qualité inconciliable – ce qui supprime la possibilité de l'abstraction et rejette le mot du domaine conceptuel à celui des choses finies.</p> <p>..... [A] partir d'une vérité connue de longue date, et à l'instant où elle redevient l'expérience, cette forme l'arrache à toute généralité, lui ôte la possibilité de devenir abstraction et la renvoie dans l'univers de l'empirique. (133)</p> <p>..... [L]a langue du proverbe est telle... [qu'elle] s'oppose à toute généralisation et à toute abstraction, tant pour le sens et pour les liaisons syntaxiques et stylistiques, que pour la ligne mélodique. » (133)</p> <p>«[L]es mots n'ont de valeur qu'empirique dans leurs significations et dans leurs liaisons..... Tous les mots, tous les membres de phrases, tous les éléments du discours restent toujours, et exclusivement, un <i>hic et nunc</i> voisinant avec d'autres. Dans cet univers, les réalités de faits sont enfilées comme des perles sur un collier -c'est ce que fait son geste verbal. » (133)</p>
Mots-jalons	Les mots jalons sont : « empirisme » et « expérience ».
Objectivation	<p>« [L]'emblème peut ne pas seulement <i>signaler</i> qu'un tout est composé d'une multiplicité d'éléments de détails ; il peut <i>signifier</i> aussi de par soi-même cette diversité en tant qu'assemblage distinct ; dès lors il est pour nous l'objet qui, investi d'une disposition mentale, l'incarne dans l'univers des objets.</p> <p>Comme le symbole, l'emblème a pris le sens général d'image <i>allégorique</i>. Pour nous, d'abord, ce n'est pas une image mais un objet : deuxièmement il n'incarne pas le sens d'un tout de telle sorte que s'y manifesterait la signification de ce tout en tant que totalité, mais en faisant ressortir que le sens d'un tout ne se comprend que comme assemblage d'unités distinctes. »(135)</p>
Actualisation	<u>On peut discerner des actualisations de la locution par exemple dans la maxime, la sentence, la locution proverbiale, l'apophtegme, l'emblème et le dicton. Chacun à sa manière a sa place dans la forme de la locution. (128-134)</u>
Anti-forme	L'anti-forme n'a pas d'unités distinctes.
Sommaire	Les parties sur la locution sont toutes dans les pages 121-136. Il s'agit de comprendre les différences entre les proverbes et des locutions.

Forme Simple	Le cas (137-158)
Disposition mentale	<p><u>Dans la loi il y a des normes, punissables si on a commis des méfaits.</u> « Dans la disposition mentale, ... il n'existe que des différences quantitatives <u>conditionnées par le fait qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche plus ou moins de la norme.</u> [La disposition mentale du cas] mesure des <i>quantités</i>, ou plutôt, elle les pèse.</p> <p>On peut raccourcir ici à l'image de la <i>pesée</i>. Peser est de la même racine que <i>poids</i>, <i>pendant</i> et <i>contrepois</i> ; sur l'un des plateaux de la balance, la loi pèse de tout son poids ; sur l'autre la cause qui est pendante, lui fait contrepois. » (140)</p> <p>[L'autre partie de la disposition mentale est la suivante :] « ... [Il] existe une disposition mentale qui se représente l'univers comme un objet que l'on peut évaluer et juger selon des normes ; dans cette disposition, on ne se borne pas à mesurer les actions selon les normes, on va jusqu'à juger les normes entre elles par ordre ascendant. Chaque fois qu'un Forme simple résulte de cette disposition, un processus se réalise qui est de mesurer les mètres [ici l'on conçoit la loi comme un instrument de mesure insuffisant] entre eux. En reprenant l'image de la pesée, on peut dire que, finalement, il y a un poids sur chaque plateau de la balance et que chaque poids pèse l'autre. » (143).</p> <p>[Les récits- cadres du Vetala] « posent une question sans pouvoir donner de réponse, qu'elle nous impose l'obligation de décider sans contenir la décision elle-même -elle est le lieu où s'effectue la pesée mais non le résultat.... [C'est la forme] qui est le lieu où se réalisent le balancement et l'oscillation de la disposition mentale qui pèse et soupèse.</p> <p>Le Cas [du Vetala] a ... un [autre] trait particulier, à savoir qu'il cesse d'être tout à fait lui-même quand une décision positive abolit le devoir de décision.... et a tendance à s'amplifier et [devenir la Forme Savante] de la Nouvelle. » (151)</p> <p>[Un troisième point à propos des récits de Vestala est qu'] « ils nous disent où chercher le Cas et à quel moment on se trouve dans l'univers de la balance [par exemple en nous indiquant] par « un manuel » [le recueil de règles.] (152)</p>
Gestes verbaux	<p>[Pour bien expliquer le geste verbal du cas, il faudrait l'exemple que donne Jolles, tiré de la] « <i>Berliner Illustrierte Zeitung</i> [et] intitulé <i>Tragédies et Comédies du droit pénal</i> » (138), [notamment :]</p> <p>« « Un pickpocket vole mon portefeuille dans la foule d'une grande ville. Il y trouve cent marks en petites coupures et les partage avec son amie à laquelle il raconte ce beau coup. S'ils se font prendre, l'amie est punie en qualité de receleuse. Supposons maintenant qu'il ait trouvé dans le portefeuille un seul billet de cent marks ; il le change et donne cinquante marks à la femme, elle ne sera pas poursuivie. Le recel n'est en effet possible que s'il concerne les choses obtenues directement par un acte coupable- et non pas la monnaie de ces billets ». » (138)</p> <p>[Prenons les mots dont] « le poids de la loi et le pouvoir d'évaluation de la norme s'expriment et s'interprètent parfaitement dans [une] unité.... [par exemple] :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. un <i>voleur</i> qui 2. vole un <i>portefeuille</i> contenant plusieurs <i>billets de banque</i>. 3. raconte la chose à son <i>amie</i>, partage avec elle et 4. en fait une <i>receleuse</i>. » (141) <p>[Cette première partie peut être conçue comme un] « <i>exemple</i>^{435[5][1]??} [ou comme un] « <i>échantillon</i> »^{436[6][2]} [qui</p>

435 Jolles explique l'exemple comme la suivante : Il n'est que le particulier présente comme le contenu selon les concepts dans le général et comme représentation purement théorique du concept. p142

	<p>n'est pas des Formes simples.] [Toutefois dans la deuxième partie qui présente] « le côté négatif » de « l'article 259 » [dont il est question inclut les éléments suivants :]</p> <p>« ...l'amie qui n'est plus <i>punissable</i> aux termes de l'article 259 [mais qui] « n'en est pas moins <i>coupable</i>. Elle est coupable si on la juge selon la norme supérieure dont la norme insuffisante procède nécessairement ; et on aimerait que le risque de punition fût également évalué selon sa culpabilité. » (142)</p> <p>« Dans cette totalité des deux parties, ce n'est plus l'amie qu'on évalue selon une norme, c'est la norme qu'on évalue selon une autre norme. Pratiquement, la liaison des deux parties vise à montrer que l'article 259, mesure selon la norme de notre sentiment moral et juridique, ne va pas assez loin, que la loi est un instrument de mesure inadéquat -visée qui est à l'origine de la Forme. (142-143)</p> <p>[Jolles donne] « ... volontiers à cette forme le nom que la jurisprudence et la morale -entre autres- donnent à ses actualisations ; [il l'appelle]... le <i>Cas</i> (« d'espèce » ou « de conscience »). [Ce sont]...des parties qui se contredisent... ». (143)</p> <p>[Malgré] « la nécessité [des mots et des expressions dans le geste verbal, qui permet l'actualisation des concepts contenus dans la norme], ils n'ont pas une solidité absolue. En tant que tel, le voleur doit rester voleur ; mais la receleuse pourrait ne pas être « une amie », ce pourrait être un receleur professionnel, un ami du voleur, ou son frère ; il pourrait s'agir de cinquante marks, et non plus de cent, le portefeuille pourrait être un porte-monnaie contenant de la petite monnaie, etc. Ces éléments ne sont pas interchangeables dans le même sens que les additions [qui sont interchangeables et qui peuvent mener à une forme savante], ils sont expression de l'essentiel et on voit bien que le <i>portefeuille</i>, le <i>billet de cent marks</i> et l'<i>amie</i> s'efforcent de désigner cet essentiel aussi nettement que possible ; pourtant le geste verbal n'est pas si contraignant, il ne s'empare pas des choses avec la même sûreté absolue que dans les autres Formes simples. Les gestes verbaux de notre <i>Cas</i> ont un aspect effacé si on les compare à ceux de la Légende qui saisissent et fondent l'événement dans un tourbillon irrésistible (<i>roue armée de lames tranchantes, dieux qui se brisent</i>) ou encore à ceux du Mythe (<i>géant cracher du feu</i>). » (145)</p> <p>[Dans les « Cas d'Amour » on parle] « de « Cour d'Amour », de « délit contre l'amour » de « jugement »-c'est une langue spéciale de l'univers de l'évaluation.... Cette langue spéciale n'est pas tout à fait la même que celle de la Devinette mais on y reconnaît la même ambiguïté..... [Les] mot-<i>grâce</i>, <i>service</i> et <i>récompense</i> qu'on y rencontre à chaque pas se retrouvent en effet dans le langage de la théologie. » (154)</p>
Mots-jalons	<p>Jolles parle de « Peser » et « soupeser » et finalement « juger », <u>que nous avons choisi comme mots-jalons</u>, mais à la suite du jugement, la forme change.</p>
Objectivation	<p>« Le crime et le délit signifient dès lors l'infraction à une prescription, la contravention à une norme. Ce qui devient acte et objet, ce n'est plus la vertu et la faute, ce qui devient acte et objet, c'est, dans ce cas, la <i>loi</i> et la <i>norme</i> auxquelles sont rapportées les actes de toute espèce et à partir desquelles se constitue le jugement qui décide si ces actes sont punissables ou non de par leur nature. » (140)</p> <p>« [La récompense,] un des gestes verbaux du <i>Cas</i>... peut être un objet et, à ce titre, être chargée du pouvoir du <i>Cas</i>, de toute la signification du <i>Cas</i>. En ce sens la <i>récompense</i> représente aussi bien la décision que le balancement et</p>

⁴³⁶ Jolles explique le terme échantillon comme le suivant: Echantillon est un cas particulier d'une règle pratique dans la mesure où celle-ci présente la praticabilité d'une action. p. 142

	<p>l'oscillation inscrits dans le Cas. La récompense, salaire de l'amour comme aussi de la foi est au Cas, en tant qu'objet, ce que la relique est à la Légende, et le symbole au Mythe. »(155.)</p>
Actualisation	<p><u>Le cas s'actualise</u> où les textes sur des articles de loi démontrent que telle « code pénal » (147) est un instrument de « mesure inadéquat » d'évaluation « moral et juridique ». (143). <u>Le texte doit montrer</u> « la lutte entre l'esprit et la lettre de la loi » [, et la pesée du Cas.] (147)</p> <p><u>[Il y a d'autres cas qui montrent, eux]</u> « une prescription existante, la notion de « tentative » selon la notion « d'intention »- dont l'extension et la validité débordent les limites de toute réalité effective. » (147)</p> <p><u>Il y a aussi le Cas Indien les récits -cadres du Vetala.</u> (148)</p> <p><u>[Les Cas se réalisent aussi dans l'amour courtois].</u> « Quand c'est l'amour courtois qui évalue, il en résulte des normes de l'amour, ses règles, son Code, les articles de ce Code, et on trouve la Cour d'Amour qui juge les délits contre l'amour et qui soupèse et tranche si possible, les questions d'amour. (153)</p> <p><u>[Dans la théologie morale ou doctrine des obligation,] »...</u> les Cas... pullulement. »</p> <p>..... « La casuistique [<u>qui s'y trouve</u>],... passe pour être l'instrument de mesure par excellence de la morale catholique et, quand on parle de casuistique, on entend la restriction mentale et le jésuitisme au pire sens du terme. »(155) <u>Il y a un point de vue en pesant</u> « une norme » et son « opposition »- c'est une question d'évaluer les normes. (155)</p>
Anti-forme	L'anti-forme du cas est la Nouvelle.
Sommaire	<p>Tout le texte sur le Cas se trouve dans les pages 137-158. <u>Il s'agit de bien étudier la Forme Simple du Cas et ses différentes actualisations pour les distinguer de la Nouvelle, l'anti-forme qui ne pèse et soupèse pas d'une façon juridique comme faite dans le Cas.</u></p>

Forme simple	Les mémorables(159-172)
Disposition mentale	<p>« Si on veut un mot pour suggérer la disposition mentale, on pourra le designer comme la disposition mentale de <i>l'effectif</i>. Les deux Mémorables - suicide du conseiller S. et assassinat de Guillaume d'Orange- n'admettent rien en eux qui ne fût effectivement dans l'événement ; mais on y voit en même temps un <i>effectif</i> d'ordre supérieur se détacher de la série des faits de même ordre et tous les détails se relier à cet ordre supérieur dans une relation unique et pleine de sens ; à partir des faits libres se réalise une effectivité liée... »</p> <p>Si on les observe à l'endroit de cette réunion, [des éléments] dans leur détail comme dans leur ensemble, on dit qu'il y a une <i>concrétion</i> -du latin <i>concretere</i>. C'est en ce sens qu'on peut dire du Mémorable qu'il est la forme dans laquelle le <i>concret</i> se produit. Et il est le lieu où tout devient concret : non seulement l'effectif d'ordre supérieur auquel les faits isolés se relient dans une relation chargée de sens, mais tout élément pris dans ses relations et par sa relativité. » 167</p> <p>[En ce qui concerne l'univers de l'histoire, le Mémorable nous le met sous les yeux] : « l'effectif devient concret » [et évoque la crédibilité.] 170</p>
Geste verbaux	<p>« ... [On] voit l'événement progressant indéfiniment et irrésistiblement, ... mouvant se figer et la langue s'en saisir pour lui donner une forme littéraire là où il a durci, là où il s'est figé. » (165)</p> <p>[Un exemple d'un passage d'un Mémorable est le suivant, tiré de] "Histoire des Pays-Bas » de P.J.Blok » [sur la mort du Prince Guillaume d'Orange].</p> <p>« Le 8 juillet Gérard paraît à la cour du prince, à Delft, pour reconnaître les issues et noter les occasions de fuir. On le surprend et il justifie sa présence en expliquant qu'il n'avait pas osé entrer avec ses vêtements râpés dans l'église qui fait face aux appartements du prince. Ayant appris la chose, le prince lui fait remettre de l'argent pour pouvoir mieux s'équiper. Avec cette somme, il achète un pistolet et des balles à l'un des soldats de la garde personnelle du prince ; le mardi 10 juillet, à midi, il se rend à la cour et demande un passeport au prince qui se rendait avec sa famille dans la salle à manger. La princesse s'inquiète en voyant l'aspect peu engageant de cet homme mais son époux accorde peu d'attention à la chose et ordonne de lui procurer ce qu'il demande. Après le repas, le prince quitte la salle à manger où il avait une conversation animée avec son ôte, le bourgmestre Ulenburgh de Leeuwarden, au sujet des affaires de Frise ; dans sa robe d'apparat il se dirige lentement et méditativement vers l'escalier de l'étage supérieur, en passant par un petit vestibule et au milieu des siens. Soudain le meurtrier surgit d'une petite ouverture sombre qui mène à un corridor étroit et vide son pistolet sur le prince que deux balles atteignent en pleine poitrine, dans la région de l'estomac et des poumons. La blessure est mortelle. Le prince s'écrie « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme. Mon dieu, ayez pitié de ce pauvre peuple » ; on lui demande s'il remet son âme entre les mains de Jésus-Christ, il répond d'une voix faible que oui et rend l'âme en peu d'instant... » (162-163)</p> <p>[Les éléments des gestes verbaux incluent le] « <i>vêtement d'apparat</i> et la <i>démarche mesurée</i> du prince. Ils servaient à mettre en valeur le fait de l'<i>assassinat</i>, ils le dégagent du reste, ils le rendent accessible à une observation distincte, ils le rendent concret. » (167)</p>
Mot-jalon	Le mot jalon est « réalité »
Objectivation	[Les documents, tels que] « la robe » [dans laquelle le prince Guillaume d'Orange fut assassinée, et l'empreinte] « de la balle qui a frappé le prince » [sur un mur du] « Princenhof » (Cour princière) de Delft » [sont les objets du Mémorable. Ces documents existent et on les a sous les yeux]. 168

Actualisation	[Dans son livre, Jolles parle de] « coupure de presse » à l'occasion du suicide [d'un conseiller spécifique]. Ce qu' [il entend] par là, ce n'est pas le morceau de papier qu'on découpe dans la page d'un journal, c'est un élément qui se découpe de lui-même dans l'événement temporel, qui s'en coupe, qui devient indépendant dans le journal et prend forme. C'est de la même manière, qu'il parla de l'assassinat de Guillaume d'Orange comme une « coupure d'histoire ». Là encore, [il sembla] découper un élément dans le tableau d'ensemble- en fait [il saisit] un élément qui s'était découpé lui-même dans l'histoire et où un événement d'histoire avait durci, s'était figé et avait pris forme.166
Anti-forme	[La] « fiction » [ou] « l'imagination » (171)
Sommaire	Les mémorables sont traités entre les pages 159-172

University of Cape Town

Forme simple	Le conte (173-196)
Disposition Mentale	« L'idée que les choses doivent se passer dans l'univers selon notre attente est capitale à notre avis pour la forme du conte : elle est la disposition mentale du conte. » (190) «[On]peut dire [<u>en ce qui concerne la moralité naïve (où l'éthique de l'événement est tel que)</u>] « le cours des choses suivent un ordre tel qu'ils répondent entièrement aux exigences de la morale naïve et qu'ils sont donc « bons » et « justes » selon notre jugement sentimental absolu » p. 190) « On peut dire que la mentalité du conte exerce son action dans deux sens : d'une part elle prend et comprend l'univers comme une réalité qu'elle refuse et qui ne correspond pas à son éthique de l'événement, d'autre part elle propose et adopte un autre univers qui satisfait à toutes les exigences de la morale naïve. (191)
Geste verbaux	« Les gestes verbaux..... du conte sont lourds de tragique et de justice pris au sens de la morale naïve. En ce sens, l'injustice à pour formule : <i>être sot, être vêtus du haillons-</i> le tragique : <i>trier un tas de grains les plus divers en une nuit, entreprendre un voyage sans fin, combattre un monstre-</i> la justice : <i>recevoir un trésor, épouser un prince.</i> Mais en même temps ce geste verbal est toujours chargé du pouvoir qui anéantit la réalité immorale [<u>car dans la moralité naïve, la réalité comme nous vivons est souvent triste et sans justice, donc elle est considéré comme immorale</u>] et, d'une manière ou d'une autre, il signifie toujours le merveilleux, comme aussi le temps, le lieu et les personnages. » 194
Mot-jalon	Le mot jalon est « autrefois »
Objectivation	[Jolles mentionne quelques] « éléments-objets... chargés du pouvoir du conte ... et chargés du merveilleux » [et qui sont des « objets merveilleux » bien qu'il n'ait pas trouvé de noms pour eux car cela est dans la nature du conte de refuser la réalité]. Des « objets merveilleux » seraient « la citrouille que Cendrillon va chercher dans le jardin et qui devient une carrosse, ou les souris qu'elle retire de la souricière et qui deviennent des chevaux, ou encore dans d'autres contes, la coquille de noix qui renferme, au lieu d'une noix un vêtement magnifique, ou une poule en or avec ses poussins..... ». (194-195)
Actualisation	Les contes de Perrault comme « <i>Cendrillon.</i> »
Anti-forme	L'anti-forme est la « Nouvelle » qui va « au vrai et au naturel » (184)
Sommaire	Le conte est discuté entre les pages 173-196. Il s'agit de le distinguer de son anti-forme.

Forme simple	Trait d'esprit (197-208)
Disposition mentale	« [C'est] la forme qui dénoue les choses et qui défait les nœuds [c'est à dire par association les attitudes]. » (198) « [Jolles présente une analyse de ce qui constitue un dénouement spirituel] –« Les moyens dont le langage dispose pour dénouer sont aussi nombreux que ceux qu'il a pour nouer. Chaque manière d'appréhender un contenu matériel dans le langage et toute forme de langage qui en procède ont leur antipode dans le Trait d'esprit. Il suffit de rattraper le concret quand on utilise une abstraction ou de revenir au sens littéral quand il s'agit de sens figuré pour obtenir ce dénouement spirituel. » (199)
Geste verbaux	[Un exemple serait :] « « Je te rends grâce, Seigneur, pour ce que tu n'as pas donné des ailes aux vaches » Ici tous les liens [entre les oiseaux qui ont les ailes et les vaches qui sont les animaux terrestres] sont dénoués. » (200) [D'autres exemples peuvent être visuels, comme un] « singe réel » [habillé en homme en société]. (207)
Mot-jalon	Le mot jalon est « amuser »
Objectivation	[L'objet serait] « la caricature » (205)
Actualisation	[Les caricatures] « de Hauff ... du singe habillé ... dans une société humaine » [en serait un exemple.] (207)
Anti-forme	[L'anti-forme serait les formes satiriques]. (203-205)
Sommaire	Le Trait d'esprit est discuté entre les pages 197-208.

ANNEXE C.

EXTRAPOLATIONS DE DEUX FORMES SAVANTES: LA FABLE DE JEAN DE LA FONTAINE ET LES CONTES SATIRIQUES DE JEAN DUTOURD

Comme nous avons vu, j'ai examiné les liens entre les fables de La Fontaine (forme savante) avec la Forme simple d'Esopé dans ma maîtrise. Mais cette thèse-ci cible les liens entre la forme savante de La Fontaine (1^{er} degré) sur laquelle se base celle de Dutourd (qui devient donc une forme savante de 2^e degré) Comme ces formes savantes ne tombent pas exactement dans les Formes simples de Jolles, elles sont traitées séparément.

FORME SIMPLE ORIGINALE: LES FABLES DE L'ANTIQUITE TELLES QUE CELLES D'ESOPE, DE BIDPAI, DES INDIENS ETC.

Extrapolation :Forme savante	La fable de Jean de La Fontaine (Giraud:1998 2-43)
Disposition mentale	A travers une historiette et un apologue, la fable enseigne une morale en utilisant l'ironie. (<i>Ibid</i> : 23-28)
Geste verbaux	Jean de la Fontaine : « <i>La grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf</i> » Une Grenouille vit un Bœuf Qui lui sembla de belle taille. Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf, Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille. Pour égaler l'animal en grosseur, Disant : « Regardez bien, ma sœur ; Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? -Nenni. - M'y voici donc ? -Point du tout. - M'y voilà ? -Vous n'en approchez point. » La chétive pécore S'enfla si bien qu'elle creva. Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages : Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs, Tout petit prince a des ambassadeurs, Tout marquis veut avoir des pages. Le langage tel que « une grenouille vit un bœuf de belle taille » donne la mise en scène ; « envieuse s'étend » démontre le commencement du drame à suivre ; « pour égaler l'animal en grosseur » indique l'élément comique et ridicule de l'ironie ; « m'y voilà souligne la caricature et « La chétive pécore s'enfla si bien qu'elle creva » monte jusqu'à l'apogée, incluant un jugement dans le mot « pécore ». Le langage change dans l'apologue donnant la morale : « Tout le monde », « tout bourgeois », « tout petit prince », « tout marquis » se référant à la société, ainsi marquant la fin du monde magique des animaux parlants dans la première partie. Les mots : « Les gens ne sont pas plus sages » établissent le rapport entre la grenouille et les gens. (<i>Ibid</i> :31-32) La première partie de la fable nous présente une historiette amusante avec ses caricatures et la deuxième partie nous donne une leçon morale. (<i>Ibid</i> : 31-32)
Mot-jalon	Le mot- jalon est « caricaturer »
Objectivation	Similaire au trait d'esprit, l'objet serait la caricature, par exemple la grenouille dans l'exemple de la Fontaine, mais différant du trait d'esprit la caricature se présente dans une

	<u>historiette, suivie d'une morale.</u>
Actualisation	Les fables de la Fontaine comme « <i>La grenouille qui se fait aussi grosse qu'un bœuf</i> »
Anti-forme	Les formes savantes de conte satirique.
Sommaire	La fable est discutée entre les pages 2-43 dans l'œuvre de Giraud

University of Cape Town

B.FORME SIMPLE : LES FABLES

Extrapolation:Forme savante de 2e degré	Les Conte satiriques de Jean Dutourd
Disposition mentale	Dans les contes satiriques de Dutourd discutés dans cette thèse, l'ironie fait voir le ridicule et la futilité de la situation sociopolitique critiquée. La satire est particulièrement forte dans le monde à l'envers de celui des fables de Jean de la Fontaine. (Voir exemples au chapitre 3)
Geste verbaux	Le geste verbal inclut souvent la mise en scène : par exemple « Depuis longtemps... » dans « <i>Les joies de la nature</i> ». Une intrigue narrative exprime le contraste avec la fin des fables de Jean de la Fontaine (sur lesquelles les satires de Dutourd sont basées) : il est destiné à nous faire réfléchir sur l'humanité, les problèmes de perception et le milieu sociopolitique contemporain de Dutourd. (Voir exemples au chapitre 3)
Mot-jalons	Les mots jalons seraient la similarité, les additions et le monde inversé des fables de Jean de la Fontaine. (Voir les exemples au chapitre 3).
Objectivation	L'objet de la satire est la caricature et la moquerie, mais différant du trait d'esprit et de la fable, les caricatures de la satire sont utilisées pour démontrer les similarités, les additions et le monde inversé des fables de Jean de la Fontaine, afin de critiquer le milieu sociopolitique contemporain.
Actualisation	L'actualisation se trouve dans les exemples suivants tirés de « <i>Le crépuscule des loups</i> » de Dutourd : <ol style="list-style-type: none"> 1. <i>L'hexagone aux grenouilles</i> 2. <i>De la difficulté d'être un âne</i> 3. <i>Le prix du gruyère</i> 4. <i>La main tendue</i> 5. <i>Le crépuscule des loups.</i> 6. <i>Pas de zèle</i> 7. <i>Manger pour vivre</i> 8. <i>La part du lion</i> 9. <i>Jeannot mouillé</i> 10. <i>Et vive la jeunesse !</i> 11. <i>Les paysans entre eux</i> 12. <i>De la difficulté d'être un âne.</i>
Anti-forme	Les fables de forme savantes de 2° degré.
Sommaire	Les contes satiriques de Dutourd sont discutés au Chapitre 3 de cette thèse.

Annexe D Jean de La Fontaine

La popularité de La Fontaine est bien connue :

« Parce que tous les Français connaissent « les fables de La Fontaine », parce qu'ils s'en tiennent souvent à celles qu'ils ont apprises sur les bancs de l'école, il arrive que la valeur poétique des Fables soit méconnue.... »(Encyclopédie universalis Vol 9 :737)

Jean de La Fontaine⁴³⁷ est né en septembre 1621 à Château-Thierry où son père était maître des Eaux et Forêts. Tout ce que nous savons de son enfance, c'est qu'il grandit durant le règne de Louis XIII, une époque truffée d'intrigues politiques (entre autres la Journée des Dupes) où le premier ministre, le cardinal de Richelieu, exerçait un pouvoir presque égal à celui du roi. Un mystère historique entoure la jeunesse du poète:

« Depuis la naissance du jeune Jean de La Fontaine ...jusqu'à son entrée en noviciat au printemps de 1641 à l'Oratoire de Paris, on ne sait rien de bien certain sur sa vie personnelle..... Charles de La Fontaine, son père,venait d'acheter, quand naquit son aîné, une charge de maître triennal des eaux et forêts du duché de Château-Thierry et de Châtillon-sur-Marne grâce à la fortune personnelle de son épouse, Françoise Pidoux,Cette fortune par alliance lui permet aussi d'acquérir une belle maison auquel la cité doit son nom. Aux environs de 1640, les revenus de la famille comprennent les intérêts de plusieurs prêts hypothécaires ; les rentes que lui font trois maisonsla propriété de quelques terrains en ville; le rapport de trois fermes, de cinq arpents de vigne et de plusieurs prairies à Coulommiers, Clignons et Montmirail. Avec les biens propres de Françoise Pidoux, cela constitue une assez belle fortune, mais fondée sur des bases fragiles que la mort de Charles, en 1658, ne tarde pas à révéler : malgré la cession de sa part, que lui consent son frère puîné entré dans les ordres, Jean, notre poète, devra alors réaliser une partie du capital pour acquitter droits et dettes ».(Dandrey 1995 : 5-7)

La formation du poète

A l'âge de 14 ans en 1635, La Fontaine entre au collège de Château-Thierry, lieu où il acquiert la connaissance des fables grâce aux traductions françaises qui existaient déjà à l'époque et qui apparaissent aux côtés des textes grecs d'Esopé et latins de Phèdre. Les fables de Phèdre, découvertes en 1598, furent traduites en prose (quoi qu'elles fussent à l'origine en vers). (Bornecque 1983 :43-4) A l'école, les enfants étaient encouragés à composer leur propre version des fables et cela, dit Bornecque, déboucha sur le style classique des écrivains de cette époque, procédure qui a dû aussi influencer La Fontaine (*Ibid*)A l'époque où La Fontaine était étudiant, les universités et les Jésuites en particulier, enseignaient selon les principes de la rhétorique classique. Un étudiant devait savoir comment faire une dissertation en latin. La Fontaine avait à travailler

⁴³⁷ La Fontaine. N.d. :5 Sauf indication contraire je sui ici l'œuvre de Dandrey (1995 p.3-81)

avec le « *Progymnasmata eloquentiae* » d'Aphthonios, écrivain grec. Cet ouvrage comportait une réflexion sur la fable en général, et sur ses quatre-vingt fables. Il eut aussi à étudier l'oeuvre du Père Pajot, qui enseignait la bonne disposition de la fable et fournissait un plan à suivre. (*Ibid* : 44) Les étudiants étaient encouragés à composer des fables à partir de leur quatrième année d'étude. Les Jésuites les incitaient à se servir de leur imagination et leur donnaient des exercices pour le développement de la moralité. Certains de leurs devoirs étaient de composer des fables. Le Père Pomey, dans son traité sur la rhétorique, enseignait entre autres, la façon de composer les fables, en donnant des exemples de styles différents, et de théories concernant l'amplification des figures de rhétorique, en bref une méthode de composition. Remarquons que certains des personnages de La Fontaine sont de forts habiles rhétoriciens, comme le renard par exemple, dans « *Le Corbeau et le Renard* » : sans doute le résultat des années de formation en rhétorique. Bornecque est certain que La Fontaine, et ses condisciples avaient à suivre les principes qui étaient enseignés en ce temps-là. (*Ibid*) D'après Bornecque, les fables étaient considérées au XVIIe siècle comme un instrument de formation pour les jeunes, une méthode pour développer la mémoire et une façon d'enseigner la moralité. A cette époque, elles n'étaient pas considérées comme des oeuvres littéraires. En fait, Boileau, mentionne un certain nombre d'écrivains dans son "Art Poétique", publié en 1674, mais omet La Fontaine, probablement parce que les fables n'étaient pas reconnues dans le monde littéraire. Quand La Fontaine publia ses premières fables en 1663, il lui appartenait d'élever le genre à un plus haut niveau. (Bornecque 1983 :46) Comme l'indique la chronologie de son curriculum vitae, La Fontaine entre à l'Oratoire en 1641 à l'âge de 20 ans, le quitte l'année suivante et à 24 ans, commence ses études de droit et obtient ensuite le titre d'avocat de la Cour du Parlement en 1646. Ces dernières années d'études sont contemporaines d'événements politiques frappants, la mort de Richelieu et de Louis XIII, la proclamation du Cardinal Mazarin comme Ministre pour s'occuper des affaires d'Etat et le baptême de Louis XIV, La Fontaine avait alors 17 ans. C'était une époque où la Fontaine s'amusait avec les 'Palatins' de la 'Table Ronde', lieu où tout le monde lisait ses premiers essais et où il se fit de nombreux amis. Toutefois sa vocation poétique ne s'éveilla ostensiblement qu'à l'âge de 22 ans pendant qu'il était en vacances à Château-Thierry.

Jusqu'à son mariage avec Marie Héricart le 10 novembre 1647, La Fontaine s'amusait à des aventures amoureuses et des discussions avec les Palatins sur la philosophie. (Orioux 1976 : 47) C'était un mariage surtout pour les raisons financières, car le vieux Charles de la Fontaine

savait que Marie Héricart venait d'une famille aisée financièrement. Ayant dilapidé l'héritage de sa mère, La Fontaine devait choisir entre l'Eglise et le mariage. (*Ibid* : 64-71) Au début les deux époux se plaisaient l'un à l'autre mais très vite, l'œil rôdeur de La Fontaine recommencent. Sa femme, prend alors un amant, et les relations s'aigrissent. Pendant ce temps-là, il vivait, psychologiquement, un peu à l'écart des événements bouleversants du milieu sociopolitique, - guerres franco-espagnole et franco-bavaroise, impôts provoquant le mécontentement, la Fronde.... Sans emploi ni ressources, La Fontaine finit par accepter le poste de Maître des Eaux et Forêts à l'âge de 31 ans en 1652. Ce poste exigeait de longs voyages solitaires à cheval d'un bout à l'autre de ses territoires, ce qui lui faisait oublier ses soucis conjugaux et lui inspirait le goût de la paix et de la solitude. (*Ibid* : 78-82) Ses salaires étant dérisoires, La Fontaine fut obligé de vendre quelques terres pour subvenir à ses besoins.

L'an 1654, date de la naissance du fils unique de La Fontaine, Charles, coïncide avec l'instauration de Nicolas Fouquet, son futur protecteur, comme Surintendant des Finances. L'année suivante, La Fontaine traduisait son premier ouvrage, l'« *Eunuque* », mais ne fait rien d'autre, comme travail à part sa charge des forêts, ce qui le mena de nouveau à la vente d'une ferme pour résoudre ses problèmes financiers. Entre temps, sur le front sociopolitique, Colbert, le futur ennemi de Fouquet, monte les grades politiques (de sa position de Conseiller d'Etat en 1648, il devient Secrétaire des commandements de la Reine), les jansénistes sont condamnés, Gassendi meurt (la philosophie de Gassendi intéressera La Fontaine plus tard quand il écrira son deuxième recueil de "*Fables*") et la paix franco-espagnole est négociée. En 1656, le Duc de Bouillon achète Château-Thierry et le père de Jean de La Fontaine meurt, lui laissant en héritage des dettes financières. Comme son ménage était en échec, il ne pouvait s'attendre à aucun soutien financier de sa femme. Il lui fallait donc entrer en faveur à la Cour pour solliciter un emploi. (Harvey 1959 : 386-7) Il le fit par l'intermédiaire de Jannart, l'oncle de son épouse, qui était l'employé de Fouquet. Jannart introduit La Fontaine auprès du célèbre patron des arts auquel il offre son « *Adonis* » en 1658.

Fouquet achète Belle Ile en 1658, puis patronne La Fontaine jusqu'à 1661, pour faire l'éloge de son château de Vaux-le Vicomte. Inspiré, La Fontaine écrit aussi « *Les Rieurs du Beau Richard* » représenté à Château-Thierry en 1660. Il s'allie à d'autres écrivains comme Perrault et Mlle de Scudéry, fait la connaissance du banquier Barthélemy Hervat (un futur protecteur), et celle de Racine en 1661. En somme la période 1659 -1660, l'époque de la signature de la Paix des Pyrénées, du mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse et de l'entrée de Condé au Conseil, fut fructueuse pour La Fontaine. C'est alors que Fouquet conseille à son protégé d'écrire sur les actualités, provoquant sans doute l'inspiration de l'

« *Ode pour la paix* » (Orioux 1976 :133) une œuvre que La Fontaine, admirateur de la paix et de l'amour, créa pour faire la cour à Mazarin, instigateur de la Paix des Pyrénées et du contrat de mariage royal.

L'année 1661 marque l'apogée et le déclin tragique de Fouquet. Le grand patron des arts essayait d'impressionner le jeune roi avec ses extravagances artistiques, (payées par ses larcins du Trésor, car au début, Fouquet trompait la Royauté avec ses faux bilans. (Orioux 1976 : 184)) en organisant la célèbre fête à Vaux pour le monarque. Peu de temps après, le malheureux Fouquet subit l'humiliation de son arrestation à Nantes par d'Artagnan, sur les ordres d'un Roi jaloux et furieux. (Selon Roger Duchêne, le Premier Recueil est un :

«..... plaider en faveur de Fouquet,...un pamphlet contre Colbert, une protestation contre l'arbitre et l'absolutisme du roi. ». (Duchêne 1990 :269)).

Dévoué à son ancien protecteur, La Fontaine fait publier anonymement « *Aux Nymphes de Vaux* » en 1662 pour lequel il reçoit une amende. Le poète ne pouvait donc plus compter sur l'appui de Fouquet. Le roi lui-même n'appréciait pas la fidélité qu'il témoignait envers son ancien protecteur :

« Les amis du surintendant [Fouquet] n'étaient pas bien en cour. D'ailleurs le monarque trouvait notre poète trop indépendant [Louis XIV] ne sut que retarder l'entrée de La Fontaine à l'Académie en 1684... ». (La Fontaine aucune date :8)

D'autre part, l'anti-cléricalisme de La Fontaine n'attirait pas la sympathie de Mazarin bien que ses écrits soient de nature humanitaire (Bornecque 1983 : 174) De plus, l'affaire Fouquet lui fit découvrir de quoi des hommes, tels que le puissant Colbert, étaient capables. De nouveau sans ressources, il se trouve néanmoins en 1662 une protectrice, devenant « gentilhomme servant » de la duchesse d'Orléans, au Luxembourg, tout en logeant chez les Jannart. La Fontaine proteste contre l'emprisonnement de Fouquet et lui montre son « *Ode au Roi* » (1663) puis, accompagne Jannart en exil à Limoges.

Avant 1668, la date de la parution de ses « *Fables choisies* », La Fontaine a écrit plusieurs œuvres. Pendant ce temps, Fouquet est au Pignerol tandis que Colbert devient de plus en plus puissant, devenant surintendant des Bâtiments (1664), contrôleur général des Finances (1665), puis secrétaire d'Etat (1666). Le premier recueil des « *Fables* », où le fabuliste se plaint du sort de Fouquet, est dédié au Dauphin et jouit d'un grand succès. (Voir chapitre 3). Gai et humoristique, La Fontaine raconte ses fables de sorte qu'on apprend :

« sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir ». (La Fontaine n.d.7)

Outre les actualités de son époque, Bornecque identifie d'autres sources principales pour les fables, notamment (Bornecque 1983 :61) :

a) Esope, Phèdre et leurs imitations ; b) l'Orient, Pilpay ; c) Douze écrivains : Arnauld d'Andilly, Bernier, Boileau, le Père Commire, certains écrivains étrangers, La Rochefoucauld, le Père Poussines, Racon, Mathurin Régnier, le Duc de Bourgogne, Thomas Willis ; d) L'antiquité grecque et latine ; e) Certains conteurs (comme Ovide) ; (Bornecque 1983 :61) ; f) certains fabulistes italiens comme Bocacce et L'Aroiste ; (Brunel 1972 :258)h). L'inconnu : sans doute imaginé par La Fontaine.

De cette période, productrice artistiquement jusqu'à 1679, il écrit entre autres « *Fables nouvelles* », (tous les trois 1671) et « *Fables choisies* » (1677). En 1677 quand il écrit son 2^e recueil, de nombreux événements notés dans sa chronologie eurent lieu. La Fontaine a vécu une période de graves problèmes de guerre, d'impôts, de dépression économique et de conflits religieux du roi avec les jansénistes comme avec le pape. Puis, dans sa vie privée, il est de nouveau sans revenus après avoir donné quittance au Duc de Bouillon en 1671 et fut très affecté par la mort de sa protectrice, la duchesse douairière d'Orléans. Heureusement, il trouve un soutien dans Mme. de la Sablière, qu'il fréquente pendant 20 ans en faisant chez elle toutes sortes de rencontres philosophiques et scientifiques. C'est alors qu'il fait la connaissance de la philosophie de Gassendi qui a influencé les fables de son 2^{em} Recueil. La période qui va de 1680 jusqu'à sa mort, marque son entrée à l'Académie française. En 1681, La Fontaine fait une première tentative en présentant sa candidature, mais il est refusé. Cependant le 6 septembre 1683, Colbert meurt, ainsi libérant le fauteuil numéro 24 de l'Académie, siège que briguaient La Fontaine et Boileau. Le poète, joyeux de la mort de son ennemi Colbert, tout comme les fidèles

« ...de Fouquet... [avaient] gardé une dent contre le ministre de Louis XIV ». (<http://www.lafontaine.net/lafontaine/lafontaine.php?id=14:2007:1>)

En 1683, le Roi et Madame de Maintenon n'apprécient guère ses fables de cette époque car La Fontaine, menant une vie dissolue, séparé de sa femme, ne s'occupant pas de son fils, présentait un triste tableau, tandis que son concurrent, Boileau, apprécié de Louis XIV qui voulait l'honorer, avait une meilleure chance. Finalement, l'élection de Boileau est acceptée par le roi qui donne en même temps son accord pour l'entrée de La Fontaine. Ce dernier fut admis le 2 mai 1684 et Boileau le 1^{er} juillet de la même année.

Le troisième recueil des « *Fables* » de La Fontaine en 1694, ne concerne pas cette thèse. Poète et fabuliste renommé jusqu'à nos jours, La Fontaine est la source d'inspiration de l'œuvre de Dutourd « *Le crépuscule des loups* » qui les reprend et leur donne les couleurs du XX^e siècle.

B. Chronologie du Curriculum Vitae de Jean de La Fontaine et de la Collection de ses œuvres⁴³⁸

Cette chronologie est basée sur la période de la naissance du fabuliste jusqu'à celle du deuxième recueil des « *Fables* » après quoi, elle ne signale que les points saillants.

DATE	AGE ET PERIODE CORRESPONDANTE DANS LA VIE PRIVEE DE JEAN DE LA FONTAINE.	EVENEMENTS DE SON MILIEU SOCIOPOLITIQUE
1617	Mariage de Charles de La Fontaine et Françoise Pidoux, parents de Jean de La Fontaine.	Fin de régence de Marie de Médicis, assassinat de Concini
1621 Le 8 juillet	Baptême de Jean de La Fontaine à Château-Thierry	Nomination de Charles de la Fontaine comme Conseiller du Roi et Maître des Eaux et Forêts du duché de Chaury (Château-Thierry) et capitaine des chasses. Soulèvements protestants.
1622	1 ans	Naissance de Molière (Orieux 1976 :I)
1623	2 ans. Baptême de Claude de La Fontaine, frère de Jean.	Baisse des prix des offices. Révoltes urbaines et rurales en France. (Orieux 1976 :I)
1624	3 ans	Richelieu devient chef du conseil du Roi
1625	4 ans	Révolte protestante contre laquelle Richelieu se combat. Naissance de Corneille. (Orieux 1976 : V)
1626	5 ans	Paix de la Rochelle. Naissance de Mme. de Sévigné. (Orieux 1976 : V)
1627	6 ans	Naissance de Bossuet (Orieux 1976 : V)
1628	7 ans	Révoltes urbaines en France. (Ibid) Mort de Malherbe
1629	8 ans	Richelieu Premier Ministre. Paix d'Alès. Cabale des dévots (Orieux 1976 : VI)
1630	9 ans	Emeutes en France. Victoire de Richelieu. Mazarin rencontre Louis XIII pour la première fois. Création de la colonie du Maine. (Ibid : VII)
1631	10 ans	Exil de Marie de Médicis. Révoltes. (Ibid)
1632	11 ans	« Le Conseil du roi obtient le

⁴³⁸ Sauf indication contraire, je suis ici l'oeuvre de Wikipedia. (p. 1-10)

			droit de casser les arrêts de la cour..... Protectorat sur [la] Lorraine » (<i>Ibid</i> : IX)
1633	12 ans		Publications de Corneille « <i>La Veuve</i> », « <i>La Galerie du Palais</i> . » (<i>Ibid</i>)
1634	13 ans		Mazarin noté comme extraordinaire. Naissance de Mme. de la Fayette. (<i>Ibid</i>)
1635	14ans	Entrée au collège de Château-Thierry jusqu'en troisième. Connaissance de François de Maucroix, un ami fidèle (<i>Ibid</i>)	Naissance de Mme. de Maintenon le 8 février. Traité entre la France et la Suède. Richelieu déclare la guerre à l'Espagne. Début de la colonisation de la Guadeloupe et de la Martinique. Richelieu fonde l'Académie française. Corneille continue à publier. (<i>Ibid</i>)
1636	15 ans.	Entrée dans un collège parisien. Antoine Furetière comme condisciple.	L'Autriche déclare la guerre à la France. Naissance de Boileau et de Mme. de La Sablière. Corneille continue à Publier : « <i>Médée</i> ». (<i>Ibid</i>)
1637	16 ans.		Révoltes en France. (<i>Ibid</i>)
1638	17 ans		Naissance de Louis XIV. Traité de l'Alliance entre la Suède et la France. (<i>Ibid</i>)
1639	18 ans		Tension entre le roi et le pape. Invasion espagnole. Naissance de Racine. (<i>Ibid</i> : XI)
1640	19 ans		Mazarin au service de la France. Corneille : « <i>Horace</i> » et Pascal : « <i>Essai sur les Coniques</i> » publient (<i>Ibid</i>)
1641	20 ans.	Entrée à l'Oratoire. Entrée à Saint Magloire pour la théologie. Claude, son frère, le joint à l'Oratoire.	Mazarin nommé cardinal. Corneille : « <i>Cinna</i> » et Descartes : « <i>Méditations</i> » publient. (<i>Ibid</i> : XIII)
1642	21 ans.	Il quitte l'Oratoire, et lit <i>Astrée</i> .	Mort de Richelieu. Mazarin au Conseil de Louis XIII. Mort de Marie de Médicis. Corneille publie. Mort de Galilée. (<i>Ibid</i>)
1643	22 ans	Séjour à Château-Thierry. Vocation poétique s'éveille.	Mort de Louis XIII. Baptême de Louis XIV. Mazarin ministre. Anne d'Autriche Régente Absolue. Victoire de Rocroi sur l'Espagne. Arnauld : « <i>De la frequente communion</i> », Corneille « <i>Polyeucte</i> » et Gassendi « <i>La philosophie d'Epicure</i> » publient, Molière fonde « L'illustre Théâtre » (<i>Ibid</i>)
1644	23 ans		Impôts nouveaux et impopulaire Soulèvements en France. « Fronde parlementaire » Dette d'Etat élevée. .Taxe des Aisés Naissance de Mlle de la Vallière

- 1645 24 ans Etudes de droit à Paris. L'association de la « Table Ronde » Association « Les Palatins ». Alliance avec Pellisson, Charpentier, Cassandre, Tallemant, Chapelain, Benserade, Conrart, Patru, Perrot d'Ablancourt, Antoine de la Sablière.....
- 1646 25 ans. Titre d'avocat de la Cour du Parlement.
- 1647 26 ans. 10 novembre. Contrat de Mariage entre La Fontaine et Marie Hericart. Mort de la mère du fabuliste.
- 1648 27 ans
- 1649 28 ans « Claude de La Fontaine [confrère de l'Oratoire] renonce à sa part de l'héritage en faveur de son frère Jean, moyennant une pension. » (*Ibid* :XVII)
- 1650 29 ans
- Arnauld Conseil du Roi. Victoire de Condé. Pape Innocent X. Corneille publie « *La mort de Pompée* », « *Lettres* » de Mme. de Sévigné, Descartes « *principes de philosophie* ». Bibliothèque Mazarin (*Ibid* ; XIII)
- Corneille « *Rodogune* » et Molière « *Farces* ». (*Ibid* : XV)
- Répression des contribuables qui ne paient pas leurs impôts. Condé meurt. France débarque en Italie. Français et Suédois envahissent la Bavière. Corneille publie « *Heraclius, empereur d'Orient* ». Travaux sur le palais de Mazarin. Mansart futur architecte de Versailles. (*Ibid*)
- Nouvelles taxes et impôts Opposition parlementaire. Mécontentement des rentiers. Théâtre Corneille (*Ibid*)
- Barricades à Paris. Début de la Fronde. La France possède l'Alsace. Colbert conseiller d'Etat. Victoire de Condé à Lens. Traité de la Westphalie. fin de guerre de Trente Ans. (*Ibid*)
- Paix de Rueil. Rupture entre Mazarin et Condé. Augmentation générale du prix du blé. Invasion espagnole en France et leur succès aux Pays-Bas. Descartes : « *Traité des passions de l'âme* », Scarron, « *Le roman comique* » Mlle de Scudéry « *Le Grand Cyrus* » et Corneille « *Don Sanche* » publient. (*Ibid*)
- Alliance des Frondeurs avec Mazarin contre Condé. Emprisonnement des Princes. Révolte des provinces françaises. Exigence parlementaire de la libération de Condé et du départ de Mazarin. Fondation de Saint-Sulpice. Corneille publie « *Andromède* ». Début des Salons de Mlle. de Scudéry,

1651	30 ans	Mme de Sable, Mme Scarron. (<i>Ibid</i> :XVII) Union des Frondes contre Mazarin. Libération des princes. Départ de Mazarin. Proclamation officielle de la majorité de Louis XIV. Début de la guerre civile en France. L'armée royale marche contre Condé. Création des missions étrangères. Corneille publie « <i>Nicomède</i> ». Naissance de Fénelon (<i>Ibid</i>).
1652	31 ans. Jean de La Fontaine est Maître des Eaux et Forêts	Déclaration de Louis XIV contre les princes. Corneille publie « <i>Pertharite</i> ».
1653	32 ans. Jean vend quelques terres. Baptême de son fils Charles. François de Maucroix est parrain.	Nicolas Fouquet est Surintendant des Finances. Fin de la Fronde Vincent de Paul fonde la Salpêtrière. Molière : « <i>L'étourdi</i> » et Cyrano de Bergerac : « <i>La mort d'Agrippine</i> » publient. (<i>Ibid</i> XIX)
1654	33 ans. La Fontaine traduit l' <i>Eunuque</i> , son premier œuvre.	Colbert secrétaire des commandements de la Reine. Mlle. de Scudéry publie « <i>Clélie</i> » Cyrano de Bergerac : « <i>Le pédant joué</i> » et Corneille : « <i>Les illustres ennemis</i> » publient. (<i>Ibid</i>)
1655	34 ans.	Condamnation du jansénisme. Mazarin disperse les solitaires de Port-Royal. Election du pape Alexandre VI. Bossuet publie. Gassendi et Cyrano de Bergerac meurent. (<i>Ibid</i> : XXI)
1656	35 ans. Vente d'une ferme.	Négociation paix franco-espagnole. Parlement français enregistre <i>Ad sacrum petri sedem</i> . Pascal : « <i>Lettres à un provincial</i> » et Molière : « <i>Le dépit amoureux</i> » publient. Le Vau construit le château nommé Vaux-le-Vicomte pour Fouquet. (<i>Ibid</i>)
1657	36 ans. Duc de Bouillon achète Château-Thierry. Ménage du fabuliste est malheureux	Traité entre Louis XIV et Cromwell . Pascal publie. (<i>Ibid</i>)
1658	37 ans. Mort du père de Jean. de La Fontaine. Il laisse un héritage de dettes financières. La Fontaine offre « <i>Adonis</i> » à Fouquet.	Fouquet achète Belle Ile. (<i>Ibid</i> XXIII)
1659	38 ans. Fouquet commande à La Fontaine de faire un ouvrage de la gloire à Vaux-le-Vicomte. Jusqu'en 1661 Fouquet paie une pension à La Fontaine. Séparation de biens entre la	Paix des Pyrénées Bossuet, Corneille : « <i>Œdipe</i> » et Cyrano de Bergerac : « <i>Voyage dans la lune</i> » publient. (Orieux 1976 : XXIII)

- Fontaine et sa femme.
« Jannart, oncle de Marie Héricart, est substitut de Fouquet au Parlement et Pellisson... est au service du surintendant. » (Wikipedia ; [http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean de la Fontaine](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_de_la_Fontaine) 4)
- 1660 39 ans. « *Rieurs du Beau-Richard* » par La Fontaine est représenté à Château-Thierry. Alliance avec Perrault, Saint-Evremond, Madeline de Scudéry, Barthélemy Hervat (le banquier). Mariage de Louis XIV et Marie-Thérèse d'Espagne. Mazarin fait la paix dans la Baltique. Condé rentre au conseil. Boileau publie « *Les satires* ». Corneille : « *La toison d'or* ». Scarron meurt. (*Ibid*)
- 1661 40 ans. Connaissance de Racine. Les dettes de Bouillon et de La Fontaine sont évaluées. Grande fête à Vaux-le-Vicomte. Début de construction de Versailles. (Wikipédia : 5) Fouquet arrêté à Nantes. Colbert au Conseil. La Vallière maîtresse du roi. Molière publie : « *L'école des maris* », « *Les fâcheux* », « *Don Garcie de Navarre* ». (Orieux 1976 : XXV)
- 1662 41 ans. La Fontaine fait publier anonymement *Aux Nymphes de Vaux*, puis est condamné à une amende. La Fontaine devient « gentilhomme servant » de la duchesse d'Orléans au Luxembourg. Il est logé chez les Jannart.
- 1663 42 ans. La Fontaine montre à Fouquet son *Ode au Roi* et accompagne Jannart en exile à Limoges. Molière : « *Critique de l'école des femmes* », Corneille : « *Sophonisbe* » et Boileau : « *Stances sur l'Ecole des femmes* » publient. Colbert rachète les rentes. (*Ibid*)
- 1664 43 ans. La Fontaine fait publier *Nouvelle en vers tiré de Boccace et de l'Arioste*, reçoit son brevet de gentilhomme. Fouquet à Pignerol ; Colbert surintendant des Bâtiments Cornille : *Othon*, Racine, *La Thébaïde* Molière : *La Princesse d'Elide*, *Tartuffe*, *Le Mariage forcé* et Boileau *Dialogues des héros de roman* publient. (*Ibid*)
- 1665 44 ans, La Fontaine publie *Contes et nouvelles* en vers et traduit la *Cité de Dieu* par Saint-Augustin. Colbert contrôleur général des Finances. Molière publie : *Don Juan*, *l'Amour médecin*. (*Ibid* XXVII)
- 1666 45 ans. 2eme partie des *Contes et Nouvelles* en vers. Colbert fait des remontrances écrites à La Fontaine. « Louis XIV interdit les « remontrances » au parlement à Paris. Colbert secrétaire d'état. Mort d'Anne d'Autriche » (*Ibid*) Molière publie *Le Misanthrope*, *Le Médecin malgré lui*. Cornille : *Agésilas*. Furetière : *Le roman bourgeois*. (*Ibid*)
- 1667 46 ans Trois nouveaux *Contes*. Ordonnance civil. Second tarif

- 1668 47 ans. La Fontaine fait paraître les «*Fables choisies*» un recueil de 124 fables, repartis en six livres, dédié au Dauphin et qui obtient un succès éclatant. protecteur installé par Colbert. Mme de Montespan maîtresse du roi. Corneille :*Attila* et Boileau :*Satires* publient. (*Ibid*) Louvois secrétaire d'Etat à la Guerre. Paix de l'Eglise entre le Pae et les jansénistes. Molière, :*Amphitryon*, *George Dandin*, *l'Avare* Corneille :*Laodice* et Racine :*Les Plaideurs* publient. (*Ibid*)
- 1669 48 ans. *Les amours de Psyché et de Cupidon*, de La Fontaine. quelques fables pour la collection de 1671 plus *Adonis* Colbert Ordonnance des Eaux et Forêts. Emeute fiscale en France. Molière :*Monsieur de Pourceaugnac* et Racine :*Britannicus*,*Les Lettres de la religieuse portugaise*, publient. (*Ibid*)
- 1670 49 ans. *Recueil de Poésies chrétiennes et diverses* de La Fontaine (il n'est pas l'unique auteur) dédié à Monseigneur le Prince de Conti (recueil janséniste). Bossuet précepteur du Grand Dauphin. Colbert maître des Mines. Clément X pape. Corneille :*Tite et Bérénice* Molière :*Les amants magnifiques*, *Le Bourgeois gentilhomme* et Pascal :*Pensées*. publient. (*Ibid* : XXIX)
- 1671 50ans. La Fontaine donne quittance au duc de Bouillon et reste sans revenus. 3ieme partie des *Contes et Nouvelles*, *Clymène*, *Fables nouvelles* et autres poésies. Hugues de Lionne meurt et est remplacé par le marquis de Pomponne. Corneille : et Molière :*Psyché* publient *Lettres* de Mme. de Sévigné, Naissance de Jean-Baptiste Rousseau. (*Ibid*)
- 1672 51 ans. Mort de la duchesse douairière d'Orléans. Ainsi La Fontaine perd sa dernière charge. Publie des fables. Louvois au Conseil. Dépression économique en France. Début de la guerre en Hollande. Le Roi s'installe à Versailles. Boileau :*Le Lutrin* et Molière :*Les femmes savantes* publient. (*Ibid*)
- 1673 52 ans. La Fontaine hôte de Mme. de La Sablière et y restera pendant 20 ans. Connaissances des hommes de lettres et des sciences, y inclut Perrault, Bernier (médecin et disciple de Gassendi), Roberval et Sauveur. Tous ses soins pourvues. *Poème de la captivité de saint Malc*. Epigraphe pour la mort de Molière. Conflit entre le roi et le pape. Molière :*Le malade imaginaire* et Racine :*Mithridate* publient. Molière meurt. (*Ibid*)
- 1674 53 ans. La Fontaine protégé par Mme. de Montespan et de sa sœur Madame de Thianges *Daphné* par La Fontaine *Nouveau Contes* publiés. *L'Art poétique* de Boileau ne mentionne rien ni de La Fontaine, ni des *Fables*. Nouveau impôts. Révoltes en France. Corneille :*Suréna* et Boileau :*L'art poétique*, *Traité du sublime*. publient. (*Ibid* XXXI)

- 1675 54 ans. La Reynie, lieutenant de police, interdit la vente des *Nouveaux Contes*. La Vallière au couvent. Mort de Conrart (*Ibid*) *Abrégé de la philosophie de Gassendi* publié.
- 1676 55 ans. La Fontaine vend sa maison natale à Château-Thierry pour régler des dettes paternelles.
- 1677 56 ans. La Duchesse de Bouillon protectrice de La Fontaine. Nouvelle édition des *Fables Choisies* mises en vers. Racine et Boileau nommés historiographes du roi. Racine publie : *Phèdre*. (Orieux 1976 : XXIX) La duchesse de Bouillon et son frère cabalent contre la *Phèdre* de Racine.
- 1678 57 ans. 2e Recueil des *Fables* dédiées à Mme. de Montespan. La Fontaine célèbre La Paix de Nimègue dans plusieurs pièces. Paix de Nimègue (fin de la guerre franco-hollandais). Conflit entre le pape et Louis XIV. Mme. de la Fayette publie : *La princesse de Clèves*. (Orieux 1976 XXIX)
- 1679 58 ans. Mort du mari de Mme. de La Sablière. 4ième tome des *Fables* Disgrâce de Pomponne (*Ibid* XXXIII)
- 1680-1690 59-69ans La duchesse de Bouillon, compromise dans une affaire de poisons est exilée à Nérac. *Epitres de Sénèque* (1681). Conversion de Mme. de La Sablière. *Poème du Quinquina* (1682, dédié à duchesse de Bouillon) des *Contes*, *Rendez-vous* (1683, comédie) *Discours de Mme de La Sablière et La Comparaison d'Alexandre, de César et de Monsieur le Prince* (de Condé) [à la demande du Prince de Conti] (1684) La Fontaine membre de l'Académie Française. (1684) *Ouvrages de prose et de poésie* (1685) par Maucroix et La Fontaine. Deux *Epitres* (1687) *Fables* dédiés au duc de Bourgogne (1690) Mort de La Rochefoucauld. (1680) Mort de Fouquet au Pignerol. Fondation de la Comédie – Française. Occupation de Strasbourg. Naissance de Louis, fils du Grand Dauphin. Bossuet publie. Mort de Corneille. Mort de Colbert 1683. Querelle des anciens et Modernes. Mariage de Louis XIV et Mme. de Maintenon. Louis XIV envahit la Belgique. La France prend Luxembourg. Dictionnaire de Furetière. Edit de Fontainebleau, Révocation d'Edit de Nantes. Traité de paix et de commerce entre la France et l'Algérie Mort du chancelier Le Tellier. Fondation de Saint-Cyr. Mort de Condé. Déportation des huguenots non convertis. Conflit avec le Vatican. Fénelon et Perrault publient. Louis XIV envahit l'Allemagne et déclare la guerre aux Pays-Bas. Mort de Furetière. Guerre franco-espagnole et franco-bavaroise. Racine publie : *Esther*, (*Ibid* : XXIX-XXXVII)
- 1691-1695 70- 74 ans. Représentation d'*Astrée* musique de Colasse, gendre de Lulli- échec complet. *Mercure Galant* (1691), des *Fables*. Maladie et confession de Mort de Louvois. Racine publie *Athalie*. Mort de Tallemant. Mort de Pellisson, Mme de la Sablière, Mme de La Fayette. Boileau publie. Mort d'Arnauld.

1696-1723	<p>La Fontaine. Mort de Mme de la Sablière, La Fontaine loge chez les Hervat. La Fontaine se réprend de ses <i>Contes</i> devant une délégation de l'Académie et reçoit le viatique. Se rétablie. Livre XII des <i>Fables</i> 1693. Mort 1 avril 1695 chez les Hervat. A la toilette mortuaire, « on trouve sur lui un cilice. » (Wikipedia : 7)</p> <p>Œuvres posthumes de La Fontaine (1696). Mort de Mme. de La Fontaine, veuve du fabuliste (1709), et de Charles son fils unique.(1723)</p>	<p>Naissance de Voltaire (1694) Paix entre la France et les Pays-Bas (Orieux 1976 -XXXVII)</p>
-----------	--	--

Œuvres

L'Eunuque (1654)

Adonis (1658 publié en 1669)

Les Rieurs du Beau-Richard (1659)

Élégie aux Nymphes de Vaux (16610)

Ode au roi (1663)

Contes (1665, 1666, 1671, 1674)

Fables (1668, 1678, 1693)

Les amours de Psyché et de Cupidon (1669)

Recueil de poésies chrétiennes et diverses (1671)

Poème de la captivité de Saint Malc (1673)

Daphné (1674)

Poème de Quinquina (1682)

Ouvrages de prose et de poésie (1685)

Astrée (1691)

Annexe E: Une comparaison sommaire entre le Roi Soleil Louis XIV et Charles De Gaulle

J'ai sélectionné les points importants des œuvres discutées dans la thèse. Le paradoxe est que Jean Dutourd admirait tous les deux De Gaulle et Louis XIV mais La Fontaine critiquait son souverain et sa politique dans ses fables.

Les sujets choisis sont base sur les thèmes et les images des fables et satires citées dans la thèse.

SUJET GUERRE	LOUIS XIV	CHARLES DE GAULLE
LA GRANDEUR DE LA FRANCE	Louis XIV eut plusieurs guerres et imposa « l'hégémonie française en Europe durant la première moitié de son règne » (Maxidico) viz. les guerres de Dévolution (1667- 1668) et de Holland (1672-1679 « permirent à la France de gagner les Pays-Bas et la Franche Comté alors que la politique apporta Strasbourg. Les guerres de la ligue d'Augsbourg (1688- 1697) et la Succession d'Espagne (1701-1714) » eurent lieu aussi (Maxidico)	A part la défense de la France pendant la Deuxième Guerre Mondiale, Charles De Gaulle ne chercha point de guerre. Il s'est battu contre les Allemands envahisseurs, mais ne il fit aucune démarche pour s'accaparer de nouveaux terrains. Au contraire, il travailla pour négocier la paix et l'indépendance des colonies.
	Comme le dit Louis Marin le « je » qui énonce : « l'Etat c'est moi » (Marin 1981 : 15) fut partie de toute la gloire de Louis XIV. Toutefois il voulait la grandeur de la France comme de lui-même .	Maints discours politiques de De Gaulle énoncent son rapport intime avec la patrie. Lui aussi a lutté pour relever la France de sa misère de l'après-guerre au niveau du premier monde.
LE REGIME POLITIQUE	Comme monarque absolu, le Roi hérite de son pouvoir de Dieu. Le pouvoir du roi était considéré comme divin. (Hatton : 1976 59) Il prit de plus en plus de pouvoir à partir de 1673 et supprima le droit du parlement de faire des remontrances (<i>Ibid</i> : 114)	Invité ou bien élu à diriger la France, De Gaulle n'hérita pas de pouvoirs divins, ni de droit politiques de gouverner. Bien que connu comme autocrate en général, (il demanda par exemple, les changements de politiciens et la démission de quelques uns, par exemple, de Pompidou), il n'hésita pas néanmoins à démissionner quand l'opinion publique changea. Au pouvoir, il aurait peut-être forcé sa politique, mais après avoir démissionné, il cessa de se mêler des affaires d'Etat.
	Peu après être devenu roi, Louis XIV convoqua ses ministres « ...le lendemain de la mort de Mazarin, [il] réunit son Conseil et, debout, la tête couverte, s'adressant au Chancelier Séguier, annonça d'une voix ferme :	

LE POUVOIR DES POLITICIENS/ COURTISANS

-Monsieur, je vous ai fait assembler avec mes ministres et secrétaires d'Etat pour vous dire que, jusqu'à présent, j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par feu M. le Cardinal. Il est temps que je les gouverne moi-même. Vous m'aidez de vos conseils quand je vous les demanderez.....La face du théâtre change : j'aurai d'autres principes dans le gouvernement de mon Etat, dans la régie de mes finances, et dans les négociations au dehors que n'avait feu M. le Cardinal. Vous savez mes volontés : c'est à vous maintenant, Messieurs, à les exécuter.

La stupeur règne..... » (Déon 1983 : 63)

Se plaçant comme dirigeant principal du pays, Louis XIV substitua des intendants bourgeois aux nobles puissants, (ainsi agrandissant son pouvoir personnel) réduisit les privilèges dont on pouvait abuser (en introduisant la loi et la police) et travailla avec les spécialistes pour créer des travaux publics, comme la création de l'Observatoire, l'industrie des Gobelins, les Champs Elysée etc. (Cronin 1990 : 242-255)

Les politiciens de De Gaulle se sentaient souvent comme inférieurs devant sa direction autocratique. On appela Pompidou le 'Dauphin' car il restait toujours à l'ombre du grand général. (Voir Chapitre 3)

Le roi était très au courant de tout ce qui se passait à la Cour. même les petits incidents comme le jeu du Marquis de Dangeau ; le roi « venait lui-même pour vérifier qu'il ne trichait pas au jeu de la reine..... » (Jourquin 1984 : 64)

Depuis petit, le roi apprit les finesses d'agir en politicien. A l'âge de deux ans, il a été contraint « de jouer la comédie afin de n'être pas séparé de sa mère. Selon le récit de Louis XII, on mit deux jours à le convaincre, à le préparer. » (Erlanger 1971 : 85)

Une des raisons pour laquelle Louis XIV voulait :
« grouper à Versailles la plus grande partie de la noblesse de

France, ne fut-ce que pour l'empêcher de se livrer à son activité favorite, quand elle n'était pas à la guerre : les conspirations contre la monarchie. Encore fallait-il donner à tous ces seigneurs, grand ou petits, une raison de figurer autour du roi. Celui-ci créa donc un nombre infini de charges.....

[Louis XIV vivait dans] un budget en déficit constant..... »
(Levron 1985 : 59)

LE ROLE DE L'EGLISE

L'Eglise reconnut le droit divin du Roi et les Cardinaux Richelieu et Mazarin étaient des Ministres. Louis XIV à l'âge de 13 ans confirma l'exil de Mazarin, montrant ainsi la suprématie de la monarchie. (Orlandi : 1968 15)
L'Eglise était responsable de l'éducation dans les écoles, la Cour suivait les messes régulièrement et Louis XIV lui-même était très stricte en observant les rites religieux.

Bien qu'il soit catholique, De Gaulle dirigea un pays laïc. La séparation de l'Eglise de l'Etat au début du XXe siècle nécessita son respect pour ce principe. L'Eglise n'eut aucun pouvoir politique dans la direction du pays et toutes les religions peuvent, jusqu'à ce jour être pratiquées. (Voir le sujet du foulard islamique, Conclusion).

La position des protestants n'était pas solide à partir de 1666, quand le Roi a révoqué l'Edit de Nantes, une politique qui :

« lui a valu, longtemps après, un jugement très sévère, et a durablement terni sa mémoire. »
(Theis :1985 86)

De la Force décrit tous les rituels religieux du Roi, le bénitier le matin, puis les prières avant de commencer le jour.....
(De la Force 1961 : 370)

L'EDUCATION

L'Eglise s'occupa de l'éducation. (Voir chapitre 3), mais Louis XIV démocratisa l'éducation en la généralisant, y compris à la campagne.

Au XXe siècle, la psychologie s'intéressait beaucoup au développement des enfants et des adolescents, formant maintes théories. La formation stricte des professeurs assure un meilleur niveau d'éducation. Le choix des matières à l'école et à l'université est immensément agrandi. La liberté de l'étudiant et le droit des enfants forment partie de la philosophie du XXe siècle. La démocratisation de l'éducation se développa, car à

L'ART,
L'ARCHITECTURE, LA
MUSIQUE, LA
LITTÉRATURE

Parmi les écrivains, artistes et musiciens que protégeait Louis XIV, on compte Molière, Racine, Jean Baptiste Lully. Des usines de Gobelins sortaient toutes sortes de travaux superbes comme des tapisseries, de l'argenterie, des meubles, etc. Il a fait construire le Louvre, les Invalides, Place des Victoires, place Vendôme. (Blitzer : 1969 73) Il prit les artistes de Vaux-le-Vicomte, château de Fouquet, (notamment Le Nostre, Le Vau, et Charles Le Brun) et les fit oeuvrer sur Versailles, la demeure royale et magnifique, dont les travaux commencèrent dès 1661.(Van der Kemp : 1958 : 55)

mesure que se déroulait le XXe s'agrandissait le nombre de bacheliers et d'agregés universitaires. (Voir chapitre 1)

On ne compte pas de grands élans pendant la période de De Gaulle, qui était plutôt celle de la reconstruction après le désastre de la Deuxième Guerre Mondiale. Néanmoins, les artistes, écrivains, architectes et tout l'art jouissaient d'une plus grande diversité de liberté que pendant l'époque Louis XIV, où la censure était pratiquée selon l'humeur du roi. (Voir Chapitre 1)

LA NOURRITURE

Selon La Palatine l'appétit du Roi -Soleil était énorme et le suivant est un exemple de sa façon régulière de manger:

« J'ai vu souvent le roi, écrivait-elle, manger quatre pleines assiettes de soupes diverses, un faisan entier, une perdrix, une grande assiette de salade, deux grandes tranches de jambon, du mouton au jus et à l'ail, une assiette pleine de pâtisserie, et puis encore un fruit et des œufs durs. Le tout arrosé, depuis 1694, non plus de vin de Champagne, mais de vieux Bourgogne..... » (De la Force 1961 :373)

Noté pour son économie en général, De Gaulle, mangeait simplement comme il vivait simplement. Le luxe de Louis XIV ne faisait pas partie de sa vie quotidienne.

LA MODE

«En matière de toilette et de parure, on retrouve la même concurrence de l'authentique et de l'imitation. Il est universellement admis que la mise situe l'homme.....

La constante de la grande mode, et ce n'est pas nouveau, c'est que le costume masculin égale ou dépasse, en richesse, les vêtements féminins. Certains habits du Roi valent une fortune.... » (Bluche 1984 :71-72)

De Gaulle, lui, est bien connu pour son habit de général, et après la guerre d'un costume sombre. L'habit masculin évolue moins vite selon la mode au XXe siècle qu'au XVIIe siècle.

La mode néanmoins continua et continue toujours être une industrie florissante, car les femmes surtout s'y intéressent énormément.

LES FEMMES

Bien que gentil et attentionné à sa femme qui l'adorait, Louis XIV ne cachait pas ses maîtresses de la Reine Marie-

De Gaulle a introduit le vote des femmes (Voir Chapitre 1) et selon toute évidences, était très respectueux envers elles,

Thérèse qui était jalouse de Louise de la Vallière, et de toutes les autres. (Mitford 1966 : 54) Louis XIV affichait des sentiments de supériorité envers les femmes. Maintes actions envers Mme de Maintenon, démontrèrent l'égoïsme de Louis XIV envers le sexe féminin. Un exemple, le fait qu'il aimait aller à Marly, (que la pauvre femme détestait) et pendant qu'elle y suait de grosses gouttes dans son lit à cause de sa fièvre, lui insistait ouvrir grands les fenêtres pour avoir de l'air. :

« Elle l'excusait avec philosophie :

' Le Roi ne croit pas que je me contraigne. Comme il est toujours le maître partout et fait tout ce qu'il veut, il n'imagine pas qu'on soit autrement que lui... » (De la Force : 1962 751)

Le fait que pour les raisons politiques le mariage du Roi avec Mme. de Maintenon est un secret, soulignant la position précaire des femmes de cette époque, car elle se mit un jour à brûler toutes les preuves de son alliance :

« Me voilà hors d'état de prouver que j'ai été bien avec le Roi.... » (Chandernagor 1984 : 64)

LE COURAGE PERSONNEL

Le courage de Louis XIV était considérable. Il accepte de se faire opérer. L'opération est notée ci-dessous :

« M..Felix introduisit une sonde, au bout d'un bistouri fait exprès, tout le long de la fistule jusque dans le boyau qu'il joignit avec le doigt de la main droite et, la retirant en bas, ouvrant la fistule avec assez de facilité, et ayant ensuite introduit les ciseaux dans le fondement par la plaie, il coupa l'intestin.....

De cette fermeté d'âme que Louis XIV manifesta, l'abbé de Choisy donne un trait saisissant :

'Il ne témoigna aucune impatience à tous les coups de ciseaux qu'on lui donna. Il

comme l'indique ses célèbres paroles : « Françaises, Français.... » qui commençaient ses annonces publiques. Les documents historiques ne se livrent pas à des spéculations amoureuses de sa part non plus ; au contraire, il paraît avoir été très fidèle à son épouse et pratiquait, paraît-il, la monogamie.

Charles De Gaulle, renommé pour son rôle prépondérant dans la Résistance, fit d'abord une carrière militaire, avant d'entrer en politique. Son courage comme soldat et comme politicien sont notés dans l'histoire. (Voir sa décoration de la Croix de la Légion d'Honneur. (Tournoux n.d. : 55) et sa lutte pour re-donner à la France sa gloire précédente et son indépendance économique : Chapitre 3)

FINANCES ET
ECONOMIE

disait seulement :
« Est-ce fait Messieurs ?
Achevez et ne me traitez pas en
roi : je veux guérir »

.....Ce courage frappe
grandement l'esprit des
Versaillais et des Parisiens.
Dans les rues on ne s'entretient
que de l'opération..... »

(Levron 1984 : 68-69)

Selon Hatton , Louis XIV
imposa des impôts sur les
fermes et créa d'autres revenus
par exemple des pays, d'états,
des forêts, et ainsi de suite mais
en 1680 ses revenus totaux
n'étaient que 91,759,460 alors
que ses dépenses (par exemple
le militaire, le ménage royale, la
réparation des bâtiments royaux,
la marine, les fortifications, des
affaires secrètes, le ménage de
la reine, les pensions, le ménage
de monsieur, le commerce, les
routes et les ponts, les rues de
Paris) augmentèrent à un total
de 96,318,016. (Hatton 1976 :
35-36 Les problèmes financiers
de la monarchie s'aggravèrent
avec le temps.

Très impopulaire parmi son
peuple (noté par Dutourd
comme ingrat) pour sa sévérité
fiscale, De Gaulle néanmoins,
réussit à faire flotter l'économie
française et refaire de la France
un pays important au monde.

University of Cape Town

ANNEXE F

Voici une liste de publications de Jean Dutourd

- « *Le complexe de César* » essai, 1946
 « *Le Déjeuner du Lundi* » roman, 1947
 « *Galère* » poèmes, 1947
 « *L'Arbre* » théâtre 1948
 « *Le petit Don Juan traite de la séduction,* » 1950
 « *Une tête de Chien* » roman, 1950
 « *Au bon beurre* » 1952 Scènes de la vie sous l'occupation,
 « *Doucine* » 1955 roman,
 « *Les Taxis de Marne* » 1956 essai,
 « *Le Fond et la Forme* » tome I 1958, essai alphabétique sur la morale et le style ,
 « *Les Dupes* » 1959 contes,
 « *L'âme sensible* » 1959 essai,
 « *Le Fond et la Forme, essai alphabétique sur la morale et sur le style* tome II, 1958
 « *Rivarol* » 1963 essai et choix de textes,
 « *Les horreurs de l'amour* » 1963 roman,
 « *Le demi solde* » 1965,
 « *La fin des peaux-rouges* » 1964 moralités,
 « *Le fond et la forme* » tome III 1965,
 « *Pluche ou l'amour de l'art* » 1967 roman,
 « *Petit Journal 1965-1966* » 1969,
 « *L'école des Jocrisses* » 1970 essai,
 « *Le crépuscule des Loups* », 1971
 « *Le paradoxe du critique* » 1971 essai,
 « *Le paradoxe du critique, suivi de Sept Saisons* » 1972 critique dramatique,
 « *Le printemps de la vie* » 1972 roman,
 « *Carnet d'un émigré* » 1973,
 « *2024* » 1976 roman,
 « *Mascareigne* » 1977 roman,
 « *Cinq ans chez les sauvages* » 1977 essai ,
 « *Les matinées de Chaillot* » 1978 essai,
 « *Les choses comme elles sont* » 1978 entretiens,
 « *Œuvres complètes* » 1979 tome I,
 « *Le bonheur et autres idées* » 1980 essai,
 « *Mémoires de Mary Watson* » 1980 roman,
 « *Un ami qui vous veut du bien* » 1981,
 « *De la France considérée comme une malade* » 1982,
 « *Henri ou l'éducation nationale* » 1983 roman,
 Traductions : « *Le Vieil homme et la mer* », « *Les muses parlent* » « *L'Œil d'Apollon* ».
 Et de Jean Dutourd.htm on reçoit
 « *Le socialisme à tête de linotte* » 1983
 « *Œuvres complètes* » tome II 1984
 « *Le Septennat des vaches maigres* » 1984
 « *La Gauche la plus bête du monde* » 1985
 « *Le mauvais esprit, entretiens avec J.E. Hallier* » 1985

« *Le spectre de la rose* » 1986
« *Conversation avec le Général* » 1986
« *Contre les dégoûts de la vie* » 1986
« *Le séminaire de Bordeaux* » 1987,
« *Ça bouge dans le prêt à porte* » 1989,
« *Les pensées* » 1990,
« *Loin d'Edimbourg* » 1990,
« *Portraits de femmes* » 1991,
« *Vers de circonstances* » 1992,
« *L'Assassin* » 1993,
« *Domaine public* » 1994,
« *Le vieil homme et la France* » 1994,
« *Le septième jour, récits des temps bibliques* » 1995,
« *Scènes de genre et tableaux d'époque* » 1996,
« *Le Feld Maréchal von Bonaparte* » 1996,
« *Trilogie française* » 1997
« *Scandale de la Vertu* » 1997
« *Journal des années de peste :1986-1991* » 1997
« *Grand chelem à cœur* » 1998 ,
« *À la recherche du français perdu* » 1999,
« *Jeannot, mémoires d'un enfant* » 2000,
« *Le siècle des lumières éteintes* » 2001,
« *Dutouriana* » 2002 (La liste est mentionné avant la page de titre dans « *Le Socialisme à tête de linotte* » et Les œuvres de Jean DUTOURD.htm.)

OUVRAGES, ARTICLES ET SITES CONSULTÉS

JEAN DUTOURD

- Dutourd Jean *L'école des jocrisses*. Flammarion : Paris 1970
- Dutourd, Jean *Le Complexe de César*. Gallimard :France 1976
- Dutourd Jean *Le Crépuscule des Loups*. Flammarion :Paris 1971
- Dutourd, Jean *Le Socialisme à tête de linotte*. Flammarion :Paris 1983
- Dutourd, Jean *Le feld-maréchal von Bonaparte : Considérations sur les causes de la grandeur des Français et de leur indépendance*. France Loisirs :Paris 1996
- Dutourd J. *Les choses comme elles sont: Entretiens avec Jacques Paugan*. Stodk : Paris 1989
- Dutourd J. *Pluche ou l'amour de l'art*. Flammarion :Paris 1967
- Jean Dutourd* Jean Dutourd htm. 2004
- Les œuvres de Jean Dutourd* Les œuvres de Jean Dutourd. htm :2004

JEAN DE LA FONTAINE

- Bornecque, Pierre *La Fontaine fabuliste*. Paris :Editions C.D.U. et Sedes réunis. 3^e ed.
- Boutang, Pierre . *La Fontaine politique*. Paris : Editions J.-E-Hallier/Albin Michel 1981
- Brunel, Pierre. *Histoire de la Littérature française*. Paris :Bordas. 1972
- Clarac, Pierre. *La Fontaine par lui-même*. Paris ? : « Ecrivains de toujours » aux éditions du Seuil. 1961
- Collinet, Jean-Pierre. *Le monde littéraire de La Fontaine*. Genève:Slatkine Reprints 1989
- Dandrey, P. *La Fontaine :L'Abeille et le papillon*. Paris : Adff
- De Montaigne, Michel. *Essais*. Paris ? :Le livre de poche. 1972 Vol.1.
- Duchêne, Roger. *Jean de La Fontaine*. France : Faye d. 1990
- La Fontaine (Jean de) 1621-1695 . *Encyclopedie Universalis*. Vol. 9. p.737-738
- La Fontaine et l'Académie Française :Une longue quête pour un fauteuil*.
<http://www.lafontaine.net/lafontaine/lafontaine.php?id=14>
- Lagarde & Michard. *XVIIe siècle*. Londres: Les éditions Bordas à Paris. 1967

- Giraud, T.L.A. *The form of the fable genre with specific reference to selected fables by Jean de la Fontaine*. University of Natal : Durban 1998
- Harvey, P. *The Oxford Companion to French literature*. London: Clarendon press. 1959
- Heritage Greco-Latin: *Les fables de La Fontaine* .Ethan Frome. Htm. Pedagogie.ac-aix-marseille.fr/disciplines/francais/fran/auteursfr/lafontol.htm. 2004
- Jasinski, Rene . *La Fontaine et le premier recueil des « Fables »*. Paris :Librarire A.-G. Nizet. 1966 Vols. 1& 2.
- Jasinski, R. « Sur la philosophie de la Fontaine dans les livres (des Fables 1) ». *Revue d'histoire de la philosophie générale de la civilisation*. Vol.1. 15 December, No.4. 1933 p.316- 330
- Jasinski, R. « Sur la philosophie de la Fontaine dans les livres (des Fables 1) ». (suite et fin) *Revue d'histoire de la philosophie générale de la civilisation* Vol.2.No.2. 1934
- Jean de La Fontaine- Un article de Wikipedia, l'encyclopédie libre. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean de La Fontaine](http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_de_La_Fontaine). 2007
- La Fontaine, Jean *Fables de La Fontaine* Marabout :Paris n.d.
- La Fontaine, J. *Fables de La Fontaine*. Paris : Bibliothèque Hachette . Aucune date
- Madame de Sévigné. *Lettres Choisies*. Paris: Hachette. 1935
- Marin, Louis *Food for thought. Translated with and Afterword, by Mette Hjort*. Baltimore:The John Hopkins University Press. 1989
- Marin, Louis *La critique du discours sur la « logique de port-royal » et les « pensées » de Pascal*. Paris : Les éditions de minuit. 1975
- Marin, Louis. *La parole mangée: et autres essais théologico-politiques*. Paris :MéridiensKlincksieck. 1986
- Marin, Louis. *Le portrait du roi*. Paris : Les éditions de minuit. 1981
- Marin, Louis. *Le récit est un piège*. Paris : Les éditions de minuit. 1978.
- Marin, Louis. *Lectures traversières*. Paris : Editions Albin Michel. 1992
- Orieux, Jean. *La Fontaine ou la vie est un conte*. Paris :Flammarion éditeur. 1976
- Pascal .*Pensées*. Paris?: Le livre de poche . 1972

ANDRE JOLLES

Brunel, Pierre. La fable est-elle une « forme simple » ? *Revue de littérature comparée*. Numéro spécial 70.1996.p.9-19

Jolles, A. *Formes Simples*. (Traduit de l'allemand par Antoine Buguet). Éditions Seuil : Paris . 1972 (repr)

Losse Deborah N. The représentation of discourse in the Renaissance nouvelle.

Poetics Today. Vol.5. No.3 . 1984.p.585-595

Marie Jean-Noel Pourquoi Homère est-il aveugle ? *Poétique*. Vol.17.No.66. Avril 1986p.235-254

Molino Jean. Les genres littéraires. *Poétique*. No.93 Février 1993.p.3- 28

Pelegrin Benito La rhétorique élargie au plaisir. *Poétique*. Vol. 10. No. 38 Avril 1979 p.198-228.

Potet Michel . Place de la thématologie. *Poétique*. Vol. 9. No. 35. Septembre 1978. p. 374-384

Sienaert, E.R. *Les lais de Marie de France*. Champion :Paris. 1978

AUTEURS ET MOUVEMENTS LITTÉRAIRES

Bourgeon *Les passagers du vent*. Casterman : France 1994

Franc-Nohain, M. *Fables La Renaissance du Livre*:Paris 1923

Giraud, A. *Famous fable Comics*. Mantis : Durban 2004

Harvey P. *The Oxford companion to French literature*. Clarendon Press: London 1969

Les Fantaisistes. www.poesieetessai.com/fantaisistes.htm 2004

Lagarde ,André et Michard, Laurent. *XVIIe Siècle*. Paris :Les éditions Bordas. 1967

L'Oulipo and la cimaise et la fraction. <http://www.alalettre.com/queneau-intro.htm>. 2004

L'Oulip and la cimaise et la fraction. <http://www.proverbes-citations.com/queneau.htm>. 2004

Luhrmann Baz et Craig Pearce. *Moulin Rouge* <http://www.indb.com> 2001

Renée Fuks-Librarie ancienne-Juvenilia.htm 2004

Spriggs, R. *The Fables of Aesop: 143 Moral Tales Retold*. Peter Lowe: Somerset 1975

20th century french fabulistes :

<http://www.guardian.co.uk/Archive/Article/0,4273,4073193,00.html>. 2004

HISTOIRE

Agence France –Presse: *Rome expédier, 17 janvier 1969*

Agence France-Presse *communiqué : 28 avril 1969*

Amalrik, Andrei *Notes of a Revolutionary. (Translated by Guy Daniels) With an introduction by Susan Jacoby*. Weidenfeld and Nicolson: London 1982

Ashcroft, Edward *De Gaulle*. London : n.p. 1962 in Geysler, O. Jan Smuts and his international contemporaries.

Bardach, J. *Man is wolf to man: surviving the Gulag*. University of California Press : Berkeley 1998

Barnes, Timothy D. *Athanasius and Constantius: Theology and Politics in the Constantinian Empire*. Harvard University Press: Cambridge 2001

Berteaut, Simone *Piaf*. Robert Laffont : Paris 1969

Blitzer, Charles. *Age of Kings: Great Ages of Man ; A history of the World's cultures*. Time-Life International : Netherland 1965

Bloch, S. & Reddaway, P. *Russia's political Hospitals : the abuse of psychiatry in the Soviet Union*. Victor Gollancz Ltd: London 1977

Bluche, Françoise *La vie quotidienne au temps de Louis XIV*. Hachette : Paris ? 1987

Brown, A. ed. *The Soviet Union : a biographical dictionary*. Weidenfeld & Nicolson: London 1990.

Chandernagor, Françoise *Louis XIV a-t-il épousé Mme de Maintenon? Historia*. Juillet 1984 No 452.

Cook, Don *Charles De Gaulle: A biography*. Secker & Warburg : London 1984

Crawley, Adrian. *De Gaulle: A biography*. Collins: London 1969

Cronin, Vincent *Louis XIV* Collins Harvill : London 1990

Crozier, Brian *De Gaulle. The warrior*. London: Eyre Methuen 1973.

De Gaulle, Charles *War Memories of General De Gaulle. Volume I The call to honour. Translated by Jonathan Griffin*. Collins: London 1955 in Crawley, A. *De Gaulle*.

- De la Force, le Duc La surprenante destinée de Mme de Maintenon. *Historia*.
 Décembre 1982
- De la Force, le Duc La vie quotidienne du Grand Roi. *Historia* . Mars 1961 No 172
- Delorme, R. Cinq cents millions pour Mrs Robinson. *Historia*. Mars 1985 ,No 459 ,
 50-54
- Déon, Michel Louis XIV, portrait d'un homme. *Historia* .Décembre 1983 no.445
- Desjardins, R. *The Soviet Union through French eyes 1945-85* . Macmillan Press:
 Oxford 1988
- Duby Georges *Histoire de la France de 1852 à nos jours*. Larousse : Paris 1987
- Erlanger, Philippe Qui est le père de Louis XIV ? *Historia*. Février 1971 no 231
- Escoffier, J. Elysee contre Luxembourg :Le conflit De Gaulle-Monnerville. *Historia*
 Janvier 1987 No. 481 39-49
- Fanon, F. *Studies in a dying colonialism*. Earthscan Publications Ltd.: London 1989
- Farrington Karen *Witness to World War II: an illustrated chronicle of the struggle for
 victory*. Abbeydale Press : Leicester 1999
- Frossnard André *La France en général*. Plon: France 1975
- Gallo Max *La Cinquième Colonne ...et ce fut la défaite de 40*. Editions Complexe:
 Bruxelles 1984
- Giraud, Général *Mes Évasions* .Hachette:France 1949
- Guichard, Olivier *Mon Général*. Grasset: Paris 1980
- Grigorenko, Petro G. *Memoirs (Translated by Thomas P. Whitney)* W.W. Norton and
 Company: New York 1982)
- Gruzenberg O.O. *Yesterday : Memoirs of a Russian-Jewish lawyer. (Translated by
 Don C. Rawson and Tatiana Tipton)* University of California press: Berkeley 1981
- Hatton, Ragnhild (editor). *Louis XIV and Absolutism*. Macmillan: London 1976
- Horsbrugh-Porter, A. ed. *Memoirs of Revolution: Russian women remember* .
 Routledge:London 1993
- Jacoby,Susan *Introduction in Notes of a Revolutionary by Andrei Amalrik*.
 Weidenfeld and Nicolson: London 1982
- Jourquin, Jacques Le marquis de Dangeau courtisan de roi des courtisans. *Historia*
 Décembre 1984 no. 456
- Kenan,L. *Galerie de portraits contemporains*. Harcourt, Brace & World ,Inc. : New
 York 1969
- Kheifets,M. 'Russkii patriot V. Osipov' *Kontinent* 27-8 (1981) 165

- Lacouture, Jean *De Gaulle : The rebel 1890-1944. Translated from the French by Lacouture, Jean André Malraux. Translated from the French by Alan Sheridan.* Andre Deutch: London 1975
- Levron, Jacques Messieurs les médecins de Louis XIV *Historia* novembre 1984 No.455
- Levron, Jacques Si Versailles nous était compté *Historia* octobre 1985 No 466
- Longford, Lord (ed). *The history makers.* London, :n.p. 1973 in Geysler, O. Jan Smuts and his international contemporaries.
- Malraux André *Fallen oaks : conversation with De Gaulle. (Translated from the French by Irene Clephane)* Hamish Hamilton : London 1972
- Manil, P. L'homme qui posséda Mussolini.: Escrocs de Haut vol et millionnaires du hold- up. *Historia spécial* No. 376 bis 15-18 1978.
- Masaryk, Thomas Garrigue *The Sprit of Russia : studies in history, literature and philosophy. (Translated from the German orginial by Eden and Cedar Paul) Vol 1 .* George Allen and Unwin Ltd.:London 1961
- Masaryk, Thomas Garrigue *The Spirit of Russia: studies in history , literature and philosophy. (Translated from the German original by Eden and Cedar paul) Vol2.* George Allen and Unwin Ltd.: London 1961
- Medvedev, Roy *Post-Soviet Russia : a journey through the Yeltsin era.* Columbia University press: New York 2000
- Morand, Paul. Gloire et disgrace de Fouquet. *Historia.* No. 184. mars 1962 Tome XXXI, p314-323
- Mitford, Nancy *The Sun King.* Hamish Hamilton :London 1966
- Murat, Inès. Que ferait Colbert aujourd'hui? *Historia.* Octobre 1983 No.443 p.22-27
- Orlandi, Enzo (editor) *The life and times of Louis XIV .* Paul Hamlyn: Middlesex 1968
- Osipov, S.I. 'Za kulisami velikikh torzhestv', *Izvestiya* (6 November 1992) p.3.
- Panin, Dimitri *The notebooks of Sologdin. (Translated by John Moore)* Hutchinson: London 1976
- Penrose, Mary E. *Roots deep and strong : Great men and women of the church.* Paulist Press: New York 1995
- Pimenov : 'Vospominaniya. Chast 1 Odin politicheskii protsess' *Pamyat* 2 9(1977) pp.160-260
- Poisson, Georges. Les demeures de Colbert. *Historia.* Octobre 1983 No. 443 .p.30-41

- Pompidou, Georges *Pour rétablir une vérité*. Flammarion : Paris 1982
- Pulerevitch, Yechezkel (Y.Avi-Shabi Maor) *Short Stories of the Long death*.
Published by Former Prisoners from the U.S.S.R. : Tel Aviv 1974
- Raphael-Leygues Jacques *Chroniques des années incertaines 1935-1945*. France-
Empire : Paris 1990
- Razgon, Lev *True Stories* . (Translated by John Crowfoot) Ardis:n.p. (U.S.A.?) 1997
- Robinson, Robert *Black on Red: my 44 years inside the Soviet Union*. Acropolis
Books: Washington 1988
- Sakharov, Andrei *Memoirs (Translated from the Russian by Richard Lourie)* Alfred
Knopf: New York. 1990
- Sanders, J. Héritiers d'un morceau de New York. *Historia Special Escrocs de haut vol
et millionnaires du hold-up* no. 376bis 19-21 1978
- Schopflin, G. ed. *The Soviet Union and Eastern Europe*. Facts on the File
Publications:
- Shaw, W.& Price, D. *Encyclopaedia to the U.S.S.R. 1905 to the present: Lenin to
Gorbachov*. Cassell:London 1990
- Stone, John and Mennell, Stephen ed. *Alexis de Tocqueville: on democracy,
revolution, and society; selected writings*. University of Chicago Press: Chicago
1980
- Suarès, Guy André Malraux *Past present future: Conversations with Guy Suarès*.
London: Thames and Hudson 1974
- Taoua, P. *Forms of protest. Anti-colonialism and Avant-Gardes in Africa, the
Caribbean and France*. Heinemann:Portsmouth. 2002
- Theis, Laurent D'un édit à l'autre: la révocation de l'Edit de Nantes. *Historia Spécial*.
Septembre 1985 no.465
- Thomson, D. France : *Empire and Republic 1850-1940. Historical documents*.
Selected and introduced by David Thomson. Harper and Row: New York 1968
- Tournoux, J.R. Petain and de Gaulle. in Crawley, A. *De Gaulle*
- Van der Kemp, G. and Levron, J. *Versailles and the Trianons*. Translated by Ethel
Whitehorn. Nicholas Kaye: London 1958
- Vincent Auriol <http://www.dura-web.com/mic/predient/vauriol.htm>. 2004
- Vronskaya, J. *A biographical dictionary of the Soviet Union 1917-1988* K.G.SSaur:
London 1989
- Werth, Alexander *De Gaulle, a political biography*. Harmondsworth: n.p. 1963 in

Geyser, O. Jan smuts and his contemporaries.

Williams, Charles *The last great Frenchman: a life of General De Gaulle* . Abacus:
London 1993

Wilson, A. & Bachkatov, N. *Russia revised: an alphabetical key to the Soviet
collapse and the New Republics*. Andre Deutsch:London 1992

Women's International Centre Women's History in America. http:

www.wic.org/misc/history.htm from Compton's *Interactive Encyclopedia*.

Compton's New Media: n.p. 1995 in Durban Metro Reference Library
08/99/a.Feminism. n.p.: n.d.

POLITIQUE

Austry, Jacques. *Le prince et le patron*. Editions Cujas :n.p. 1972

Amblard, X. *Merci mon chien*. Alena : France 1998

Duchen, Claire Ed. *French connections : Voices from the womens's movement in
France*. Hutchinson : London 1987

Giscard d'Estaing, Valéry. *Towards a new democracy*. Translated by Vincent
Cronin. Collins:London 1977

Harris, Andre and de Sédouy, Alain *Voyage à l'intérieur de Parti communiste*.
Editions du seuil : Paris 1974

Laubier,Claire *The condition of women in France : 1945 to the present*. A
documentary anthology. Routledge: London 1990

Le Nouvel Observateur. No. 53 , 17 novembre, 1965. p.2.

Ministry of Information Press statement, 20 January 1969

Pfister Thierry *Les socialistes*. Albin Michel : Paris 1977

Roussel, E. Georges Pompidou. *Historia*. Avril 1984 No 449. 4-13

Thomson, David *Democracy in France: the Third republic*. Oxford University
Press: London 1946

Urban, M. *The rebirth of politics in Russia*. Cambridge University Press: Cambridge
1997

White, S. *Political and economic encyclopaedia of the Soviet Union and Eastern
Europe*. Longman: Essex 1990

Wikipedia. *Gaullisme*. fr.wikipedia.org/wiki/Gaullisme.

Wright, Vincent. *Continuity and change in France*. George Allen & Unwin: London

1984

Yacono Xavier *Les étapes de la décolonisation française*. « Que sais-je ? » le point des connaissances actuelles No. 428 Presses universitaires de France : Paris 1971

CULTURE ET SOCIETE

- Babar *La rentrée des classes*. VHS Editions Atlas: 1989
- BBC World. *BBC News Viewed on SABC 3* 6.00-6.30 a.m. 1-12-2003
- BBC World *BBC News Viewed on SABC 3* 5.00-5.30 a.m. 9-12-2003
- BBC World. *Asia Today. Viewed on SABC3* 5.30-5.45 a.m. 12-12-2003
- BBC World *BBC News Viewed on SABC 3* 6.00-6.30 a.m. 16-12-2003
- BBC World *BBC News Viewed on SABC3* 6.00-6.30 a.m. 22-12-2003
- BBC World *BBC News Viewed on SABC 3* 6.00-6.30 a.m. 31-12-2003
- BBC World *BBC News Viewed on SABC 3* 6.00-6.30 a.m. 10-1-2004
- BBC World *BBC News Viewed on SABC 3* 6.00-6.30 a.m. 25-1-2004
- Charret, C. *La Bicyclette Bleue*. Gasré Legal :France 2000
- Freedman L. *Social Psychology*. Prentice-Hall: 1981
- Hunt L. *Essential Euro Disney Resort*. AA Publishing: Hampshire 1993
- Larcher, G. *Tatie Daniel*. Telema Fr3 Films Production :France 1995
- O'Brien, Patrick *Norton* :London 1990
- Radio France International *L'École des Savoirs*. 11.45-12.00 S.A.Time 10-12-2003
- Radio France International *L'École des Savoirs* 11.45-12.00 SA Time 29-1-2004
- Radio France International *Le Livre d'Or*. 14-12-2003
- Radio France International *News* 12.30 S.A.Time 4-12-2003
- Radio France International. *News* 7.00a.m S.A.Time 8 December 2003
- Radio France International . *Today in France* 18-12-2003
- Radio France International *News* 9.00-9.10 S.A.Time 25-12-2003
- Radio France International. *Programme Actualités* S.A Time 10.10 a.m 8 December 2003
- Robinson, J. *Les Indiens III* MorganCreek:U.S.A. 1997
- Schifres, Alain *Les Parisiens* JClattesn.p. 1990
- The Mercury. *Independent Newspapers Kwazulu Natal*: Durban 26-1-2004
- The Mercury . *Independent Newspapers Kwazulu Natal*: Durban 29 January 2004
- Visite à travers Paris*. TV5:France 1994

DIVERS

Cassell's new compact Latin-english English-latin Dictionary. London:Cassell. 1974

Dictionnaire encyclopédique de la langue française: Le Maxidico . Editions de la
connaissance : France ? 1996

Forme. <http://www.ditl.info/arttest/art1881.php>. p.3-4

Kiyasaki, Robert and Trump, Donald *Why we want you to be rich.*

Johannesburg:bBall Publishers. 2006

ART

Arts Spectacles in *Le Nouvel Observateur* No.1664 26 Septembre -2Octobre 1996

Bois Yves-Alain. *Matisse and Picasso.* Flammarion: Paris 1998

Godfrey, T. *The New Image:Painting in the 1980's.* Phaidon:Oxford 1986

Huyghe René *Larousse Encyclopaedia of Modern Art from 1800 to the present day:*

Art and mankind. Hamlyn: London 1980

Werner Alfred *Dufy.* Abrams: New York 1987.

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
Première partie André Jolles Méthode de recherche	4
Introduction	5
André Jolles et les « <i>Formes Simples</i> »	6
1.1. Exposition de la théorie d'André Jolles	6
1.1.1. Le langage et les formes	6
1.1.2. La fonction du langage	8
1.1.3. Les formes	9
1.1.4 Les formules de Jolles	10
La disposition mentale et le but	10
Le geste verbal	11
1.1.5. La discussion des formes individuelles	12
1.2 La méthode de Jolles appliquée à une variété de recherches	13
Notes	18
Deuxième partie Jean Dutourd	23
Introduction	24
Jean Dutourd	25
2.1. Jean Dutourd et le milieu sociopolitique	25
2.1.1. Evènements importants au début du XXe siècle	25
2.1.2. Les années vingt :un esprit contradictoire est né	27
2.1.3 L'adolescent des années trente	31
2.1.3.1. L'année de la Grande Dépression dans l'économie mondiale	33
2.1.3.2. L'art et les fables	33
2.1.3.3. L'état d'âme des français pendant les années trente	35
2.1.4. Dutourd, combattant pendant la deuxième guerre mondiale 1939-1945	36
2.1.5. Les années de l'après-guerre 1945-1970 :le couronnement de Dutourd	38
2.1.5.1. L'après-guerre jusqu'à 1954	39
2.1.5.2. 1955-1970 Dutourd s'épanouit	41
2.1.5.3. Milieu technologique et scientifique, l'art, la littérature et le théâtre	45
2.2. Détails sur Dutourd écrivain	47
Notes	48
Troisième partie Les « <i>Fables</i> » de Jean de La Fontaine et les contes satiriques de Jean Dutourd	65
Introduction	66
3.1. « <i>La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf</i> » Livre I,3 par Jean de La Fontaine et « <i>L'Hexagone aux grenouilles</i> » par Jean Dutourd	67
« <i>La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf</i> » Analyse sommaire	67
Le milieu sociopolitique de la fable	68
3.1.1. « <i>L'Hexagone aux grenouilles</i> »	68
3.1.1.2. Charlie, la grenouille « <i>de vastes ambitions</i> »	69
3.1.1.3. La France, « <i>une mare de forme hexagonale</i> »	70
3.1.1.4. Le milieu sociopolitique	71

3.1.2 Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque De Charles de Gaulle	74
3.1.3 Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	79
3.1.3.1. Les similarités	79
3.1.3.2 Les additions	79
3.1.3.3. Le monde inversé	79
3.1.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>L'Hexagone aux grenouilles</i> »	80
3.1.4.1. La disposition mentale	80
3.1.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	80
3.1.4.1.2. La disposition mentale et la satire	81
3.1.4.2. Le but	81
3.1.3. Le geste verbal	82
Notes	83
3.2. « <i>Le rat de ville et le rat des champs</i> » I,9 par Jean de La Fontaine et « <i>Les joies de la nature</i> » par Jean Dutourd	87
Milieu sociopolitique de la fable	88
3.2.1. « <i>Les joies de la nature</i> »	88
3.2.1.1. Le matérialisme technologique	89
3.2.1.2. Culture ou classe sociale ?	90
3.2.1.3. La cause féministe	92
3.2.1.4. Le milieu sociopolitique	92
3.2. 2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	96
3.2.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	97
3.2.3.1 Les similarités	97
3.2.3.2. Les additions	97
3.2.3.3. Le monde inversé	98
3.2.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Les joies de la nature</i> »	98
3.2.4.1. La disposition mentale	98
3.2.4.1.2. La disposition mentale et l'ironie	99
3.2.4.1.3. La disposition mentale et la satire	99
3.2.4.2. Le but	100
3.2.4.3. Le geste verbal	100
3.3. « <i>Le Corbeau et le Renard</i> » I,2 par Jean de La Fontaine et « <i>Le prix du gruyère</i> » par Jean Dutourd	102
« <i>Le Corbeau et le Renard</i> » Analyse sommaire	102
Le milieu sociopolitique de la fable	103
3.3.1. « <i>Le prix du gruyère</i> »	105
3.3.1.1. La nourriture et la gourmandise	105
3.3.1.2. L'intelligence et la flatterie	107
3.3.1.3. Le milieu sociopolitique	109
3.3.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	112
3.3.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	114
3.3.3.1. Les similarités	114
3.3.3.2. Les additions	114
3.3.3.3. Le monde inversé	115
3.3.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Le prix du</i>	115

<i>gruyère</i> »	
3.3.4.1. La disposition mentale	115
3.3.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	116
3.3.4.1.2. La disposition mentale et la satire	117
3.3.4.2. Le but	117
3.3.4.3. Le geste verbal	118
Notes	119
3.4. « <i>La cigale et la fourmi</i> » Livre I, 1 par Jean de La Fontaine et « <i>La main tendue</i> » par Jean Dutourd	120
« <i>La cigale et la fourmi</i> » Analyse sommaire	120
Milieu sociopolitique de la fable	121
3.4.1. « <i>La main tendue</i> »	121
3.4.1.1. La roue de la fortune	122
3.4.1.2. Le bon Samaritain méprisé	124
3.4.1.3. Le monde sociopolitique en France	126
3.4.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	129
3.4.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	131
3.4.3.1. Les similarités	131
3.4.3.2. Les additions	131
3.4.3.3. Le monde inversé	131
3.4.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>La main tendue</i> »	131
3.4.4.1. La disposition mentale	131
3.4.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	132
3.4.4.1.2. La disposition mentale et la satire	132
3.4.4.2. Le but	133
3.4.4.3. Le geste verbal	133
Notes	134
3.5. « <i>Le loup et l'agneau</i> » I,10 par Jean de La Fontaine et « <i>Le crépuscule des loups</i> » par Jean Dutourd	136
« <i>Le loup et l'agneau</i> » Analyse sommaire	136
Le milieu sociopolitique de la fable	139
3.5.1. « <i>Le crépuscule des loups</i> »	139
3.5.1.1. Les paroles des puissants ont plus de poids	140
3.5.1.1.1. La puissance et la monarchie	140
3.5.1.2. Le pouvoir et la politique raciale	140
3.5.1.3. Le milieu sociopolitique en France	142
3.5.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	143
3.5.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	144
3.5.3.1. Les similarités	144
3.5.3.2. Les additions	144
3.5.3.3. Le monde inversé	145
3.5.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Le crépuscule des loups</i> »	145
3.5.4.1. La disposition mentale	145
3.5.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	145
3.5.4.1.2. La disposition mentale et la satire	146
3.5.4.2. Le but	146

3.5.4.3. Le geste verbal	147
Notes	
3.6. « <i>Le lion et le rat</i> » II,11 par Jean de La Fontaine et « <i>Pas de Zèle</i> » par Jean Dutourd	149
« <i>Le lion et le rat</i> » Analyse sommaire	149
Le milieu sociopolitique	149
3.6.1. « <i>Pas de Zèle</i> »	150
3.6.1.1. L'importance de l'insignifiance	150
3.6.1.2. La puissance à côté de l'initiative	152
3.6.1.3. Les opportunistes	154
3.6.1.4. La trahison du tout-puissant	154
3.6.1.5. Le milieu sociopolitique en France	155
3.6.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	156
3.6.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	158
3.6.3.1. Les similarités	158
3.6.3.2. Les additions	158
3.6.3.3. Le monde inversé	159
3.6.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Pas de Zèle</i> »	159
3.6.4.1. La disposition mentale	159
3.6.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	159
3.6.4.1.2. La disposition mentale et la satire	160
3.6.4.2. Le but	160
3.6.4.3. Le geste verbal	160
Notes	161
3.7. « <i>Le héron</i> » VII,4 par Jean de La Fontaine et « <i>Manger pour vivre</i> » par Jean Dutourd	162
« <i>Le héron</i> » Analyse sommaire	162
Milieu sociopolitique de la fable	163
3.7.1. « <i>Manger pour vivre</i> »	163
3.7.1.1. Les moralisateurs sentencieux sont ennuyeux	164
3.7.1.2. La consommation : manger pour vivre ou vivre pour manger ?	164
3.7.1.3. Le milieu sociopolitique en France	166
3.7.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	169
3.7.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	170
3.7.3.1. Les similarités	170
3.7.3.2. Les additions	170
3.7.3.3. Le monde inversé	170
3.7.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Manger pour vivre</i> »	170
3.7.4.1. La disposition mentale	170
3.7.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	171
3.7.4.1.2. La disposition mentale et la satire	171
3.7.4.2. Le but	171
3.7.4.3. Le geste verbal	172
3.8. « <i>La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion</i> » Livre I,6 par Jean de La Fontaine et « <i>La part du lion</i> » par Jean Dutourd	173
« <i>La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion</i> » Analyse sommaire	173

Le milieu sociopolitique de la fable	174
3.8.1. « <i>La part du lion</i> »	174
3.8.1.1. Le masque de l'escroc	175
3.8.1.2. L'innocent, l'imbécile et le payant	177
3.8.1.3. Le milieu sociopolitique	179
3.8.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	183
3.8.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	183
3.8.3.1. Les similarités	183
3.8.3.2. Les additions	183
3.8.3.3. Le monde inversé	184
3.8.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>La part du lion</i> »	184
3.8.4.1. La disposition mentale	184
3.8.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	185
3.8.4.1.2. La disposition mentale et la satire	185
3.8.4.2. Le but	185
3.8.4.3. Le geste verbal	185
Notes	186
3.9 « <i>L'enfant et le Maître d'école</i> » I, 19 par Jean de La Fontaine et « <i>Jeannot mouillé</i> » par Jean Dutourd	188
« <i>L'enfant et le Maître d'école</i> » Analyse sommaire	188
Le milieu sociopolitique	189
3.9.1. « <i>Jeannot mouillé</i> »	189
3.9.1.1. L'étudiant révolutionnaire et l'autorité	190
3.9.1.2. Education, humanisme et libéralisme	191
3.9.1.3. Le milieu sociopolitique	193
3.9.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	197
3.9.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	198
3.9.3.1. Les similarités	198
3.9.3.2. Les additions	198
3.9.3.3. Le monde inversé	199
3.9.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Jeannot mouillé</i> »	199
3.9.4.1. La disposition mentale	199
3.9.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	199
3.9.4.1.2. La disposition mentale et la satire	200
3.9.4.2. Le but	200
3.9.4.3. Le geste verbal	200
Notes	201
3.10 « <i>Le vieillard et les trois jeunes hommes</i> » Livre XI, 8 par Jean de La Fontaine et « <i>Vive la jeunesse</i> » par Jean Dutourd	203
« <i>Le vieillard et les trois jeunes hommes</i> » Analyse sommaire	203
Le milieu sociopolitique de la fable	204
3.10.1. « <i>Vive la jeunesse</i> »	205
3.10.1.1. Vive le bon vivant !	205
3.10.1.2. La modération fait défaut	207
3.10.1.3. Le milieu sociopolitique en France	210
3.10.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	216

3.10.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	217
3.10.3.1. Les similitudes	217
3.10.3.2. Les additions	217
3.10.3.3. Le monde inversé	218
3.10.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Vive la jeunesse</i> »	218
3.10.4.1. La disposition mentale	218
3.10.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	218
3.10.4.1.2. La disposition mentale et la satire	218
3.10.4.2. Le but	219
3.10.4.3. Le geste verbal	219
Notes	220
3.11 « <i>Le paysan du Danube</i> » Livre XI, 7 par Jean de La Fontaine et « <i>Les paysans entre eux</i> » par Jean Dutourd	221
« <i>Le paysan du Danube</i> » Analyse sommaire	221
Le milieu sociopolitique de la fable	222
3.11.1 « <i>Les paysans entre eux</i> »	224
3.11.1.1. Le rêve humanitariste pour tout le monde	224
3.11.1.2. Le nid de serpents s'ouvre	226
3.11.1.3. Le milieu sociopolitique	230
3.11.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	237
3.11.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	238
3.11.3.1. Les similitudes	238
3.11.3.2. Les additions	238
3.11.3.3. Le monde inversé	239
3.11.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>Les paysans entre eux</i> »	239
3.11.4.1. La disposition mentale	239
3.11.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	239
3.11.4.1.2. La disposition mentale et la satire	239
3.11.4.2. Le but	240
3.11.4.3. Le geste verbal	240
Notes	242
3.12 « <i>Le lion devenu vieux</i> » III, 14 par Jean de La Fontaine et « <i>De la difficulté d'être un âne</i> » par Jean Dutourd	243
« <i>Le lion devenu vieux</i> » Analyse sommaire	243
Le milieu sociopolitique de la fable	244
3.12.1. « <i>De la difficulté d'être un âne</i> »	245
3.12.1.1. Le vieux lion rejeté	245
3.12.1.2. Le disciple et le chercheur dévoué	246
3.12.1.3. Le milieu sociopolitique	250
3.12.2. Une comparaison entre la cour de Louis XIV et l'époque de Charles De Gaulle	256
3.12.3. Les relations entre la fable de La Fontaine et la satire de Dutourd	257
3.12.3.1. Les similitudes	257
3.12.3.2. Les additions	257
3.12.3.3. Le monde inversé	257
3.12.4. La disposition mentale, le but et le geste verbal de « <i>De la difficulté d'être un âne</i> »	258

3.12.4.1. La disposition mentale	258
3.12.4.1.1. La disposition mentale et l'ironie	259
3.12.4.1.2. La disposition mentale et la satire	259
3.12.4.2. Le but	259
3.12.4.3. Le geste verbal	259
Notes	261
Conclusion	262
Le dernier mot	269
Notes	270
Annexe A	271
Annexe B	276
Annexe C	293
Annexe D	296
Annexe E	309
Annexe F	315
Ouvrages, article et sites consultés	317